00100904

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

LA

TERREUR

PRUSSIENNE

100904 PAR

ALEXANDRE DUMAS

VOL I

TOME PREMIER

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 13

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés

God
Fo 843.8
Dum/Teo
100904

LA

TERREUR PRUSSIENNE

I

La promenade des Tilleuls à Berlin

Berlin est, comme chacun le sait, une de ces villes régulières que leurs fondateurs semblent avoir tirées au cordeau pour en faire les antipodes du pittoresque et les capitales de l'ennui.

Vue du haut de sa cathédrale, c'est-à-dire de son monument le plus élevé, Berlin présente l'aspect d'un vaste échiquier dont les pièces principales seraient représentées par la porte de Brandebourg, par le théâtre, par l'arsenal, par le grand palais, par le Dôme, par l'Opéra, par le Muséum, par l'église catholique, par le petit palais et par l'église française.

De même que Paris est coupé en deux par la Seine

Berlin est séparé en deux parties à peu près égales par la Sprée. Seulement, au lieu que cette rivière forme en ouvrant ses deux bras une île comme celle de la Cité, deux canaux creusés de main d'homme, pareils aux deux anses d'une aiguière, se détachent, l'un de sa rive droite, l'autre de sa rive gauche, et forment au cœur de la ville deux îles d'inégale grandeur. L'une de ces deux îles, privilégiée elle-même comme pour prouver que Berlin est la capitale du privilége, l'une de ces deux îles renferme le grand palais, l'église cathédrale, le Muséum, la Bourse et une vingtaine de maisons qu'à Turin, ce Berlin du Midi, on appellerait des palais. L'autre, qui n'a rien de remarquable, correspond à notre rue Saint-Jacques et à notre quartier Saint-André-des-Arts.

Le beau Berlin, le Berlin aristocratique, s'élève tout entier à la droite et à la gauche de la rue Friederich, qui s'étend dans toute la longueur de la ville, depuis la place de Belle-Alliance, par laquelle on entre dans Berlin, jusqu'à celle d'Oranienburger, par laquelle on en sort.

Elle est coupée en croix aux deux tiers de sa longueur par l'allée des Tilleuls, seule promenade de la ville qui, en traversant le quartier élégant, s'étend de la place d'Armes au grand palais. Elle doit son nom à deux magnifiques rangées de tilleuls, formant, à la droite et à la gauche de la chaussée destinée aux voitures et aux cavaliers, une charmante promenade pour les piétons.

La rue, des deux côtés, l'été surtout, est bordée de cafés et de brasseries qui dégorgent leurs buveurs sur la voie publique et qui donnent un grand mouvement à la promenade, sans que ce mouvement aille jusqu'à la gaieté et jusqu'au tapage. Les Prussiens s'amusent à la sourdine et sont gais en dedans.

Mais, le 7 juin 1866, vers six heures de l'après-midi, par une aussi belle soirée qu'il en peut faire à Berlin, la promenade des Tilleuls offrait le spectacle d'une véritable agitation. Cette agitation était due d'abord à la situation de plus en plus hostile que prenait la Prusse vis-à-vis de l'Autriche, en refusant de laisser s'assembler les états du Holstein pour l'élection du duc d'Augustenbourg; aux armements qui se faisaient de tous côtés; aux bruits qui couraient de la mobilisation prochaine de la landwehr et de la dissolution de la Chambre; et ensuite à des nouvelles télégraphiques qui étaient, disait-on, arrivées de France et qui contenaient des paroles de menace contre la Prusse, paroles de menace sorties de la bouche même de l'empereur des Français.

Quiconque n'a pas voyagé en Prusse ne peut se faire une idée de la haine que les Prussiens professent à notre égard. C'est une espèce de monomanie qui trouble les esprits les plus limpides. On ne devient ministre populaire, à Berlin, qu'à la condition qu'on laissera entrevoir qu'un jour ou l'autre on déclarera la guerre à la France. On n'est orateur qu'à la condition que, chaque fois que l'on monte à la tribune, on décochera

contre la France quelques-unes de ces fines épigrammes ou de ces spirituelles équivoques que manient si légèrement les Allemands du Nord. On n'est poëte enfin qu'à la condition que l'on aura fait ou que l'on fera contre la France quelque iambe intitulé *le Rhin*, *Leipzig* ou *Waterloo*.

Cette haine contre la France, haine profonde, invétérée, indestructible, est inhérente au sol, on la sent flotter dans l'air.

D'où vient-elle? Nous l'ignorons. Peut-être du temps où une légion gauloise, faisant l'avant-garde des armées romaines, entra en Germanie.

Il nous est difficile de dire d'où vient cette haine séculaire des Prussiens contre nous, à moins qu'abandonnant l'hypothèse de la légion gauloise, nous ne la fassions remonter à la bataille de Rosbach, ce qui prouverait tout simplement qu'ils ont un bien mauvais caractère, puisqu'ils nous y ont battus. Ce serait un sentiment facile à expliquer en consultant des dates plus modernes : elle tiendrait, dans ce cas, à l'infériorité militaire dont les élèves du grand Frédéric ont fait preuve vis-à-vis de nous depuis le fameux manifeste dans lequel le duc de Brunswick menaçait la France de ne pas laisser pierre sur pierre à Paris.

Et, en effet, en 1792, une seule bataille, celle de Valmy, suffit à chasser les Prussiens de France. En 1806, une seule bataille, celle d'Iéna, suffit à nous ouvrir les portes de Berlin. Il est vrai de dire qu'à ces deux dates triomphantes, nos ennemis, — nous nous

trompons, nos rivaux, — opposent les noms de Leipzig et de Waterloo.

Mais Leipzig, que les Allemands eux-mêmes ont appelée la *bataille des peuples*, n'a été pour les Prussiens qu'un quart de victoire, puisqu'ils avaient avec eux les Autrichiens, les Russes, les Suédois, sans compter les Saxons, qui méritent cependant qu'on ne les oublie pas. Quant à Waterloo, ce n'est pour eux qu'une demi-victoire, puisque Napoléon, maître de la journée à leur arrivée, s'était déjà épuisé dans une lutte de six heures contre les Anglais.

Avec cette disposition héréditaire des esprits contre nous en Prusse, disposition au reste que les Prussiens ont toujours la franchise de ne point nous cacher, on ne doit pas s'étonner de l'agitation produite par cette nouvelle, non encore officielle, mais déjà répandue et affirmée même, que la France pourrait bien se jeter l'épée à la main dans la lutte qui se préparait.

Mais beaucoup niaient cette nouvelle, dont le *Saats Anzeiger* n'avait pas dit le moindre mot le matin. Berlin a, comme Paris, ses fidèles au *Moniteur* et ses dévots au gouvernement, lesquels estiment *le Moniteur* incapable de mentir, et le gouvernement trop sincère pour cacher, pendant vingt-quatre heures, une nouvelle intéressante à la bonne population qui croit en lui. A ceux-là se ralliaient les lecteurs du *Tages Telegraphe*, c'est-à-dire du télégraphe du jour, lesquels prétendaient que leur feuille favorite était trop jalouse de justifier son titre, pour avoir permis qu'une dépêche,

quelle qu'elle fût, passât en d'autres mains avant d'avoir été ouverte par les siennes.

De leur côté, les abonnés à la *Kreutz Zeitung*, et ils étaient nombreux, attendu que la *Gazette de la Croix* est non-seulement celle de la noblesse, mais encore celle du premier ministre; de leur côté, disons-le, les abonnés de la *Gazette de la Croix* déclaraient qu'ils ne croiraient à une nouvelle de cette importance que s'ils la lisaient dans le journal qui passait, à bon droit, il faut l'avouer, pour un des journaux les mieux informés de Berlin. Mais, outre ces noms que nous venons de citer, on entendait encore prononcer dans la foule ceux de vingt autres journaux qui paraissent soit quotidiennement, soit hebdomadairement, tels que la *Bürger Zeitung* ou la *Gazette des Bourgeois*, le *National Zeitung* et la *Volks Zeitung*.

Mais tout à coup la rumeur générale fut dominée par la voix de deux ou trois crieurs qui hurlaient en faisant invasion sur la promenade :

— *Franzœsische Nachrichten ! Telegraphische Depesche ! — Ein Kreutzer.*

Ce qui signifiait : « Nouvelles de France. Dépêche télégraphique. — Un kreutzer. »

On comprend l'effet que produisit une telle annonce sur les esprits préoccupés d'un tel événement. Malgré l'avarice proverbiale des Prussiens, chacun mit la main à la poche et en tira un kreutzer en achetant un des précieux carrés de papier contenant la nouvelle inattendue ou plutôt si longtemps attendue.

Il est vrai de dire que son importance rachetait bien le temps qu'elle avait mis à paraître.

Et, en effet, voici mot à mot le texte de cette dépêche :

« Aujourd'hui, 6 juin 1866, Sa Majesté l'empereur Napoléon III, se rendant de Paris à Auxerre pour assister au concours régional, a été arrêté aux portes de la ville par le maire, qui lui a présenté ses hommages et ceux des habitants de la ville, dans un discours, auquel Sa Majesté a répondu par les paroles suivantes, que nous n'avons pas besoin de recommander à la perspicacité de nos compatriotes. — L'énigme est assez claire pour que chacun puisse la deviner :

« Je vois avec bonheur que les souvenirs du premier » empire ne sont point effacés de votre mémoire. « Croyez que, de mon côté, j'ai hérité des sentiments du » chef de notre famille pour ces populations énergiques » et patriotes qui ont soutenu l'empereur dans la » bonne comme dans la mauvaise fortune. J'ai, d'ailleurs, envers ce département de l'Yonne, une dette » de reconnaissance à acquitter. Il a été un des premiers à me donner le suffrage en 1848. C'est qu'il » savait, comme la majorité du peuple français, que ses » intérêts étaient les miens, et que je détestais comme » lui ces traités de 1815 dont on veut faire aujourd'hui l'unique base de notre politique extérieure. »

La dépêche se terminait là. Celui qui l'avait transmise n'avait pas jugé qu'après la manifestation de ses sentiments sur les traités de 1815, le reste du discours

de l'empereur Napoléon méritât la peine d'être imprimé.

Il est vrai de dire que l'omission des quatre ou cinq dernières lignes n'ôtait rien à sa clarté.

Cependant, si claire que fût la dépêche, il fallut un certain temps à ses nombreux lecteurs pour qu'elle pénétrât dans leur esprit et y éveillât les sentiments de haine qu'elle était appelée à y soulever.

Mais, du moment qu'ils commencèrent à comprendre, ce qu'ils virent d'abord dans ce discours, c'était la main du neveu de Napoléon Ier étendue sur le Rhin.

Aussi s'éleva-t-il tout à coup, d'un bout à l'autre de la promenade, une telle tempête de menaces, de hurlements, de hourras, que l'on eût cru, pour nous servir de l'énergique expression de Schiller, dans *les Brigands*, que tous les cercles du tonneau du ciel allaient éclater. — Les poings levés, les imprécations, les toasts vengeurs n'épargnèrent pas notre pauvre France. Et un étudiant de Gœttingue, sautant sur une table, commença de réciter, avec l'emphase allemande, une des poésies les plus féroces de Frédéric Ruckker, ayant pour titre *le Retour*.

Comme on pourrait croire, à cause de la haine qui éclate dans cette poésie, qu'elle a été composée pour les besoins de la cause, nous renvoyons les lecteurs curieux de comparer notre traduction à l'original, au volume intitulé *Sonnets cuirassés*.

Un soldat prussien rentre dans ses foyers, désarmé par la paix, et déplore le mal qu'il n'a pu faire :

Marchez plus lentement, mes pieds; c'est la frontière.
Je te revois, patrie, avec joie et douleur.
De ton sein maternel j'arrache cette pierre ;
Aussi loin que je puis, je la jette en arrière ;
Puisse-t-elle en tombant écraser une fleur!

Une fleur, sur le sol de cette France infâme,
Qui gardera du moins ce souvenir de moi!
Et puis je te dirai, la colère dans l'âme,
Tout ce qu'à l'avenir ma vengeance réclame
De ce peuple orgueilleux, insolent et sans foi!

Qu'il ait, pendant vingt ans, le rire sur la bouche,
Mère, sucé le sang le plus pur de ton cœur!
Qu'il ait vingt ans traîné nos vierges sur sa couche,
Ce qu'il en a flétri de son amour farouche,
O mère, tu le sais seule avec le Seigneur!

Aussi, quand se leva l'aurore vengeresse,
Qu'un cri de mort sortit de la Bérésina,
Que, dans sa coupe d'or, inconstante déesse,
La Victoire, à son tour, nous eut versé l'ivresse,
Que Leipzig eut brisé les chaînes d'Iéna,

M'élançant aussitôt dans la mêlée obscure,
Je ne demandai rien qu'à mourir triomphant,
Et, m'abreuvant du sang de cette race impure,
Dans mes bras, comme l'aigle à la large envergure,
Étouffer et le père, et la mère, et l'enfant.

Quand je touchais au but, qui m'a volé ma gloire,
Qui m'arracha mon glaive et m'en perça le flanc?
Quand, la hache à la main, ivre de ma victoire,
J'approchais du bûcher la flamme expiatoire,
Qui l'éteignit dans l'eau quand je voulais du sang?

La paix! Et de quel droit, malgré nous l'a-t-on faite?
Nous demandions vengeance, on nous donna la paix;
Nous marchions en avant, on sonna la retraite.
Nous tenions dans nos dents Paris, notre conquête;
On nous dit : « Le Français est ton ami. » Jamais!

Mon ami? le Français? Qui dit cela s'abuse.
Jamais dans les palais, jamais dans les cachots,
Je ne serai l'ami du Français plein de ruse,
Lorsque je sens qu'il est, tout haut je l'en accuse,
L'ennemi de mon sang, de ma chair, de mes os!

Si je touche le seuil de cet ami de France,
A peine reconnu, la haine au même instant,
Hôtesse au cœur aigri, de tous les coins s'élance;
Le verre qu'elle m'offre a mon nom sur son anse,
Et sa main a frappé mon père en combattant!

Si, fuyant la maison, je marche dans la rue,
Suis-je plus heureux? Non! je regarde, je lis,
Et par mes yeux ma haine incessamment accrue
Peut voir, en se heurtant du pont à la statue,
Sur la statue : « Iéna! » sur le pont : « Austerlitz! »

Tout à coup, à mes pieds, surgit une colonne
Qui monte dans les airs comme une tour d'airain;
La guerre échevelée à ses flancs tourbillonne
Et, sur son piédestal, où la victoire tonne,
Elle tient enchaînés le Danube et le Rhin!

Si mes vœux exaucés me changeaient en tempête;
Si mon souffle était foudre, et mon regard éclair,
Comme de cette tour je briserais la tête!
Comme statue et pont, souvenirs de défaite,
Rouleraient dans le fleuve et du fleuve à la mer!

Plus noble fut ton cœur, à toi, clémente mère;
Tu voulus pardonner quand tu pouvais punir !
Mais, moi, buveur haineux, vers la vengeance amère
Je tends incessamment et mon bras et mon verre,
Et du passé menteur j'appelle à l'avenir.

Nous reverrons et pont et colonne et statue ;
Nous les renverserons, ô Seine, dans ton eau,
Et viendrons cette fois à la France abattue,
Avec le feu qui brûle, avec le fer qui tue,
Faire payer les frais d'un autre Waterloo !

Il ne faut point demander si cette poésie, si populaire dans toute l'Allemagne et particulièrement en Prusse, où elle exprime si bien la haine du peuple contre nous, excita l'enthousiasme des auditeurs. Les hourras, les bravos, les applaudissements, les cris « Vive le roi Guillaume! Vive la Prusse! Mort aux Français! » avaient formé un accompagnement dont rien n'avait dérangé l'accord, et qui sans doute continua aux pièces suivantes, car le déclamateur annonça qu'il allait dire une pièce tirée du recueil de Kœrner, intitulée *la Lyre et l'Épée*.

Cette annonce fut accueillie par des trépignements de joie.

Mais ce n'était pas le seul point où l'enthousiasme se manifestât, et il fallait plus d'une soupape de sûreté pour laisser fuir la vapeur émanée d'une telle foule chauffée à blanc.

Toujours sur la même promenade, mais un peu plus loin, au coin de la rue Friederich, on avait reconnu un

chanteur venant de faire sa répétition au Grand-Théâtre, et, comme une fois, dans un théâtre, il avait eu l'idée de chanter la fameuse chanson de Becker : *le Libre Rhin allemand !* quelqu'un, qui la lui avait entendu chanter, jugea que c'était le moment de faire entendre une seconde fois le morceau patriotique et se mit à crier : « Heinrich, *le Rhin allemand ! le Libre Rhin allemand !* »

Et, à ce cri, le chanteur avait été reconnu, entouré, et, comme il avait une très-belle voix et chantait très-bien le morceau qui lui avait été demandé, il ne se fit pas prier.

La rue était donc entièrement interceptée, et *der Hérr Heinrich* chantait de sa voix la plus étendue la chanson dont notre traduction, plus fidèle qu'élégante, va essayer de donner une idée :

Corbeaux avides qui croassent,
Sur tous les tons le réclamant,
Ils ne l'auront pas, quoi qu'ils fassent,
Notre libre Rhin allemand !

Tant que de sa robe verdâtre
Ses longs plis suivront le courant ;
Tant qu'on verra l'esquif abattre
Ses avirons en murmurant ;

Tant qu'à son vin rempli de flamme
Les bons cœurs boiront largement,
Ils ne l'auront pas, sur mon âme,
Notre libre Rhin allemand !

Tant que dans la vapeur perdue
La Loreley, sur son rocher,
Fera de sa main étendue
Signe au pêcheur de s'approcher;

Tant qu'un roc aux flancs granitiques
Dominera son cours surpris,
Que nos cathédrales gothiques
Y refléteront leurs débris,

Ils n'auront point, quoi qu'il arrive,
Notre libre Rhin allemand,
Du dernier Germain, sur la rive,
Vît-on le dernier ossement!

Si la première pièce de poésie que nous avons citée avait eu du succès, celle-ci dépassa l'enthousiasme et fit fureur. — Mais tout à coup, et au moment où certes on s'y attendait le moins, dominant tous les signes d'approbation, un splendide coup de sifflet qu'on eût cru parti du larynx d'une locomotive, vint protester contre l'enthousiasme des auditeurs et fouetter, pour ainsi dire, le chanteur au visage.

Un obus tombé au milieu de la foule n'eût pas produit un plus sinistre effet; un grondement sourd, pareil à ceux qui précèdent l'orage, se fit entendre, et tous les yeux se tournèrent aussitôt du côté d'où venait la protestation.

On vit alors à une table isolée un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans; blond de cheveux, blanc de peau, plutôt délicat que vigoureux, portant la royale

et fine moustache de Van Dyck, avec lequel il avait quelque ressemblance, tant pour le visage que pour le costume.

Il tenait à la main un verre de vin de Champagne, tiré d'une bouteille fraîchement débouchée.

Sans s'inquiéter des intentions malveillantes dont il était l'objet, des regards menaçants qui se fixaient sur lui, des poings qui s'étendaient dans sa direction, il se dressa, mit un pied sur sa chaise, et, levant son verre au-dessus de sa tête :

— Vive la France ! dit-il.

Et, abaissant le verre au niveau de sa bouche, il avala d'un seul trait le vin qu'il contenait.

II

La maison de Hohenzollern

Il y eut alors dans le cercle immense qui s'était formé autour du jeune Français un moment de stupéfaction. Beaucoup, qui ne savaient pas notre langue, n'avaient pas compris le toast. D'autres l'avaient compris. Mais, appréciant ce qu'il y avait de courage à braver cette foule irritée, ils regardaient le coupable avec plus d'étonnement que de colère. — Ceux enfin qui avaient compris et qui se disaient qu'il y avait insulte dans l'intention et dans le fait, et que de cette double insulte il fallait tirer vengeance, ceux-là, avec la lenteur que les Allemands mettent à prendre leurs ré-

solutions, lui eussent donné le temps de s'échapper s'il en eût eu la moindre envie; mais, au contraire, son attitude attestait qu'il attendait le résultat de son toast et que, quel que fût ce résultat, il était prêt à lui faire face.

Et, comme, en attendant l'attaque plus sérieuse qui se préparait contre lui, le mot *Franzose!* voltigeait déjà comme une menace :

— Oui, dit-il dans le meilleur saxon qui se parle de Thionville à Mémel, oui, je suis Français. Je me nomme Bénédict Turpin. Je pourrais vous dire que je suis Allemand, attendu que je parle allemand aussi bien que vous, et même mieux que vous, ayant fait mon éducation à Heidelberg. Je tire la rapière, le pistolet, le bâton, l'épée, le sabre, la savate, ou toute autre arme qu'il vous plaira de choisir; je loge à l'hôtel de l'*Aigle noir* et suis prêt à donner satisfaction à qui la demandera.

Ces paroles étaient à peine lancées en manière de défi, que quatre hommes, appartenant visiblement aux classes inférieures de la société, s'avancèrent sur lui, et, comme le silence n'était point encore rompu, on entendit ces mots prononcés avec un suprême dédain :

— Comme à Leipzig — quatre contre un ! — Ce n'est pas trop !

Et, sans attendre son attaque, bondissant sur celui qui se trouvait le plus proche, il lui brisa la bouteille de vin de Champagne sur la tête, qui se couvrit d'une mousse rougeâtre; donna un croc-en-jambe au second,

qu'il envoya rouler à dix pas ; envoya, d'un vigoureux coup de poing dans les côtes, le troisième se coucher sur une chaise, et, saisissant le quatrième au collet et à la ceinture, il sembla le déraciner de terre, le souleva horizontalement à la force des poignets, le lança à toute volée contre le sol, et, lui posant un pied sur la poitrine :

— Voilà Leipzig gagnée ! dit-il en montrant ses dents blanches et serrées sous sa moustache redressée et mouvante.

Ce fut seulement alors que la tempête éclata. On se rua sur le Français ; mais celui-ci, sans soulever son pied de la poitrine de l'homme terrassé, saisit une chaise par un des bâtons du dossier et décrivit, dans une circonférence de quatre à cinq mètres, un moulinet si rapide et si vigoureux, que, pour un moment, tout se borna à des menaces.

Cependant, le cercle se resserrait toujours ; un bras saisit la chaise, qui s'arrêta dans son mouvement de rotation, et il était évident que, attaqué de tous côtés, le Français allait succomber, lorsque deux ou trois officiers de la landwehr prussienne pénétrèrent jusqu'à lui, lui faisant un rempart de leur corps, tandis que l'un d'eux disait :

— Allons, allons, vous n'allez pas assassiner ce brave garçon parce qu'il s'est souvenu qu'il est Français et qu'il a crié : « Vive la France !... » Maintenant, il va crier : « Vive Guillaume IV ! » et nous le tiendrons quitte.

Puis, tout bas au jeune homme :

— Criez : « Vive Guillaume IV ! » ou je ne réponds pas de vous.

— Oui, hurla la foule, oui, qu'il crie : « Vive Guillaume IV ! Vive la Prusse ! » et tout sera dit.

— Soit, dit Bénédict ; mais je veux le faire librement et sans y être contraint. Lâchez-moi et laissez-moi monter sur une table.

— Allons, écartez-vous et laissez passer monsieur, dirent les officiers en donnant l'exemple et en lâchant eux-même le peintre. — Monsieur veut parler.

— Qu'il parle ! qu'il parle ! cria la foule.

— Messieurs, dit Bénédict en montant en effet sur une table, mais en choisissant la plus rapprochée d'une des fenêtres du café, écoutez-moi bien ; je ne veux pas crier : « Vive la Prusse ! » parce qu'au moment où la France va peut-être faire la guerre à la Prusse, crier autre chose que « Vive la France ! » serait une lâcheté pour un Français. Je ne veux point crier : « Vive le roi Guillaume ! » parce que, le roi Guillaume n'étant pas mon roi, je n'ai aucun motif de désirer qu'il vive ou qu'il meure. Mais je vais vous dire de charmants vers en réponse à votre *Libre Rhin*.

Les auditeurs, qui ne savaient pas quels étaient les vers qu'allait leur dire Bénédict, écoutèrent avec impatience : ils eurent un premier désappointement en s'apercevant que les vers étaient français au lieu d'être allemands ; mais ils n'en écoutèrent qu'avec plus d'attention.

C'était, en effet, comme les en avait prévenus Bénédict, une réponse au *Rhin allemand*, et cette réponse était celle de Musset.

A l'énumération de ses qualités, Bénédict avait oublié celle de comédien amateur, à laquelle il avait incontestablement droit, disant admirablement les vers.

Or, comme il y mit toute son âme, il est inutile d'ajouter que les vers suivants furent dits avec autant de chaleur que de mérite :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand :
Il a tenu dans notre verre ;
Un couplet, qu'on s'en va chantant,
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand ;
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte;
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand;
Que faisaient vos vertus germaines
Quand notre César tout-puissant,
De son ombre couvrait vos plaines?
Où donc est-il tombé, ce dernier ossement?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand ;
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles sûrement
Ont mieux gardé notre mémoire :
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée,
Mais parlez-en moins fièrement :
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant ?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand,
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement ;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

Au fur et à mesure que le peintre avançait dans sa réponse, les spectateurs, ceux du moins qui parlaient français, s'apercevaient qu'ils étaient dupes d'une nouvelle mystification de Bénédict, lequel n'avait demandé à parler que pour dire à ceux qui l'écoutaient des vérités auxquelles ils ne s'attendaient pas.

Mais, du moment qu'ils n'eurent plus de doute, l'orage, un instant apaisé, recommença de gronder plus menaçant que jamais. Aussi, sentant la colère de la foule monter à lui comme une marée, et comprenant que, cette fois, il n'avait aucune chance d'être secouru, il mesurait déjà la distance qu'il y avait de la table sur laquelle il était monté à la fenêtre du café, lorsque tout à coup l'attention générale fut détournée de lui par trois ou quatre coups de pistolet tirés à vingt pas du groupe dont Turpin était le centre et le héros.

Le bruit et la fumée dénonçaient le point de la promenade d'où étaient partis les coups de pistolet.

Un jeune homme, vêtu élégamment, mais en bour-

geois, essayait d'assassiner un autre homme vêtu en colonel de la landwehr et qui paraissait avoir le double de son âge.

Tous deux luttaient avec acharnement, l'un pour prendre la vie de son adversaire, l'autre pour défendre la sienne.

Dans cette lutte, un nouveau coup de pistolet partit, sans que celui à qui la balle était destinée parût en être atteint.

Sans doute, au contraire, il doubla l'énergie de celui dont la vie était menacée, car il prit son ennemi corps à corps, et, sans songer à appeler à l'aide, quoiqu'il n'eût eu qu'à jeter un cri pour avoir du secours, il le secoua jusqu'à ce qu'il lui eût fait perdre la tête. Puis, le renversant en arrière, il tomba sur lui, et se relevant à moitié, lui posa le genou sur la poitrine.

Ce fut en ce moment que chacun se précipita vers les deux lutteurs et que, dans l'homme qui venait de courir un si grand danger, on reconnut avec étonnement le comte Edmond de Bœsewerk, ministre du roi Guillaume.

Il venait d'arracher des mains du meurtrier le revolver qui lui avait si mal servi. Son premier mouvement fut de l'appuyer contre la tête du jeune homme et de la lui briser de la dernière balle dont il était chargé. Ce fut aussi un instant l'espérance de celui-ci; car, sentant contre sa tempe le froid du canon :

— Tirez! tirez donc! lui dit-il.

Mais le comte se ravisa. Il fourra le revolver dans sa poche et, remettant l'assassin à deux officiers :

— Messieurs, dit-il, voici un jeune homme qui doit être fou, mais qui, à coup sûr, est très-maladroit. Il m'a attaqué sans aucune provocation de ma part, et a tiré cinq coups de revolver sur moi sans m'atteindre. Écrouez-le dans la première prison venue, tandis que je vais rendre compte de cet attentat au roi. Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que je suis le premier ministre, comte de Bœsewerk.

Tirant alors son mouchoir, il banda une légère blessure qu'il avait reçue à la main, et, reprenant le chemin par lequel il était venu, il se dirigea vers le petit palais du roi, distant de deux cents pas à peine de l'endroit où l'attentat venait d'avoir lieu.

Les deux officiers remirent à la garde, accourue, l'assassin qui refusait de répondre aux questions qui lui étaient faites, et l'un des deux, comprenant la responsabilité d'un pareil dépôt, l'accompagna jusqu'à la prison de la ville, où il l'écroua.

Lorsque le cours des idées de la foule se dirigea de nouveau vers Bénédict Turpin, celui-ci avait disparu. Au reste, on ne s'en inquiéta pas davantage : la gravité du second événement avait à peu près fait oublier le premier.

Profitons de ce moment pour jeter un coup d'œil sur les principaux personnages appelés à jouer un rôle dans le récit qu'on va lire. Mais commençons d'abord par le terrain sur lequel nous allons les voir manœuvrer.

La Prusse, la moins allemande des provinces allemandes, est un composé de races diverses. En dehors des Allemands, elle renferme un grand nombre de Slaves. On y trouve des Wendes, des Hallores, des Cassoubes, des Curons, des Lettons, des Lithuaniens, des Polonais et des descendants des réfugiés francs. Le roi de Prusse porte encore aujourd'hui avec orgueil le titre de duc de Cassoubes.

Le duc Frédéric fut celui qui fonda, non pas la grandeur, mais la prospérité de la maison de Hohenzollern. C'était le plus grand usurier de son temps. — Il serait aussi impossible de calculer ce qu'il extorqua d'or aux juifs que de dire par quels moyens il l'extorqua. Il servit d'abord l'empereur Venceslas; puis, le voyant près de sa chute, il passa dans le camp de l'empereur Othon, son rival; ensuite, voyant celui-ci menacé à son tour de perdre sa couronne, il se déclara pour Sigismond, frère de Venceslas.

En 1400, juste la même année où Charles VI ennoblissait l'orfèvre Raoul qui lui avait prêté de l'argent, Sigismond, se trouvant gêné, lui aussi, emprunta 100,000 florins d'or à Frédéric, qui reçut en gage le margraviat de Brandebourg. Quinze ans après, Sigismond, ayant eu à pourvoir aux dépenses folles du concile de Constance, devait à Frédéric 400,000 florins d'or. Ne pouvant lui rembourser cette somme, il lui vendit ou plutôt lui céda, pour ce prix, les Marches de Brandebourg et la dignité électorale. En 1701, l'électorat fut

érigé en royaume. Le duc Frédéric III devint le roi Frédéric Ier et prit le titre de *roi de Prusse*.

Les Hohenzollern ont les défauts et les qualités de leur pays, c'est-à-dire que les finances prussiennes ont toujours été admirablement administrées. Mais le bilan moral du gouvernement a été rarement en équilibre avec le bilan financier; les Hohenzollern ont tous suivi la même politique, avec plus ou moins d'hypocrisie, mais avec autant de rapacité.

Ainsi, en 1525, Albert de Hohenzollern, grand maître de l'ordre Teutonique, auquel appartenait la Prusse, trahit sa foi, et, se faisant luthérien, il fut reconnu duc héréditaire de Prusse, sous la suzeraineté de la Pologne. En 1613, l'électeur Jean Sigismond, voulant obtenir pour la maison de Hohenzollern le duché de Clive, suivit l'exemple d'Albert et se fit calviniste.

Leibnitz, en deux mots, a résumé la politique du grand électeur : « Je m'allie au plus offrant. » C'est à lui que l'Europe doit l'extension des armées permanentes. Il épousa en secondes noces la fameuse Dorothée, qui avait établi à Berlin des laiteries et des tavernes où elle vendait son lait et sa bière. Quant à Frédéric II, auquel nous laissons toute sa renommée comme homme de guerre, il avait — pour se rendre la Russie favorable — offert aux grands-ducs moscovites de leur *fournir* (c'est le terme dont il se sert) des princesses allemandes *au plus juste prix*. Ce fut ainsi qu'il *fournit* la princesse d'Anhalt, qui devint la grande Catherine. Notons en passant que ce fut lui qui

consomma le premier partage de la Pologne. Ce forfait royal fera éternellement peser sur la couronne de Prusse la malédiction des peuples; et, en commettant cet acte d'antropophagie, il écrivait à son frère, le prince Henri, cette impiété : *Viens, nous communierons du même corps eucharistique : la Pologne !*

C'est du grand Frédéric, enfin, cette maxime :

« Pour manger, la table d'autrui est toujours meilleure. »

On sait que Frédéric II ne laissa pas d'enfant, et, chose bizarre, on lui en fit un reproche, comme si c'était sa faute; les historiens sont si injustes, qu'ils ne disent pas même sur quels motifs ils fondent ce reproche. Ce fut son neveu Guillaume II qui monta sur le trône après lui et qui envahit la France en 1792. Il y entra à grand bruit, précédé d'un manifeste du duc de Brunswick ; il en sortit sans tambour ni trompette, accompagné de Danton et de Dumourier.

Son fils, Frédéric-Guillaume III, lui succéda.

C'est l'homme d'Iéna! Au nombre des lettres les plus plates que reçut Napoléon Ier aux jours de sa grandeur, il faut compter les lettres de Guillaume III.

Frédéric-Guillaume — nous nous rapprochons de nous, vous le voyez, le plus rapidement possible — monta sur le trône en juin 1840. Selon l'habitude des Hohenzollern, il prit d'abord un ministère libéral et dit à Alexandre de Humboldt en montant sur le trône de Prusse :

— Je suis, comme noble, le premier gentilhomme du

royaume; mais, comme roi, je ne suis que le premier citoyen.

Charles X avait dit à peu près la même chose en montant sur le trône de France, ou plutôt M. de Martignac l'avait dit pour lui.

Or, la première preuve que donna Guillaume III de son libéralisme fut d'organiser dans ses États l'intelligence en landwehr de l'esprit. Ce fut le ministre Eichhorn qu'il chargea de ce soin.

Le nom était prédestiné, il veut dire *écureuil*. Il fit de l'art tournant sur lui-même. Au bout de dix ans de ministère, l'art n'avait pas fait un pas, quoiqu'il eût toujours tourné.

Mais la réaction avait été son train. On avait persécuté la presse; il n'y avait eu d'avancements et de récompenses que pour les dénonciateurs et les hypocrites, et, si l'on voulait arriver aux suprêmes fonctions, il fallait se faire l'instrument servile du parti piétiste, dont le roi fut le chef.

Frédéric-Guillaume était, avec le roi Louis de Bavière, le plus littéraire de tous les princes régnants. — Seulement, le roi Louis de Bavière encourageait l'art sous quelque forme qu'il se présentât, tandis que Frédéric-Guillaume le disciplinait au profit de l'absolutisme, en le forçant de marcher en arrière.

Il entretenait une correspondance avec le roi Louis; forcé accidentellement, comme notre satirique Boileau ce qui était une excuse que ne pouvait pas mettre en avant le grand Frédéric), forcé, disons-nous, de donner

l'exemple des bonnes mœurs à la cour et à la ville.

Il reprocha un jour, dans un quatrain, au roi de Bavière, le scandale que produisait dans le monde des têtes couronnées son intimité avec Lolla Montès. Le roi Louis se contenta de lui répondre ces quatre vers, qui firent le tour de l'Europe :

Contempteur de l'amour, dont j'adore l'ivresse,
Frère, tu dis que, roi sans pudeur, sans vertu,
Je garde à tort Lolla, ma fille enchanteresse.
Je te l'enverrais bien. — Oui ; mais qu'en ferais-tu?

Et les rieurs, surtout les gens d'esprit, furent pour le roi Louis, homme d'esprit s'il en fut.

En 1847, après six ans de visites domiciliaires, de suppressions de journaux, d'expulsions dans les deux heures, la Diète prussienne se réunit enfin à Berlin.

Le discours d'ouverture fut remarquable par cette phrase, qu'adressait aux députés le roi Frédéric-Guillaume :

« Rappelez-vous, messieurs, que vous représentez ici non pas les *sentiments du peuple*, mais *des intérêts*. »

Ce fut un peu plus tard, et dans la même année, que Frédéric-Guillaume IV consacra son droit divin, en disant de la Constitution qu'il déchirait :

— Je ne veux pas qu'un chiffon de papier se place entre mon peuple et Dieu.

Sans doute n'osait-il pas dire : « Entre mon peuple et moi. »

La révolution de 1848 éclata, elle eut son contre-

coup à Berlin. Bientôt la capitale de la Prusse fut en pleine révolte. Le roi perdit complétement la tête. Au moment où, quittant sa capitale, il passait devant les cadavres des insurgés, on lui cria : *Chapeau bas!* et il fut obligé de se découvrir pendant que la foule chantait l'hymne célèbre composée par la grande électrice :

Jésus, mon seul espoir!

On sait comment l'absolutisme parvint à avoir raison de l'Assemblée nationale, et comment bientôt la réaction fit arriver au pouvoir :

Manteuffel, dont la politique aboutit à la fameuse déconfiture d'Olmütz, où l'Autriche triompha d'une façon si complète;

Westphalen, qui ressuscita les conseils provinciaux et amena le roi à la fameuse entrevue de Varsovie;

Statel, juif converti et jésuite protestant, espèce de grand inquisiteur manqué;

Enfin les deux Gerlach, qui avaient le génie de l'intrigue, et dont l'histoire est liée à celle des deux espions Lademberg et Techen.

Quoique la constitution, établissant deux Chambres, eût été jurée par Guillaume IV, le 6 février 1850, ce n'est que sous Guillaume-Louis, son successeur, c'est-à-dire sous le prince actuellement sur le trône, que les Chambres des seigneurs et des représentants commencèrent à fonctionner.

Une ligue se forma composée de la bureaucratie, du

clergé orthodoxe, de la petite noblesse provinciale et d'une partie du prolétariat. Cette ligue fut l'origine de la fameuse association dite, par antiphrase sans doute, *Association patriotique*, qui avait pour but d'annihiler la Constitution.

C'est alors qu'apparaît, comme premier président, à Kœnigsberg, le comte Edmond de Bœsewerk, qui a joué un si grand rôle jusqu'ici dans les affaires de la Prusse, et qui est appelé à y jouer encore un si grand rôle dans l'avenir. Nous ne pouvons donc faire moins pour lui que nous ne venons de faire pour les Hohenzollern, c'est-à-dire que nous ne pouvons nous dispenser de lui consacrer, à lui et à la Prusse telle qu'elle est aujourd'hui, tout un chapitre.

Le comte Edmond de Bœsewerk n'est-il pas plus roi que le roi?

III

Le comte Edmond de Bœsewerk

On a cherché et l'on prétend avoir trouvé les causes de cette haute fortune dont jouit, près de son souverain, le comte Edmond de Bœsewerk.

La première, la seule même à notre avis, pourrait être le génie incontestable que lui reconnaissent ses ennemis eux-mêmes.

Il est vrai que le génie n'est pas toujours une cause de réussite et que les rois sont particulièrement aveugles à cet endroit-là.

Nous citerons une ou deux légendes dont le premier ministre est l'objet. — On sait jusqu'à quel point est portée en Prusse l'exagération de l'étiquette militaire.

Qu'on nous permette de faire précéder l'anecdote relative à M. de Bœsewerk d'une première anecdote que l'on me racontait dans mon dernier voyage à Francfort :

Un général poméranien — disons en passant que la Poméranie est la Béotie de l'Allemagne, — un général poméranien, en garnison à Darmstadt, s'y ennuyait comme on s'ennuie à Darmstadt, c'est-à-dire de façon à désirer un incendie, une révolution, un tremblement de terre, dussent les plus grands malheurs en arriver, pour avoir un moment de distraction.

Il était à sa fenêtre et regardait passer les passants qui ne passaient pas. Tout à coup, il vit venir de loin un officier qui n'avait pas son sabre. Manque de discipline au premier chef!

— Ah! s'écrie le général enchanté, voilà un lieutenant qui va payer pour les autres. Dix minutes d'interrogatoire et quinze jours d'arrêts. La journée ne sera pas perdue!

Cependant, le lieutenant s'approchait sans défiance.

Lorsqu'il fut à portée de la voix :

— Lieutenant Rupert! cria le général.

Le lieutenant leva la tête et aperçut le général à la fenêtre. En même temps, il réfléchit qu'il avait laissé son sabre à la maison. Il comprit dans quelle terrible position il allait se trouver. Par malheur, il n'y avait pas

à revenir sur ses pas, il avait été vu désarmé, et il fallait qu'il affrontât maintenant l'orage, quel qu'il fût. La figure du général était radieuse.

Il se frottait les mains en homme qui a enfin trouvé ce qu'il cherchait, c'est-à-dire une occasion de se distraire.

Le lieutenant Rupert prend son parti, s'apprête à faire contre fortune bon cœur, entre dans la maison, et, en traversant l'antichambre avise un sabre d'ordonnance appendu à la muraille.

— Ah ! pardieu ! dit-il, voilà bien mon affaire.

Il décroche le sabre et le sangle à sa ceinture.

Puis, prenant un air innocent, il entre chez son supérieur, et, s'arrêtant à la porte :

— Mon général m'a fait l'honneur de m'appeler? dit-il.

— Oui, monsieur, répliqua le général en donnant à sa figure une expression de circonstance, je voulais vous demander...

En ce moment, le général s'aperçoit que l'officier a son sabre. Alors, sa physionomie change du tout au tout, le sourire revient sur ses lèvres.

— Je voulais vous demander... que diable voulais-je donc vous demander? Ah ! c'est cela, des nouvelles de votre famille, cher monsieur Rupert; votre père m'intéresse tout particulièrement.

— S'il pouvait connaître vos bons sentiments à son égard, il en serait bien heureux, mon général ; par malheur, il y a vingt ans qu'il est mort.

Le général regarda le lieutenant tout ébahi.

— De sorte, continua celui-ci, que vous n'avez pas autre chose à me dire?

— Ma foi, non, répondit le général. Seulement, ne sortez jamais sans sabre; car j'aurais été obligé de vous mettre aux arrêts pour quinze jours si vous n'aviez pas eu votre sabre.

— Peste! je m'en garderai bien, mon général; aussi voyez!

Et il lui montra audacieusement le sabre qui pendait à son côté.

— Oui, oui, je vois, mon cher Rupert, allez.

L'officier était disposé à profiter de la permission; il salua le général, quitta le salon, et, en traversant l'antichambre, il remit le sabre à son clou; puis il sortit de la maison. Le général était de nouveau à la fenêtre: en revoyant l'officier sans sabre, il appela sa femme. Elle accourut:

— Tiens, lui dit-il, regarde cet officier qui s'en va.

— Je le regarde.

— Le vois-tu?

— Parfaitement!

— A-t-il un sabre?

— Non.

— Eh bien, c'est ce qui te trompe, il a l'air de n'en pas avoir et il en a un.

La femme ne fit point d'observation; elle était habituée à croire son époux sur parole. Quant à l'officier, il en fut quitte pour la peur, et, profitant de l'avis donné par son général, il ne sortit plus jamais sans son sabre.

Eh bien, un malheur, plus qu'un malheur, une humiliation de ce genre avait failli arriver au roi de Prusse, lorsqu'il n'était que prince royal. M. le comte Edmond de Bœsewerk était attaché d'ambassade à Francfort et s'appelait Edmond de Bœsewerk tout court. Lorsque le prince royal fit halte dans la ville libre en allant passer la revue de la garnison de Mayence, M. de Bœsewerk eut l'honneur d'accompagner le prince dans le trajet de Francfort à Mayence.

On était au mois d'août, on faisait la route en chemin de fer; la chaleur était étouffante, et avait, en dépit de l'étiquette prussienne, forcé chacun, le prince royal comme les autres, à ouvrir son habit.

En arrivant à Mayence, on devait être reçu par les troupes prussiennes rangées de chaque côté de la gare; le prince reboutonna son habit, mais il négligea un bouton. Par bonheur, au moment où il allait descendre, M. de Bœseverk s'aperçut de l'erreur et, s'élançant sur lui :

— O mon prince, s'écria-t-il, qu'alliez-vous faire?

Et, oubliant à son tour un instant l'étiquette royale, qui ne veut pas que l'on touche aux princes, il força le bouton de rentrer dans sa boutonnière.

De là, selon la personne qui me raconta cette histoire, venait la faveur de M. de Bœsewerk.

Les événements de 58 avaient mis le roi dans un tel embarras, qu'il pensa qu'il n'y avait que l'homme qui avait sauvé son honneur à Mayence qui pouvait sauver sa couronne à Berlin.

M. le comte de Bœsewerk devint alors le chef du *Junker Partei*, représenté par la *Gazette de la Croix*.

C'était, en effet, l'homme qui convenait au parti. Il avait l'éloquence oratoire, l'énergie de pensée et d'action. Il ne cachait pas que tous les moyens lui étaient bons pour arriver à son but. Et, quand il y fut arrivé il jeta, du haut de la tribune à la Chambre éperdue ce mot, qui, non-seulement résumait toute sa politique, mais encore en était la conséquence : *La force prime le droit.*

Le droit, comprenez-vous? c'est-à-dire la justice, l'équité, la chose pour laquelle l'humanité combat depuis six mille ans et que la France n'a conquise que le 4 août 1789.

Aussi, depuis le jour où la France a fait cette conquête, elle est devenue le drapeau des nations! Symbolique conducteur de la raison humaine sur la route du progrès, elle est la colonne de fumée le jour, la colonne de feu la nuit. Sa politique peut se résumer en deux sentences : — Ne jamais marcher assez lentement pour arrêter l'Europe. — Ne jamais marcher assez vite pour empêcher le monde de la suivre.

Les traités de Vienne sont là pour prouver l'inutilité des précautions prises contre elle. On n'amoindrit pas la France, on l'irrite. Calme, elle procède par le progrès. Irritée, elle procède par les révolutions.

Le principe vivifiant du globe devrait être représenté par trois nations.

L'activité commerciale par l'Angleterre.

L'expansion morale par l'Allemagne.

Le rayonnement intellectuel par la France.

Qui empêche l'Allemagne de remplir en Europe cette grande place que nous lui assignons?

Ceux qui, lorsque nous avons la liberté de la pensée, ne lui ont donné, à elle, que la liberté de la rêverie!

Il n'y a qu'un air qu'on respire librement en Prusse.

C'est l'air des forteresses et des prisons!

Comment l'Allemagne en est-elle arrivée à être la serve de la Prusse? Nous allons essayer de le faire comprendre.

D'abord, mettons de côté le roi, en disant que Guillaume Ier, l'allié de Victor-Emmanuel, est le même homme qui, après la bataille de Novarre, envoyait *complimenter* Radetski, le bourreau de Milan, par le général prussien Willsen. Cependant, tout n'est point perdu encore. Il n'y a plus de mœurs allemandes; mais il y a encore le *génie allemand.*

Le génie allemand qui veut la paix et la liberté — sans la révolution — mais qui veut surtout l'indépendance intellectuelle.

C'est là le grand obstacle que la Prusse trouvait sur sa route; c'est lui qu'elle combat, qu'elle a affaibli, qu'elle espère vaincre.

La première question que l'on se fera c'est : « Comment faire cadrer l'ignorance de la Prusse avec le fameux système d'*éducation obligatoire?* »

C'est que, dans les écoles prussiennes, les enfants apprennent tout; — mais qu'une fois sortis des écoles,

le gouvernement ne leur permet plus d'appliquer quoi que ce soit. — Aussi les dernières élections du suffrage universel ont-elles été entièrement dirigées par le gouvernement, et les manœuvres électorales ont été d'autant mieux exécutées, qu'elles étaient commandées à la troupe de ligne, à la landwehr et à des soldats congédiés.

Ces derniers ont tous reçu publiquement des gratifications après les élections. Maintenant, quelques mots sur le *Junker Partei*, dont le comte de Bœsewerk est le chef et la *Kreutz Zeitung* l'organe, vous feront comprendre la faiblesse de tactique des Chambres prussiennes, dans leurs attaques contre le ministère.

Le *Junker Partei* se compose des cadets de famille, qui doivent trouver à vivre, soit dans l'armée, soit dans l'administration, et qui, en cas de non réussite, retombent sur les bras de leurs frères aînés, qui sont obligés de les nourrir et de les soutenir alors avec un certain luxe. Or, à très-peu d'exceptions près, il n'y a point de vieille aristocratie en Prusse, — la noblesse prussienne ne se distingue ni par sa richesse ni par la culture de son esprit.

Quelques noms clair-semés remontent à l'ancienne histoire d'Allemagne, quelques-uns sont nés dans les annales militaires de la Prusse. Mais le reste de la noblesse est entièrement dépourvue d'illustration historique, et les propriétés de ces familles ne sont possédées par elles que depuis cent ou cent cinquante ans.

Aussi la plupart des membres du parti libéral et progressiste de la Chambre des représentants dépendent, par leur position ou leurs fonctions, du gouvernement. Ainsi en est-il de Waldeck, dit le *roi des paysans;* de Harkort, le blessé de Ligny; de Schulze-Delitsch, le père des sociétés coopératives; de Jacoby, le fameux pamphlétaire; de Virchen, le célèbre professeur de médecine, et de Gneisse, le meilleur orateur de ce parti. Aucun d'eux ne fut de taille à soutenir une lutte contre un despotisme qui saisit l'enfant au moment où il entre réellement dans la vie, qui le guide dans sa jeunesse et l'escorte pendant le reste de son existence.

M. de Bœseverk pouvait donc insulter impunément les Chambres et les députés, bien sûr que leurs plaintes ne trouveraient pas d'écho dans le pays. Aussi l'on ne peut pas s'imaginer avec quelle grossièreté les députés étaient traités à la cour : ils n'y avaient pas de rang, ils n'avaient le pas que sur les domestiques.

Un jour, le président Grabon, invité au concert du palais royal, voulut s'asseoir sur un fauteuil dans une salle moins encombrée que les autres; mais le laquais de service l'arrêta, en lui disant :

— Monsieur, ces fauteuils sont là pour les Excellences.

— C'est bien, mon ami, lui répondit le président Grabon ; je vois bien que je ne suis pas à ma place ici.

Le président Grabon n'est probablement pas décoré, mais le roi a donné une croix à son valet de chambre et des médailles aux frotteurs des châteaux royaux.

Maintenant, d'où vient cet abaissement du sens moral en Prusse et même dans les autres cercles teutoniques?

De la pression intellectuelle que la maison de Hohenzollern a opérée depuis le jour d'où date sa suprématie sur l'Allemagne.

La liberté est l'air respirable de la vie. Nous le savons par nous-mêmes : le jour où l'on retranche à la France une partie de sa liberté, elle tombe malade. C'est une phthisique qui ne respire plus qu'à l'aide d'un poumon.

D'où vient la suprématie de la France sur l'Europe? De sa littérature, qui est à la tête de toutes les littératures, et surtout de la clarté de sa langue, qui est la plus claire de toutes.

La clarté, c'est la loyauté des langues.

Nous l'avons dit à propos de ce brave général poméranien qui s'ennuyait à Darmstadt, la Prusse renferme la Béotie de l'Allemagne, c'est-à-dire la Poméranie; et non-seulement la dynastie des Hohenzollern n'a jamais, en encourageant la littérature et en clarifiant la langue, exercé d'influence civilisatrice, mais, au contraire, nous l'avons dit, et nous le répétons, c'est du jour qu'elle a usurpé la prédominance politique que date la décadence morale de l'Allemagne, et sa métamorphose de Minerve en Pallas, c'est-à-dire de déesse de la Science et de la Sagesse en déesse de la Guerre.

Toutes leurs récompenses furent militaires au lieu d'être civiles. Et, si le roi est content des services

civils rendus par M. de Bœsewerk, ne croyez pas que ce soit la grande croix du Mérite qu'il lui donne. Non, il le nomme colonel de la landwehr.

Or, chacun le sait, ce n'est pas avec le sabre qu'on taille les plumes. Quant à la réputation de l'Université de Berlin, c'est une réputation d'emprunt, elle est due principalement à des intelligences venues du dehors. Copernic lui-même, dont les Prussiens sont si fiers, est né à Thorn lorsque cette ville appartenait encore à l'ordre Teutonique.

Au commencement du XVII^e^ siècle, la Silésie avait produit des poëtes : Opitz, Gryphins et Hofmans-Waldau.

En 1741, les Prussiens s'emparent du pays, et aussitôt la disette littéraire se déclare.

Parmi les grands écrivains, savants, philosophes ou poëtes, il n'y en a que deux qui soient Prussiens : Humboldt, qui n'ose dire du roi Frédéric-Guillaume et de la Prusse ce qu'il en pense pendant sa vie, mais qui, dans sa correspondance publiée par Vernhagen, nous le dit après sa mort ; Kant, qui, loin des faveurs, passe son existence dans sa petite ville de Kœnigsberg. Ils ont bien encore Heine ; mais Heine est né à Dusseldorf, avant que Dusseldorf fût prussienne ; et, proscrit à vingt-cinq ans, il passe vingt-deux ans avec ses nouveaux compatriotes, qu'il préfère aux premiers.

Ce qui faisait la grandeur morale de l'Allemagne, c'était le principe d'émulation, la noble rivalité des divers centres intellectuels, rivalité détruite aujour-

d'hui par l'ambition des Hohenzollern, qui n'a pas mis l'encouragement à la place de l'émulation.

Wieland, Lessing, Gœthe, Schiller, Iffland, Kotzebue, Gerstenberg, Grillparzer, Heinse, Klopstock, Novalis, Stolberg, Vosse, Hebel, Pfeffel, Gellert, Kœrner, Uhland, Anastasius, Grün, Lenau, Platen, Claudius, Heine.

Ces noms, qui résument toute la gloire littéraire de l'Allemagne, sont la protestation la plus solennelle et la plus vivante contre l'usurpation prussienne. Si cette usurpation devait durer, si elle pouvait se consommer entièrement, elle étoufferait le génie allemand dans ses racines, et, là où était l'abondance même, on ne trouverait plus que la stérilité la plus absolue!

Toute la période du règne de Guillaume Ier, qui s'étend de 1862 à la guerre du Danemark, fut employée à soutenir, contre la Chambre et contre le pays, la politique absolutiste, en même temps que l'on s'occupait sourdement de la réorganisation de l'armée.

En 1866, le comte de Bœsewerk est arrivé à son double but : gouverner sans budget, insulter la représentation nationale, persécuter la presse, violer tous les traités, pourvu que l'on reste le maître sur le champ de bataille. C'est là, aux yeux des libéraux prussiens, le gouvernement qui mérite leurs suffrages et même leurs flatteries.

C'est là, enfin, qu'en était le comte Edmond de Bœsewerk, à qui, dans les premiers jours de juin, un député moins libéral, à coup sûr, mais plus patriote que les autres, disait en pleine Chambre :

— Pour un temps l'impossible même est possible. Mais n'oubliez pas que ce n'est que pour un temps !

IV

Où le comte de Bœsewerk sort de l'impossible

Or, depuis trois mois, le comte de Bœsewerk *était dans l'impossible,* sans que l'on pût prévoir encore quand et comment il en sortirait : quelle que fût l'importance des événements qui s'accomplissaient de la Chine au Mexique, les yeux de l'Europe étaient fixés sur lui.

Les vieux ministres, rompus à toutes les ruses de la diplomatie, le suivaient des yeux, une longue-vue à la main, ne doutant pas que le ministre novateur n'eût sur le trône même le complice d'une politique dont ils cherchaient vainement les antécédents dans l'histoire du monde. Et, dans le cas contraire, ils proclamaient le comte Edmond fou à lier.

Les jeunes diplomates, qui s'avouaient à eux-mêmes n'être point de la force des Talleyrand, des Metternich, des Nesselrode, l'étudiaient plus sérieusement, croyant aux débuts d'une politique nouvelle destinée à porter leur époque à son apogée, et se répétaient cette question que l'Allemagne se fait depuis trois cents ans :

— *Ist es der Mann ?* (Est-ce donc là l'homme ?)

Pour que cette question adressée par la jeune diplomatie à M. de Bœsewerk soit compréhensible, nous devons dire à nos lecteurs que l'Allemagne attend un

libérateur comme les juifs attendent un Messie. Ce libérateur, elle l'appelle, et, chaque fois que sa chaîne lui pèse trop, elle s'écrie :

— *Wo bleibt der Mann?* (Où donc est l'homme ?)

Or, on prétend qu'aujourd'hui, en Allemagne, un quatrième parti s'apprête à surgir, qui, jusqu'à présent, s'est tapi dans l'ombre, mais terrible, si l'on en croit les poëtes blonds de l'Allemagne.

Écoutez ce que dit Heine à ce sujet :

« Le tonnerre est à la vérité, en Allemagne, Allemand aussi; il n'est pas très-leste et vient en roulant un peu lentement; mais il viendra.

» Et, quand vous entendrez un craquement, comme jamais craquement ne s'est fait entendre encore dans l'histoire du monde, sachez que le tonnerre allemand aura enfin touché le but.

» A ce bruit, les aigles tomberont morts du haut des airs. — Et les lions, dans les déserts les plus reculés de l'Afrique, baisseront la queue et se glisseront dans les antres royaux. On exécutera alors en Allemagne un drame auprès duquel la Révolution française *ne sera qu'une innocente idylle.* »

Si la prophétie s'était bornée à avoir Henri Heine pour prophète, je n'en parlerais même pas. Heine était un rêveur. Mais voici ce que dit, de son côté, Ludwig B... :

« A vrai dire, l'Allemagne n'a rien accompli depuis trois siècles, et a souffert patiemment tout ce qu'on a voulu lui faire souffrir, mais par cela même les travaux,

les passions et les jouissances n'ont pas épuisé son cœur vierge ni son esprit chaste! Elle forme la réserve de la liberté et décidera son triomphe.

» Son jour viendra, et, pour l'éveiller, il faudra peu de chose : un mouvement de bonne humeur, un sourire du fort, une rosée du ciel, un dégel, un fou de plus, un fou de moins, un rien enfin, la cloche d'un mulet suffit pour faire tomber l'avalanche. — Alors, la France, qui ne s'étonne pas de peu, cette France qui, tout d'un coup a accompli en trois jours l'œuvre de trois siècles et a cessé de s'émerveiller de ses propres œuvres, regardera avec stupeur le peuple allemand, et ce grand étonnement ne sera pas de la surprise, ce sera de l'admiration. »

Mais, *que ce fût l'homme* ou *que ce ne fût pas l'homme* que la galerie regardait faire de l'équilibre européen, en mettant tout d'un côté, rien de l'autre; qu'il appartint à la vieille ou à la nouvelle diplomatie, peu importait! — Personne qui ne s'attendit à ce que, de minute en minute, le comte ne demandât la dissolution de la Chambre, — ou la Chambre la mise en accusation du comte.

La conquête du Sleswig-Holstein l'avait porté au sommet de la fortune; mais les nouvelles complications survenues à propos de l'élection du duc d'Augustenbourg, remettaient tout, jusqu'au génie du comte, en question : aussi, dans une longue entrevue qu'il venait d'avoir avec le roi, le jour même, et au moment où ce récit a commencé, il avait cru remarquer que son pou-

voir fléchissait, et il attribuait à la persistante inimitié de la reine ce refroidissement de Guillaume Ier pour lui.

Il est vrai que, jusque-là, le comte Edmond travaillait pour son propre intérêt, et, n'ayant rien dit de ses projets à personne, gardait pour le moment favorable une explication par la grandeur et la netteté de laquelle il espérait ramener à lui l'esprit de son souverain, et fonder alors sur un audacieux coup d'État une puissance plus solide et plus inattaquable que jamais.

Il venait donc de quitter le roi, résolu à faire naître cette explication le plus tôt possible, et comptant sur les dépêches télégraphiques dont il avait connaissance pour faire dans la ville un mouvement qui lui fût favorable et qui le ramenât à la question de la guerre, la seule qui lui offrît une chance de salut.

Il était donc sorti du palais, tout entier plongé dans cette pensée, laquelle jetait son esprit dans une telle préoccupation, que, non-seulement il avait à peine remarqué l'immense agitation qui troublait la capitale, mais qu'il n'avait pas même vu qu'en passant devant le théâtre, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans s'était détaché de l'une des colonnes contre laquelle il était appuyé et l'avait suivi comme son ombre, à travers les détours que lui avaient imposés les groupes.

Deux ou trois fois cependant, comme si cette poursuite si rapprochée s'était révélée par un de ces courants magnétiques qui donnent à l'homme le pressentiment du danger qu'il court, le comte Edmond s'était

retourné; mais, ne voyant à trois pas derrière lui qu'un jeune homme élégant, bien mis, appartenant au monde duquel il faisait partie lui-même, il n'avait accordé à cet inconnu qu'une indifférente attention. Ce n'était qu'après avoir dépassé la rue Friederich, qu'en traversant la chaussée pour passer du côté droit au côté gauche de la promenade, qu'il avait remarqué cette affectation du jeune homme à traverser la chaussée après lui.

Dès lors, il avait pris la résolution de demander à ce monsieur, qui s'obstinait à remplir l'office de son ombre, dans quel but il le suivait ainsi; et cela, aussitôt qu'il se trouverait à une distance de la foule qui lui permît de chercher une explication sans scandale.

Mais celui-ci ne lui en avait point donné le temps. Au quatrième ou cinquième pas fait dans l'allée opposée à celle qu'il venait de quitter, une forte détonation avait éclaté à ses oreilles et il avait senti passer à la hauteur du collet de son habit le vent d'une balle.

Alors, le comte Edmond s'était arrêté brusquement et avait fait volte-face; d'un coup d'œil, il avait tout vu : la fumée du coup tiré, le revolver étendu vers lui, l'assassin le doigt sur la détente et prêt à tirer le second coup.

Mais, comme nous l'avons dit, le comte Edmond était très-brave naturellement; il n'eut l'idée ni de fuir, ni d'appeler du secours, mais de se jeter sur son ennemi et de le terrasser.

Ce fut alors que, sans relâche et au hasard, l'as-

sassin tira sur lui le deuxième et le troisième coup sans le toucher plus qu'il n'avait fait auparavant. Soit émotion inséparable d'un pareil acte, et qui fait que la main de l'assassin dévie en l'accomplissant, soit, comme le disent en pareil cas les gens qui croient à l'intervention divine dans les choses de ce monde, soit que la Providence ne voulût point qu'un pareil crime fût commis, elle qui cependant permit l'assassinat de Henri IV et de Gustave-Adolphe, les deux balles passèrent à la droite et à la gauche de M. de Bœsewerk sans lui faire plus de mal que la première.

Il parait qu'alors ce fut le meurtrier qui perdit la foi en lui-même et qui voulut fuir.

Mais, au moment où il se retournait, le comte Edmond le saisit d'une main au collet de son habit et de l'autre prit le canon de son pistolet. Encore une fois il lâcha la détente à tout hasard; le comte se sentit légèrement blessé à la main; mais il ne lâcha point prise et entoura son adversaire de ses bras. Sans s'inquiéter du cinquième coup de revolver, sans résultat comme les autres, il le renversa sous lui, lui arracha son arme, lui mit le genou sur la poitrine, et, maître de sa vie, le remit aux mains des officiers prussiens, au lieu de lui brûler la cervelle comme c'était d'abord son intention.

Saisissant alors, avec l'à-propos du génie, l'occasion favorable, il reprit le chemin du château, décidé à faire de ce qui venait de lui arriver le dénoûment de la situation.

Ce fut à travers une double haie de spectateurs qu'il

revint sur ses pas. La préoccupation était si grande lors de son premier passage, que personne n'avait fait attention à lui. Mais, cette fois, c'était bien différent; l'attentat dont il venait d'être l'objet, et dont il s'était tiré avec un si grand courage, attirait sur lui tous les regards, sinon toutes les sympathies.

Qu'on l'aimât ou qu'on ne l'aimât point, chacun s'écartait sur son passage et le saluait en passant.

Le bon côté d'un peuple brave est de ne pouvoir cacher son admiration pour une action courageuse.

Or, à défaut de sympathie, M. de Bœsewerk pouvait lire l'admiration sur tous les visages.

M. de Bœsewerk était un homme de cinquante à cinquante-deux ans, grand, bien proportionné de corps, un peu boursouflé de visage, presque chauve, n'ayant de cheveux blancs qu'aux tempes, avec des moustaches très-fournies. Une cicatrice, vestige d'un duel à l'Université de Gœttingue, sillonnait une de ses joues.

Ce bruit de l'événement qui venait de lui arriver était déjà parvenu à la garde du château ; elle sortit jusqu'à la porte pour recevoir le comte, qui, du reste, comme portant l'habit de colonel de la landwehr, avait droit à cette marque de respect. Il salua gracieusement à droite et à gauche et monta l'escalier qui conduit à l'appartement de réception du roi.

En sa qualité de premier ministre, le comte avait ses entrées en tout temps, à toute heure. Il voulut en profiter et mit la main sur le bouton de la porte ; mais l'huissier s'avança en disant :

— Son Excellence pardonnera, mais personne n'entre chez le roi en ce moment.

— Pas même moi ? demanda le comte.

— Pas même Votre Excellence, répondit l'huissier en s'inclinant.

Le comte fit un pas en arrière avec un mordillement de lèvre que l'on était libre de prendre pour un sourire, mais qui, à coup sûr, n'en était pas un.

Puis il se mit à regarder, sans rien voir, bien entendu, un grand tableau de marine qui ornait l'antichambre et dont l'immense cadre doré se détachait richement sur ce papier vert officiel que l'on rencontre dans tous les cabinets royaux.

Au bout d'un quart d'heure d'attente, la porte s'ouvrit, le comte entendit le frou frou d'une robe de satin, se retourna vivement et s'inclina devant une femme de quarante à quarante-cinq ans, qui avait été d'une grande beauté et qui était belle encore.

Peut-être, si l'on consultait scrupuleusement l'*Almanach de Gotha*, y trouverait-on que cette femme a quelques années de plus que nous ne lui en donnons ; mais un proverbe dit : « Les femmes n'ont que l'âge qu'elles paraissent avoir, » et je ne vois pas pourquoi il y aurait une exception pour les reines.

Et, en effet, cette femme était la reine Marie-Louise-Augusta-Catherine, fille de Charles-Frédéric, grand-duc de Saxe-Weimar, et connue dans toute l'Europe sous le nom de la reine Augusta.

Elle était de taille moyenne, plutôt grande cependant

que petite ; tout l'ensemble de sa personne ne peut être rendu que par le mot essentiellement français *attrayant*.

Elle portait à la manche gauche de sa robe l'ordre féminin de la Reine-Louise.

Elle passa grave et fière devant le ministre, salua, mais, contre son habitude, sans bienveillance.

A la porte par laquelle elle sortait et à la porte par laquelle elle rentrait, le comte Edmond comprit qu'elle sortait de chez le roi et qu'elle rentrait chez elle.

Derrière elle, la porte qui donnait chez le roi restait ouverte, et l'huissier fit comprendre au ministre qu'il pouvait entrer chez Sa Majesté.

Le comte attendit que la porte se fût refermée sur la personne qui venait de passer, et, profondément incliné, il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

— Oui, murmura-t-il, je sais bien qu'il me manque d'être né baron, ce qui ne m'empêchera pas de mourir duc.

Et il suivit le chemin qui lui était indiqué par l'huissier.

Les différents laquais ou chambellans qu'il rencontra sur sa route s'empressèrent d'ouvrir, les unes après les autres, les portes conduisant à la chambre où se tenait le roi.

Arrivé à celle-ci, le chambellan annonça à voix haute :

— Son Excellence le comte Edmond de Bœsewerk !

Le roi tressaillit et se retourna.

Il était debout devant la cheminée ; ce fut avec un

certain étonnement qu'il entendit nommer le comte de Bœsewerk, qu'il venait de quitter il n'y avait qu'un quart d'heure à peine. Le comte se demanda à part lui si le roi savait déjà le genre d'accident qui venait de lui arriver.

Le roi de Prusse, bien connu de la plupart des personnages qui doivent jouer un rôle dans notre livre, est à peu près inconnu à la majorité de ceux qui le liront. Nous allons donc donner physiquement de sa personne la description la plus complète qu'il nous sera possible. Nous avons déjà dit ce que nous pensions de son moral.

Lorsque la porte s'était ouverte, il était, comme nous l'avons dit, debout, le coude appuyé sur la tablette de la cheminée; son œil était soucieux.

C'était, à cette époque, un homme de soixante-neuf ans, plutôt laid que beau, dont l'œil, brillant parfois comme une étincelle, disparaissait presque toujours perdu dans des cils épais et des sourcils abondants; ses favoris en hérisson et ses moustaches ébouriffées lui donnaient, au premier aspect, l'apparence d'un chat-tigre; boutonné depuis le haut jusqu'en bas dans une redingote bleue à deux rangs de boutons d'argent, il portait des épaulettes de même métal à graines d'épinards; un passe-poil rouge accompagnait le collet et dessinait les manches de sa redingote, qui, par une ouverture pratiquée à cet effet, laissait passer la poignée et la dragonne de son épée.

Le reste de son uniforme se composait d'un pantalon

gris de fer avec le passe-poil couleur sang, — en petite tenue, c'est-à-dire tel qu'il était au moment où nous le présentons à nos lecteurs; — il portait au cou la grand'-croix de l'Aigle-Noir, suspendue à un cordon blanc et orange. Il était très-grand et plutôt maigre que gras; il avait les manières d'un vieux soldat, mais sans élégance aucune.

Soit affectation, soit naturellement, il avait quelque chose de la prononciation nasillarde du grand Frédéric.

Le ministre s'inclina devant le roi.

— Sire, dit-il, l'importance seule des événements m'a rappelé près de Votre Majesté; mais je vois, à mon grand regret, que le moment est mal choisi.

— Pourquoi cela, comte? demanda le roi.

— Parce qu'en me présentant chez Votre Majesté, j'ai eu l'honneur de croiser la reine dans l'antichambre, et, n'ayant pas le bonheur d'être dans les bonnes grâces de Sa Majesté...

— Je dois vous avouer, comte, qu'elle n'en est encore vis-à-vis de vous...

— Elle a tort, sire, car mon dévouement ne sépare point dans ses espérances le roi Guillaume de son auguste épouse, et l'un ne deviendra pas empereur d'Allemagne sans que l'autre en devienne impératrice.

— Rêve d'une tête folle, mon cher comte, auquel la reine Augusta a le malheur de se laisser aller, mais qui ne doit pas sortir d'un cerveau raisonnable.

— Sire, l'unité de l'Allemagne est aussi fatalement

arrêtée dans les desseins de la Providence que l'unité de l'Italie.

— Bon! dit le roi en riant, est-ce qu'il y aura une Italie tant que les Italiens n'auront ni Rome ni Venise?

— L'Italie est en train de se constituer, sire; elle s'est mise en marche en 59, et ne s'arrêtera point en route. Si elle a l'air de s'arrêter, c'est qu'elle fait une halte pour reprendre haleine. Voilà tout!

— En effet, ne lui avons-nous pas promis Venise?

— Oui, mais ce n'est pas nous qui la lui donnerons.

— Qui donc la lui donnera?

— La France, qui lui a déjà donné la Lombardie et lui a laissé prendre les duchés et Naples.

— La France! dit le roi. La France lui a laissé tout cela un peu malgré elle.

— Votre Majesté n'a-t-elle pas connaissance des nouvelles télégraphiques qui sont arrivées pendant que j'étais au palais, et qu'on m'a remises au moment où j'en sortais?

— Si fait, le discours de Sa Majesté Napoléon III, répondit le roi avec un certain embarras, c'est de cela que vous voulez parler, n'est-ce pas?

— Eh bien, sire, le discours de Sa Majesté Napoléon III, c'est la guerre, la guerre non-seulement contre l'Autriche, mais contre la France. C'est la Vénétie pour l'Italie et les provinces du Rhin pour la France.

— Vous l'avouez?

— J'avoue que, si nous donnons le temps à la France de s'armer, la question, sans être désespérée, devient

plus grave; mais, si nous tombons sur l'Autriche promptement et vigoureusement, nous serons sur la Moldau, avec trois cent mille hommes, avant que la France soit sur le Rhin avec cinquante mille.

— Comte Edmond, vous n'estimez pas les Autrichiens ce qu'ils valent; les vanteries de nos jeunes gens vous ont tourné la tête.

— Je commence par avouer à Votre Majesté que c'est une grande force pour moi que de m'appuyer sur l'opinion de l'héritier de la couronne et sur celle du prince Frédéric-Charles, et je ferai observer, en passant, à Votre Majesté, que le prince Frédéric-Charles, né le 29 juin 1801, n'est pas précisément un jeune homme; mais j'ai l'habitude, sur ces sortes de questions; de ne prendre avis que de moi-même, et c'est sans recourir à aucune opinion étrangère que je vous dis : Dans une guerre contre la Prusse, les Autrichiens doivent fatalement être battus.

— Battus! battus! fit le roi d'un air de doute, je vous ai entendu vanter leurs généraux et leurs soldats!

— Certainement.

— Eh bien, il ne me semble pas si facile que cela de vaincre de bons soldats commandés par de bons généraux.

— Ils ont de bons soldats, ils ont de bons généraux, et nous les battrons parce que nous avons une organisation et un armement supérieurs aux leurs. Lorsque j'ai déterminé Votre Majesté à faire la guerre du Sleswig, que Votre Majesté ne voulait pas...

— Si je n'eusse point voulu la guerre du Sleswig, la guerre du Sleswig n'aurait point été faite, monsieur.

— Bien entendu, sire; mais, enfin, Votre Majesté hésitait fort, elle en conviendra; j'ai eu le courage d'insister et Votre Majesté s'est rendue à mes raisons.

— Eh bien, qu'est-il résulté de bon de votre guerre contre le Sleswig ? La guerre d'Allemagne ?

— Oui, d'abord : j'aime les situations vigoureusement tranchées, c'est pourquoi je regarde la guerre d'Allemagne comme inévitable, et je vous en félicite.

— Voyons, expliquez-moi d'où vous vient cette grande confiance ?

— Votre Majesté oublie que j'ai fait la campagne avec l'armée prussienne. Or, je n'ai pas fait la campagne pour le sot plaisir d'entendre le canon, de compter les morts et de coucher sur le champ de bataille, où l'on couche d'habitude fort mal, ou pour vous donner, ce qui du reste a bien sa valeur, sur la Baltique, deux ports qui vous manquaient. Non, j'ai fait la campagne pour étudier les Autrichiens; eh bien, je le répète, les Autrichiens sont en arrière sur tout : sur la discipline, sur l'armement, sur l'exercice; ils ont de mauvais fusils, de mauvais canons, de mauvaise poudre. Les Autrichiens, en combattant contre nous, qui avons excellent tout ce qu'ils ont mauvais, sont vaincus d'avance, et, les Autrichiens, vaincus, la suprématie de l'Allemagne échappée aux mains de l'Autriche tombe nécessairement aux mains de la Prusse.

— La Prusse ! la Prusse ! elle est bien taillée pour

exercer, avec dix-huit millions d'hommes, une suprématie sur soixante. Avez-vous vu la jolie figure qu'elle fait sur la carte?

— C'est justement cela; il y a trois ans que je la regarde et que j'attends le moment de la tailler sur un nouveau patron. Il fallait qu'on fût diablement pressé au congrès de Vienne pour fabriquer de pareilles monarchies. Qu'en résulte-t-il? C'est que l'Allemagne tout entière n'est que faufilée, pas même cousue. La Prusse? un grand serpent dont la tête touche à Thionville, la queue à Mémel, qui a une bosse au ventre, parce qu'elle a avalé la moitié de la Saxe; un royaume coupé en deux par un autre royaume, — le Hanovre; — si bien que vous ne pouvez pas aller chez vous sans sortir de chez vous, — Est-ce que vous ne comprenez pas, sire, qu'il vous faut le Hanovre?

— Bon! et l'Angleterre?

— L'Angleterre n'en est plus au temps de Pitt et de Cobourg. L'Angleterre, la très-humble servante de l'école de Manchester, des Gladstone, des Cobden et de leurs élèves; l'Angleterre ne soufflera pas plus mot pour le Hanovre qu'elle n'a fait pour le Danemark. — Est-ce qu'il ne vous faut pas la Saxe aussi?

— La France n'y laissera pas toucher, ne fût-ce qu'en mémoire du vieux roi, qui lui fut fidèle en 1813.

— Si nous voulons prendre le morceau trop gros, sans doute; mais, si nous nous contentons des rognures, elle fermera les yeux ou tout au moins un œil. Est-ce qu'il ne nous faut pas la Hesse, voyons?

— La Confédération ne nous abandonnera jamais toute la Hesse.

— Pourvu qu'elle nous en abandonne la moitié, c'est ce que nous demandons. — Est-ce qu'il ne nous faut pas Francfort-sur-le-Mein?

— Francfort-sur-le-Mein! la ville libre par excellence! le siége de la Diète!

— La Diète est morte du moment que la Prusse compte trente millions d'hommes au lieu de dix-huit. C'est la Prusse qui est la Diète. Seulement, au lieu de dire : *Nous voulons!* elle dira : *Je veux!*

— Nous aurons contre nous toute la Confédération, qui sera avec l'Autriche.

— Tant mieux!

— Comment, tant mieux?

— L'Autriche vaincue, la Confédération sera vaincue avec elle.

— C'est un million d'hommes que nous allons avoir sur les bras.

— Comptons.

— Quatre cent cinquante mille en Autriche.

— Soit!

— Deux cent cinquante mille que rendra la Vénétie.

— L'empereur d'Autriche est trop entêté pour donner la Vénétie avant deux ou trois batailles, s'il est victorieux, avant dix s'il est battu. Ne nous occupons donc pas de la Vénétie.

— La Bavière cent soixante mille hommes.

— Je m'en charge, de la Bavière; son roi aime trop la musique pour aimer le bruit du canon.

— Le Hanovre, vingt-cinq mille hommes.

— C'est une bouchée à avaler à notre première étape.

— La Saxe, quinze mille.

— Autre bouchée.

— Plus cent cinquante mille hommes à la Confédération.

— La Confédération n'aura même pas le temps de les armer, ses cent cinquante mille hommes; seulement, il ne faut pas perdre un instant, sire; aussi je viens vous dire : la guerre, la victoire, la suprématie de l'Allemagne avec moi; sinon, sire...

— Sinon...?

— Sinon ma démission, que je mets très-humblement aux pieds de Votre Majesté.

— Qu'avez-vous donc à la main, monsieur le comte?

— Rien, sire.

— On dirait du sang?

— Peut-être.

— C'est donc vrai, qu'on a essayé de vous assassiner en tirant sur vous deux coups de revolver?

— Cinq, sire.

— Cinq! Allons donc!

— On ne compte pas avec moi.

— Et vous n'êtes pas autrement blessé?

— Une égratignure au petit doigt.

— Et quel est votre assassin?

— Je ne sais pas son nom.

— Il a refusé de le dire ?

— Non, mais j'ai oublié de le lui demander; c'est, d'ailleurs, l'affaire du procureur général, et je ne me mêle que de mes affaires. Or, voici mes affaires, mes affaires à moi, c'est-à-dire vos affaires.

— Parlez, dit le roi, parlez.

— Demain la Chambre dissoute, après-demain la landwehr mobilisée, dans huit jours les hostilités dénoncées.

— Ou bien? dit le roi.

— Ou bien, j'ai l'honneur de le répéter à Votre Majesté, ma démission.

Et, sans attendre la réponse du roi, le comte de Bœsewerk fit une révérence, et, selon l'étiquette, sortit à reculons du cabinet de Sa Majesté. Le roi ne dit point un mot pour retenir son ministre; mais, avant d'avoir refermé la porte, celui-ci put entendre un coup de sonnette à révolutionner tout le palais.

V

Un chasseur et son chien

Le lendemain du jour où s'étaient passés les événements que nous venons de raconter, vers onze heures du matin, un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, ayant l'allure d'un artiste, descendait à la gare

de Brunswick venant de Berlin, par l'express, train parti à six heures du matin de la capitale de la Prusse.

Il laissait, au wagon des bagages, sa malle et son sac de nuit enregistrés pour Hanovre, prenait seulement avec lui un petit sac du genre des sacs militaires au dos duquel étaient sanglés un album à croquis et un tabouret de paysagiste; bouclait à sa ceinture une cartouchière de chasse, et, après s'être coiffé d'un grand feutre gris, jetait sur son épaule la banderole d'un fusil à deux coups, système Lefaucheux.

Le reste de son costume était celui d'un chasseur ou d'un touriste, c'est-à-dire qu'il se composait d'une veste grise à grandes poches, d'un gilet de buffle boutonné du haut jusqu'en bas, d'un pantalon de coutil et de guêtres de cuir.

Il était suivi d'un beau chien de race épagneule complétement noir, qui justifia son nom de Fringant, en sortant lestement du box et en sautant joyeusement autour de son maître. Celui-ci, une fois hors de la gare, prit une voiture découverte, à un cheval, dans laquelle, dès qu'il eut reconnu sa destination, le chien sauta le premier et s'installa sans façon sur la banquette de devant, tandis que son maître se laissait aller sur la banquette du fond, avec la pose nonchalante de l'homme habitué à prendre ses aises partout où il les trouve; puis, de cette voix dans laquelle on peut reconnaître tout à la fois une nuance de courtoisie et de commandement, et qui dénote l'habitude d'un homme élégant parlant à ses inférieurs :

— Cocher, dit-il en excellent allemand au conducteur de la voiture, conduisez-moi au meilleur restaurant de la ville, ou tout au moins à celui dans lequel je pourrai faire le meilleur déjeuner.

Le cocher fit signe de la tête qu'il n'avait pas besoin d'autres renseignements et conduisit notre voyageur à l'hôtel d'*Angleterre*, sur la Grande-Place.

Malgré le pavé tant soit peu raboteux de la charmante petite ville de Brunswick, notre jeune homme garda sa position, à demi-couché dans la voiture, tandis que Fringant, assis gravement, les deux pattes de devant réunies à celles de derrière, se balançait de droite à gauche, gardant son équilibre à grand'peine, ne quittant point des yeux les yeux de son maître, dans lesquels il semblait vouloir lire.

Cependant, la position lui paraissait sans doute fastidieuse, car à peine la voiture fut-elle arrêtée devant l'hôtel d'*Angleterre*, que, sans attendre que le cocher vînt ouvrir la portière, il s'élança par-dessus bord et sembla, en gambadant et en sautant, inviter son maître à en faire autant.

Sans suivre complétement le conseil que son chien lui donnait, le voyageur fit une enjambée de l'intérieur à l'extérieur, laissant dans la voiture son sac et son fusil.

— Je vous garde, dit-il au cocher ; veillez sur mon bagage et attendez-moi.

Les cochers, dans tous les pays du monde, ont un instinct admirable pour distinguer les bonnes pratiques des mauvaises.

— Que Votre Excellence soit tranquille, répondit le brave homme avec un clignotement de la paupière. On y aura l'œil.

Le voyageur entra dans l'auberge, et, voyant des tables dressées dans un petit jardin, il passa de l'autre côté de la maison, et se trouva en effet dans une espèce de cour ombragée de six beaux tilleuls.

Sur une des tables était un couvert devant lequel se trouvaient deux chaises.

Fringant sauta sur la seconde chaise; son maître s'empara de celle que son chien avait laissée vacante et qui était en face du couvert.

Les deux compagnons déjeunèrent en face l'un de l'autre, et il faut avouer en faveur de l'homme que le maître eut pour le chien toutes les prévenances possibles.

Une maîtresse n'eût point été apostrophée d'une plus douce voix, ni mieux soignée pendant le repas, qui dura une heure, et durant lequel Fringant mangea de tout ce que mangea son maître, excepté du lièvre aux confitures, sous prétexte qu'en sa qualité de chien de chasse, il ne mangeait pas de gibier, et qu'en sa qualité de quadrupède, il n'aimait pas les confitures.

Le cocher, de son côté, reçut sur son siége du pain, du fromage et une demi-bouteille de vin.

Il en résulta que, cocher, maître et chien, reprirent, le déjeuner fini, chacun sa place, l'un sur le siége, les deux autres dans la voiture, en donnant des marques de la plus entière satisfaction.

— Où allons-nous, Excellence ? demanda le cocher en s'essuyant la bouche de la manche de sa veste, mais en homme disposé à aller partout où l'on voudrait.

— Je n'en sais trop rien, répondit le voyageur ; cela dépendra un peu de vous.

— Comment, de moi ?

— Oui, c'est selon que vous vous montrerez bon diable : je voudrais vous garder quelque temps.

— Un an, si vous voulez !

— Non, c'est trop.

— Un mois, alors.

— Ni un an, ni un mois ; mais un jour ou deux !

— Ce n'est pas assez ! moi qui croyais que nous allions faire un bail.

— Combien demandez-vous d'abord pour aller à Hanovre ?

— Il y a six lieues, vous savez ?

— Quatre et demie, vous voulez dire.

— Oui, mais toujours monter et descendre.

— Une route unie comme un billard.

— Il n'y a pas moyen de vous mettre dedans, dit le cocher en riant.

— Si fait, il y en a un.

— Lequel ?

— C'est d'être honnête homme.

— Ah ! ça, c'est un nouveau point de vue.

— Que tu n'avais pas encore examiné, à ce qu'il paraît, hein ?

— Eh bien, voyons, faites votre prix vous-même.

— Cela vaut quatre florins.

— Sans compter l'heure passée à notre retour de la gare et au déjeuner?

— C'est trop juste.

— Et le pourboire?

— A ma discrétion.

— Ça y est; je ne sais pourquoi, mais je me fie à vous, moi!

— Seulement, si je te garde plus de huit jours, ce sera trois florins et demi par jour sans pourboire, alors.

— Je ne puis admettre une pareille condition.

— Pourquoi donc?

— Ce serait vous priver sans aucune raison, lorsque j'aurai la douleur de vous quitter, du plaisir de m'être agréable.

—Le diable m'emporte! on dirait que tu as de l'esprit.

— J'en ai tant, que je parais bête quand je veux en avoir l'air.

— C'est très-fort, ce que tu viens de dire là. — D'où es-tu?

— De Sachsen-Hausen.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Sachsen-Hausen?

— Un faubourg de Francfort.

— Ah! oui, oui, une colonie saxonne du temps de Charlemagne.

— Justement; vous savez cela, vous?

— Je sais aussi que vous êtes de braves gens, quelque chose comme les Auvergnats de l'Allemagne. Nous ferons nos comptes en nous quittant.

— Cela me va encore mieux comme ça.

— Ton nom?

— Lenhart.

— Eh bien, en route, Lenhart!

La voiture partit, fendant une foule de curieux assemblés autour d'elle, comme c'est l'habitude dans les villes de province.

On arriva en un instant au bout de la rue donnant sur la plaine. La journée était splendide, les arbres venaient de faire éclater leurs bourgeons et de revêtir leurs premières feuilles.

La terre avait mis sa robe verte et il s'élevait, des nombreuses prairies semées à gauche et à droite de la route, comme une vapeur composée des premières brises du printemps et des premières émanations des fleurs; les oiseaux, accouplés deux par deux, volaient d'arbre en arbre pour porter la nourriture à leurs petits, et, tandis que la femelle s'occupait de ce soin maternel, le mâle, perché sur une branche voisine du nid, égrenait dans l'air les premières notes du chant d'amour, au bruit duquel s'éveille la nature.

De temps en temps, une alouette s'élevait au-dessus des premiers épis, montait verticalement, s'arrêtait quelques secondes au sommet d'une pyramide d'harmonie, puis se laissait tomber en pliant ses ailes, qu'elle ne rouvrait qu'au moment de toucher la terre.

A l'aspect de ce magnifique pays, le voyageur s'était écrié :

— Ah! mais il doit y avoir ici des chasses superbes, dis donc?

— Oui; seulement, elles sont gardées, avait répondu le cocher.

— Tant mieux! avait répondu le voyageur; il n'y aura que plus de gibier.

En effet, à peine avait-on marché la valeur d'un kilomètre hors de la ville, que Fringant, qui avait donné de fréquentes marques d'impatience, sauta à bas de la voiture, entra dans une pièce de trèfle et tomba en arrêt.

— Dois-je marcher ou faut-il attendre? demanda le cocher voyant le voyageur armer son fusil.

— Fais quelques pas, dit le voyageur. — La!... — bien!... — Maintenant, arrête en t'approchant autant que possible du champ de trèfle.

Le voyageur, debout dans la voiture, le fusil à la main, se trouvait à trente pas de Frigant.

Le cocher regardait la chose avec tout l'intérêt que j'ai vu d'habitude les cochers accorder à de pareilles scènes; l'intérêt qui va jusqu'à les mettre constamment du parti des chasseurs contre les propriétaires et les gardes champêtres.

— Ah! dit-il, vous avez là un crâne chien!

— Oui, pas mauvais.

— Que peut-il arrêter comme ça, votre chien?

— Un lièvre.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr; si c'était de la plume, il remuerait la queue. Et, tiens.

En effet, en ce moment, un grand levraut prit sa course à trois pas du chien, essayant de se courber sous le trèfle.

— S.... mille tonnerres ! tirez donc, mais tirez donc ! cria le Francfortois.

— Tu es bien pressé, dit le jeune homme ; attends.

Et il fit feu. Le lièvre exécuta une cabriole dans laquelle il montra son ventre blanc et retomba sur le dos.

Lenhart voulut sauter à bas de la voiture.

— Eh bien, lui demanda le chasseur, où vas-tu ?

— Chercher le lièvre, donc.

— Ne bouge pas, au contraire.

— En effet, fit Lenhart étonné.

Fringant n'avait pas bougé et tenait son arrêt plus ferme que jamais.

— Je m'étais trompé, dit le chasseur, ce n'était pas un lièvre que Fringant arrêtait.

— Qu'était-ce donc ? demanda Lenhart.

— C'étaient deux lièvres.

— Ah ! ma foi, oui !

Cette exclamation était arrachée au brave cocher par la vue d'un second lièvre, qui déboulait à son tour et qui, arrêté net dans sa course, allait se coucher près du premier.

— Maintenant, on peut les aller ramasser ? demanda Lenhart.

— Ce n'est pas la peine, répondit le voyageur, Fringant va les apporter.

En effet, Fringant, qui s'était emparé du dernier tué, l'apporta à son maître, et, après celui-là, s'en alla chercher l'autre.

— Mets cela sur ton siége, dit le voyageur au cocher, et en route!

Un quart de lieue plus loin, Fringant tomba en arrêt de nouveau.

Lenhart arrêta sa voiture de lui-même et juste à l'endroit où elle devait être arrêtée.

— Ah! dit-il, c'est de la plume cette fois, votre chien remue la queue!

Non-seulement Fringant remuait la queue, mais d'un mouvement rapide de tête, jetant un regard de côté à son maître, semblait lui donner une indication particulière.

— Oui, oui, c'est non-seulement de la plume, mais encore de la plume dorée. Qu'est-ce que cela veut dire, de la plume dorée?

Lenhart secoua la tête.

— Il n'y a pas de faisan de ces côtés-ci, dit-il.

— Allons donc, prophète de malheur, du moment que Fringant dit que c'est un faisan, c'est un faisan. — N'est-ce pas, Fringant?

Fringant fit un de ces mouvements de tête que nous avons indiqués et qui avaient fixé son maître sur la qualité de l'animal qu'il arrêtait.

— Tu vois bien, dit le voyageur, à la façon dont il tient l'arrêt, que c'est un faisan. Une perdrix serait déjà partie. Il y a bien quelques faisanderies aux environs, que diable!

— Il y a le château et le parc de M. de Rézé, l'ambassadeur de France; mais château et faisanderie sont au moins à deux lieues d'ici.

— Eh bien, le drôle aura été au gagnage, et la preuve, la voilà!

En effet, sur le mot *gagnage*, un magnifique faisan s'était envolé en coquetant; mais il n'était pas à la hauteur de quatre mètres, qu'un coup de fusil lui brisait les deux ailes et le précipitait au milieu d'un roncier, dans lequel il disparut.

— Apporte, Fringant! apporte! dit le voyageur sans se préoccuper autrement du faisan tué, et en rechargeant son fusil.

— Heu! s'écria tout à coup Lenhart, en voilà une sévère! Vous avez tué un faisan, et votre chien rapporte un lapin.

— Comment! tu ne comprends pas? dit le chasseur éclatant de rire.

— Non, le diable m'emporte!

— J'ai tué un faisan, c'est bien! mais, dans le même roncier, il y avait un lapin. Fringant, qui était venu pour le faisan, n'a pas eu l'air de s'occuper du lapin, qui s'est laissé prendre à la ruse; en passant près de l'imbécile, il l'a « gueulleté », et il me l'apporte, bien sûr de retrouver le faisan à un autre voyage.

Le lapin à peine déposé près du marchepied de la voiture, le chien retourna dans le roncier, et, cinq secondes après, il rapportait le faisan.

— Mets cela avec les deux lièvres, dit le voyageur,

et en route ! Je crois que nous en avons assez pour le moment.

Et, en effet, à cinq cents pas, on voyait derrière un petit monticule poindre la casquette du garde-chasse.

— Ton cheval va-t-il bien, Lenhart? demanda le voyageur.

— Qu'il aille bien ou mal, répondit Lenhart, je n'ai garde de vous laisser prendre comme braconnier : c'est trop amusant, de voyager comme cela.

— Tu es amateur de chasse, à ce qu'il paraît?

— C'est-à-dire que je braconne par-ci, par-là, mais je ne suis pas de votre force. Sacrédié! quel toutou vous avez là. — Ah ! ah ! voilà le garde qui nous fait signe de l'attendre ; je crois que c'est le moment de lui dire bonsoir.

Et, en effet, de toute la force de ses poumons, il lui cria : *Gute nacht !* en mettant son cheval au galop.

Une lieue plus loin, Fringant tomba en arrêt sur une compagnie de perdreaux ; mais, comme ils étaient trop jeunes pour valoir quelque chose par eux-mêmes, et qu'en tuant le père et la mère, c'était condamner les enfants à la mort, Fringant fut rappelé, et, cette fois, en véritable chasseur qu'il était, le voyageur fit grâce entière.

On fit deux lieues sans rien voir.

On approchait déjà de la ville, lorsqu'un lièvre se leva d'effroi à cinquante ou soixante mètres de la voiture.

—Ah ! dit Lenhart, en voilà un qui a été bien inspiré!

— C'est selon, répondit le chasseur.

— Vous ne comptez pas le tuer à cette distance, je suppose ?

— Lenhart! Lenhart! toi qui te vantes d'être braconnier, faut-il donc t'apprendre, que, pour un bon chasseur et un bon fusil il n'y a pas de distance.

— Vous le tueriez d'ici, vous ?

— Tu vas voir.

Le chasseur glissa deux cartouches chargées à balle dans son fusil à la place des deux cartouches chargées à plomb qui s'y trouvaient.

— Connais-tu les mœurs des lièvres? demanda-t-il à Lenhart.

— Mais oui, je crois, autant qu'on peut connaître les mœurs d'un animal dont on ne parle pas la langue.

— Eh bien, je vais t'apprendre ceci, Lenhart : tout lièvre qui se lève d'effroi, et qui n'est pas poursuivi s'arrête au bout d'une cinquantaine de pas pour regarder autour de lui et faire sa toilette. Tiens !

Et, en effet, le lièvre, parvenu à la distance de cent vingt pas à peu près de la voiture, s'arrêta, s'assit sur son derrière, et commença à se débarbouiller avec ses pattes de devant. Ce moment de coquetterie prédit par le voyageur perdit le pauvre animal. Le coup partit presqu'en même temps que le fusil s'appuyait à l'épaule. Le lièvre fit un bond de trois pieds et tomba raide mort.

— Pardon, monsieur, dit Lenhart, si l'on fait la

guerre, comme on dit qu'on va la faire, pour qui serez-vous ?

— Il est probable que je ne serai ni pour l'Autriche ni pour la Prusse, mais pour la France, attendu que je suis Français.

— Pourvu que vous ne soyez pas pour ces gueux de Prussiens, c'est tout ce que je vous demande; mais, si vous voulez être contre eux, mille tonnerres! je vous ferai une proposition.

— Laquelle ?

—C'est de vous faire faire la guerre en voiture et gratis.

— Merci, mon ami, ce n'est pas de refus; si je faisais la guerre, c'est peut-être comme cela que je la ferais. J'ai toujours rêvé de faire la guerre en voiture.

— Eh bien, voilà justement le cheval et la voiture qu'il vous faut! Le cheval, je ne peux pas vous dire au juste quel âge il a, attendu que, quand je l'ai acheté, il y a quelque dix ans, il était hors d'âge. Mais, avec lui, voyez-vous, je partirais pour faire la guerre de trente ans, sans inquiétude, certain qu'il me conduirait jusqu'au bout; quant à la voiture, vous pouvez vous assurer qu'elle est toute neuve. Il y a trois ans que j'ai fait façonner les brancards; un an que j'y ai fait mettre une autre paire de roues et un essieu; six mois enfin que j'ai fait changer la caisse.

— Nous avons en France une histoire comme celle-là, répliqua le voyageur, c'est l'histoire du couteau de Janot : on y a mis une autre lame, puis un autre manche; mais c'est toujours le même couteau.

— Eh! monsieur, dit philosophiquement Lenhart, il y a des couteaux de Janot dans tous les pays.

— Et des Janots aussi, mon brave, répondit le chasseur.

— En tout cas, faites mettre des canons neufs à votre fusil, donnez-moi les vieux. Par ma foi! voilà votre chien avec le lièvre qui a la balle en pleine poitrine.

Puis, prenant le mort par les oreilles:

— Rejoins les autres, muscadin, lui dit-il, voilà ce que c'est que de faire sa toilette intempestivement. Ah! monsieur! ne vous battez pas contre les Prussiens, si vous voulez; mais s.... mille tonnerres! ne vous battez pas pour eux!...

— Oh! quant à cela, sois tranquille. Si je me bats, ce sera contre eux, et peut-être même n'attendrai-je pas que les hostilités soient dénoncées.

— En ce cas, hourra contre les Prussiens! Mort aux Prussiens! s'écria Lenhart en cinglant d'un violent coup de fouet son cheval, lequel, comme pour justifier l'éloge que l'on avait fait de lui, prit le galop, et, surexcité par les coups de lanière et les imprécations de son maître, traversa comme un trait le faubourg et les deux rues de Hanovre qui conduisent à la grande place où s'élève la statue équestre du roi Ernest-Auguste, et ne s'arrêta qu'à la porte de l'hôtel *Royal*.

VI

Bénédict Turpin

Ce n'était pas, comme on le comprend bien, la première visite que le Francfortois Lenhart, établi à Brunswick comme loueur de voitures, faisait au propriétaire de l'hôtel *Royal.* Plus d'une fois, les touristes, soit Anglais, soit Français, avaient eu l'idée de faire de la même façon que Bénédict la route charmante qui se déroule de Brunswick à Hanovre, et Lenhart, venant en aide à l'exécution de cette idée, et mettant ses véhicules à leur disposition, les avait fait conduire ou conduits lui-même à leur destination. Maître Lenhart et maître Stéphan, étaient donc, toute proportion gardée, aussi bons amis que pouvait le permettre la différence des rangs.

Lenhart, admirablement reçu, comme d'habitude, par Stéphan, — c'était le nom du propriétaire de l'hôtel *Royal,*— commença par le tirer à part, et, pour lui donner une idée de l'importance de l'hôte qu'il lui amenait, par lui annoncer que son voyageur, ennemi mortel des Prussiens, venait, dans la prévision de la prochaine guerre, offrir au roi de Hanovre un fusil qui ne manquait jamais son coup. Et, comme preuve de ce qu'il avançait, il lui glissa dans le plus grand secret les trois lièvres, le faisan et le lapin, résultat

de la chasse exécutée sur la route de Brunswick à Hanovre.

Nous disons dans le plus grand secret, attendu que, la chasse étant fermée et les peines les plus sévères étant portées contre ceux qui transgressaient la loi, son voyageur se trouvait tout simplement sous le coup de cinq ou six jours de prison et de deux ou trois cents francs d'amende.

Maître Stéphan écouta avec un vif intérêt ce que lui contait Lenhart; cet intérêt monta jusqu'à l'admiration lorsque celui-ci lui fit voir le lièvre tué à balle franche, et tué à cent vingt pas.

— Mais ce n'est pas tout, lui dit Lenhart; — car ce n'était pas ce beau coup de fusil qui causait sa plus vive admiration, c'était la démonstration qui l'avait précédé; — mais ce n'est pas le tout, vous qui êtes aubergiste, et à qui, par conséquent, il passe tant de lièvres entre les mains, connaissez-vous les mœurs des lièvres, leurs habitudes, leurs coutumes?

— Ma foi, non, répondit Stéphan, attendu qu'on me les apporte toujours morts, et qu'arrivés à ce point-là, ils n'ont plus qu'une coutume, c'est celle d'être mangés, soit en civet à la sauce au vin, soit rôtis avec des pruneaux ou des confitures.

— Eh bien, lui, il les connaît. Il m'a dit mot pour mot ce qu'allait faire ce lièvre-là, et comment il le tuerait, et tout s'est passé comme il l'a dit.

— De quel pays est-il, votre voyageur?

— Il se dit Français, mais je n'en crois rien : je ne

l'ai pas entendu se vanter une seule fois; d'ailleurs, il parle trop bien allemand pour un Français. Mais, tenez, le voilà qui vous appelle.

Maître Stéphan se hâta de déposer le gibier dans l'office, soin qui, chez un hôte bien entendu, passe avant tous les autres; puis il se rendit à l'invitation.

Il trouva son voyageur causant avec un officier anglais de la maison du roi, et parlant avec lui l'anglais avec la même perfection qu'il avait parlé l'allemand avec Lenhart.

En apercevant Stéphan, il se tourna à demi de son côté.

— Mon cher hôte, lui dit-il en allemand, voici le colonel Anderson qui a la bonté de me répondre à la moitié d'une question que je lui fais, et qui m'assure que vous voudrez bien répondre à l'autre.

— Je ferai de mon mieux, Excellence, lorsque vous m'aurez fait l'honneur de me l'adresser.

— J'ai demandé à monsieur, — et le voyageur salua l'officier anglais, — le titre du principal journal du royaume, et il m'a répondu qu'il s'appelait la *Nouvelle Gazette de Hanovre*. Après quoi, je lui ai demandé le nom de son rédacteur en chef, et c'est pour cela qu'il m'a renvoyé à vous.

— Attendez donc, attendez donc, Excellence... Mais le rédacteur en chef de la *Gazette de Hanovre*... voyons! voyons! voyons! c'est M. Bodemeyer, un grand mince, avec toute sa barbe, n'est-ce pas?

— Je ne le connais point physiquement; je désire

savoir son nom et son adresse, afin de lui envoyer ma carte.

— Son adresse? Je n'en connais pas d'autre que celle du journal : rue des Parques.

— C'est tout ce qu'il me faut, mon cher hôte.

— Attendez donc, dit Stéphan en interrogeant des yeux le coucou. Dînez-vous à la table d'hôte?

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— La table d'hôte est à cinq heures, M. Bodemeyer est un de nos habitués; dans une demi-heure, il sera ici.

— Raison de plus pour qu'il ait ma carte auparavant.

Et, tirant une carte de sa poche, au-dessus de ces mots : *Bénédict Turpin, peintre,* il écrivit :

« A Monsieur Bodemeyer, rédacteur en chef de la *Gazette de Hanovre.* »

Puis, appelant le commissionnaire de l'hôtel, sous la promesse que la carte serait remise dans dix minutes, il tira un florin de sa poche et le lui donna.

A peine le commissionnaire fut-il parti, que Stéphan prit Bénédict à part.

— Excellence, lui dit-il, veuillez d'abord m'excuser si je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

— Allez toujours.

— Mais il me semble que, si vous envoyez votre carte à M. Bodemeyer, c'est que vous avez quelque chose de particulier à lui dire?

— Certainement.

— Eh bien, alors, ne vaudrait-il pas mieux profiter de ce beau gibier que Votre Excellence vient de rapporter, mettre une table dans un cabinet et vous servir un dîner à part ?

— Vous avez, par ma foi, raison, et je n'ai besoin que de prendre un seul avis pour vous répondre.

Allant alors au colonel Anderson :

— Colonel, lui dit-il, notre hôte vient de me suggérer une idée qui me paraîtra excellente du moment que vous l'aurez approuvée : c'est que vous me fassiez aujourd'hui l'honneur de dîner avec M. Bodemeyer et moi. Stéphan prétend qu'il va nous faire un dîner merveilleux, rafraîchi par les meilleurs vins d'Allemagne et de Hongrie, dans une chambre à part où nous pourrons causer tout à notre aise. Or, il y a cinq ou six mois que j'ai quitté la France, et, par conséquent, cinq ou six mois que je n'ai causé. En France, on cause ; en Angleterre, on parle; en Allemagne, on rêve. Faisons un petit dîner où nous causerons, parlerons et rêverons. Je sais bien que je n'ai pas eu l'honneur de vous être présenté ; mais, à cent cinquante lieues de l'Angleterre, l'étiquette se relâche, et j'ai espéré que, m'ayant déjà rendu, sans me connaître, le service de me donner un renseignement, vous voudrez bien accepter mon dîner, lorsque je vous aurai dit qui je suis. — Voici ma carte. Carte d'artiste ! sans blason ni couronne, avec la simple croix de la Légion d'honneur.— Véritable carte de prolétaire, dont le seul titre est d'être l'élève de deux hommes de grand talent.

Le colonel prit la carte en s'inclinant.

— J'ajouterai, monsieur le colonel, continua Bénédict d'un ton plus grave, que j'aurai probablement, demain ou après-demain, un service sérieux à vous demander, et que, d'ici là, je ne serais pas fâché de vous prouver que je mérite l'honneur que je vous prie de m'accorder.

— Monsieur, répondit avec une courtoisie tout anglaise, c'est-à-dire mêlée d'une certaine raideur, le colonel Anderson, l'espérance que vous voulez bien me donner d'avoir un service à vous rendre, me détermine à accepter votre invitation.

— Si cependant vous avez des raisons de ne pas dîner avec M. Bodemeyer...

— Je n'ai aucune raison pour ne pas dîner avec M. Bodemeyer ; j'ai mille raisons, au contraire, pour dîner avec vous, et j'espère que vous me permettrez de mettre au premier rang la sympathie que j'éprouve pour votre personne.

Bénédict salua.

— Maintenant que vous avez accepté, colonel, dit-il, et qu'à votre exemple M. Bodemeyer acceptera probablement, mon devoir est de vous faire dîner le moins mal possible. Permettez-moi donc de veiller aux préparatifs de notre repas et d'échanger avec le chef quelques mots de la plus haute importance.

Les deux hommes se saluèrent. Le colonel Anderson prit le chemin du salon de conversation, et Bénédict Turpin la route de l'office.

Bénédict Turpin était un composé de plusieurs hommes, et nous dirons presque de plusieurs tempéraments. C'était à la fois un grand artiste et un brave garçon, ayant tout ensemble, chose rare, la couleur et, l'exécution, le respect de la nature et la religion de l'idéal.

Il en résultait que, de quelque façon qu'il eût à peindre un sujet, soit que ce sujet représentât les beaux chênes de la forêt de Fontainebleau ou les splendides pins de la villa Panfili à Rome; soit qu'il retraçât un café turc comme Decamps ou une escarmouche comme Bérenger, arbres, terrains, hommes, chevaux se présentaient toujours à lui sous leur aspect poétique.

Maître de sa fortune à l'âge où, d'habitude, on ignore l'art de la diriger, il avait, lui, au contraire, admirablement réglé cette fortune modeste, mais suffisante à un artiste : douze mille livres de rente. — Convaincu de cet axiome que l'homme double sa vie en apprenant une langue étrangère, il avait quadruplé la sienne en passant un an en Angleterre, un an en Allemagne, un an en Espagne et un an en Italie.

A dix-huit ans, plus la langue de Rousseau, il parlait celle de Milton, celle de Gœthe, celle de Calderon et celle de Dante.

De dix-huit à vingt ans, il acheva cette éducation philologique dans laquelle il obtint une véritable supériorité.

Cette facilité pour les langues, qu'il tenait d'une

grande faculté musicale, lui avait fait donner ce qu'il appelait ses moments perdus au grec et au latin, ces deux langues aïeules sans lesquelles une éducation ne repose sur aucune base solide.

Il était arrivé, par la lecture des poëtes et des prosateurs antérieurs à Jésus-Christ, à se passionner pour l'histoire antique, qu'il connaissait de ses surfaces anecdotiques à ses profondeurs les plus reculées.

Entraîné par le merveilleux, il avait étudié les sciences occultes, la cabale, les mystères orphiques, la chiromancie et enfin la chirognomonie, c'est-à-dire la science moderne des d'Arpentigny et des Desbarolles, qui avaient été non-seulement ses deux maîtres, mais encore ses deux amis.

Les exercices du corps, même les plus vulgaires, au milieu de cette éducation sérieuse, avaient pris une place que des dispositions naturelles à toute gymnastique leur avaient permis de remplir rapidement.

Peut-être eût-on pu craindre que ces exercices n'empiétassent sur des études plus sérieuses et plus nécessaires. Il n'en était rien.

Bénédict, qui, en se jouant, en était arrivé à être de première force à l'escrime, au pistolet, au bâton, à la savate, à la paume, au billard, enfin à tous les jeux qui nécessitent l'union de la force, de l'intelligence et de l'adresse, joignait à tout cela un charmant esprit naturel, une élégance parfaite, une certaine ressemblance dans l'allure avec les peintres porte-épée du XVII^e^ siècle, un courage à toute épreuve, la raillerie du danger au

milieu des dangers mêmes ; et, doué de ces avantages, Bénédict faisait déjà, à vingt ans, le jeune homme remarquable qui promettait d'être à trente ans un homme de génie.

Ce fut alors que la France décida, conjointement avec l'Angleterre, son expédition de Chine. Bénédict, qui ne connaissait encore que l'Europe, jugea que le moment était venu pour lui de faire connaissance avec les autres parties du monde.

Il demanda à être attaché comme dessinateur à l'état-major de l'armée ; il obtint facilement cette faveur. Seulement, combattu par ses entraînements de soldat et ses études d'artiste, on le vit plus souvent le fusil à l'épaule que le crayon à la main. Ce fut ainsi qu'il força avec l'avant-garde anglo-française la barre du fleuve Peiko et entra un des premiers à Péking, dans le palais de l'empereur.

Étant de ceux qui savaient la valeur des choses, possédant d'ailleurs une certaine fortune, et ayant emporté avec lui quatre années de ses revenus, il put acheter aux soldats, qui les donnaient pour rien, des merveilles de goût, d'art et de curiosité.

Tandis qu'il était encore à Péking, d'où il envoya deux tableaux pour l'Exposition, il atteignit sa vingt et unième année.

Un camarade tira à la conscription pour lui, prit un numéro assez élevé pour le délivrer à tout jamais de la crainte du service militaire.

Ayant vu tout ce qu'il voulait voir de la Chine, il re-

vint par Java, fut attaqué par des pirates malais au détroit de Malacca, combattit contre eux avec la rage que donnent ces sortes d'adversaires, en fit pour son compte un massacre atroce, grâce à deux excellentes carabines-revolvers qu'il n'avait qu'à décharger l'une après l'autre sur les assaillants; alla passer un mois à Chandernagor, chassa dans les jungles du Bengale le tigre et la panthère avec les plus ardents et les plus braves chasseurs de panthères et de tigres; et s'arrêta à Ceylan avec l'ambition d'y chasser l'éléphant jusqu'à ce qu'il y fît coup double sur deux éléphants.

Quinze jours après son arrivée, ce vœu était satisfait.

Il quitta Ceylan aussitôt, rencontra à Djeddah le fameux chasseur Vayssières, qui, depuis dix ans, vivait du produit des peaux de tigres et de lions qu'il tuait en Nubie et des défenses d'éléphants qu'il tuait en Abyssynie. Il partit en sa compagnie pour l'Abyssinie, chassa avec lui le lion et le tigre, revint par le Caire, Alexandrie et Malte à Paris, où il rapporta des merveilles en étoffes, en meubles, en bijoux, en croquis, en dessins; se créa un des appartements les plus artistiques de Paris, et en mit la clef dans sa poche, laissant deux tableaux pour la première Exposition.

Depuis longtemps, Bénédict désirait voir la Russie : il partit pour Saint-Pétersbourg. Dans la saison des neiges, il chassa l'ours et le loup, descendit le Volga jusqu'à Kasan, traversant les steppes Kirghises et chassant avec le faucon chez le prince Tumaine; revint par les steppes Nogaïs, visita Kisslar, Derbend, Bakou,

Tiflis, Constantinople et Athènes; fit des courses à Marathon, à Thèbes, à Salamine, à Argos, à Corinthe; revint par Messine, Palerme, Tunis, Constantine, Alger, Tétuan, Tanger, Gibraltar, Lisbonne, Bordeaux, et trouva la Légion d'honneur en arrivant chez lui.

Enfin, en 1865, après s'être fait donner des lettres pour tous les peintres remarquables de l'Allemagne, après avoir visité Bruxelles, Anvers, Amsterdam, Munich, Vienne, Dresde, il se trouvait à Berlin, comme nous l'avons vu, lors de l'émeute sur la promenade des Tilleuls, et y avait soutenu l'honneur de la France, ainsi que nous l'avons dit encore, bravant, comme toujours, le danger, et comme toujours se tirant du danger avec cet insolent bonheur qui ferait croire à la fatalité.

Lorsque les coups de pistolet tirés sur M. de Bœsewerk avaient attiré l'attention d'un autre côté, il avait battu en retraite et s'était réfugié à l'ambassade de France, à laquelle il était très-spécialement recommandé. Là, il avait appris une dernière nouvelle, c'est-à-dire la démonstration qui avait eu lieu sous les fenêtres du premier ministre, démonstration qui avait pour but de protester contre l'assassinat dont avait failli être victime M. de Bœsewerk.

Quant au meurtrier, la dernière chose qu'on avait apprise sur son compte, après son interrogatoire, qui avait eu lieu de onze heures à minuit, c'est qu'il se nommait Blind, et qu'il était le fils d'un proscrit de 1848 portant le même nom.

À cinq heures et demie du matin, Bénédict, accompagné du chancelier de la légation, était arrivé à la gare, y avait pris son billet pour Hanovre; il était parti sans accident, et le chancelier était retourné à l'ambassade pour y rendre compte de son départ.

Nous l'avons vu arriver à Brunswick, et nous l'avons constamment suivi de l'hôtel d'*Angleterre* à l'hôtel *Royal*.

Toute cette longue digression, qui a eu pour but de montrer Bénédict sous l'aspect d'un homme supérieur, aura ceci pour résultat : c'est qu'on ne s'étonnera pas que la cuisine fût un des talents de notre voyageur.

Tout homme de génie est gourmet.

Et cependant, c'était l'homme qui savait le mieux se passer du nécessaire, lorsqu'il était impossible de se le procurer. Il supportait la soif sans émettre une plainte lorsqu'il voyageait dans le désert d'Amour; il supportait la faim sans proférer un murmure lorsqu'il voyageait au milieu des steppes Nogaïs.

Mais, au milieu d'un pays civilisé où l'on trouvait tout ce que l'on pouvait désirer en nourriture, Bénédict regardait comme un crime de lèse-gastronomie de ne pas offrir à ses convives, c'est-à-dire aux hommes du bonheur desquels il s'était chargé, comme dit Brillat-Savarin, pendant deux heures, tout ce qu'on pouvait désirer de plus fin et de meilleur en vins, viandes, légumes, etc.

Les dernières instructions venaient d'être données

par Bénédict au chef, lorsqu'on vint lui annoncer que l'on voyait M. Bodemeyer s'avancer du fond de la place vers l'hôtel *Royal*. Il n'avait donc pas de temps à perdre, s'il voulait le recevoir sur le seuil de l'hôtel, comme il en avait manifesté l'intention.

Bénédict ne fit qu'un bond et arriva sur la porte au moment où M. Bodemeyer avait encore une vingtaine de pas à faire pour atteindre l'hôtel. Il tenait à la main la carte que lui avait envoyée Bénédict, et la regardait de temps en temps, paraissant fort intrigué de ce que pouvait lui vouloir un peintre français.

VII

Comment Bénédict Turpin fit annoncer par la Gazette de Hanovre son arrivée dans la capitale de Sa Majesté Georges V.

Nous avons, nous autres habitants de cette Gaule qui donna tant de besogne à César, une personnalité si intense, une physionomie si personnelle, que, si loin de notre pays que l'on nous rencontre, soit à pied, soit à cheval, soit en mouvement, soit au repos, celui qui nous rencontre s'écrie tout d'abord :

— Tiens ! voilà un Français !

Je me rappelle avoir passé, il y a sept ou huit ans, à Mannheim, ville où, jusqu'à cinq heures du soir, on ne rencontre pas âme vivante dans les rues. Je me rappelle m'être perdu, et, cherchant quelqu'un à qui demander mon chemin, avoir avisé un monsieur en

robe de chambre, fumant son cigare à une fenêtre du rez-de-chaussée.

Il y avait bien deux ou trois cents pas de l'endroit où j'étais à cette fenêtre, ce qui était une course pour un homme déjà fatigué. Mais, ayant jeté les yeux autour de moi et n'ayant vu de tous côtés qu'une solitude profonde, je me décidai à aller chercher mon renseignement au seul poteau qui pouvait me le donner. J'étais d'un côté de la rue et lui de l'autre, je la coupai diagonalement pour aller à lui; au fur et à mesure que j'approchais, je distinguais les traits de son visage.

C'était un homme de trente-cinq à quarante ans. Du moment où j'étais entré dans la rue, son regard s'était fixé sur moi comme le mien sur lui. A mesure que j'avançais, un sourire se dessinait sur sa physionomie, si franchement accentuée, que, de mon côté, je ne pus m'empêcher de sourire.

Arrivé à la portée de la voix, j'ouvris la bouche pour le prier de m'enseigner ma route; mais, avant que j'eusse eu le temps de prononcer une syllabe :

— Inutile, dit-il, je suis Français comme vous et n'en sais pas plus que vous.

Puis, rentrant dans sa chambre, il sonna. Un domestique parut.

— Tu parles français? lui dit-il.

— Oui, Excellence.

— Eh bien, monsieur est perdu, indique-lui son chemin.

Je dis au domestique ce que je désirais, il me donna

tous les renseignements qui m'étaient nécessaires.

Lorsqu'il eut fini, et qu'après avoir remercié le domestique, j'allais remercier mon compatriote :

— Pardon, me dit-il; êtes-vous engagé quelque part?

— Nulle part.

— Où comptez-vous dîner?

— A table d'hôte.

— Est-ce qu'il y a des Français à votre hôtel?

— Pas un.

— Eh bien, dînons ensemble.

— Où?

— Je n'en sais rien, où vous voudrez; mais dînons ensemble. — Jean, dites à mon oncle que j'ai rencontré un compatriote, et que je dîne avec lui.

Puis, sautant par la fenêtre :

— Je suis arrivé d'hier, dit-il, et, à coup sûr, sans vous j'étais mort d'ennui ce soir.

Nous allâmes dîner ensemble, et, parmi mes bons souvenirs, j'ai celui d'avoir sauvé la vie à un homme attaqué du spleen allemand, qui a cette supériorité sur le spleen anglais, de respecter les naturels et de n'attaquer que les étrangers.

Lui et moi, nous nous étions reconnus tous deux pour Français avant d'avoir dit un mot.

Il en fut de même pour Bénédict; à peine M. Bodemeyer l'eut-il aperçu, qu'il lui adressa un gracieux sourire et vint à lui la main tendue.

Bénédict, en voyant cette démonstration, fit les trois

quarts du chemin. Les deux hommes échangèrent les politesses d'usage; puis, en sa qualité de journaliste, M. Bodemeyer, avide de nouvelles, demanda à Bénédict d'où il venait.

Quand il apprit que notre peintre n'avait quitté Berlin qu'à six heures du matin, il fallut qu'il lui racontât toute l'émeute de la veille, que l'on ne connaissait que par le télégraphe seulement, ainsi que la tentative d'assassinat sur le comte Edmond.

Quoique la chose se fût passée à vingt pas à peine de Bénédict, il n'en savait que ce qu'en savait tout le monde : il avait entendu les cinq coups de revolver, il avait vu deux hommes lutter et rouler en même temps sur la poussière; puis un seul se relever et livrer l'autre aux officiers prussiens. C'était en ce moment que, craignant que l'attention publique, si heureusement détournée, ne se réveillât contre lui, il s'était élancé dans l'intérieur du café, en était sorti par l'autre façade donnant sur la rue de Behren, et avait gagné l'ambassade de France.

Il savait de plus, nous l'avons dit, que le meurtrier avait été interrogé, qu'il avait écrasé le comte sous les accusations les plus terribles; mais ces accusations dans la bouche du fils d'un proscrit de 1848 n'avaient point le prix qu'elles eussent eu dans la bouche d'un autre.

— Eh bien, répliqua M. Bodemeyer, nous sommes un peu plus avancés que vous; les dépêches de huit heures du matin sont arrivées. Blind avait un petit

canif avec la lame duquel il s'est coupé la gorge à plusieurs reprises ; le médecin appelé l'a pansé et à déclaré les blessures légères. Mais, ajouta-t-il, voilà la *Gazette de la Croix* qui va arriver, et, comme elle a paru aujourd'hui même, à huit heures, nous aurons des nouvelles de la nuit.

En ce moment, justement les porteurs criaient en courant dans la rue : *Kreutz Zeitung !* et c'était à qui les appellerait de tous côtés. Hanovre était presque aussi agité que Berlin l'était la veille. Le pauvre petit royaume se sentait à moitié déjà dans la gueule du serpent.

Bénédict fit un signe et un des porteurs accourut lui donner, moyennant trois kreutzers, un exemplaire du *Journal de la Croix.*

— A propos, dit-il au rédacteur en chef de la *Nouvelle Gazette de Hanovre,* vous savez que vous dînez avec moi et le colonel Anderson, que nous avons une chambre à part, ce qui fait que nous pourrons causer politique tant que nous voudrons. D'ailleurs, le service que j'ai à solliciter de vous n'est pas de ceux qu'on peut demander à table d'hôte.

En ce moment, le colonel Anderson s'approcha. Il avait déjà jeté les yeux sur son journal ; Bodemeyer et lui se connaissaient de vue pour manger à la même table d'hôte. Bénédict les présenta l'un à l'autre.

— Vous savez, dit-il, que, malgré la déclaration du médecin sur le peu de gravité des blessures de Blind, il est mort vers cinq heures du matin ? Un officier hanovrien, parti à onze heures de Berlin, disait qu'à

quatre heures un homme, enveloppé dans un grand manteau, et dont le visage était demeuré caché par un large chapeau à bords rabattus, était entré dans la prison muni d'un ordre supérieur qui l'autorisait à parler au prisonnier. On l'introduisit dans son cachot. Blind avait la camisole de force; on ne sait point ce qui se passa entre eux; mais, quand, à huit heures du matin, on entra dans la prison de Blind, on le trouva mort. Le médecin appelé déclara que la mort remontait à quatre heures à peu près, c'est-à-dire au moment où l'homme mystérieux était sorti du cachot.

— Ceci n'est pas officiel? demanda M. Bodemeyer.

— Oh! non, dit Anderson.

— Moi, continua-t-il, en ma qualité de rédacteur en chef de la *Gazette* du gouvernement, je ne crois qu'aux nouvelles officielles, ou à ce que dit la *Kreutz Zeitung*.

— Voyons donc ce que dit la *Kreutz Zeitung*.

Les trois hommes entrèrent dans la chambre qui leur était préparée, et le rédacteur en chef de la *Nouvelle Gazette de Hanovre* se chargea de chercher les nouvelles importantes que pouvait contenir le *Journal de la Croix*.

La première des nouvelles importantes était celle-ci :

« On assure que le journal officiel portera demain le rescrit du roi contenant la dissolution de la Chambre des communes. »

— Ah! dit le colonel Anderson, voilà d'abord une petite nouvelle qui n'est pas sans importance.

— Attendez donc, nous ne sommes pas au bout.

« On dit encore, continua-t-il, que le décret qui annoncera la mobilisation de la landwehr sera publié dans la gazette officielle d'après-demain. »

— Il n'y en a pas besoin de plus, dit le colonel, pour voir que le ministre triomphe sur toute la ligne, et que dans quinze jours la guerre sera déclarée. Passez aux nouvelles diverses; car, en politique, nous savons tout ce que nous voulions savoir. Seulement, avec qui marchera le Hanovre ?

— Cela ne fait point question, répondit M. Bodemeyer : le Hanovre marchera avec la Confédération.

— Et la Confédération, demanda Bénédict, avec qui marchera-t-elle ?

— Avec l'Autriche, dit sans hésiter le publiciste; mais attendez donc, voici de nouveaux détails sur la scène de la promenade des Tilleuls.

— Ah! lisez donc, lisez donc, s'écria vivement Bénédict; comme j'y étais, je vous dirai si ces détails sont vrais.

— Comment! vous étiez là ?

— Oui, j'étais là en personne, et, ajouta-t-il en riant, je puis même dire comme Enée : *Et quorum pars magna fui.* — Lisez donc!

M. de Bodemeyer lut :

« De nouveaux renseignements nous permettent de raconter aujourd'hui dans tous ses détails le fait qui seul a protesté contre la grande manifestation nationale qui, hier, à Berlin, et particulièrement sur la promenade des Tilleuls, a accueilli le discours de Sa Ma-

jesté l'empereur des Français. Au moment où notre grand artiste Heinrich, au milieu des hourras, des applaudissements et des bravos, achevait le cinquième et dernier couplet de notre beau chant national du *Libre Rhin allemand*, un coup de sifflet s'est fait entendre.

» Comme on le pense bien, ce n'était qu'un étranger qui pouvait se livrer à un pareil acte d'opposition. En effet, il a été reconnu que cet opposant, qui était en état d'ivresse, était un peintre français. Il allait sans doute être victime de son audace et succomber sous le nombre des assaillants qui avaient hâte de tirer vengeance d'un tel sacrilége, lorsque la générosité de quelques officiers prussiens s'est interposée entre l'indignation générale et lui. Ce jeune fou avait eu l'audace de jeter à ses adversaires, en manière de défi, son nom et son adresse. Mais, lorsqu'on s'est présenté ce matin à l'hôtel de l'*Aigle noir* pour lui demander satisfaction, il était déjà parti; nous ne pouvons qu'applaudir à sa prudence et lui souhaiter bon voyage. »

— L'article est-il signé? demanda tranquillement Bénédict.

— Non; n'est-il point exact? demanda à son tour M. Bodemeyer.

— Oserai-je vous dire, monsieur, que, sur quatre parties du monde... — Cinq, je me trompe, avec l'Océanie, — j'en ai déjà parcouru trois, et que ce que j'ai remarqué, aussi bien dans les journaux du Nord que dans ceux du Midi, de Pétersbourg comme de Calcutta, de Paris comme de Constantinople, c'est le peu de respect

qu'ont, en général, pour la vérité les rédacteurs de ces sortes de faits divers. Tel journal doit donner tant de coups de tamtam par jour. Bons ou mauvais, faux ou vrais, il est condamné à les donner. C'est à ceux sur lesquels la férule de l'aristarque tombe à faux de réclamer.

— Et, dans ce cas-là, demanda le colonel Anderson, votre avis, monsieur, est qu'il y a inexactitude dans la narration?

— Non-seulement elle est inexacte, mais elle est incomplète. *Le jeune fou* dont il est question a non-seulement sifflé, mais crié : *Vive la France!* non-seulement il a crié : *Vive la France !* mais il a bu à la santé de la France. Il a non-seulement bu à la santé de la France, mais mis hors de combat les quatre premiers agresseurs qui l'ont attaqué. — C'est alors que, protégé, en effet, par trois officiers prussiens qui ont voulu lui faire crier : *Vive le roi Guillaume! Vive la Prusse!* il est monté sur une table, et, au lieu de crier : *Vive le roi Guillaume! Vive la Prusse!* il a dit, à haute voix, et d'un bout à l'autre, la victorieuse réponse d'Alfred de Musset : *Au Rhin allemand.* Ce qu'il y a de vrai encore, c'est qu'il allait être mis en pièces lorsque les coups de revolver de Blind sont venus attirer l'attention d'un autre côté. Jugeant inutile de lutter contre cinq cents personnes, il a battu alors en retraite, comme dit le journal, et a été demander protection à l'ambassade de France... Son défi était contre un adversaire, deux adversaires, quatre adversaires; mais ce n'était pas

contre une population. De l'ambassade de France, il a fait dire à l'*Aigle noir* que, forcé de quitter Berlin, il s'arrêterait dans un pays assez rapproché de la Prusse pour ne pas causer un trop grand dérangement à ceux qui croyaient avoir à se plaindre de lui et voudraient venir l'y chercher. Voilà ce qu'on a dû répondre et pas autre chose à ceux qui sont venus le demander. — Et c'est pour se conformer à ce programme qu'il est parti à six heures du matin par le chemin de fer de Hanovre, qu'il est arrivé ici, il y a une heure, et que son premier soin a été d'envoyer sa carte à l'honorable M. Bodemeyer pour réclamer de lui, au nom de l'honneur international, le droit de faire connaître, par son journal, la ville où il s'est arrêté et l'hôtel où le trouveront ceux qui ne l'ont pas trouvé ce matin à l'*Aigle noir*.

— Comment! s'écria le rédacteur de la gazette, c'est vous qui avez causé tout ce tumulte à Berlin?

— C'est moi; vous le voyez, petite cause grand effet! Et voilà pourquoi aussi, continua-t-il en se tournant vers l'officier anglais, voilà pourquoi je disais tout à l'heure à l'honorable colonel Anderson que j'aurais très-probablement un grand service à lui demander : c'est celui de me servir de témoin, dans le cas où, je n'en doute point, quelque esprit chatouilleux viendrait me demander raison d'avoir, à l'étranger, soutenu l'honneur de mon pays.

Les deux hommes, d'un mouvement instantané, lui tendirent la main.

— Et maintenant, continua Bénédict, pour vous

prouver que je ne suis pas tout à fait le premier venu, voici une lettre de notre directeur des beaux-arts pour M. Kaulbach, peintre du roi Georges. Il habite Hanovre, n'est-ce pas?

— Oui, dans une charmante petite maison que le roi lui a fait bâtir au milieu d'un jardin.

— Ce soir même, j'aurai l'honneur de déposer cette lettre chez lui.

En ce moment, la porte du cabinet attenant à la chambre où était dressé le souper s'ouvrit, le ventre de maître Stéphan précéda sa tête d'une seconde, et, du haut de sa grandeur, sa voix magistrale fit entendre ces mots :

— Ces messieurs sont servis.

Maître Stéphan s'était surpassé, et le chef, soit qu'il eût reconnu un habile professeur dans l'homme qui lui avait donné des conseils, soit qu'il eût reçu l'ordre positif de les suivre, ne s'était en aucun point écarté du programme qui faisait du repas un dîner non pas français, non pas anglais, non pas allemand, mais européen. C'était un dîner de conférence, sinon de congrès.

M. Bodemeyer, comme tous les publicistes allemands, était un homme instruit; seulement, il était presque toujours resté dans sa petite ville de Hanovre. Anderson, au contraire, avait peu lu, mais beaucoup vu, beaucoup voyagé. Bénédict et lui avaient visité les mêmes pays et connu les mêmes hommes. Ils s'étaient trouvés tous deux à la prise de Péking; le major l'a

vait suiia dans l'Inde et précédé en Russie. Tous deux parlèrent de leurs voyages : l'un avec le flegme et l'humour anglais, l'autre avec l'entrain et l'esprit français.

L'un, véritable Carthaginois moderne, voyait tout au point de vue de l'industrie et du commerce ; l'autre, au point de vue du progrès et de l'idée. Leurs deux systèmes, maniés avec la chaleur et la courtoisie de deux hommes élégants et supérieurs, se froissant l'un contre l'autre comme deux fleurets dans des mains exercées, faisaient jaillir des étincelles dont chacune éclairait une idée fugitive comme l'étincelle, mais éclatante comme cette idée.

Inhabile à cette polémique qui remuait une foule de théories destinées à devenir des faits dans l'avenir, le polémiste hanovrien essaya de ramener la conversation à la philosophie et de prouver, au point de vue philosophique, la supériorité de l'Allemagne sur la France. Mais nous dirons que c'était là que l'attendait Bénédict, qui savait à fond ce grimoire qu'on appelle la science humaine. Bénédict semblait ce lion dont parle Gérard, que le malheureux Arabe rencontrait à l'issue du bois chaque fois qu'il en voulait sortir et quelques efforts qu'il fit pour le dérouter. Bénédict accordait à l'Allemagne d'être le pays des rêves et parfois même des idées; mais il soutenait que la France est le pays des principes ; que, des autres pays, il ne sortait que des faits.

Il prétendait, à l'encontre du major Anderson, que la

mer isolait non-seulement les peuples, mais les idées et les événements ; que, pour le monde entier, ce qui ne s'est pas fait en France ne s'est pas fait; que la tête de Louis XVI, en tombant sur la place de la Révolution, a eu un bien autre retentissement européen et même universel que celle de Marie Stuart tombant à Fotheringay, ou celle de Charles Ier à White-Hall, et que la France tient une telle place morale dans le monde, que, quelle que soit son exiguïté matérielle, tout homme naît avec deux patries : la sienne d'abord, la France ensuite.

— Bon ! s'écria le publiciste, est-ce que notre Kant n'a pas eu, bien avant les Français, toutes les idées françaises ! Vous n'avez supprimé Dieu qu'en 93, vous autres; il l'avait décapité, lui, en 86.

Bénédict s'inclina; mais, le rire sur les lèvres :

— Oui, sans doute, dit-il, Kant fut un grand astronome, il prédit l'existence de la planète Uranus; mais convenez que son système est absurde lorsqu'il prétend que la perfection spirituelle des mondes s'accroît proportionnellement à leur éloignement du soleil. Il est vrai que Kant s'est démenti, il aimait à avancer le pour et le contre et à défendre l'un et l'autre. C'est ainsi qu'il nous prouve que nous ne pouvons rien savoir sur ce *Noumène* que l'on appelle Dieu, que toute preuve de son existence est impossible, et que, par conséquent, Dieu n'existe pas.

» Vous avez quelque peine à vous faire d'abord à cette idée de la non-existence de Dieu, mais enfin vous

vous dites : « Au fait, si Dieu existe et si Dieu tient à ce qu'on le sache, pourquoi ne donne-t-il pas preuve de son existence? » Ça le regarde, au bout du compte; et, quand vous vous êtes bien convaincu, avec Kant et par Kant, qu'il n'y a plus désormais à attendre ni miséricorde divine, ni bonté paternelle, ni récompense future pour les privations actuelles, ni punition céleste pour les crimes commis sur cette terre, quand l'immortalité de l'âme est à l'agonie, voilà que tout à coup son vieux domestique entre tout affligé dans le cabinet de son maître, laisse retomber son parapluie et se met à pleurer en disant :

» — Comment, monsieur, c'est bien vrai qu'il n'y a plus de Dieu?

» Alors, Kant s'attendrit, car c'est un brave homme au fond que Kant, tout athée qu'il est; il réfléchit un instant et dit :

» — Au fait, il faut que le vieux Lampe ait un Dieu; sans quoi, il n'y a plus de bonheur pour le pauvre homme. C'est ce que dit la raison pratique, je le veux bien; que la raison pratique garantisse donc à mon vieux Lampe qu'il y a un Dieu.

» Et voilà que, de par Kant, il y a un Dieu pour les pauvres gens, les domestiques et les imbéciles; les gens d'esprit, les aristocrates et les heureux de ce monde pouvant s'en passer.

» Tenez, je vous ai parlé des faits et de la pensée. Écoutez ce que dit Heine — un Allemand — de son compatriote Kant.

» C'est lui qui parle et non plus moi :

« On dit que les esprits de la nuit s'épouvantent » quand ils voient le glaive du bourreau ; de quelle ter- » reur doivent-ils donc être frappés *lorsqu'on leur pré- » sente la critique de la raison pure de Kant!* Ce livre est » le glaive qui tua en Allemagne le Dieu des déistes.

» Si Emmanuel Kant, ce grand démolisseur *dans le » domaine de la pensée,* surpasse de beaucoup en ter- » rorisme Maximilien Robespierre, ce grand démolis- » seur dans le *domaine des faits,* il a pourtant avec lui » quelque ressemblance qui provoque un parallèle » entre les deux hommes.

» Ils révèlent tous deux au plus haut degré le type » du badaud et du boutiquier ; la nature les avait des- » tinés à peser du sucre et du café ; mais la fatalité » voulut qu'ils tinssent une autre balance ; elle jeta au » philosophe un Dieu, au tribun un roi!

» Et ils pesèrent exactement! »

Repoussé avec Kant, M. Bodemeyer se réfugia dans Leibnitz; mais Leibnitz à son tour n'est que le disciple de Descartes, comme Kant ne fut que le plagiaire de Sylvain. Bénédict prouva au publiciste que, non-seulement Descartes était le père de la philosophie moderne, mais encore que, lorsqu'il imagine des esprits animaux formés des parties les plus subtiles du sang descendant du cerveau dans les nerfs et les muscles, ou bien remontant du cœur au cerveau, il avait dit vrai. Remplacez les esprits animaux par l'électricité et le fluide vital, et Descartes sera près de la vérité, qu'il tou-

chera lorsque Claude Bernard dira, le 22 octobre 1864 :

« Notre organisation n'est qu'une agrégation d'organismes élémentaires, véritables infusoires qui vivent, meurent et se renouvellent chacun à sa manière. Notre corps est composé de millions de milliards de petits êtres ou individus vivants d'espèces différentes. »

La discussion, en s'élevant dans les clartés de l'infini ou en s'enfonçant dans les ténèbres de l'inconnu, avait commencé par échapper au major Anderson, puis au publiciste Bodemeyer pour demeurer la propriété de Bénédict, qui, tout en parlant la langue de Leibnitz et de Kant, restait parfaitement clair, attendu que la pensée qui lui venait en français, était traduite par lui en allemand. Anderson cherchait en vain à comprendre le publiciste : quand c'était Bénédict qui parlait, il comprenait comme il n'avait jamais compris.

Huit heures sonnèrent.

Le rédacteur en chef poussa un cri de surprise en comptant les coups les uns après les autres.

— Et mon journal, s'écria-t-il, mon journal qui n'est pas fait !

Jamais il ne s'était laissé aller à une pareille débauche d'esprit.

— Ces diables de Français! disait-il en essayant tous les chapeaux qui se trouvaient sous sa main et dont aucun n'allait à sa tête. C'est le vin de Champagne des nations, ils sont clairs, ils sont forts et ils moussent!

Ce fut inutilement que Bénédict voulut obtenir de lui cinq minutes pour écrire sa réclamation.

— Vous avez jusqu'à onze heures du soir pour me l'envoyer, lui cria en s'enfuyant M. Bodemeyer, qui avait enfin retrouvé sa canne et son chapeau.

Le lendemain, on lisait dans la *Nouvelle Gazette de Hanovre*, qui paraissait à midi, la note suivante :

« Ayant le 7 juin 1866, de quatre heures à quatre heures et demie du soir, reçu et donné un certain nombre de coups de poing sur la promenade des Tilleuls, à Berlin, à de braves citoyens de la ville qui voulaient me mettre en morceaux, parce que j'avais porté un toast à la France; n'ayant pas l'honneur de connaître ceux qui me les ont donnés, mais désirant être connu de ceux à qui je les ai rendus, je déclare que j'attendrai pendant huit jours à l'hôtel *Royal*, Grand'-Place, à Hanovre, toute personne ayant quelque observation à me faire sur mes faits et gestes dudit jour. Je désirerais vivement que l'auteur du faits-divers relatif à moi, dans la *Kreutz Zeitung*, fût au nombre des réclamants; ne sachant pas son nom, je ne puis lui faire autrement appel.

» Je remercie MM. les officiers prussiens qui ont bien voulu me protéger contre la bonne populace de Berlin. Mais, si l'un d'eux croyait avoir à se plaindre de moi, ma reconnaissance n'irait pas jusqu'à lui refuser satisfaction.

» J'ai dit de vive voix et je répète que toutes les armes me sont familières.

» BÉNÉDICT TURPIN. »

» A l'hôtel *Royal*, Hanovre. »

VIII

L'atelier de Kaulbach

Bénédict avait dit qu'il porterait le soir même sa note au journal de Hanovre, et il avait déposé en même temps chez Kaulbach sa lettre de recommandation avec sa carte, sur laquelle il avait écrit au crayon : *Aura l'honneur de se présenter demain.*

En effet, le lendemain, maître Lenhart reçut ordre d'atteler vers onze heures du matin, Bénédict ayant double visite à faire : visite de remercîment à M. Bodemeyer ; visite de présentation à Kaulbach.

Kaulbach demeurait à l'autre bout de la ville, place de Waterloo, dans une charmante maison que lui a fait bâtir le roi de Hanovre. Il commença donc par ses remercîments à M. Bodemeyer, qui demeurait rue des Parques.

On était en train de tirer les derniers numéros de la *Nouvelle Gazette de Hanovre.* Bénédict, à qui M. Bodemeyer en remit un exemplaire, put se convaincre que sa note avait paru.

La *Nouvelle Gazette de Hanovre* ayant trois cents abonnés à Berlin, dont une trentaine dans les cafés, la publicité que désirait Bénédict lui était donc assurée.

En partant par la poste à une heure, les numéros arrivaient à Berlin à six heures et se trouvaient distribués à sept.

00 K. 55
100904

Comme l'avait prophétisé, la veille, la *Gazette de la Croix*, les dépêches du matin avaient annoncé la dissolution de la Chambre; il n'y avait pas de doute que *le Moniteur* berlinois n'annonçât le lendemain la mobilisation de la landwehr.

Vu l'importance de la nouvelle, la *Gazette de Hanovre* avait été distribuée une heure plus tôt que de coutume.

Bénédict laissa M. Bodemeyer au milieu de son coup de feu; c'est-à-dire de son départ pour la province, et s'achemina chez Kaulbach.

Comme la veille, il traversa toute la ville pour arriver place de Waterloo; mais ce qu'il n'avait pu voir la veille au milieu des ténèbres, il le vit au jour. La maison donnée par le roi à son peintre favori Kaulbach était une charmante petite construction italienne à terrasse et à perron du style de la renaissance, entourée d'un jardin qui était lui-même entouré d'un grille; cette grille était ouverte et, donnant en face du perron, semblait inviter le passant à entrer et à monter.

Bénédict entra, monta et sonna.

Un domestique en livrée vint ouvrir. Il était facile de voir que Bénédict était attendu. A peine se fut-il nommé, que le domestique fit un signe qui voulait dire : « Je sais ce que c'est ; » et il conduisit Bénédict droit à l'atelier de son maître.

— Monsieur achève de dîner, lui dit-il (Kaulbach dîne à midi); dans un instant, il est à vous.

— Dites à votre maître, répondit Bénédict, qu'il me laisse en trop bonne compagnie pour que j'aie le temps de m'ennuyer.

Et, en effet, l'atelier de Kaulbach, plein de peintures originales, d'esquisses ou de copies faites par lui, dans sa jeunesse, des meilleurs peintres italiens, flamands ou espagnols, était la chose du monde la plus curieuse pour un homme comme Bénédict, qui se trouvait tout à coup introduit dans le sanctuaire d'un des plus grands peintres de l'Allemagne.

Bénédict n'avait pas cette mauvaise habitude qu'ont la plupart de nos artistes de mettre l'art français au-dessus de tout. Il avait essayé d'allier Cabat à Bonington; élève de Scheffer en histoire, il avait conservé l'idéalisme du maître, tout en étudiant les procédés de couleur de Delacroix. Bénédict était de l'école éclectique, aucune assimilation ne lui paraissait impie; tout moyen lui paraissait non-seulement permis, mais sacré, pourvu qu'il conduisît au beau. Il était entré en Allemagne avec deux jugements portés sur les Allemands : l'un par une femme de génie, leur amie, Madame de Staël; l'autre par un homme d'esprit qui leur est peu sympathique, Viardot.

Madame de Staël dit d'eux :

« En s'occupant des arts en Allemagne, on est conduit à parler plutôt des écrivains que des artistes. Sous tous les rapports, les Allemands sont plus forts dans la théorie que dans la pratique. Et le Nord est si peu favorable aux arts qui frappent les yeux, qu'on dirait que

l'esprit de réflexion lui a été donné pour qu'il serve seulement de spectateur au Midi. »

Viardot dit d'eux :

» Au lieu de faire marcher l'art en avant comme les idées, les Allemands sont retournés en arrière, et, plutôt que d'aller résolûment à la découverte de l'avenir, de l'inconnu, ils ont jugé plus prudent de revenir au passé et de se réfugier dans l'archaïsme. Il y a trois siècles que l'Allemagne artiste s'est endormie dans la caverne d'Epiménide; réveillée au bruit de la résurrection en France, elle a repris sa tâche où elle l'avait laissée et s'est trouvée à la fin du xv^e^ siècle. »

A ce réveil tardif, l'Allemagne a perdu et gagné, elle a perdu de n'avoir pas marché en avant, mais elle a gagné de conserver sa foi.

Kaulbach est un de ces hommes qui se sont gardés croyants, et son atelier, comme une église remplie d'ex-voto, était plein d'esquisses ou de copies qui faisaient foi de sa croyance. C'étaient des copies d'Albert Dürer, de Holbein, de Lucas Cranach. C'étaient des esquisses presque aussi finies que l'original de ses fresques du Musée de Berlin : la *Bataille des Druses*, la *Dispersion des Peuples*, la *Prise de Jérusalem par Titus*, la *Conversion de Vitikind*, et *les Croisés sous les murs de Jérusalem*. C'étaient des portraits bons à livrer, sauf quelques retouches à faire, le dernier coup de pinceau à donner; et, parmi ceux-ci, un véritable tableau composé de cinq personnes.

Il représentait un officier supérieur debout, vêtu d'un

uniforme de hussard et donnant la main à un enfant de dix à onze ans, prêt à monter à cheval, et que son cheval attend au bas de la terrasse ; près de l'officier debout était une femme dans toute la splendeur de l'âge, assise sur un canapé et tenant une jeune fille dans ses bras et sur ses genoux, tandis qu'une autre joue à terre avec un petit chien et des roses.

On voyait que le peintre s'était particulièrement appliqué à ce tableau comme à un objet de prédilection. Ou Kaulbach avait beaucoup d'affection pour le tableau, ou il avait beaucoup de reconnaissance pour les personnes qu'il représentait.

Cette tendresse toute particulière pour sa toile avait même conduit le peintre à un défaut : c'est qu'il avait soigné les moindres détails comme les têtes, et que le grand effet du premier aspect était perdu.

Bénédict était tout entier à l'étude de cette belle page lorsque Kaulbach entra sans être entendu, et, examinant un instant, le sourire sur les lèvres, la pantomine de son visiteur, lui dit :

— Vous avez raison, tout est au même plan, et c'est un défaut ; aussi n'ai-je pas repris le tableau pour le finir, mais pour en éteindre et en repousser certaines parties. Tel qu'il est, il ne plairait pas au public français. Delacroix vous a gâtés au point de vue de la peinture *propre*.

— Ce qui veut dire que Delacroix faisait de la peinture sale ? dit en riant Bénédict.

— Oh! Dieu m'en garde! Delacroix faisait, et je suis un de ceux qui ont le plus regretté sa mort, Delacroix faisait d'admirables peintures; mais avouez que, vous autres Français, habitués à la peinture de MM. Girodet, Gérard et Guérin, vous avez eu de la peine à vous y faire.

— Oui; mais vous avez vu comme on lui a rendu justice depuis?

— Après sa mort, dit Kaulbach en riant. Hélas! c'est toujours ainsi.

— Pas pour vous du moins. Votre nom, admiré en France, est en vénération en Allemagne, et, Dieu merci! vous êtes bien vivant.

Les deux hommes se saluèrent. Kaulbach est, en effet, aujourd'hui un homme de cinquante-cinq ans, grisonnant, au tein bilieux, aux yeux noirs, d'une organisation très-nerveuse et, par conséquent, très-vivace; grand et mince, dans la force de son talent, et je dirais presque dans celle de son âge.

Pendant que Turpin le regardait, lui aussi regardait Turpin avec une certaine curiosité.

Celui-ci se mit à rire.

— Savez-vous ce que j'étudie en vous? lui dit Kaulbach.

— Dites.

— J'essaye de séparer l'homme du peintre, je me demande comment vous trouvez le temps, courant de la Chine à Pétersbourg et d'Astérabad à Alger; je me demande comment vous trouvez le temps d'envoyer au

Musée des toiles de la grandeur de votre *Marchand d'esclaves*, de votre *Courtisane corinthienne brûlant ses parures après un sermon de saint Paul*, de la *Bataille du Peiko* et de votre *Vue de Tanger*.

— Comment, dit Bénédict, vous connaissez mes pauvres toiles?

— De réputation seulement, par malheur; mais un de mes collègues, qui les a vues, m'en a dit beaucoup de bien. — Vous êtes élève de Scheffer, n'est-ce pas?

— Et de Cabat.

— C'étaient deux maîtres.

— Mais, avant, dit Bénédict, je suis soldat, je suis voyageur, je suis Français, et, excusez-moi, je suis enfant de Paris.

— C'est bien vous qui venez de vous faire cette mauvaise affaire à Berlin?

— Qui vous a raconté cela?

— Je viens de lire votre lettre dans la *Nouvelle Gazette de Hanovre*.

— Et vous croyez que c'est une mauvaise affaire?

— Sans doute, vous allez avoir deux ou trois duels.

— Tant pis pour ceux qui se battront avec moi!

— Permettez-moi de vous dire qui voilà une confiance en vous-même...

— Qui repose dans ma certitude d'une science.

Bénédict regarda sa main; puis, la montrant à Kaulbach :

— Tenez, lui dit-il, voyez cette ligne, ou plutôt ces

deux lignes, car chez moi la ligne de vie est double, — et il lui montra cette partie de la main que les chiromanciens appellent le mont de Vénus. — Eh bien, pas la plus petite rupture qui indique une maladie, un accident, une piqûre d'épingle ; je vivrai cent ans, tandis que je ne pourrais pas en dire autant de ceux qui me chercheront querelle.

— En effet, dit Kaulbach en souriant, au bas de votre lettre de recommandation, il y a un post-scriptum souligné.

— Et que dit ce post-scriptum souligné?

— Il dit que vous vous occupez de sciences occultes, et il ajoute que vous en êtes plus préoccupé que de votre talent.

— A vrai dire, cher grand maître, ni l'un ni l'autre ne me préoccupent beaucoup. Je suis homme de tempérament et de sensation. Une chose m'amuse, je l'étudie. Si j'y rencontre la vérité, je l'y poursuis avec acharnement. J'ai vu une science dans la chiromancie, je m'y suis livré. Cette science m'a donné des résultats, je les ai poursuivis. Eh bien, à l'inspection de la main, je crois que je puis, comme mes deux maîtres, d'Arpentigny, le créateur de l'art, et Desbarolles, le continuateur, je crois que je puis, à l'aide de la main, lever un coin du voile de l'avenir. La main est un livre où la destinée a écrit, non-seulement le passé, mais le futur. Ah! si je pouvais tenir seulement cinq minutes la main du roi de Prusse ou celle de M. de Bœsewerk, je vous dirais bien ce qui va se passer en Allemagne.

— En attendant, dit Kaulbach, si vous avez quelque affaire à la suite de votre échauffourée de Berlin, il ne vous arrivera rien?

— Rien absolument.

— Je le souhaite de tout mon cœur.

— Mais cette niaiserie nous a écartés de notre sujet, et notre sujet était intéressant. Je vous parlais de vous, de ce que vous avez fait. Et je connais tout ce que vous avez fait.

— Tout?

— Ou à peu près.

— Je parie que vous ne connaissez pas mon meilleur tableau.

— *L'Empereur Othon visitant Charlemagne dans son tombeau?*

— Vous connaissez cela? s'écria Kaulbach, avec l'expression d'une grande joie.

— C'est votre chef-d'œuvre et j'oserai dire que c'est le chef-d'œuvre de la peinture allemande moderne.

Kaulbach tendit franchement la main au jeune homme.

— Sans mettre le tableau à la hauteur où vous le mettez, c'est celui que je préfère aux autres. — Oh! mais pardon, s'écria Kaulbach en tressaillant, voici deux personnes qui viennent pour une séance.

— Je vous laisse à vos affaires, mais je ne vous tiens pas quitte de moi.

— Je l'espère bien. — Mais attendez... Ce sont de bons amis à moi, peut-être ne les gênerez-vous point.

Je vais aller au-devant d'eux, leur dire qui vous êtes, et, s'ils ne voient pas d'inconvénient à ce que vous restiez pendant la séance, eh bien, vous serez le maître de rester ou de vous en aller.

Et Kaulbach sortit de l'atelier pour aller au-devant de ses deux visiteurs. Ils descendirent d'une voiture très-simple et sans armoiries; seulement, Bénédict, grand connaisseur en chevaux, avait estimé que les deux animaux qui traînaient la voiture, valaient quatre à cinq mille francs chacun.

Le plus âgé des deux hommes, qui paraissait avoir de quarante à quarante-cinq ans, portait les épaulettes de général avec le petit uniforme des chasseurs de la garde, c'est-à-dire la tunique vert foncé avec collet et passements de velours noir. Après quelques mots échangés entre lui et Kaulbach, il détacha la plaque qu'il portait sur la poitrine avec deux autres croix, et la mit dans sa poche, les deux croix qu'il garda étaient l'ordre des Guelfes et l'ordre d'Ernest-Auguste.

Puis, pour traverser le petit jardin, dans lequel la voiture n'était pas entrée, et pour monter le perron, il s'appuya sur le bras du jeune homme, qui paraissait être son fils.

Celui-ci, très-élancé et très-maigre, pouvait avoir vingt et un ans. Il portait l'uniforme des hussards de la garde, c'est-à-dire la tunique bleue avec les ganses d'argent, et était coiffé de la petite casquette militaire.

Kaulbach s'empressa de leur ouvrir la porte de l'atelier et s'effaça pour les laisser passer. Bénédict, s'in-

clinant devant eux, reconnut deux originaux du tableau-portrait que retouchait Kaulbach.

Il jeta un coup d'œil rapide sur le portrait du général. On n'avait pu lui ôter sa plaque, à lui. De sorte que Bénédict reconnut dans cette décoration la grand'croix de Saint-Georges, que les souverains ont seuls le droit de porter.

Une lumière traversa son esprit : ce général qui venait en ami chez Kaulbach, c'était le roi Georges ; ce jeune homme, sur lequel s'appuyait son père aveugle, c'était le prince héréditaire.

Bénédict n'avait garde de se jeter en courtisan à travers cet incognito qui lui permettait de voir de près un des souverains les plus instruits, les plus artistes et les plus distingués de l'Allemagne.

— Milords, dit Kaulbach en s'adressant aux deux officiers, j'ai l'honneur de vous présenter un de mes confrères déjà illustre, quoique bien jeune encore. Il m'est vivement recommandé par le directeur des beaux-arts français. Et je me hâte d'ajouter qu'il se recommande fort bien déjà par lui-même.

Le général fit un mouvement de tête en manière de salut gracieux, le jeune homme leva sa casquette.

Puis un caprice prit au roi.

— Monsieur, dit-il à Bénédict en employant la langue anglaise, je regrette de parler si mal le français et l'allemand, que mon ami Kaulbach m'assure que vous parlez comme Leibnitz, en vrai Saxon... ; mais je les entends assez bien, et mon fils aussi, pour que vous par-

liez à votre choix l'une ou l'autre des deux langues qui vous sont familières.

— Milord m'excusera, dit Bénédict en excellent anglais; mais je crois parler assez intelligiblement l'anglais pour me faire comprendre dans cette langue.

— Je le crois bien ! s'écria le roi Georges, vous la parlez comme si c'était la vôtre.

— Je suis trop grand admirateur de Shakspeare, de Walter Scott et de Byron, répondit Bénédict en s'inclinant, pour n'avoir pas fait l'effort de les lire dans leur propre langue.

La conversation s'établit en anglais, que Kaulbach parlait assez facilement, et en dehors des règles de l'étiquette royale.

Le roi, convaincu qu'il n'était point reconnu, se laissa aller à sa verve artistique; il parla peinture beaucoup mieux que certains critiques qui ont conservé leurs deux yeux. Il parla littérature, déplora la décadence du théâtre en Allemagne, s'étonna de cette séve dramatique à l'aide de laquelle Paris alimente le monde entier. Pendant qu'il parlait, Kaulbach retouchait, comme il l'avait dit, certaines parties du tableau auxquelles il se contentait d'ôter de leur valeur. Ce qu'il y avait de remarquable dans le roi, c'était l'admirable adresse avec laquelle il dissimulait son infirmité. — Au lieu de tourner, comme les aveugles en ont l'habitude, l'oreille du côté où venait le son, il regardait son interlocuteur en face, comme s'il le pouvait voir. Sachant que l'artiste avait fait la guerre de Chine, qu'il

avait voyagé dans l'Inde, en Abyssinie, en Russie, au Caucase, en Perse, il l'accablait de questions qui flattaient d'autant plus Bénédict que ces questions, c'était une intelligence supérieure qui les faisait, et qu'une intelligence supérieure seule y pouvait répondre.

Le jeune prince, de son côté, chasseur enragé, mais n'ayant jamais chassé que les animaux d'Europe et n'ayant eu pour plus terrible adversaire que le cerf ou le sanglier, le jeune prince était haletant au récit de ces chasses à la panthère, au tigre, au lion et à l'éléphant. Et, lorsque Bénédict lui offrit de lui montrer le croquis de son voyage dans l'Inde, son appel à son père fut une véritable supplication.

Le roi se rendit au désir de son fils.

— Mais quand et comment? demanda le jeune prince.

— Mais chez toi, répondit le roi. Invite ton bon ami Kaulbach à déjeuner avec M. Bénédict. Et, si tous deux te font l'honneur d'accepter...

— Oh! demain! messieurs, demain! s'écria le jeune prince tout joyeux.

Bénédict, embarrassé, regarda Kaulbach.

— Demain, dit-il, j'ai peur d'avoir un peu trop de besogne sur les bras.

— Vous avez des portraits commencés? demanda le jeune prince.

— Je ne suis arrivé que d'hier.

— Oui, dit Kaulbach; mais mon cher confrère, étant une très-mauvaise tête, a déjà eu le temps d'écrire

dans la *Nouvelle Gazette de Hanovre* une lettre qui est en route pour Berlin.

— Comment, cette lettre que j'ai lue à mon père et que j'ai trouvée si amusante, c'est de vous, monsieur ?

— Eh ! mon Dieu, oui, c'est de moi.

— Mais vous allez avoir des affaires à n'en plus finir !

— Je compte sur trois. — Le nombre 3 plaît aux dieux.

— Mais si vous vous faites tuer ou blesser ?

— Si je me fais tuer, je vous demande, monsieur, la permission de vous léguer mon album. Si je suis blessé dangereusement, M. Kaulbach se chargera de vous le montrer à ma place. Enfin, si je n'ai qu'une égratignure, je vous l'apporterai moi-même. Mais rassurez-vous, milord, puisque que vous voulez bien prendre quelque intérêt à moi, je puis vous affirmer qu'il ne m'arrivera absolument rien.

— Mais comment pouvez-vous savoir cela ?

— Connaissez-vous le nom de monsieur ? demanda Kaulbach au prince royal.

— Mais Bénédict Turpin, je pense, répondit le prince.

— Eh bien, il descend en droite ligne de l'enchanteur Turpin, oncle de Charlemagne, et il exerce *in partibus* l'état de son aïeul.

— Ah ! bon Dieu ! demanda le jeune prince, seriez-vous spirite, par hasard, médecin ?

— Non, je n'ai pas cet honneur. Je m'amuse simplement à lire le passé, le présent et un peu l'avenir dans les mains.

— Avant votre arrivée, mon cher confrère — en peinture, bien entendu, — dit Kaulbach, déplorait de n'avoir pas eu l'occasion de voir la main du roi de Prusse. Il nous eût dit d'avance le résultat de la guerre.

— Milord, dit Kaulbach en appuyant sur le titre, est-ce que l'on ne pourrait pas trouver quelque part une main royale à donner à monsieur ?

— Oh! si, dit le roi en souriant, rien de plus facile. Mais il faudrait un vrai roi ou un véritable empereur : un empereur comme celui de la Chine, qui a cent cinquante millions de sujets, ou comme l'empereur Alexandre, dont le royaume couvre la neuvième partie du monde. N'est-ce pas votre avis, monsieur Turpin ?

— Mon avis, sire, répondit Bénédict en s'inclinant profondément devant Georges V, est que ce ne sont point les grands royaumes qui font les grands rois : la Thessalie a donné Achille, et la Macédoine, Alexandre.

Sur quoi, ayant salué plus profondément encore, il sortit.

IX

Les Guelfes

De même que nous avons consacré un chapitre de notre récit à la dynastie de Hohenzollern, de même il nous paraît juste, puisque nous voulons mettre en scène le roi de Hanovre et son fils, de consacrer quelques pages à cette grande race populaire des Guelfes qui a

si longtemps lutté contre les empereurs, c'est-à-dire contre le principe absolutiste, et qui a, tout en luttant, tenu une si grande place dans le monde et fait tant de bruit en Allemagne et en Italie.

Les Guelfes descendent, comme chacun le sait, de Henri le Lion, duc de la basse Saxe, l'un des princes les plus remarquables du XII^e^ siècle.

Il était fils de Louis le Superbe, duc de la basse Saxe, c'est-à-dire de ce qui forme aujourd'hui l'Oldenbourg, le Hanovre, le Brunswick, le Mecklembourg et une partie du Sleswig-Holstein.

Sa mère était fille de l'empereur d'Allemagne Lothaire.

Un instant, ses États s'étendirent du Zuyderzée et de la mer du Nord à l'Adriatique, d'Oldenbourg à Venise, et les vassaux des domaines héréditaires des Guelfes en Italie durent lui prêter le serment féodal.

Ses armes étaient un lion d'or léopardé, issant sur azur. Sa devise était : *Nec aspera terrent.*

Ce qui voulait dire : « Les choses difficiles ne m'effrayent point. »

Son nom de Henri le Lion lui vint d'un lion apprivoisé, qui ne le quittait jamais, qui le suivait et qui lui obéissait comme un chien.

Ce lion est encore aujourd'hui taillé en marbre sur une colonne, au milieu du marché de Brunswick.

Ayant divorcé avec sa première femme, il épousa Mathilde, fille de Henri II d'Angleterre et sœur de Richard Cœur-de-Lion.

De là vient que, quand la reine Anne mourut sans enfants, les Anglais, à l'exclusion de Jacques III, tournèrent unanimement les yeux vers la maison de Hanovre et prirent pour roi Georges Ier, qui, par Mathilde, descendait des Plantagenet.

Le cri de guerre de Henri le Lion était : *Hie, Welff !* (Ici, les Guelfes !)

Les hommes sur lesquels il régnait comme duc de basse Saxe étaient de ces mêmes Saxons du Hanovre et de Brunswick qui conquirent l'Angleterre sur les Pictes et les Kimris, et formèrent cette puissante race d'Anglo-Saxons que Guillaume de Normandie eut moins de peine à vaincre qu'à dompter.

Leurs armes, à eux, jusqu'au jour où Charlemagne pénétra au cœur de la basse Saxe, étaient de sinople au cheval passant, avec cette devise : *Nunquam retrorsum!* (Jamais en arrière !)

La tradition veut qu'aucun cavalier n'ait pu mettre une bride à ce cheval héraldique, pas même Charlemagne.

Et cependant, Charlemagne, au dire des Westphaliens, avait une terrible cravache; car on montre encore sur la route qu'il a suivie pour aller de Cassel à Brunswick, les rochers qu'il a fendus à coups de cravache en passant.

C'est cette race, plus rétive encore que le cheval qui la symbolise, que Charlemagne n'a jamais pu soumettre, malgré les dix mille têtes qu'il fit tomber à Irmensaab.

Vous savez comment se fit cette terrible exécution.

Charlemagne planta son épée qu'il appelait *Joyeuse*, parce que c'était toujours joyeusement qu'il la tirait, cette épée, qu'un homme ordinaire pouvait à peine porter et avec laquelle il fendait en deux un soldat casqué et cuirassé de la tête à la ceinture.

On poussa les populations sur cette épée plantée en terre, et toutes les têtes qui dépassaient la poignée de cette épée furent abattues.

Le seul changement qui se produisit chez ce peuple répondant par l'entêtement à la tyrannie, fut dans son blason.

Le cheval qui courait sur sinople, c'est-à-dire sur un champ vert, courut sur gueules, c'est-à-dire sur un champ couvert de sang.

Et, en effet, Witikind continuait la lutte.

Il se retira en Danemark, revint à la charge, repoussa les Franks jusque sur le Rhin, menaça Cologne et Mayence; battu une seconde fois, revint en Danemark, en sortit pour battre les Franks de nouveau et nécessita ainsi une nouvelle expédition de Charlemagne, dans laquelle, comme nous l'avons dit, Charlemagne fut impitoyable.

Il fallut un miracle pour convertir le chef saxon rebelle au christianisme. Dieu, qui voulait avoir pour lui ce fier champion, se décida à le faire.

Un jour, il était en Westphalie, au sommet d'une montagne nommée Berg-Kirchen. Un prêtre catholique qui le suivait malgré lui s'efforçait de le convertir.

Witikind le chassait toujours. Toujours le prêtre revenait.

Witikind montait un cheval blanc de cette même race que les vieux Saxons avaient prise pour armes.

Le prêtre lui expliquait les mystères de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Witikind, qui n'en voulait pas croire un mot, lui répondit :

— Prêtre, aussi vrai que ce rocher ne donnera pas d'eau, aussi vrai ce que tu dis est un mensonge.

Mais, en ce moment, le cheval blanc que montait Witikind hennit, frappa du pied la roche, et, de l'endroit où il l'avait frappée, fit jaillir une source.

Witikind n'avait plus d'excuse, le miracle était patent. Il fallut s'y rendre, et ce fut avec l'eau de cette source que lui et ses soldats furent baptisés depuis le premier jusqu'au dernier.

La source coule toujours et près d'elle s'élève aujourd'hui encore la chapelle que Witikind fit bâtir il y a mille ans.

Cette race de chevaux blancs sur l'un desquels était monté Witikind, chevaux aux naseaux rouges, aux yeux roses et aux oreilles transparentes, existe toujours en Hanovre.

Seulement, elle est devenue si rare, que le roi lui-même n'en a que douze.

Au reste, elle n'existe qu'en Hanovre, et le roi ne s'en sert que les jours de grand gala.

Les deux chefs anglo-saxons qui commandaient leur expédition en Angleterre, s'appelaient Hengist et Horsa.

Aujourd'hui encore, *hengist* veut dire cheval en allemand, et *horse* cheval en anglais.

La maison de Hanovre ne comptait encore que des électeurs, lorsque, le 28 mai 1660, naquit à Hanovre un enfant qui eut pour père Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg. Il avait pour mère la spirituelle princesse Sophie, petite-fille du roi Jacques Ier d'Angleterre, par sa fille Élisabeth.

En 1682, le prince Georges épousa Sophie-Dorothée, fille du dernier duc de Celle, mariage qui fit de lui l'héritier des possessions de Lunebourg-Celle.

C'est de cette union que naquirent Georges II et Sophie, mère de Frédéric le Grand.

Le 13 août 1794, il fut proclamé roi de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, quoiqu'il n'eût jamais mis le pied en Angleterre.

Le 1er octobre de la même année, il fit son entrée à Londres, où son couronnement eut lieu le 31 du même mois.

Chose remarquable, ce premier roi de la maison de Hanovre ne put jamais s'habituer ni aux mœurs de l'Angleterre ni à sa langue.

Il ne se faisait comprendre de son premier ministre Walpole qu'en lui parlant un fort mauvais latin.

Bien que sur le trône d'Angleterre, il faisait de fréquents voyages en Hanovre, chose que lui reprochaient fort les Anglais, jaloux de leur nationalité.

Le hasard voulut qu'il mourût pendant une tournée qu'il faisait dans ses États allemands, de sorte qu'il

n'eut pas le chagrin de retourner en Angleterre, et qu'il fut enterré dans son Hanovre bien-aimé.

Depuis cette époque jusqu'en 1837, le Hanovre a toujours été gouverné par les rois d'Angleterre, sans toutefois faire partie du royaume.

Dès 1814, il avait été érigé en royaume, et les rois d'Angleterre étaient rois de Hanovre comme l'empereur d'Autriche est à la fois roi de Bohême et de Hongrie.

En 1837, à la mort de Guillaume IV, le trône d'Angleterre échut à la petite princesse Victoria, parce que son père, le duc de Kent, était plus âgé qu'Ernest-Auguste, duc de Cumberland.

Ce fut alors qu'Ernest-Auguste, duc de Cumberland, cinquième fils de Georges III et frère cadet de Guillaume IV, prit le titre de roi de Hanovre, le Hanovre étant un fief masculin qui ne pouvait être gouverné par une femme.

Son fils Georges V, né en 1819, lui succéda en 1851.

Une des bizarreries du trône de Hanovre, c'est que le peuple hanovrien n'a jamais payé à ses ducs, électeurs ou roi, aucune liste civile.

Le trésor des princes du Hanovre, c'est-à-dire des Guelfes, sont des biens fonciers et patrimoniaux.

Les premiers ducs de Brunswick et de Lunebourg furent nommés ducs parce qu'ils étaient les plus grands propriétaires de la basse Saxe.

Cette succession de princes vivant de leurs biens personnels avait donné à Georges V la plus magnifique argenterie qui existât peut-être au monde.

Cette argenterie, dont les premières pièces dataient de Henri le Lion, avait traversé les siècles en s'augmentant toujours ; chaque siècle y ayant apporté son art. Elle est la plus merveilleuse collection qui puisse exister, puisqu'elle a passé à travers les temps les plus barbares comme à travers les époques les plus artistiques, et que, depuis six cent soixante et dix ans, elle offre des spécimens d'orfévrerie de tous les siècles.

Avec cette argenterie, le roi de Hanovre pouvait défrayer une table de huit cents couverts.

Comme le trésor et l'argenterie de la couronne, les diamants de la couronne appartenaient en propre au roi de Hanovre.

Au point de vue des événements qui vont se passer sous les yeux de nos lecteurs, ces détails ne sont pas sans importance.

X

Le Défi

Ce qu'avait prévu Bénédict arriva. Le lendemain, au moment où il s'éveillait, Lenhart, qui lui servait de valet de chambre, lui remit sur un beau plat d'argent, prêté à cet effet par Stéphan, trois cartes de visite, ou plutôt deux cartes de visite et un chiffon de papier.

Chaque carte portait un nom imprimé, le chiffon de papier portait un nom écrit au crayon.

Les noms écrits sur les deux cartes étaient ceux du

major Frédéric de Below et de M. Georges Kleist, rédacteur de la *Kreutz Zeitung*.

Le nom écrit au crayon sur le papier était celui de Franz Müller, ouvrier menuisier.

Bénédict avait de la société prussienne un échantillon aussi complet qu'il le pouvait désirer : officier, journaliste, artisan.

Il sauta à bas de son lit, s'informa où ces messieurs étaient logés, apprit qu'ils demeuraient tous trois au même hôtel que lui, et chargea Lenhart de courir chez le colonel Anderson, en le priant de venir à l'instant même.

Le colonel, se doutant des causes de l'appel urgent qui lui était fait, accourut aussitôt.

Bénédict lui remit les deux cartes et le morceau de papier dans l'ordre où ils lui avaient été remis, le priant de suivre dans ses visites et dans le règlement des trois affaires la même étiquette, c'est-à-dire de commencer par le major de Below, de passer de lui à M. Georges Kleist, et de terminer enfin par Franz Müller.

Le colonel Anderson devait accepter toutes les conditions qui lui seraient posées : d'armes, de temps et de lieu.

Il partit avec ces instructions, qui rendaient sa mission bien facile. Il avait voulu les discuter; mais Bénédict lui avait posé la main sur l'épaule et lui avait dit :

— Ce sera ainsi, ou ce ne sera point.

Au bout d'une demi-heure, il revint: Tout était terminé.

Le major Frédéric avait choisi le sabre. Seulement, chargé d'une mission pressée pour Francfort et s'étant dérangé de sa route pour faire honneur à l'appel de M. Bénédict Turpin, il priait celui-ci de fixer à l'heure la plus proche la rencontre qu'il devait avoir avec lui.

— Mais, tout de suite, dit Bénédict en riant. C'est bien le moins que je puisse faire en faveur d'un homme qui s'est dérangé de son chemin pour moi.

— Non, pourvu qu'il puisse repartir ce soir, c'est tout ce qu'il désire.

— Mais, dit Bénédict, je ne réponds pas du tout qu'il parte, même en se battant dans la journée.

— Ce serait fâcheux, dit le colonel, M. le major Below est un vrai gentleman. Il paraît que trois officiers prussiens vous ont porté secours là-bas et vous ont sauvé de la populace à condition que vous crieriez : « Vive Guillaume Ier! Vive la Prusse! »

— Pardon, c'était sans condition.

— De votre part, oui; mais ils en avaient pris l'engagement pour vous.

— Je ne les ai pas empêchés de crier : « Vive Guillaume Ier! » et « Vive la Prusse! » tant qu'ils voudraient.

— Non; mais vous, au lieu de vous exécuter...

— Je leur ai dit une des plus jolies pièces de vers d'Alfred de Musset; qu'ont-ils à dire?

— Ils ont à dire que vous vous êtes moqué d'eux.

— Oh! quant à cela, je l'avoue.

— Et qu'alors, à la lecture de votre lettre, ils ont décidé qu'un d'eux viendrait vous demander raison, et que les deux autres serviraient de témoins à celui que désignerait le sort. Ils ont mis leurs trois noms dans un képi. Celui de M. Frédéric de Below est sorti. Un instant après, on l'envoyait chercher au ministère de la guerre pour lui confier une mission. — C'est un ordre aux troupes prussiennes en garnison à Francfort, devant la ville. — Ses deux amis lui ont offert alors, cette mission étant pressée, de prendre sa place près de vous. Mais il a refusé, disant que, comme ils étaient ses témoins, s'il était tué ou blessé dangereusement, il chargerait l'un deux de la dépêche, qui n'éprouverait ainsi qu'un retard de quelques heures.

— J'ai donc arrêté avec les témoins de M. Frédéric de Below que la rencontre aurait lieu aujourd'hui à une heure.

— Très-bien; et les autres?

— M. Georges Kleist est un monsieur qui n'est ni bien ni mal, il a l'air de leurs publicistes allemands. Il a choisi le pistolet et a demandé à se battre de très-près à cause de sa mauvaise vue. Je réponds qu'elle est excellente, mais enfin il porte des lunettes; je lui ai accordé qu'on vous placerait à quarante-cinq pas.

— Comment, quarante-cinq pas? Mais c'est du polygone, cela!

— Attendez donc... J'ai décidé que chacun aurait le droit de faire quinze pas, ce qui mettrait votre der-

nière distance à quinze pas. Une discussion s'est alors engagée; ses témoins ont prétendu que, comme il était provoqué, il avait le droit de tirer le premier.

— Vous lui avez accordé cela, j'espère?

— Pas le moins du monde; j'ai soutenu que tout au moins vous deviez tirer en même temps, sur un signal. C'est vous qui déciderez la question. Je l'ai jugée trop grave pour la couvrir de ma responsabilité.

— Elle est toute décidée; il tirera le premier, pardieu! Mais vous auriez bien dû prendre rendez-vous avec lui pour la première heure. Nous eussions fait d'une pierre deux coups.

— C'est arrangé selon votre désir.

— Bravo!

— A une heure, avec M. de Below, à l'épée; à une heure un quart, avec M. Georges Kleist, au pistolet; à deux heures et demie, avec M. Franz Müller...

Le colonel hésita.

— Eh bien, demanda Bénédict, à deux heures et demie avec M. Franz Müller, à quoi?

— Vous êtes parfaitement libre de refuser, vous savez.

— A quoi?

— En Angleterre, je ne dis pas... c'est passé dans les mœurs.

— Enfin, à quoi?

— A coups de poing. Il a dit qu'il était ouvrier, qu'il ne savait manier aucune arme, si ce n'est celle que la nature lui a donnée pour attaquer et se défendre; que,

d'ailleurs, vous n'avez pas dédaigné de vous servir vis-à-vis de lui de ces armes-là, puisque, d'un croc-en-jambe, vous l'avez envoyé rouler à dix pas.

— En effet, pauvre diable! dit Bénédict en riant; je me rappelle : un gros, court, blond, n'est-ce pas?

— C'est cela même.

— A sa disposition comme à celle des autres. Ainsi, mon cher colonel, tandis que je vais commander le déjeuner, allez dire, je vous prie, à M. Kleist qu'il tirera le premier, et à M. Müller que nous nous battrons avec les armes que la nature nous a données, c'est-à-dire à coups de poing.

Le colonel Anderson était déjà à la porte; Bénédict le rappela.

— Il est convenu, dit-il, que je ne me charge d'aucune arme. Je me battrai avec les épées et les pistolets que mes adversaires apporteront.

— Bien! bien! fit le colonel.

Et il sortit.

Il était onze heures du matin. Bénédict appela maître Stéphan et commanda le déjeuner.

Dix minutes après le colonel entrait.

— *All right!* dit-il.

Cela signifiait que tout était réglé

— Alors, à table! dit Bénédict.

Et il ne fut plus question de rien.

Midi sonna.

— Veillez à ce que nous ne soyons pas en retard, colonel, dit Bénédict.

— Non, c'est à un quart de lieue d'ici, à peu près, que nous nous battons, dans un charmant endroit, vous verrez. Les localités influent-elles beaucoup sur vous ?

— J'aime mieux me battre sur du gazon que dans des terres labourées.

— Nous allons à Eilenriede; c'est le bois de Boulogne de Hanovre; au milieu du bois, il y a une petite clairière avec une source qui semble faite pour ces sortes de rencontres. On l'appelle Hanebuts-Block, vous verrez.

— L'endroit vous est familier? demanda Bénédict.

— J'y ai été deux fois pour mon propre compte, et trois ou quatre fois pour le compte des autres.

Lenhart entra.

— La voiture est attelée, dit-il.

— Vous êtes-vous enquis d'un second témoin?

— Ces messieurs sont cinq; un d'entre eux m'en servira.

— Et s'ils refusent?

— Oh !

— S'ils refusent ?

— Vous me suffirez, colonel, et, comme ils sont pressés d'en finir d'une manière ou de l'autre, nous en finirons.

Lenhart attendait à la porte avec sa voiture. Le colonel lui expliqua la route qu'il avait à suivre.

Une demi-heure après, on était à la clairière.

On avait dix minutes d'avance.

— Charmant endroit ! dit Bénédict. Puisque ces messieurs ne sont pas encore arrivés, je vais en faire un croquis.

Il tira un album de poche, et, avec une habileté et une rapidité remarquables, il prit un souvenir aussi complet que possible de la localité.

— Et vous dites que ce charmant endroit se nomme...?

— Hanebuts-Block, à cause de ce rocher.

On aperçut deux voitures.

— Ah ! dit le colonel, voici vos adversaires !

Bénédict se découvrit.

Les trois officiers prussiens, le journaliste et un chirurgien de la ville appelé par précaution, étaient dans la même voiture, mais la fraternité du *Lien de vertu* [1] n'avait pas été jusqu'à leur permettre de recevoir l'ouvrier Müller dans leur compagnie.

Le pauvre diable arrivait dans une voiture à part.

Bénédict reconnut de loin les trois officiers pour ceux qui, en effet, étaient venus à son aide sur la promenade des Tilleuls, et parmi eux son adversaire portant l'uniforme d'officier de la garde du corps.

Il portait le casque doré surmonté de l'aigle aux ailes éployées, les épaulettes d'argent, la tunique blanche avec le liséré de sang; le pantalon collant et blanc, puis les longues bottes. Les deux autres, qui appartenaient à l'infanterie de la garde, portaient le casque

[1] Tugend-Bund.

noir et or à crinière blanche, la tunique bleue à passements rouges, les deux contre-épaulettes, la ceinture d'argent et le pantalon blanc.

M. Georges Kleist était vêtu tout en noir : aucune tache blanche ne pouvait servir de point de mire sur toute sa personne. Il était grand, mince, blond, portait de grosses moustaches et des lunettes.

Franz Müller était un simple ouvrier, gros, blond, court, comme l'avait dit Bénédict, qui, pour faire honneur à son adversaire et peut-être aussi à lui-même, avait mis son costume des dimanches : habit bleu à boutons d'or, gilet et pantalon blancs, cravate bouffante.

Quant à Bénédict, son costume de fantaisie était d'une élégance qui semblait faite pour l'occasion. Il était coiffé d'un feutre à la Van Dyck, mou et à larges bords, orné d'une ganse grise et de petits glands de la couleur du feutre; une tunique de velours de soie noir à collet rabattu sur les épaules. Un ruban noir, large d'un doigt, lui servait de cravate et dégageait son cou jeune et nerveux comme celui de Pollux. Il avait revêtu un pantalon de coutil blanc et une chemise de batiste si fine, que, lorsqu'il mit bas sa tunique, on voyait tout son corps à travers le tissu.

Il était chaussé d'escarpins très-découverts et de chaussettes de soie écrue. Ces messieurs descendirent de voiture à vingt pas de la clairière, et répondirent courtoisement au salut du colonel et de leur adversaire.

Le colonel s'avança vers eux, leur expliqua que Bénédict ne connaissant personne à Berlin, n'avait d'autre témoin que lui-même, et pria un de ces messieurs de passer avec lui, c'est-à-dire du côté de Bénédict.

Ces messieurs se consultèrent un moment; un des officiers se détacha du groupe, vint à Bénédict et le salua.

— Je vous remercie de votre courtoisie, monsieur, dit Bénédict.

— Nous sommes prêts à tout, monsieur, répondit le Prussien, pour que le combat ait lieu sans retard.

Ce fut Bénédict qui salua à son tour, mais en se mordant les lèvres.

— Colonel, dit-il en anglais à Anderson, visitez les armes et ne faites pas attendre ces messieurs.

Pendant ce temps-là, le major Frédéric mettait bas sa tunique, son casque, sa cravate et son gilet.

Bénédict put, pendant ce temps, l'examiner avec attention.

C'était un homme de trente-deux à trente-quatre ans, habitué à l'uniforme, et qui eût été mal à l'aise sous tout autre habit que l'habit militaire. Il était brun de peau, avait les cheveux courts, noirs, luisants, collant aux tempes, des yeux pleins de courage, de loyauté, de franchise, le nez droit et bien fait, la moustache noire, le menton très-accentué.

Si Bénédict eût pu examiner sa main, il eût vu qu'il avait sur le mont de Saturne, c'est-à-dire à la base

du médium, cette étoile fatale qui présage la mort violente.

Comme c'était le major qui avait les sabres, on en offrit le choix à Bénédict, qui prit au hasard et le premier venu.

Seulement, à peine l'eut-il dans la main droite, que, de la main gauche, il en essaya le fil et en toucha la pointe.

Le fil était tranchant comme celui d'un rasoir, la pointe aiguë comme celle d'une aiguille.

Le témoin du major vit le double mouvement de Bénédict, et, prenant le colonel Anderson à part :

— Colonel, lui dit-il, voulez-vous faire observer à M. Bénédict qu'il n'est point d'usage en Allemagne de porter dans les duels de coups de pointe, mais de taille seulement ?

Anderson alla vers Bénédict et lui fit part de l'observation qui venait de lui être adressée.

— Diable! fit Bénédict, vous faites bien de me dire cela. En France, où nos duels, surtout entre militaires, sont presque toujours sérieux, nous nous servons de tout; et le jeu du sabre s'appelle le jeu de contre-pointe.

— Mais non! mais non! dit le major prussien, servez-vous du sabre, comme vous l'entendez, monsieur.

Bénédict salua.

XI

Le coup de manchette

Les Allemands — et ce sont les duels inoffensifs des universités qui ont consacré cet usage — ne se servent pas de la pointe; leurs coups s'adressent ordinairement à la tête, toujours couverte d'un feutre à l'épreuve de la lame, et plutôt encore à la figure; la saignée et les poignets, toujours dans les duels universitaires, sont ordinairement rendus invulnérables par les épais foulards qui les entourent.

Mais le bras est le but des estafilades.

Les armes apportées par les témoins étaient celles dont les militaires se servent avec les étudiants, les seuls *civils* auxquels ils ne peuvent refuser satisfaction.

Partout ailleurs, le noble peut refuser le duel que lui propose le bourgeois.

Ces sabres se nomment *rapier*, d'où nous avons fait rapières, et la poignée en est complétement entourée d'une corbeille de fer tout à fait semblable à celle des claymores écossaises. La lame est droite de même, mais beaucoup plus mince et un peu plus longue, un peu flexible et aiguisée comme un rasoir.

Les étudiants ont deux gardes de duels. L'une, la pointe en bas, en position de prime, et ainsi ils parent en prime et en seconde, et ont la figure protégée par

la corbeille de fer. Les coups se portent soit au-dessous du gros du bras de l'adversaire, soit en faisant circuler l'épée de seconde à prime.

L'autre ressemble à la garde française, — quarte, mais cependant un peu tierce ; mais plus haut que la nôtre, parce que, comme je l'ai dit, ils ne parent pas les coups portés au bas ventre et aux cuisses, ces coups, d'ailleurs, étant écartés par les épées des témoins.

Il y a aussi cette différence entre le jeu allemand et le nôtre, que les combattants d'outre-Rhin portent leurs coups de taille sans déranger la main, seulement avec l'extérieur du sabre, mais non avec le tranchant. De cette façon, la pointe seule de l'arme bascule avec une certaine rapidité, tandis que la poitrine est couverte par la garde du sabre qui forme corbeille.

L'officier, eu égard aux coups de pointe dont il était menacé, prit cette seconde.

Bénédict se posa négligemment : il connaissait l'escrime allemande, dont il avait observé les usages pendant ses études à Heidelberg, où il avait eu sept ou huit duels.

Ce sabre à corbeille rendant, par sa pesanteur, la lame plus légère ne lui déplaisait pas.

L'offensé, en Allemagne, porte le premier coup. Le défi peut être regardé comme une offense.

Bénédict attendit.

— Allez, messieurs, dit le colonel.

Le premier coup fut donc porté par le major avec une vitesse qui pouvait le disputer à l'éclair.

Mais, si vite qu'il fût porté, le coup tomba dans le vide. Averti par le sentiment du fer, que l'habitude de l'escrime donne d'une manière si complète, Bénédict sauta à trois pas de distance, dès que la lame de son adversaire eut quitté la sienne, et, là, il resta découvert, la pointe basse, son sourire railleur découvrant de fort belles dents.

Le major demeura un instant interdit. L'Allemand fit volte sur place, mais ne marcha pas.

Cependant, comme le major était bien décidé à faire de son duel un combat sérieux, il fit un pas : aussitôt la pointe du sabre se dressa devant lui, menaçante. Il recula involontairement.

Bénédict riva alors son regard sur celui de son adversaire, tournant autour de lui, se penchant à droite, se penchant à gauche, mais toujours l'épée basse et prête à porter.

Le major se sentait magnétiser malgré lui. Il voulut vaincre cette influence, et fit résolûment un pas en avant, le sabre en l'air.

Au même instant, il sentit le froid du fer. Bénédict s'était fendu, la pointe avait percé la chemise et reparu de l'autre côté.

On aurait pu croire que l'épée l'avait percé d'outre en outre, si le major ne fût resté debout et immobile devant son adversaire déjà à trois pas de lui.

Les témoins accoururent.

— Ce n'est rien, leur dit le major.

Puis, comme s'il s'était aperçu que Bénédict n'avait voulu percer que sa chemise :

— Allons, monsieur, dit-il, continuons le combat et sérieusement.

— Eh! monsieur! dit Bénédict, si je m'étais fendu sérieusement, vous voyez bien que vous étiez mort.

— En garde, monsieur! dit le major furieux, et n'oubliez pas que c'est pour tuer ou être tué que je me bats.

Bénédict fit un pas en arrière en saluant de son épée.

— Pardon, messieurs, dit-il, vous voyez le malheur qui vient de m'arriver. Quoique bien décidé à ne pas me servir de la pointe, je viens de faire deux trous à la chemise de monsieur. La main pourrait continuer de ne pas vouloir obéir à la pensée. Je ne viens pas dans un pays pour m'insurger contre ses habitudes, — surtout quand elles sont philanthropiques.

Et, s'approchant du rocher qui donne son nom à la clairière, il introduisit la pointe dans une gerçure de la pierre et la brisa à la hauteur d'un pouce.

Le major voulut l'imiter.

— Inutile, monsieur, lui dit Bénédict, vous ne vous servez pas de la pointe.

Bénédict, réduit au jeu de sabre simple, avisa la lame avec celle de son adversaire, ce qui ne peut avoir lieu que de près, la quittant au reste à chaque instant pour faire un demi-pas de retraite, de sorte que, grâce à ce va-et-vient, l'épée du major s'escrimait dans le vide. Enfin il voulut, impatient, atteindre plus loin et

se fendit. Son arme non soutenue se baissa et présenta involontairement la pointe.

Bénédict para un coup de seconde, et, posant en riposte son sabre sur la poitrine de son adversaire :

— Vous voyez, lui dit-il, que j'ai eu raison de briser la pointe du rapier ; sans cela, votre chemise était percée de deux côtés et le corps avec.

Le major ne répondit rien, mais il se releva rapidement et se remit en garde.

Il tenait devant lui un tireur expérimenté, sûr de ses coups, maître de lui-même, et joignant à la vivacité française le sang-froid de l'homme déterminé et connaissant ses forces.

Cette fois, Bénédict voyant qu'il fallait en finir, restait en place, calme mais menaçant, les sourcils froncés, les yeux fixes, ne donnant pas de lame, toujours à demi plié dans sa garde. Il semblait, cette fois, décidé à attendre ; mais, comme si tout devait être inattendu avec lui, tout à coup il bondit d'un pas en avant sans préparation, sans appel, comme un jaguar, marqua un coup de tête et traça sous le bras de son adversaire brusquement appelé à la parade, une ligne qui sillonna la poitrine ; et cela, tout en effectuant d'un seul bond sa retraite en arrière et en retombant le sabre hors de ligne à sa place première.

La chemise, coupée comme avec un rasoir, se teignit de sang.

Les témoins firent un mouvement.

— Ne vous dérangez pas, s'écria le major, ce n'est

rien, un simple frôlement du fer. Je ne puis pas nier que monsieur n'ait la main douce.

Et il se remit en garde.

Mais il se tenait hésitant malgré son courage. Cette agilité le stupéfiait, il avait l'instinct de sentir qu'il courait un très-grand danger. Évidemment son adversaire conservait sa distance hors de la portée du sabre, attendant que son ennemi se livrât en marchant sur lui. Le major comprenait que son adversaire s'était amusé jusque-là, mais que le duel tirait à sa fin et que la première et la moindre faute qu'il ferait serait cruellement punie. Son sabre embarrassé, qui ne trouvait pas l'appui habituel de la lame de son adversaire, devenait sans intuition et perdait ses idées dans sa main.

Toute sa science de l'escrime à lui était bouleversée. Cette lame qu'il ne pouvait parvenir à joindre, et qui se dressait tout à coup devant lui, intelligente, savante, exercée dans ce genre de lutte, paralysait son audace. Il ne pouvait rien donner au hasard devant cet ennemi toujours hors de distance, si impassible et si prompt, qui, évidemment, voulait finir, en artiste qu'il était, par une belle passe, ou, ce qui n'était pas probable, voulait tomber comme le gladiateur antique dans une noble attitude.

Mais, exaspéré en voyant cet élégant développement du corps, cette garde coquette et pleine de grâce, ce sourire provocateur sur les lèvres, le major sentit le sang lui monter au visage et il ne put s'empêcher de mâcher ces mots entre ses dents :

— *Der ist der Teufel!* (Mais c'est donc le diable!)

Et, faisant un bond en avant, ne craignant plus la pointe du rapier, puisque la pointe était brisée, il leva le bras et porta à Bénédict un coup de sabre à toute volée, en faisant la faute d'abandonner le corps à la suite du bras.

Un pareil coup de sabre, non évité ou non paré, devait fendre une tête comme il eût fendu une pomme.

Mais, cette fois encore, le fer ne rencontra que le vide, le corps de Bénédict s'était effacé dans une volte légère, élégante, bien connue des maîtres français.

Au même instant, on vit flamboyer un éclair et le bras du major se couvrant de sang dans toute sa longueur, retomba inerte le long de son corps. La main lâcha le sabre, qui ne fut plus retenu que par la dragonne et pendit perpendiculairement au sol.

Les témoins se précipitèrent vers le major, qui, quoique pâlissant, salua son adversaire de la tête, et, le sourire sur les lèvres, lui dit :

—Je vous remercie, monsieur; la première fois, vous pouviez me percer de part en part et vous n'avez percé que ma chemise; la seconde, vous pouviez me fendre en deux, et j'en ai été quitte pour un coup de rasoir; la troisième, vous pouviez m'abattre à votre choix la tête ou le bras, et je m'en tire avec un coup de manchette. Maintenant, il vous reste à me dire, monsieur, pour être gentilhomme jusqu'au bout avec moi, par quel motif vous m'avez ménagé.

— Monsieur, répondit Bénédict en souriant, chez M. Felner, bourgmestre de Francfort, j'ai été présenté à sa filleule, une femme charmante et qui adore son mari. On la nomme madame la baronne de Below. J'ai pensé, en recevant votre carte, qu'elle était peut-être votre parente, et, quoïque, belle comme elle est, le deuil doive lui aller à merveille, je n'ai pas voulu que ce surcroît de beauté lui vînt de moi.

Le major regarda Bénédict en face, et, quelque puissance que le soldat au cœur d'acier eût sur lui-même, les larmes lui vinrent aux yeux.

— Madame de Below est ma femme, monsieur, répondit-il, et croyez que, quelque part que vous la rencontriez, son salut voudra vous dire : « Mon mari vous a stupidement cherché querelle, monsieur; pour l'amour de moi, vous l'avez épargné, soyez béni ! » et elle vous tendra la main avec autant de reconnaissance que je vous tends la mienne.

Puis il ajouta en riant :

— Excusez-moi de vous tendre la main gauche. C'est votre faute si je ne vous tends pas la main droite.

Cette fois, quoique la blessure ne fût pas dangereuse, le major Frédéric ne repoussa pas le chirurgien.

En un instant, la manche de la chemise du major fut déchirée, la plaie longitudinale, peu profonde mais effrayante à voir, fut mise à découvert; elle s'étendait du deltoïde à l'avant-bras.

Le chirurgien alla tremper une serviette dans la source glacée qui coulait au pied du rocher et en en-

veloppa le bras du major. Puis, avec des bandes de sparadrap, il rapprocha les chairs.

On s'épouvantait à l'idée de ce qu'aurait pu être une pareille blessure si, au lieu de se contenter de tirer la lame du sabre à lui, celui qui l'avait faite eût, ce qui lui eût été facile, frappé à toute volée.

Le chirurgien acheva de rassurer le major en lui affirmant que rien ne s'opposerait à ce qu'il partît le même soir pour Francfort.

Bénédict offrit sa voiture à son adversaire; mais celui-ci le remercia, curieux de voir comment les choses se passeraient pour ses successeurs. Il prétexta la nécessité où il était, pour ne pas manquer à toutes les règles de la courtoisie, d'attendre M. Georges Kleist.

Quoique M. Georges Kleist, qui avait pu, par ce premier duel, juger à quel homme il avait affaire, eût autant aimé être à vingt lieues de là, il fit bonne contenance, et, quoique très-pâle pendant le premier combat — plus pâle encore pendant le pansement du major — il fut le premier à dire :

— Pardon de vous déranger, messieurs; mais c'est à mon tour.

— Je me tiens à vos ordres, monsieur, dit Bénédict.

— Vous ne vous êtes pas habillé en homme qui va se battre au pistolet, lui dit en examinant son costume, le colonel Anderson.

— Ma foi, répondit Bénédict, je n'ai pas songé à

quoi je me battrais; j'ai songé à être à mon aise en me battant. Voilà tout.

— Vous pouvez remettre et boutonner votre tunique, au moins.

— Ouf! il fait si chaud.

— Peut-être eussiez-vous dû commencer par le pistolet. Le duel au sabre a dû complétement déranger votre main.

— Ma main est mon esclave, mon cher colonel; elle sait qu'elle me doit obéir, et vous allez la voir à la besogne.

— Voulez-vous voir les pistolets dont vous allez vous servir?

— Vous les avez vus?

— Oui.

— Quelle sorte de pistolets est-ce?

— Des pistolets de duel qu'on a été louer ce matin chez un armurier de la Grande-Place.

— A double détente?

— Non, à détente simple.

— Appelez mon second témoin, et veillez au chargement des armes.

— J'y vais.

— Qu'on ne glisse pas les balles à côté, surtout.

— C'est moi qui les mettrai dans le canon.

— Colonel, dirent les deux officiers prussiens, voulez-vous présider au chargement?

— Me voilà.

— Ah çà! mais comment cela va-t-il se passer? dit.

le colonel Anderson, M. Georges Kleist ne va plus avoir qu'un témoin.

— Que ces deux messieurs restent du côté de M. Kleist, dit le major, je passe du côté de M. Bénédict.

Et, comme il était pansé, il alla s'asseoir sur le rocher qui donne le nom à la clairière.

— Merci, monsieur, dit Bénédict, avec un sourire vous savez que c'est entre nous à la vie et à la mort.

Pendant ce temps, on chargeait les pistolets, et comme l'avait promis le colonel Anderson, il mettait lui-même les balles dans les canons des pistolets.

Bénédict s'était rapproché du major.

— Voyons, lui dit celui-ci sérieusement, est-ce que vous allez le tuer ?

— Que voulez-vous ! on ne badine pas avec le pistolet, comme on fait avec le sabre ou l'épée.

— Vous devez avoir un moyen d'estropier les gens à qui vous ne voulez pas mal de mort, sans les tuer tout à fait.

— Je ne puis cependant pas le manquer pour vous faire plaisir. Il irait chanter sur tous les tons que je suis un maladroit.

— Allons, je prêche un converti. Je parie que vous avez votre idée.

— Eh bien, oui ; mais il faudra qu'il soit bien sage.

— Que faudra-t-il qu'il fasse ?

— Rien, qu'il ne bouge pas, ce n'est pas bien difficile.

— Voilà qu'ils ont fini.

En effet, les témoins mesuraient les pas. Les quarante-cinq pas mesurés, le colonel Anderson en mesura de chaque côté quinze autres, et, comme limite infranchissable, il posa de chaque côté un fourreau de sabre, tandis que le sabre debout et enfoncé dans la terre, servait de point de départ.

— A vos postes, messieurs, crièrent les témoins.

Mais celui qui prenait le plus d'intérêt à tous ces préparatifs, c'était à coup sûr Franz Müller. C'était la première fois qu'il voyait des hommes jouer leur vie l'un contre l'autre, et il avait, malgré lui, une profonde admiration pour celui qui la jouait en riant.

Or, celui qui la jouait en riant, c'était Bénédict, son adversaire, ce Français détesté.

Franz Müller était donc forcé d'admirer et de détester tout à la fois le même homme.

Mais son admiration fut au comble quand M. Georges Kleist, ayant choisi son pistolet, le colonel apporta l'autre à Bénédict, qui causait avec le major et qui, sans regarder l'arme, causant toujours avec le blessé, allait se mettre à son poste.

Les adversaires se trouvaient à l'extrême distance.

— Messieurs, dit le colonel Anderson, vous êtes à quarante-cinq pas l'un de l'autre. Chacun de vous, à son choix, peut faire quinze pas avant de tirer ou tirer

de sa place. Le signal ne sera pas donné. C'est à M. Georges Kleist à tirer le premier et quand il lui plaira.

— M. Georges Kleist pourra protéger de son pistolet déchargé telle partie de son corps qu'il lui conviendra. Ce que je dis pour M. Georges Kleist, je le dis pour M. Bénédict.

— Allez, messieurs !

Les deux adversaires marchèrent aussitôt l'un contre l'autre. Arrivé à la limite, Bénédict attendit, et, au lieu de s'effacer, se présenta au feu les bras croisés. Une légère brise faisait flotter ses cheveux et boursouflait sa chemise ouverte sur la poitrine. Il avait marché de son pas ordinaire.

M. Kleist, vêtu tout de noir, tête nue, boutonné dans sa redingote, avait marché pas à pas, la volonté morale commandant la résistance physique. Arrivé à la limite, il s'arrêta.

— Vous y êtes, monsieur ? dit-il à Bénédict.

— Oui, monsieur.

— Vous ne vous effacez pas ?

— Ce n'est point mon habitude.

Alors, lui-même s'effaça comme au tir, leva lentement son pistolet, prit son temps et fit feu.

Bénédict entendit un léger sifflement à son oreille, sentit un rapide frôlement dans ses cheveux ; la balle de son adversaire avait passé à cinq centimètres de sa tête...

Son adversaire leva à l'instant même son pistolet et

s'en garantit le visage; mais, comme par un effet nerveux indépendant de sa volonté, la main lui tremblait un peu.

— Monsieur, lui dit Bénédict, vous avez eu la courtoisie de m'adresser la parole sous les armes, ce qui ne se fait pas d'habitude d'adversaire à adversaire, pour m'inviter à m'effacer. Voulez-vous me permettre à mon tour de vous donner un avis ou plutôt de vous faire une prière ?

— Laquelle, monsieur ? répondit le journaliste, toujours abrité derrière son arme.

— Ce serait que votre main se tint ferme ! Votre pistolet bouge. Or, je voudrais mettre ma balle dans le bois de votre pistolet : ce qui me sera bien difficile si vous ne le tenez pas immobile, et ce qui, bien malgré moi, me forcerait à vous la mettre soit dans la joue, soit dans la partie postérieure de la tête; tandis que, si vous maintenez votre arme comme dans ce moment-ci...

Il souleva rapidement son pistolet et fit feu.

— Tenez, voilà l'opération faite !

Le geste qui avait précédé la détonation avait été si rapide, que l'on eût cru que Bénédict n'avait pas visé.

Mais, en même temps que l'on entendit la détonation, on vit l'arme derrière laquelle M. Kleist s'abritait ,voler en éclats, et celui qui la tenait chanceler et tomber sur un genou.

— Ah! dit le major, vous l'avez tué !

— Je ne crois pas, répondit Bénédict; je dois avoir

mis la balle entre les deux vis qui tiennent la batterie. C'est le contre-coup qui l'a renversé.

Le chirurgien et les deux témoins s'étaient précipités vers le blessé, dans la main duquel la crosse seule de son pistolet était restée. Une énorme contusion s'étendait sur sa joue de l'œil à la mâchoire. C'était, comme l'avait dit Bénédict, le contre-coup de la balle; mais la balle n'avait point touché le journaliste.

On retrouva le canon du pistolet d'un côté et la batterie de l'autre. La balle s'était logée dans la batterie, juste entre les deux vis.

Frappant la tête à l'endroit où elle avait atteint la batterie, elle brisait la mâchoire supérieure et pénétrait dans le cerveau.

Le pansement était bien facile. La contusion était des plus violentes, mais le sang ne coulait qu'à deux endroits où la peau avait craqué. Un linge trempé dans l'eau de la source fut le seul appareil que le chirurgien jugea à propos de mettre sur la blessure.

Franz Müller avait suivi ce second combat avec plus d'intérêt encore que le premier. Mais, en voyant le dénoûment tout à l'honneur de l'ennemi de son pays, sa haine du Français et son enthousiasme national s'étaient réveillés plus ardents et plus agressifs que jamais. Les jurons les plus terribles, les menaces les plus brutales, les malédictions les plus féroces, s'échappaient de sa bouche entre les dents serrées de laquelle sortait une mousse pareille à celle qui tombe des lèvres d'un chien enragé.

Il battait l'air de ses poings, frappant un ennemi imaginaire qu'il terrassait ensuite et foulait aux pieds.

Ses menaces et ses gestes, tout isolé qu'il était, avaient amené sur lui l'attention des témoins et des blessés eux-mêmes.

— Est-ce que vous allez vous battre avec cette bête brute? lui demanda Anderson.

— Pardieu ! lui dit Bénédict, il le faut bien.

— A coups de poings ? Fi !

— Eh ! mon cher colonel, c'est le pugilat antique.

— Faites donc attention que le sabre coupe, que la balle perce, mais que le poing mutile, laisse des bleus, défigure, meurtrit ; que vous allez vous rouler à terre, vous commettre comme un crocheteur avec un goujat. Pouah ! mon cher, à votre place, je lui ferais des excuses.

— J'aime mieux mettre des gants pour ne le point toucher.

Et Bénédict prit dans la poche de sa tunique une paire de gants jaune-paille qu'il mit avec toutes les précautions d'un secrétaire d'ambassade entrant dans le salon d'un ministre.

Puis, du bout de son doigt ganté à neuf, il alla toucher l'épaule de l'ouvrier, qui battait l'air de ses poings en attendant mieux.

— Et, maintenant, mon ami, dit-il, à nous deux !

— Oh ! des gants ! des gants ! murmura l'ouvrier. Je t'en vais faire mettre, des gants !

Et il vint sur Bénédict comme un sanglier blessé.

— Allons, se dit Bénédict en riant, et en se parlant à lui-même, il s'agit de se rappeler que l'on est venu au monde rue Mouffetard.

Et il prit la garde du gamin de Paris tirant la savate, cette pose tout à la fois si menaçante et si gracieuse, qu'elle semble être celle du léopard ou d'une panthère à demi couchée et prête à s'élancer sur sa proie.

Ignorant à la fois l'art aristocratique de la boxe et l'art démocratique de la savate, Franz Müller ne visait qu'à une chose : à prendre à bras-le-corps Bénédict, à le renverser et à le fouler aux pieds comme il l'avait fait un instant auparavant en imagination. La taille élégante, les membres menus de son adversaire ne lui faisaient pas craindre un lutteur bien dangereux. C'était, en conséquence, à la lutte qu'il le voulait amener.

Mais, quoiqu'il se crût de force ou plutôt d'adresse à lutter avec le premier athlète venu, Bénédict avait, comme pour ses deux autres adversaires, un plan tout fait dont il ne voulait pas se départir. S'il lui fallait absolument lutter, c'était par là qu'il voulait finir, quand il aurait, dans une colère inutile, épuisé les forces de son adversaire.

C'était chose facile, pour un gymnaste de la force de Bénédict, d'éviter l'étreinte de son maladroit ennemi, et c'est ce qu'il se contenta de faire trois ou quatre fois.

Franz rugissait.

Pour éviter une de ces attaques, Bénédict fit une demi-volte, et, de son fin escarpin lancé par des mus-

cles solides, il envoya à son adversaire ce qu'on appelle le *coup de figure*. Bénédict, du talon de son soulier, écrasa le nez et les lèvres de son adversaire.

— *Herr gott sacrament!...* s'écria celui-ci en faisant trois pas en arrière, et en portant à sa bouche sa main qu'il retira pleine de sang.

A cette vue, Franz perdit la tête, il revint comme un fou sur son adversaire, qui pencha le corps à droite en laissant la jambe gauche étendue. Le coup que voulait porter Franz fut esquivé; mais la jambe gauche fit l'effet d'une barrière basse, d'un banc, d'une corde placée sur la course précipitée d'un aveugle.

Franz trébucha et alla tomber sur la tête six ou huit pas en avant. Le coup fut si violent, la tête ayant porté contre un tronc d'arbre, qu'il demeura étendu, sinon évanoui, du moins presque sans connaissance.

Bénédict s'approcha de lui avec les témoins, que cette lutte intéressait singulièrement et pour lesquels cette adresse parisienne était toute nouvelle. Le major avait presque oublié sa blessure, et, quoique le journaliste souffrît cruellement de la sienne, il s'était soulevé sur un genou pour regarder du seul œil dont il vît.

— Assez! assez! dirent les témoins en voyant que Franz ne bougeait pas.

— En avez-vous assez, mon ami? demanda Bénédict de sa voix la plus douce et de son ton le plus insinuant.

— *Nein, Himmels Kreutz Bataillon!* rugit le menuisier.

Ce jurement, qui ne voudrait rien dire en français, puisque sa traduction est celle-ci : *Bataillon de la croix du ciel,* est le dernier mot des imprécations allemandes.

— Alors, relevez-vous et recommençons, dit Bénédict.

Franz se releva lentement et tout honteux.

— A la bonne heure ! dit Bénédict; il me semblait bien aussi que cela ne pouvait pas finir sans un petit bout de boxe. Sans cela, où serait mon éclectisme, dont je suis si fier?

Cependant, la fureur de Franz était quelque peu calmée, sa prudence tudesque reprit le dessus. Mais la spontanéité française, dont il avait éprouvé la *furia*, lui manquait complétement. Ses idées étaient déroutées par ce même jeune homme qui, tout en le fuyant, l'attaquait sans cesse. Mais, à son grand étonnement, son adversaire avait l'air de vouloir l'attendre, cette fois, campé qu'il était, les deux jarrets pliés et les deux poings ramassés sur sa poitrine, comme un vrai champion de la vieille Angleterre.

C'était pour le Prussien un autre ennemi.

Il avança, cette fois, avec précaution et lenteur, essayant de grouper ses poings comme ceux du Français.

— Allons, allons, cher ami, dit Bénédict, je crois qu'il faut vous émoustiller un peu !

Et, tandis que Franz s'essayait à imiter la pose de Bénédict, ne doutant point que ce ne fût la bonne, puisque son adversaire l'avait adoptée, celui-ci lui en-

voya le plus terrible coup de pied dans les jambes qu'un tibia puisse admettre.

L'os en craqua.

Franz recula, vaincu par la douleur, et revint à la charge le poing levé comme pour assommer un bœuf.

Mais Bénédict avait repris la pose anglaise, et, quand il sentit son ennemi à sa portée, son bras se détendit comme un ressort et alla toucher l'estomac du Prussien d'un coup de poing que n'eût pas désavoué le plus rude boxeur de la Grande-Bretagne.

Le gant en craqua sur toutes les coutures.

Franz fit trois pas en arrière et tomba comme une masse, étendu sur le sol.

— Ma foi, messieurs, dit Bénédict aux témoins, je ne puis faire mieux, et, pour faire davantage, il faudrait le tuer.

S'approchant alors de Franz :

— Vous avouez-vous battu? lui dit-il.

Franz ne répondit pas.

— Nous l'avouons pour lui, dirent les témoins. Il est complétement évanoui.

Le chirurgien s'approcha, tâta le pouls de Franz.

— Il faut saigner cet homme à l'instant même, dit-il, ou je ne réponds pas de lui.

— Saignez, docteur, saignez; j'ai fait ce que j'ai pu pour que la mort ne se mêlât point de nos affaires. Tout ce qui regarde la vie vous appartient.

Puis, allant au major qu'il embrassa, au journaliste qu'il salua, aux témoins dont il prit la main, il remit sa

tunique de velours et remonta en voiture moins chiffonné que s'il sortait d'un dîner sur l'herbe.

— Eh bien, cher parrain? demanda-t-il à Anderson en montant en voiture.

— Eh bien, cher filleul, répondit le colonel, j'ai dix de mes amis, sans me compter qui eussent bien donné mille louis pour voir ce que je viens de voir.

— Monsieur, dit Lenhart, si vous me promettez de ne jamais chasser sans moi et de ne jamais vous battre sans que je sois là, je m'engage, moi, mon cheval et mon cabriolet, à vous servir pour rien toute ma vie.

Bénédict, en effet, laissait ses trois adversaires couchés sur le terrain, et revenait, comme il l'avait prédit à Kaulbach, sans la moindre égratignure.

XII

Les croquis de Bénédict

Lorsque Bénédict rentra à l'hôtel *Royal*, il y trouva le domestique de son illustre confrère Kaulbach qui attendait son retour pour porter des nouvelles à son maître. Le bruit s'était bien vite répandu, dans la petite ville de Hanovre, qu'en réponse à la lettre insérée par Bénédict dans la *Neue Zeitung*, trois cartes lui avaient été remises le matin même, et qu'il était parti avec ses témoins et ses adversaires pour Eilenriede, lieu où d'habitude se vident les affaires d'honneur.

Kaulbach, inquiet, avait voulu savoir avant tout le monde le résultat de la triple rencontre, et, n'osant envoyer sur le terrain, il avait envoyé à l'hôtel *Royal*.

Bénédict chargea le domestique de rassurer son maître, lui faisant dire qu'il irait le remercier lui-même de sa courtoisie, si, à l'heure qu'il était, il ne craignait pas de soulever la curiosité de toute la ville.

Aussitôt arrivé, le colonel Anderson inventa un prétexte pour quitter Bénédict; en sa qualité d'officier d'ordonnance du roi, peut-être avait-il à rendre compte en haut lieu de l'emploi de sa journée.

De même qu'il n'avait fallu qu'un instant pour que la provocation fût connue, il ne fallut qu'un instant pour que le résultat du triple combat ne fût plus un secret pour personne. Le fait était tellement inouï dans l'histoire des duels ; trois combats soutenus et gagnés sans une égratignure, parurent une chose si extraordinaire, que cette chose extraordinaire, jointe à la haine que l'on portait aux Prussiens, détermina les jeunes gens de la ville à envoyer une députation à Bénédict pour le saluer.

Bénédict reçut les députés et leur parla dans un allemand si pur, qu'ils se retirèrent émerveillés.

A peine étaient-ils sortis, que maître Stephan entra et lui dit que les voyageurs en station chez lui étaient si grandement émerveillés de son aventure de la journée, qu'ils le priaient de leur faire l'honneur de dîner à table d'hôte, afin qu'ils pussent lui adresser, tous, leurs compliments.

Bénédict fit répondre qu'il ne comprenait rien à l'admiration qu'excitait une conduite toute naturelle, mais qu'il était heureux de faire quelque chose qui pût être agréable aux hôtes de son hôte.

Maître Stephan avait eu le temps de répandre dans la ville que le jeune Français, objet de toutes les conversations, consentait, pour cette fois seulement, à dîner à table d'hôte.

Au lieu de vingt-cinq couverts, il en fit mettre deux cents.

Les deux cents couverts furent occupés.

On crut à une émeute; la police accourut. On lui expliqua que c'était une fête de famille, une démonstration dans le genre de celle qui avait été faite, trois jours auparavant, sous les fenêtres de M. de Bœsewerk à Berlin, — excepté qu'elle était tout opposée. La police hanovrienne était une excellente police qui aimait les fêtes de famille et les démonstrations patriotiques. Au lieu de s'opposer à celle-là, elle la protégea de tout son pouvoir; grâce à elle, tout se passa avec le plus grand ordre.

A minuit, on permit à Bénédict de se retirer dans sa chambre, mais on organisa sous ses fenêtres une sérénade qui dura jusqu'à deux heures du matin.

A neuf heures, Kaulbach entra dans sa chambre. Le prince royal invitait Bénédict à venir déjeuner chez lui au château de Herrenhausen et le priait d'apporter ses croquis.

Kaulbach était chargé de l'amener.

Le déjeuner était pour onze heures, mais le prince royal serait reconnaissant à Bénédict de venir à dix heures, afin de causer avant et après.

Bénédict ne perdit pas de temps, il se mit à l'instant même à sa toilette, quoique Kaulbach, habitué du château, lui répétât qu'il pouvait venir en redingote ou en habit noir. Il revêtit l'uniforme de soldat de marine, uniforme avec lequel il avait fait, en volontaire, la campagne de Chine; mit sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur, dont le simple ruban rouge sur l'habit de certains hommes est plus estimé que sur d'autres tel ou tel grand cordon; accrocha à sa ceinture un sabre, cadeau de Saïd-Pacha, prit ses cartons et monta dans la voiture de Kaulbach.

Maître Lenhart eut congé pour toute la journée.

En vingt-cinq minutes, on fut au château de Herrenhausen, qui n'est situé qu'à une lieue de Hanovre. Et, comme il arrivait en voiture découverte, Bénédict put voir le jeune prince debout derrière la vitre d'une fenêtre, tant son impatience était grande de se retrouver avec lui. Son Altesse royale était seule avec son aide de camp, officier de génie distingué, et, en sa qualité d'officier de génie, dessinateur habile, et, chose rare, ne méprisant pas trop le pittoresque.

Le prince, sans ouvrir la bouche à Bénédict de ses trois duels de la veille, s'informa courtoisement de sa santé. Il était évident qu'il n'en ignorait aucun détail. Et, si Bénédict en eût douté, toute incertitude dispa-

raissait pour lui quand arriva le colonel Anderson comme invité au déjeuner.

Mais ce qui attirait surtout les regards du jeune prince, c'était le cahier de croquis que Bénédict tenait sous son bras.

Bénédict alla au-devant des désirs du prince.

— Votre Altesse a désiré voir quelques-uns de mes croquis, lui dit-il, et, pensant que c'était le plus intéressant, je lui ai apporté l'album qui contient mes chasses.

— Oh ! donnez ! donnez ! dit le prince en étendant vivement la main.

Et, le posant sur un piano, il se mit à en tourner vivement les feuilles.

Au troisième ou quatrième, il se calma.

— Ah ! mais, dit-il, savez-vous que c'est très-beau, cela !

Kaulbach aussi s'était approché.

— Comment ! c'est de vous cela ? demanda-t-il à Bénédict ?

— De qui voulez-vous que ce soit ? croyez-vous que j'aie acheté ces études, par hasard ?

— Non, vous ne seriez pas assez riche.

— Qu'est-ce que celle-ci ? demanda le prince.

— Celle-ci, dit Bénédict, je ne dirai pas : « C'est mon premier coup du fusil ; » je dirai : « C'est mon premier coup de couteau à Chandernagor. »

— Comment, votre premier coup de couteau ? Mais c'est un tigre.

— Une tigresse, voyez les petits.

— Et vous la tuâtes d'un coup de couteau ?

— Oui, mon prince.

— Vous entendez, Anderson, d'un coup de couteau !

— J'entends parfaitement, et cela ne m'étonne point. Ce qui m'étonne, c'est que monsieur n'ait pas eu l'idée de l'étrangler avec les mains. Mais, peut-être, ajouta-t-il en riant, comme pour boxer, met-il des gants pour aller à la chasse au tigre ?

— Comment cela s'est-il passé, monsieur Bénédict ?

— Mais de la manière la plus simple, mon prince.

— Racontez-nous cela.

— Mais, en vérité, monseigneur, je crains de vous fatiguer.

— Oh ! non, non, l'histoire !

— Vous le voulez ?

— Je vous en prie.

— J'obéis à Votre Altesse.

« J'étais arrivé depuis deux jours à Chandernagor, lorsque j'entends parler d'une grande chasse qui devait avoir lieu sur la rive gauche de l'Hougly. Une tigresse avait mis bas dans un maquis de jungles, à deux kilomètres à peu près de l'habitation d'un riche fermier hollandais auquel elle avait enlevé deux chevaux et étranglé un nègre. Les officiers français avaient décidé de faire une battue des environs et de délivrer le pays du monstre qui y répandait la terreur. J'exprimai à mon hôte le désir de faire partie de l'expédition. Il me dit qu'il fallait m'adresser à un vieux capitaine

français qui était de droit à la tête de ces sortes de parties, et que l'on n'appelait que le capitaine Tigre, à cause du nombre inouï de ces animaux qu'il avait tués. Cinquante ou soixante, peut-être...

— Je l'ai connu, dit le colonel Anderson: il avait un œil et la moitié de la figure arrachés d'un coup de patte de tigre.

— C'est cela; je n'ai plus besoin de vous faire son portrait, monseigneur, reprit Bénédict.

Et, tournant deux pages de l'album :

— Au reste, le voilà, dit-il.

— Mais ce ne sont point des croquis, dit Kaulbach.

— J'allai le trouver, il me reçut à merveille, me demanda si jamais j'avais chassé les animaux féroces. Je lui répondis la vérité. Jamais!

» — Mais, dans le cas, ajouta-t-il, où vous vous trouveriez face à face avec un tigre ou une panthère, répondriez-vous de vous?

» — Je l'espère, répondis-je.

» — Au reste, vous êtes majeur, n'est-ce pas?

» — Depuis un an.

» — Cela vous regarde, alors.

» Pour l'acquit de sa conscience, le capitaine Tigre avait l'habitude de faire cette question.

» Nous partîmes le lendemain; j'avais sur l'épaule, une carabine à balles explosibles, un revolver et un candjiar circassien à ma ceinture. On nous avait procuré d'excellents chevaux à Chandernagor.

» Nous partîmes à cinq heures du soir, pour éviter

la grande chaleur du jour; nous devions arriver vers huit ou neuf heures à la plantation. Nous traversâmes la rivière Hougly à Chandernagor même et nous côtoyâmes la rive gauche à cent cinquante ou deux cents pas de distance. La route, ravissante de pittoresque, était ombragée par des arbres magnifiques : bananiers, lataniers, mimosas, tulipiers, ravenalas, géants des tropiques qui balancent dans l'éther le plus pur leurs têtes empanachées et se rejoignent en berceau au-dessus des caravanes. Le long de leurs tiges montent, comme des lianes, des liserons et des volubilis aux feuilles larges et abondantes, aux fleurs ardentes de couleur, d'un rouge de pourpre ou d'un bleu de saphir.

» De temps en temps, un oiseau, que l'on croirait une fleur volante, passe en jetant son cri de joie, d'effroi ou de moquerie, tandis qu'un cheval regimbe, de peur de marcher sur une couleuvre levée au milieu du chemin. Et tout cela vit de cette existence végétale et animale si puissante dans l'Inde, où le roseau, en restant roseau, atteint la taille d'un peuplier, où un figuier fait à lui seul, au bout de dix ans, une forêt de baobabs, qui a ses volées de paons, ses bandes de singes, ses hordes de tigres et ses nichées de serpents.

» Nous arrivâmes, comme on avait dit, à la plantation entre neuf et dix heures; mais M. Forster, sa femme et ses enfants étaient partis la veille, tant la terreur inspirée par la tigresse était grande.

» Nous fûmes reçus comme des libérateurs. M. Forster avait donné l'ordre que l'on mît la maison tout

entière à notre disposition. Un souper homérique nous attendait, arrosé des meilleurs vins de France.

» Nous fîmes venir les nègres; mais ils ne nous donnèrent que de bien médiocres renseignements. Depuis que la tigresse avait mangé l'un d'eux, on ne pouvait plus les faire sortir de la maison.

» Ils nous dirent cependant que, si nous voulions faire une cinquantaine de pas, nous entendrions probablement les rugissements de la bête.

» Nous sortîmes, nos fusils à la main; nous étions justement à l'heure où les bêtes féroces ont l'habitude de rôder autour des plantations.

» Notre tigresse était en chasse; nous entendîmes ses rugissements, mais dans une direction opposée à celle où nous savions qu'elle avait ses petits.

» C'eût été une chance de la rencontrer; d'ailleurs, la nuit rendait cette rencontre peu sûre; nous rentrâmes et ordonnâmes que l'on nous réveillât à trois heures du matin le lendemain.

» Par bonheur, nous avions amené nos nègres avec nous. Ceux de la plantation nous firent complétement défaut. Tout ce qu'ils purent faire pour nous fut de monter avec le capitaine Tigre sur le toit de la maison et de lui indiquer à peu près où se trouvait la tigresse.

» Le capitaine redescendit. Les jungles n'avaient qu'une médiocre étendue; ils étaient, excepté du côté de la montagne, entourés de plantations.

» Nous étions en tout huit tireurs. Nous avions

douze nègres et douze chiens : six chiens anglais, six lévriers d'Afrique.

» Impossible d'entrer dans le jungle à cheval, il était trop épais pour cela ; nous en prîmes donc notre parti. Nous entrâmes dans le jungle à pied, avec chacun un nègre et un chien.

» Le nègre marchait devant moi, le chien devant le nègre ; mais, au premier aboi qu'il entendit, mon chien s'élança en avant et disparut.

» Nous marchions dans de petits chemins tracés dans l'épaisseur des jungles par des animaux sauvages ; le nègre écartait les roseaux et prévenait s'il apercevait quelque serpent.

» Tout à coup, nous entendîmes nos chiens qui donnaient de la voix tous ensemble et au même endroit.

» Cet endroit était éloigné de moi de vingt pas à peine.

» Je compris que c'était à moi qu'était réservé l'honneur de mettre à bas la tigresse.

» Le nègre, qui était habitué à cette chasse, se pencha à mon oreille et me dit :

» — La bête a été surprise sur ses petits et coiffée par les lévriers avant d'être sur pied et de prendre son parti.

» Les chiens faisaient un vacarme épouvantable.

» Je résolus, coûte que coûte, d'arriver le premier.

» J'entendis à trente pas en arrière, à peu près, la voix du capitaine.

» — Gardez-vous, criait-il, c'est la tigresse !

» Je pris le nègre par la ceinture, le tirai en arrière et passai devant lui.

» Il ne se fit pas autrement prier, et m'abandonna sa place sans réclamation.

» Mais, à trois pas de là, je m'arrêtai. J'étais en face de la tigresse. En m'apercevant, elle fit un mouvement pour s'élancer sur moi. Par bonheur, deux de nos lévriers la tenaient aux oreilles, et s'étaient collés à son corps tout en se mettant hors de son atteinte.

» Trois ou quatre autres lévriers avaient fait des prises à la peau de son cou, et à celle de ses flancs : de ses deux pattes écartées, elle protégeait deux jeunes tigres gros comme des chats sauvages qui, devinant le danger, se pelotonnaient sous son ventre.

» J'étais en face d'elle.

» Sa tête, dont la peau était tirée en arrière par la morsure des chiens, se tendait de mon côté et me montrait des dents formidables. Elle comprenait que ce n'était pas de nos chiens anglais qui aboyaient derrière elle, que ce n'était pas même des lévriers qui la coiffaient que lui venait le plus grand danger, mais que c'était du côté de l'homme, et elle oubliait abois et morsures pour me menacer. Ses yeux fauves brillaient comme deux topazes; une bave furieuse coulait le long de sa gueule, elle faisait claquer ses deux mâchoires l'une contre l'autre.

» Je rivai mon regard sur le sien.

» Je savais que, tant que l'homme a le courage de fixer son regard sur le lion, le tigre, la panthère et le

jaguar, son œil impose à l'animal, si féroce qu'il soit. Mais, si la moindre hésitation se manifeste dans le regard de l'homme, si sa prunelle vacille et se détourne, il est perdu! D'un bond, l'animal est sur lui! d'un coup de dent, l'homme est mort!

» Je pris ma carabine pour lui casser la tête. J'étais assez sûr de mon coup pour diriger une balle à son cerveau ou à son cœur; mais il me sembla que ce serait une lâcheté. Le capitaine Tigre avait raconté, la veille, l'histoire d'un Français qui avait fait, à Calcutta, le pari d'aller tuer, avec une simple baïonnette, une tigresse sur ses petits; cette histoire me revint à l'esprit et me tourmenta.

» Je rejetai ma carabine sur l'épaule, je tirai mon poignard circassien, affilé comme une aiguille, tranchant comme un rasoir. J'allai droit à la tigresse sans la perdre un instant de vue. Puis, avec la même tranquillité que si j'eusse eu affaire à un sanglier ou à un cerf, je me mis un genou en terre et lui enfonçai, jusqu'à la garde, mon poignard au défaut de l'épaule. La douleur lui fit pousser un rugissement terrible et faire un mouvement si violent, qu'il m'enleva le candjiar des mains.

» Je me jetai de côté.

» La tigresse bondit, coiffée toujours par ses deux lévriers, et s'en alla rouler avec eux à quatre pas de l'endroit où je l'avais frappée.

» J'enlevai ma carabine de mon épaule et l'armai rapidement, afin d'être prêt à tout.

» Mais les lévriers tenaient bon, le poignard aussi. La tigresse avait quatre pouces de fer dans le corps.

» Elle avait roulé deux ou trois fois sur elle-même, étranglé un lévrier, éventré l'autre d'un coup de griffe; mais les quatre autres s'étaient jetés sur elle; les six chiens anglais s'étaient mis de la partie, et, quand les autres chasseurs arrivèrent, le capitaine Tigre en tête, la tigresse avait disparu sous une montagne mouvante, hurlante et bariolée de toutes les couleurs.

» Je sentis alors quelque chose qui jouait entre mes jambes. Je regardai, c'étaient les jeunes tigres.

» J'en pris un de chaque main par la peau du cou et les élevai au-dessus de ma tête pour qu'ils ne fussent pas déchirés par les chiens.

» Le capitaine Tigre, pendant ce temps, frappait à tour de bras et à grands coups de fouet sur cette meute informe, qui semblait un animal à mille queues; les chiens s'écartèrent et finirent par laisser à découvert la tigresse expirante.

» Pendant l'agonie, le poignard était aux trois quarts sorti de sa poitrine.

» — A qui le couteau? dit le capitaine Tigre en achevant de l'ôter de la plaie.

» — A moi, capitaine, répondis-je en écartant du pied les lévriers qui voulaient sauter après les petits tigres que je tenais toujours par le cou.

» — Eh bien, mon cher compatriote, cela promet! pour un début...

» — Excusez les fautes de l'auteur, comme on dit dans les saynettes espagnoles.

— Et que sont devenus les deux petits tigres? Je m'intéresse tout particulièrement aux orphelins.

— Je les ai donnés, en passant au Caire, à Saïd-Pacha, qui m'a donné ce damas en échange.

Et Bénédict montra le sabre recourbé qu'il portait au côté.

On continua de feuilleter l'album en silence.

Une des pages représentait l'agonie de trois éléphants : un petit, deux monstrueux, avec cette légende : *Coup triple.*

— Excusez-moi, monsieur Bénédict, dit le jeune prince; mais, cette fois encore, je dois vous demander une explication?

— Monseigneur, lui dit Bénédict, il vous est arrivé, n'est-ce pas? de faire coup double sur des perdreaux, sur des lièvres, sur des chevreuils, peut-être même sur des cerfs; mais il m'était réservé, à moi, de faire coup triple et de tuer trois éléphants en quatre coups!

Kaulbach et Anderson se regardèrent.

— Que diable! dit Anderson, il dit tout cela avec une simplicité qui fait qu'il faut le croire.

— Eh! mon Dieu! répondit Bénédict, je vous dis tout cela avec la simplicité de la vérité. Votre Altesse demande à voir mes croquis, je les lui montre; elle me demande des explications, je lui en donne. Si Son Altesse veut m'en tenir quitte, je lui jure que rien ne m'est plus désagréable que de parler de moi.

— Non pas, non pas, s'écria le prince royal. Est-ce parce que nous n'avons pas applaudi à la mort de votre tigresse? Est-ce parce que nous n'avons pas crié : « Bravo! » Ce n'était guère possible. Nous étouffions. Maintenant, vos trois mastodontes ont des attitudes si comiques avec leurs pattes et leurs trompes en l'air, que je doute que le récit de leur mort puisse être aussi dramatique que le récit de la mort de la tigresse. Allons donc, seigneur Bénédict, la chasse aux éléphants !

— Je n'avais pas eu, dit Bénédict, avec un salut qui indiquait l'obéissance, je n'avais pas eu l'occasion de chasser l'éléphant dans l'Inde, et je le regrettais profondément. On ne retourne pas à Calcutta ou à Pondichéry comme on retourne à Berlin ou à Vienne. Lorsque le bateau de la Compagnie anglaise m'eut déposé à Ceylan, je résolus de m'y arrêter une quinzaine de jours !

» J'avais plusieurs lettres de recommandation, et, entre autres, pour sire George Douglas, un des cadets de cette grande maison de Douglas qui a joué un rôle dans tous les événements graves qui ont agité le trône d'Angleterre. Sir George Douglas commandait avec le grade de colonel la garnison anglaise de Ceylan.

» Je lui envoyai une lettre en le faisant prier de me recevoir le lendemain.

» La soirée était belle, je me fis servir mon thé sur une espèce de balcon, et je commençai de savourer ma liqueur favorite, en regardant des requins qui

jouaient à fleur d'eau avec l'agilité et la grâce d'éperlans ou d'ablettes dont il semblaient avoir la taille.

» On frappa à ma porte.

» — Entrez ! criai-je.

» Et je penchai ma chaise en arrière pour voir, par la fenêtre de mon balcon, qui frappait.

» Je vis un officier anglais qui entrait sur mon invitation.

» Je compris que ce ne pouvait être que sir George, et j'allai au-devant de lui.

» — Vous êtes monsieur Bénédict Turpin, monsieur? me demanda-t-il en me montrant la lettre que je venais de lui envoyer.

» De sorte qu'en homme pressé, il me faisait deux questions à la fois.

» — Oui, monsieur, et c'est moi...

» Je lui montrait la lettre du doigt.

» Il s'inclina.

» — On me dit dans cette lettre que vous êtes chasseur.

» — Passionné.

» — Alors, vous arrivez à merveille. Nous partons demain pour une grande chasse aux éléphants. Voulez-vous en être? Je vous préviens que, si vous ne venez pas avec nous, vous vous ennuierez mortellement ici, où vous ne trouverez plus personne...

— Vous acceptâtes avec enthousiasme? s'écria le jeune prince.

— Monseigneur, pour que Votre Altesse me connaisse tel que je suis, il faut que je lui dise une chose.

— Laquelle ?

— Je suis poltron.

Les trois auditeurs de Bénédict, qui ne s'attendaient pas à cet aveu, éclatèrent de rire.

— Poltron ! vous ? s'écria le jeune prince.

— Par ma foi ! je ne m'en serais pas douté, dit Anderson.

— Expliquez-nous cela, dit Kaulbach.

— Bien simplement : je suis poltron ; seulement, je suis poltron à la manière de notre roi Henri IV, qui commençait par salir ses chausses et qui, ensuite, en barbouillait le nez de ses ennemis. J'ai le tempérament bilieux et j'ai le courage de mon tempérament. A l'aspect, ou plutôt à l'annonce du danger, je commence par hésiter, trembler, puis je rougis de moi-même. Mon moral insulte mon physique ; mon âme s'en est mêlée, car elle comprend que mon honneur, c'est-à-dire une partie d'elle-même, est mêlé à la question. Elle monte sur ma bête qui regimbe inutilement. Et, une fois chevauchée par mon âme, ma bête fait des merveilles de témérité qui ébouriffent les imbéciles. — Pardon, colonel, dit en riant Bénédict, vous savez que les présents sont toujours exceptés.

» Aussi accueillis-je froidement la proposition.

» Une chasse aux éléphants ! Notez que, depuis que j'étais dans l'Inde, je ne désirais que cela.

» — Oui ! non ! — Combien de temps cela durera-t-il ?

» — Sept ou huit jours !

» — Diable ! fis-je, je ne sais pas si je pourrai.

» — Voyez, réfléchissez, dit sir George, vous avez le temps jusqu'à demain.

» Il me sembla, à l'intonation de sir George Douglas, qu'il avait lu jusqu'au fond de mon cœur et qu'il avait vu ce qui s'y passait. J'eus un moment de honte suprême.

» — Non, merci, lui dis-je, je n'ai pas besoin de réfléchir. J'y vais.

» Je pris mon mouchoir et j'essuyai la sueur qui me coulait sur le front.

» — Avez-vous vos armes ? demanda sir Georges.

» — J'ai ma carabine à balles explosibles.

» — Ah ! c'est une invention d'un de vos armuriers ?

» — Oui, Devismes.

» — En avez-vous l'habitude ?

» — Oui.

» — En avez-vous obtenu de bons résultats ?

» — Oui.

» — Prenez-la comme dernière ressource ; mais, comme arme unique, ce serait insuffisant. Quant à moi, je sais qu'avec une pareille arme, je ne répondrais pas de vous.

» — Oh ! oh !

» Je sifflai un petit air pour savoir à quel degré d'émotion ma voix cessait d'être juste.

» — Que me faut-il alors ? demandai-je.

» — Il vous faut trois carabines à deux coups, ce qu'on appelle doubles barrets.

» — Où en aurai-je ?

» — Cela me regarde.

» — Mais je succomberai sous une pareille artillerie !

» — Est-ce qu'un blanc est fait pour porter quelque chose que ce soit, dans l'Inde ? C'est l'affaire de vos nègres.

» — J'arrive, je n'en ai pas.

» — Je vous en procurerai quatre parfaitement sûrs, et vous indiquerai, pendant la route, la manière de vous en servir.

» — Alors, c'est convenu ?

» — C'est convenu.

» — A quelle heure ?

» — A six heures du matin : rendez-vous chez moi. C'est de chez moi que l'on part.

» Nous échangeâmes une poignée de main. Le colonel rentra chez lui, et je revins un peu préoccupé, achever ma tasse de thé sur ma fenêtre, et voir gambader mes requins.

» Dès la veille au soir, sir George m'avait envoyé trois *appos*, c'est-à-dire trois nègres de confiance et deux *koulis*.

» A cinq heures du matin, j'appelai mes domestiques, qui étaient entrés aussitôt et m'avaient aidé à m'habiller.

» Dans l'Inde, les domestiques se couchent comme le

sommeil les prend, sur des nattes, sur des bancs, dans les couloirs.

» On les appelle, ils secouent les oreilles et sont prêts.

» Mon cheval tout sellé m'attendait à la porte. Je sautai dessus; mon équipement complet de chasseur m'attendait chez sir George, moins ma carabine à balles explosibles, que j'avais jetée sur mes épaules.

» Nous traversâmes Colombo. Juste comme nous arrivions à la porte de sir George, six heures sonnaient et le soleil se levait.

» Il faut vous dire, monseigneur, qu'à Ceylan, le soleil est d'une ponctualité désespérante : il se lève à six heures du matin et se couche à six heures du soir. Jamais plus tôt, jamais plus tard. Seulement, il s'allume comme un éclair et s'éteint de même.

» Il n'a ni aube ni crépuscule.

» Vous vous promenez à Galeface. C'est le Prado de l'endroit. Au milieu d'une conversation, en plein soleil, arrive l'obscurité; vous avez commencé un phrase au grand jour, vous l'achevez qu'il est déjà nuit close.

» On dirait que le bon Dieu en a assez de veiller. Il éteint la lampe, et tout est fini.

» Chez sir George, chacun de nous reçut sa part d'armes et de munitions : deux de mes appos reçurent chacun une de ces carabines à deux coups dont m'avait parlé sir George; le troisième, mes munitions. — Les deux koulis furent chargés : l'un de porter des provisions de bouche, tant solides que liquides

l'autre de chasser avec un éventail de plumes de paon les mouches qui viendraient me piquer, moi ou mon cheval.

» Je vous fais grâce de la route, monseigneur, quoique la route de Colombo à Bentenne soit des plus curieuses. Mais les cinq ou six croquis que j'ai faits sur cette route, et qui précèdent le croquis *sujet*, vous renseigneront mieux sur le côté pittoresque que ne pourraient le faire toutes mes paroles.

» On ne trouve les éléphants sauvages qu'entre Bentenne et Badouia. Mais, tout le long de la route, on trouve des éléphants domestiques occupés à une besogne quelconque.

» Ces éléphants sont la terreur des chevaux.

» A quelques lieues avant d'arriver à Bentenne, mon cheval faillit me désarçonner, se cabra, fit des écarts de la tête à la queue et finalement refusa d'aller plus loin. — A vingt pas de là, la route faisait un coude. — Je sautai à bas de mon cheval que j'abandonnai à mon koulis, et, le fusil à la main, je tournai l'angle du chemin.

» J'avais, à cent pas devant moi, un éléphant cantonnier occupé à réparer la route : il traînait, de son pas tranquille et régulier, un de ces immenses cylindres de fer employés chez nous à niveler le cailloutis des boulevards ou des allées des jardins publics. Il eût fallu huit ou dix chevaux pour traîner la lourde machine; lui, la traînait en se promenant, balançant nonchalamment sa trompe de droite à gauche et sans

paraître s'apercevoir qu'il fût attelé à quelque chose.

» Un autre éléphant, guidé par son cornac, roulait des pierres taillées en bloc et les alignait au bord d'un précipice dont il était occupé à faire le parapet...

Le prince royal regarda le colonel Anderson d'un air de doute.

— Mon prince, lui dit le colonel, si rare qu'il soit de voir un éléphant maçon et un éléphant cantonnier, je dois dire que, dans l'Inde, on rencontre à chaque pas ces animaux occupés à des tâches humaines. C'est à Bombay particulièrement que je les ai vus appliqués à ces sortes de travaux. On les emploie aux chantiers de bois, de six heures du matin à six heures du soir, à empiler les uns sur les autres des troncs d'arbres de toute sorte de grosseur. Pour mettre ces troncs d'arbres à leur place, il faudrait, ou la force de vingt-cinq hommes ou celle d'une machine. L'éléphant prend le tronc d'arbre avec sa trompe, le lève comme un fétu de paille, le pose à sa place sur un signe de son cornac, soit à gauche, soit à droite, soit à l'avant ou l'arrière. Pendant six heures le matin, pendant cinq heures le soir, il travaille, faisant à lui seul la besogne de cinquante hommes, à peu près. A midi et à six heures, il mange; à une heure, il se remet au travail; à sept heures, il se couche.

» Mais, dès que sonne le premier coup de midi ou le premier coup de six heures, l'éléphant s'arrête, et rien au monde, ni menaces ni caresses, ne saurait le faire travailler. S'il va lever son fardeau, il ne le

lève pas; s'il l'a levé aux trois quarts ou à moitié, il le repose par terre.

» Le lendemain, si c'est le soir, une heure après, si c'est à midi, il reprendra le même morceau de bois, jamais un autre, et il le mettra à la place où il devait le mettre la veille ou une heure auparavant. — Pardon, je m'aperçois que je coupe la parole à M. Bénédict.

Bénédict salua.

— Arrivés à Bentenne, continua-t-il, les voyageurs laissent les chevaux et s'enfoncent dans les jungles : un petit travail bien agréable, allez ! une petite route charmante, qu'on est obligé de se frayer chacun de son côté à grands coups de couteau de chasse.

» L'endroit où nous devions commencer à nous livrer à ce travail nous avait été indiqué par des nègres envoyés trois jours à l'avance, et qui avaient découvert la trace d'un troupeau d'éléphants.

» Seulement, il y avait quelque chose comme une lieue à faire en se frayant un chemin à travers les jungles.

» Des bandes de faisans dorés se soulevaient à nos pieds et fuyaient par troupes devant nous, au nombre de vingt ou vingt-cinq chacune.

» Je demandai la permission de charger un de mes fusils à petit plomb pour tuer deux ou trois de ces merveilleux oiseaux. La permission me fut refusée, mon coup de fusil pouvant donner l'éveil aux éléphants.

» Sir George ne cessait de nous recommander de

faire le moins de bruit possible, et, si nous parlions, de nous parler tout bas.

» Après deux heures d'un effrayant travail de pionniers, nous arrivâmes à un espace rond, du double à peu près d'un cirque ordinaire; il était visible que cet espace venait d'être abandonné par les éléphants.

» Sur cent pas de diamètre à peu près, arbres de fer, talipots, bananiers, ravenalas, étaient couchés comme le blé sur l'aire; la gigantesque moisson était écrasée, broyée, presque foulée aux pieds. Le troupeau de cososses avait fait litière avec des arbres de cinquante pieds de haut.

» A partir de ce cercle, deux sillons immenses, pareils à deux tunnels de trente pieds de large et de quinze pieds de haut chacun, étaient ouverts dans le jungle.

» La troupe, séparée en deux bandes, s'était éloignée de deux côtés différents. Je restai stupéfié, je l'avoue, d'une pareille puissance de destruction et je me demandai avec épouvante à quoi pensait l'homme, ce pygmée dont le pas fait à peine ployer une herbe qui se redresse quand il a passé, en voulant attaquer dans leurs forts des monstres qui, sous leur poids, plient des forêts, lesquelles, une fois pliées, ne se relèvent plus!

» Arrivé là, sir George nous fit mettre en cercle, et, s'adressant particulièrement à moi qui, pour la première fois, assistais à une chasse de ce genre, il nous fit les recommandations suivantes, que j'écoutai et que

j'entendis avec un tintement d'oreilles qui me disait à moi-même que mon sang n'était pas tout à fait dans son état de calme ordinaire.

» Sir George avait tué, depuis vingt ans qu'il habitait Ceylan, cinq ou six cents éléphants. Depuis cinq cents, il ne comptait plus...

— Est-ce qu'il vous a dit, demanda Anderson, ce qui lui était arrivé avec le cinq centième?

— Non.

— Eh bien, il avait commis l'imprudence de décharger ses deux coups sur un petit éléphant de sept ou huit mois; chargé par la mère, il s'était retourné pour reprendre son second fusil, mais son nègre, pris de peur, s'était sauvé en l'emportant.

» Il n'eut même pas le temps de penser à fuir, l'éléphant l'enveloppa de sa trompe et l'enleva à douze pieds de terre; heureusement pour lui, grâce à la position élevée que lui faisait ainsi l'éléphant, ses compagnons eurent la facilité et le temps de faire une décharge sur l'animal.

» En un instant, sir George avait tiré son couteau de chasse et sciait de son mieux la trompe de l'éléphant. Furieux de douleur, l'éléphant jeta sir George à vingt pas de lui, et vint tête baissée contre le gros des chasseurs, qui, d'une seconde décharge, l'abattit.

» Sir George faillit mourir de sa chute d'abord, ensuite du nœud momentané que la trompe lui avait fait autour des flancs. Il fut plus d'un mois haletant et sans pouvoir arriver au bout de sa respiration.

— Alors, je ne m'étonne plus, dit Bénédict, que la première recommandation qu'il m'ait faite ait été de ne jamais tirer sur un petit. La seconde était de ne pas tirer sur les éléphants blancs, ni sur les éléphants à défenses, à cause de la grande position et de la haute dignité indiquées par ces armes et cette couleur.

» Tout éléphant à défenses est roi. Tout éléphant blanc est dieu!

» Les éléphants ont au milieu du front une légère dépression. C'est dans le diamètre de cette dépression, large comme le fond d'un chapeau, qu'il s'agit de loger la balle.

» Si l'on réussit, il arrive parfois que l'animal tombe raide mort. Si on le blesse simplement, il revient invariablement sur celui qui l'a tiré, le reconnaissant, fût-il au milieu de vingt chasseurs, et les vingt chasseurs eussent-ils tiré à la fois.

» Dans ce cas, il faut le laisser revenir, bondir de côté quand il n'est plus qu'à trois ou quatre pas de soi, et lui envoyer, au moment où il passe emporté par la rapidité de sa course, une seconde balle dans l'oreille.

» Au dire de sir George, qui avait fait quatre ou cinq cents fois ce genre d'évolutions, rien n'était au monde plus facile.

» Je l'écoutais avec une attention assez soutenue pour qu'il me dit en souriant :

» — Monsieur Bénédict, ai-je besoin de vous redire ces instructions une seconde fois?

» — Inutile, lui répondis-je, et vous allez en juger.

» Et, comme mon moral avait eu le temps de prendre le dessus sur mon physique, que mon âme était bien carrément à cheval sur ma bête, j'étais bien résolu, s'il y avait dans la troupe, soit un jeune éléphant à défenses, soit un éléphant blanc, à tirer dessus.

» Seulement, je ne dis rien, voulant lui ménager la surprise.

» A peine sir George avait-il terminé ses instructions et avais-je promis de m'y conformer, que nous entendîmes de grands cris. C'étaient nos rabatteurs qui, ayant retourné les éléphants, essayaient de les déterminer à fuir en hurlant comme des damnés.

» On dit que l'éléphant est mélomane; je le croirais assez à la largeur de ses oreilles. L'horrible charivari que faisaient nos nègres dut être pour beaucoup dans la décision qu'ils parurent prendre subitement de venir le plus vite possible vers nous, qui gardions, au contraire, le silence le plus absolu.

» Tout à coup, nous entendîmes comme le roulement de dix tonnerres et nous sentîmes la terre trembler, frissonner, bondir en quelque sorte sous nos pieds.

» Une vingtaine d'éléphants venaient au grand trot par l'un des deux tunnels, trois seulement par l'autre : la femelle, son mâle, un petit.

» — Sir George, criai-je en anglais, je vous laisse la bande, à vous et à ces messieurs; mais je demande qu'on me laisse ces trois-là à moi tout seul!

» Puis, me tournant vers mes appos :

» — Allons, vous autres, avec moi!

» J'aurais pu, comme je voyais faire aux autres chasseurs, chercher un abri derière quelque arbre. Je me plantai au beau milieu du chemin.

» Deux de mes nègres tremblaient de tout leur corps, et passaient insensiblement du noir d'ébène au gris de souris.

» Un seul paraissait déterminé.

» — Que ceux qui ont peur s'en aillent ! leur criai-je.

» Deux ne répondirent pas; seulement, ils regardaient avec une terreur croissante les trois éléphants, qui n'étaient plus qu'à une centaine de pas de nous.

» Le troisième me dit assez crânement :

» — Moi, je reste !

» — Eh bien, lui dis-je, prends d'une main un fusil, de l'autre ma carabine que voici. Tiens-toi prêt à me les passer tout armés au fur et à mesure que j'en aurai besoin.

» Son camarade lui donna son fusil et se sauva; l'autre, des mains duquel j'avais pris celui que je tenais, imita son exemple et le suivit.

» Quant à moi, j'avais les yeux fixés sur les trois colosses qui s'avançaient de front contre moi, tenant toute la largeur du tunnel; ils me semblaient de véritables mastodontes.

» Le petit marchait au grand trot entre son père et sa mère; je jugeai que, pour celui-là, ma carabine suffisait; je rendis à mon nègre le gros fusil à deux coups, que je lui recommandai de tenir à ma portée, et repris ma carabine.

» Les trois monstres n'étaient plus qu'à trente pas de moi.

» J'ajustai le petit; à vingt pas, je fis feu. Le petit s'arrêta court, chancela comme s'il était ivre et tomba foudroyé. La balle explosible avait éclaté dans son cerveau.

» La femelle jeta un cri, un cri déchirant et menaçant tout à la fois, un cri de mère, et s'arrêta pour essayer de relever son petit avec sa trompe.

» J'avais jeté ma carabine et repris mon fusil double.

» Le mâle fondit sur moi.

» A six pas, je lui logeai une balle juste au milieu du front. Emporté par sa course, il me dépassa.

» D'un bond, je m'étais jeté à six pas de sa route, prêt à tirer sur lui au premier mouvement hostile qu'il ferait. Mais, en essayant de revenir sur moi, l'animal butta et tomba sur ses deux genoux. Quoique j'eusse vu dans son œil que j'avais peu de chose à craindre de lui, pour utiliser la balle qui restait dans mon fusil, et surtout pour qu'il ne vînt pas me déranger dans le duel que j'allais avoir avec son épouse, je lui envoyai ma dernière balle dans l'oreille.

» Sa croupe, qui était encore levée, s'abattit lourdement! il essaya de pousser un cri; terrible au commencement, ce cri finit par expirer comme un soupir.

» Ce fut alors seulement et en entendant ce cri que la femelle abandonna son petit à l'agonie et se retourna vers moi.

» L'envie me prit alors de faire un essai: c'était de

ne pas même profiter de l'avantage qu'elle m'offrait en me présentant le front. Quand elle ne fut plus qu'à quatre pas de moi, je bondis de côté au moment où elle passait; je lui lâchai à bout portant mon coup de fusil dans l'oreille. Plomb, papier, poudre, tout y passa. Sa tête parut éclater.

» Elle alla, en poussant un cri lamentable, s'abattre sur le mâle.

» — Ma foi, dis-je, que chacun en fasse autant! Trois éléphants en quatre coups, c'est joli!

» Et, m'asseyant sur le petit éléphant, qui était de la taille d'un bœuf, je battis mon briquet et j'allumai mon cigare!

» Je n'ai pas besoin de vous dire que je fus le roi de la chasse. J'eus, comme les empereurs romains, les honneurs du triomphe. Sir George ne regretta qu'une chose, c'est que nous n'eussions pas quelque éléphant vivant sur lequel je pusse faire ma rentrée à Colombo.

» Nous rapportâmes cinq queues d'éléphants : une fois qu'ils sont morts, c'est tout ce que l'on veut d'eux.

» J'en rapportais trois pour ma part.

» Un nègre fut écrasé sous les pieds d'un éléphant, un autre fut jeté en l'air à toute volée et se brisa en deux contre un arbre.

» Pas un de nous ne reçut la moindre égratignure.

» Je me rappelai avoir lu dans les voyages de Levaillant en Afrique que le pied d'éléphant cuit sous la cendre était un des mets les plus savoureux qui se puissent manger; je fis couper par mes nègres les

deux pieds du petit éléphant que je venais de tuer.

» Je suivis la recette indiquée par l'illustre voyageur, c'est-à-dire que je les enveloppai dans des feuilles de palmier avec du sel et du poivre ; je les ficelai avec du fil de fer et je les mis, feu dessus, feu dessous, dans un trou creusé en terre.

» Était-ce l'appétit ? était-ce l'étrangeté du fait ? les deux pieds nous parurent excellents, et nous regrettâmes, tandis que nous avions les autres à notre disposition, de les avoir laissés à leurs propriétaires.

En ce moment, la porte s'ouvrit, un valet de pied annonça :

— Son Altesse royale est servie !

Et l'on passa dans la salle à manger.

XIII

Les serpents jaunes

Nous devons avouer que le déjeuner manquait de pieds d'éléphants, mais n'en était pas moins un déjeuner de prince, — somptueux sans prodigalité.

Le prince royal était ravi, il ne rêvait que chasses au tigre et à l'éléphant et ne regrettait qu'une chose, c'était de ne pas être un simple particulier pour pouvoir partir le lendemain pour l'Inde, l'Afrique ou l'Amérique.

Il fallut passer en revue tout le reste des voyages : les combats avec les pirates au détroit de Malacca, les

rencontres avec les Tchetchens et les Lesdiens au Caucase, et, à chaque lutte nouvelle racontée par Bénédict avec la même simplicité, le prince Ernest applaudissait avec le même enthousiasme et le même entrain.

— Et vous dites qu'au milieu de ces chasses, de ces rencontres et de ces combats, il vous arrivait parfois d'avoir peur? demanda le prince Ernest.

— Très-certainement, mon prince, souvent même.

— Racontez-nous une de vos peurs, la plus terrible.

— Oh! dit Bénédict, je n'aurai pas à chercher longtemps.

— Nous écoutons.

— Je visitais Djeddah, sur la mer Rouge, lorsqu'en traversant une de ses rues, je vis, vêtu d'un costume moitié européen, moitié indigène, un homme que je reconnus pour un Français. Il avait, en effet, le fez et le cafetan égyptiens, des brayes bretonnes et des guêtres de cuir serrées par-dessus.

» J'allai à lui, je lui adressai la parole; je ne me trompais point : c'était le fameux chasseur Vayssières, qui, depuis sept ans, vivait en Abyssinie des peaux de tigres et des dents d'éléphants, produits de ses chasses.

» Il venait de recevoir à Djeddah une des carabines à balles explosibles de Devisme, que celui-ci lui adressait en le priant d'en faire l'essai sur les hippopotames et les éléphants. A la carabine étaient jointes cent balles explosibles.

» Il venait en même temps à Djeddah renouveler sa provision de poudre et de plomb.

» Au bout de quelques paroles échangées, il était convenu que j'expédierais tout mon bagage chez M. Eymerat, notre consul à Suez, et que j'irais passer avec Vayssières quinze jours en Abyssinie.

» Ce n'était pas difficile, il n'y avait que la mer Rouge à traverser. En quinze ou dix-huit heures, des chameaux nous conduiraient à l'établissement nomade de Vayssières. Le lendemain soir, nous étions à Massouah.

» A Massouah, en effet, nous trouvâmes des chameaux et un guide qui nous conduisit à l'un de ces cours d'eau qui font la source de l'Albarah.

» Nous trouvâmes là une tente et deux nègres : c'étaient la tente et les nègres de Vayssières. — Il y avait déjà huit ou dix ans que, fatigué de tous les petits bruits de notre Europe, il avait quitté la France et était allé chercher sur les bords du Nil le silence et la vie libre.

» Dès le lendemain de notre arrivée, nous nous mîmes en chasse. La veille, il m'avait donné les divers conseils que l'on donne à un nouveau venu.

» Sous le 12e ou 13e degré de latitude où nous étions, dans des forêts regorgeant de gibier comme celles qui bordent les sources de l'Albarah, ce n'étaient point les animaux féroces, lions, tigres et panthères qui étaient le plus à craindre ; n'ayant qu'à étendre la griffe pour se procurer, en gazelles, daims, cerfs, les repas les plus succulents, ils attaquaient rarement l'homme, et même, attaqués par

l'homme, ils fuyaient plutôt qu'ils ne cherchaient un combat inutile.

» Non, ce qu'il y avait à craindre, c'était cette chaleur de 40 degrés, et ces sources humides regorgeant de poisons ; c'était toute la tribu des ophidiens, le cobra, le cafrello, le céraste, l'aspic et surtout un petit serpent jaune avec une ligne noire sur le corps voyageant par milliers comme la *bombix processionaria* d'Europe et dont la blessure était mortelle.

» Vaissyères ajoutait que l'on se faisait d'ailleurs, de tout cela une idée fort exagérée ; que, depuis huit ou dix ans qu'il vivait au milieu des lions, des tigres, des panthères et des reptiles de toute espèce, il ne lui avait jamais été fait par tous ces entameurs de peau la moindre égratignure.

» Et, sur ce, nous nous étions mis en chasse ayant, outre nos trompettes de rappel, cinq ou six points de repère à l'aide desquels nous pouvions retrouver notre tente. Je laisse de côté toutes nos chasses en Abyssinie, qui n'eurent rien d'autrement remarquable. Je tuai un lion, deux ou trois panthères et une multitude de petites gazelles de la grosseur d'un agneau que la mère venait de mettre bas, mais ravissantes d'élégance et de légèreté.

» Le troisième ou quatrième jour, je cassai la cuisse à l'une de ces charmantes petites bêtes, et, m'abstenant, je ne sais pourquoi, de lui envoyer mon second coup, je me mis à courir après elle. C'était dans des espèces de bruyères où je ne la perdais pas de vue.

De sorte que je me mis à courir après elle, espérant la prendre vivante.

» Cet exercice dura une demi-heure à peu près, jusqu'à ce que je la perdisse de vue dans un pli de terrain, où je cherchai vainement sa trace. Au bout de cette demi-heure de course, la soif m'avait pris à la gorge, et je sentais, maintenant que j'étais arrêté, ce que je n'avais pas senti tant qu'avait duré la course ; je sentais, dis-je, une douloureuse pulsation d'artères battre sur mes tempes comme un double marteau.

» Je devais être à un quart de lieue à peine de notre tente, et j'étais à peu près certain de n'en être séparé que par un petit bois d'athel et de soude. — Au delà de ce petit bois, une ligne d'arbres plus verts que les autres, et particulièrement de mimosas, m'indiquait le lit du torrent.

» Tout cela était sombre. Le sol était une espèce de marais humide et glissant ; on eût dit que, dans ces contrées, où si rarement tombe une goutte d'eau, il avait plu la veille. J'étais entouré d'une masse de feuillées qui m'empêchaient de voir à mes pieds. A chaque instant, je devais ou briser des branches qui me fouettaient le visage, ou écarter des deux mains, comme un nageur fait de l'eau, la masse de feuillages qui m'entourait ; vingt fois, je regardai en arrière avec l'intention de rebrousser chemin, mais il n'y avait pas plus de difficultés à aller en avant qu'en arrière. Je résolus donc de pousser droit devant moi à tout hasard.

» J'atteignis enfin une espèce de clairière où je respirai. C'était un petit monticule, grâce auquel ma tête était parvenue à dominer la forêt rachitique; mais, à vingt pas de là, le sol s'abaissait de nouveau, et je me retrouvai forcé de chercher mon chemin dans ce ténébreux dédale où maintenant il me semblait tout autour de moi entendre passer des bruits étranges, des froissements inouïs.

» Cette dernière préoccupation devint un problème, auquel ne tarda point à me donner une solution terrible la vue d'une sorte de spirale qui se roulait et se déroulait au bout d'une branche à quelques centimétres de mon visage. Ce n'était autre chose qu'un serpent de deux pieds de long, dont le corps grêle, d'un jaune feuille morte, était marqué d'un filet noir tout le long de l'épine dorsale. C'était justement celui dont Vaysières m'avait recommandé de me garantir et dont, en quelques heures, la morsure tue l'homme le plus vigoureux.

» Je me rejetai en arrière, mais je sentis quelque chose de vivant qui effleurait mes cheveux; je demeurai alors immobile et me contentai de tourner la tête à droite, à gauche, et de la renverser en arrière. Je reconnus qu'à mes pieds, sur ma tête, autour de moi, de tous les côtés, sur chaque arbre, sur chaque branche, grouillaient des milliers de ces reptiles, les uns enroulés et immobiles, les autres promenant lentement toute la longueur de leur corps sous un rayon de soleil qui filtrait dans le feuillage.

» De là le froissement que j'avais entendu.

» Pendant quelques instants, je subis quelque chose de l'effet attribué à la tête de Méduse : j'étais complétement paralysé par la peur. Je cherchai de tous côtés un passage libre par où fuir; mais, en attendant, il me semblait que mes pieds prenaient racine dans le sol sur lequel je n'osais faire un pas de peur de mettre le pied sur l'un de ces terribles animaux. Notez que justement, ce jour-là, j'étais vêtu du costume du pays, consistant en un caleçon et en un couari. Mes pieds, mes jambes, ma poitrine, mes bras, étaient nus!

» Cependant, il fallait prendre un parti; rester était impossible: il pleuvait littéralement des serpents autour de moi, et c'était un miracle qu'il ne m'en fût pas tombé encore quelqu'un sur la tête ou dans la poitrine. Je me fis aussi petit que je pus pour ne pas frôler le moindre rameau, je ramassai lentement les plis de la longue toile jetée sur mes épaules, plis dans lesquels je craignais d'enfermer un serpent; puis, mesurant de l'œil toutes les issues ouvertes autour de moi, je me mis en route. Tantôt j'allais à quatre pattes, tantôt courbé jusqu'à terre. De temps en temps, il me fallait abattre avec la baguette de mon fusil un de ces reptiles qui me barrait le passage, ou bondir au-dessus de quelque tronc de tamarin couché sur le sol, et du creux duquel je voyais sortir des têtes de serpents comme on voit des têtes d'oiseaux sortir de leur nid.

» A chaque pas, je devais calculer le pas suivant, et eux cependant jouaient en s'enroulant les uns aux au-

tres avec un frémissement sinistre et un petit sifflement par lequel ils semblaient témoigner du plaisir qu'ils éprouvaient de se chauffer au soleil. Ce froissement, ce sifflement, je les entends encore, et ils font courir sur mon cœur un frisson d'horreur indicible.

» Cela dura cinq minutes, cinq ans, cinq siècles. Le temps n'a plus de mesure dans de pareils moments. Enfin je mis le pied sur un terrain libre, et je m'élançai comme un fou à travers les halliers que j'avais eu tant de peine à franchir ou à traverser tout à l'heure; en quelques bonds, je me trouvai sur le sable du torrent, à dix pas de ma tente...

Les convives du prince Ernest étaient encore tout frissonnants du récit de Bénédict, et partageaient la peur qu'il avait éprouvée, lorsque, à travers les portes de glace d'une galerie, on vit venir de loin le roi; il avait la main appuyée au bras de son aide de camp, M. de Wedel, et marchait d'un pas aussi ferme, aussi sûr que s'il voyait clair. Il baissait la tête et causait.

Il entra dans la salle à manger sans se faire annoncer. Les quatre convives le reçurent debout.

— Ne vous dérangez pas, messieurs, dit-il; je viens faire une visite au prince, voilà tout, lui demander si rien ne lui manque, et transmettre ses plaintes à qui de droit.

— Non, grâce à la bonté extrême de Votre Majesté, rien ne nous a manqué que votre personne. La science des hommes ne l'a pas trompée et elle a deviné M. Bé-

nédict, qui est bien le plus charmant compagnon que j'aie jamais rencontré.

— Le prince est plein d'imagination, sire, dit Bénédict en riant, et il a attaché à quelques récits sans prétention et à quelques croquis au courant du crayon une valeur qu'ils n'avaient pas.

Mais le roi, comme s'il répondait à sa propre pensée et surtout à la pensée qui l'avait conduit en face des deux jeunes gens :

— Hier, monsieur, dit-il s'adressant à Bénédict et se tournant de son côté, comme il a l'habitude de le faire lorsqu'il parle à quelqu'un, vous avez dit quelques mots d'une science à laquelle, autrefois, j'ai donné quelque attention : je veux parler de la chiromancie. Je suis entraîné, autant que la raison toutefois veut le permettre, vers les régions mystérieuses de l'esprit humain, de la nature et de la création. Mon plus grand désir serait de les voir baser sur la logique, sur la physiologie, par exemple.

— Je le sais, sire, dit en souriant Bénédict ; et voilà pourquoi hier j'ai hasardé devant Votre Majesté quelques mots de sciences occultes.

— Vous le savez ! Et comment le savez-vous ? demanda le roi.

— Je serais un pauvre chiromancien, sire, si j'avais borné mon étude à la science des mains, et si je n'avais joint celle de Lavater et de Gall à celle d'Arpentigny. J'ai donc d'un seul coup d'œil lu à la fois dans la forme de vos mains et dans celle de votre visage

ces précieuses aptitudes, clairement exprimées en phrénologie par les organes très-développés de la poésie, et ensuite de la merveillosité éclairée par la comparaison; et, si je ne trouvais, au-dessus des yeux contenant l'organe de la musique, l'amour des harmonies, c'est-à-dire des sciences naturelles, dans ce cas, sire, je serais inhabile à lire que la haute protection accordée par vous au pauvre cordonnier Lampe, le médecin botaniste naturel de Goslar, l'inventeur de la cure par les herbes, vient moins d'un sentiment de bienveillance fortuite que d'une conviction que certains hommes peuvent recevoir la révélation, et que ce n'est pas toujours aux plus haut placés que Dieu, c'est-à-dire la vérité, se révèle.

— Comment! s'écria le roi en souriant de satisfaction, vous connaissez mon pauvre Lampe?

— Oui, sire, je l'ai vu et lui ai parlé dans le café des *Eaux minérales*, à trois quarts de lieue de Goslar, où il se rend chaque jour et où il trône entouré de ses admirateurs, dont la plupart ont été guéris par lui.

— Vous avez causé avec lui? demanda le roi. N'est-ce pas que c'est un homme extraordinaire?

— Oui, sire, et je connais toute son histoire : sa vie misérable, son humble état de cordonnier, sa carrière de soldat interrompue par le sabre d'un cuirassier français qui lui fendit le crâne dans les plaines de la Champagne. Je connais ses études dans une école de botanique où il s'est présenté comme domestique afin d'en suivre les cours. J'ai admiré sa patience, j'ai cherché

à reconnaître et j'ai reconnu dans sa personnalité, et particulièrement dans ses mains, les aptitudes médicales qui ont déterminé chez un pauvre paysan sans ressources une vocation si irrésistible, qu'il a souffert, pour lui obéir, les privations dures auxquelles tout autre moins enthousiaste eût succombé.

» C'est par cette obstination, à laquelle il était phrénologiquement et chiromanciquement prédestiné, qu'il est arrivé à connaître les vertus réelles de chaque plante isolément et dans sa réunion avec d'autres de natures diverses; c'est alors qu'il est arrivé à guérir et à guérir si bien, d'abord ses pauvres voisins, puis ses amis, puis des bourgeois, puis enfin de riches seigneurs, que les médecins, qui se réservent les riches pour eux, se sont opposés à ses cures et lui ont signifié leur défense.

» Mais, alors, les gens de Goslar et des environs à vingt lieues à la ronde ont élevé de telles clameurs, qu'elles sont parvenues jusqu'à Votre Majesté. Si bien que Votre Majesté a voulu juger par elle-même, et a ordonné une enquête qui a été si favorable et si décisive, que Votre Majesté, s'en tirant par un tour de force d'esprit, a accordé à Lampe le titre de *directeur d'une maison de cures par les herbes*, qu'il a si bien dirigée que Votre Majesté, si je ne me trompe, a décoré le pauvre diable de l'ordre des Guelfes, et, faveur plus grande, qu'elle a visité l'établissement avec toute sa famille. Le mérite, sire, n'a pas eu besoin de venir à vous : vous avez été au-devant du mérite.

— Est-ce que la réputation de Lampe est déjà parvenue en France ?

— Non, sire.

— Qui donc vous a si bien renseigné ?

— Moi, d'abord, puisque j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté que je l'avais vu ; mais, auparavant, un de mes meilleurs amis, mon professeur dans cette science étrange, l'homme qui a complété par l'étude des nombres et des planètes la science frivole de d'Arpentigny ; un peintre comme moi, un admirateur de la nature comme moi, intrépide voyageur à pied comme moi, ennemi du tabac comme moi, admettant comme moi l'eau rougie, mais pas au delà, dans ses débauches de table, habile comme moi à tous les exercices de corps, et surtout à l'escrime ; parlant à peu près toutes les langues que je parle, mais surtout l'allemand comme sa propre langue...

— Attendez donc, dit le roi ; mais j'ai entendu parler de lui. C'est en 1863, je crois, qu'il est venu en Allemagne, et qu'il a fait un défi aux médecins de Leipzig. Il était suivi de sa femme, qui le secondait dans cette lutte mystérieuse du présent contre l'avenir. J'ai eu un instant l'idée de les appeler en Hanovre ; mais d'autres soins m'ont fait tourner les yeux d'un autre côté. Comment s'appelait-il ? Attendez... un nom, un nom sonore comme un froissement de cymbales.

— Desbarolles, sire.

— C'est cela. Je regrette de ne pas l'avoir vu ; mais, puisque vous voila, vous, son ami, vous un autre lui-

même; puisque vous avez deviné que j'aimais des sciences qui ouvrent pour nous un monde nouveau et qui, étendant jusqu'à l'infini les communications de cette pauvre étincelle divine que l'on appelle l'âme, en nous faisant commercer avec ces grands astres dont je ne puis plus admirer, qu'en souvenir, le spectacle splendide, rien n'est perdu, vous le voyez. Je ne me sens plus humilié de ma condition d'homme, quand je pense que ma respiration s'allie avec toutes ces respirations puissantes, dont le spectacle visible est le flux et le reflux de la mer. Vous voyez briller les astres dans le calme des nuits; il me semble que j'entends la mélodie de leurs accords tournant sur leurs bases si bien indiquées par le divin Pythagore, et qui m'arrive distincte à moi, dévoué à ma méditation. Je suis tout fier de penser que, moi qui suis au point culminant de la société humaine, j'ai au-dessus de moi des êtres intermédiaires à nature d'ange sans doute portant la chaîne électrique, immense, sans bornes, qui nous met en contact, non-seulement avec ce système planétaire dont le soleil est le centre, mais avec tous les mondes, mais avec tous les soleils.

» Je ne dis point, continua Georges V en souriant, de ces choses-là en plein conseil. J'aurais bientôt la réputation d'un roi rêveur, la plus mauvaise réputation pour un roi. Mais je le dis à vous, qui êtes un rêveur comme moi; — donc, à vous, et à vous seul, je dis : Oui, je crois aux attractions célestes, pendant notre misérable passage sur la terre; je crois que chacun

apporte avec lui, dans cet écrin précieux qu'on appelle le crâne, sa destinée qu'il peut combattre, mais qui l'entraîne, bien qu'il puisse en modérer la vitesse, vers la fortune, la réussite ou le malheur.

» Et je parle avec conviction, parce que j'ai déjà eu des preuves. Quand j'étais jeune homme, une bohémienne m'a pris une fois la main dans une de mes promenades solitaires et m'a annoncé des faits qui se sont réalisés. — Je désire vivement vous croire, mais non comme un insensé. Je serais désireux d'avoir des preuves, mais il me faut des preuves. Pouvez-vous, à la simple inspection de ma main, lire dans mon passé ce que la bohémienne avait lu dans mon avenir ? Dites, le pouvez-vous, ou sincèrement croyez-vous le pouvoir ?

— Oui, sire, et, par d'autres calculs, la science vous dira ce que vous a dit l'intuition ou la tradition peut-être.

—Eh bien, donc, dit le roi en étendant la main, lisez, je vous prie.

XIV

Ce qu'on lit dans une main royale

Le roi tendit la main.

— Sire, dit Bénédict, je ne sais si je dois me hasarder... ?

— A quoi? demanda le roi.

— Si j'y lisais des choses menaçantes ?

— Nous sommes dans des jours de bouleversements tels, que jamais les prédictions, si terribles qu'elles puissent être, n'atteindront la réalité. Que me prédiriez-vous de si terrible? La perte de mon royaume? J'ai perdu plus que la possession d'un royaume en perdant la vue du soleil, du ciel, de la terre et de la mer... Prenez donc, et dites ce que vous verrez.

— Tout?

— Tout. En supposant des malheurs, ne vaut-il pas mieux les connaître que de les voir tomber sur nous à l'improviste?

Bénédict s'inclina sur la main du roi Georges au point de la toucher presque avec les lèvres.

— Main véritablement royale, dit-il après avoir jeté un simple coup d'œil dessus, main bienfaisante, main artistique.

— Je ne vous demande point de compliment, monsieur, dit en riant le roi.

— Voyez donc, mon cher maître, dit Bénédict en s'adressant à Kaulbach, combien le mont d'Apollon, là, sous l'annulaire, est développé! C'est Apollon qui donne le goût des arts, c'est lui qui donne l'intelligence, c'est lui qui donne tout ce qui brille et fait briller. C'est lui qui donne l'espoir d'un nom immortel, le calme de l'âme, la sympathie qui fait aimer. Voyez le mont de Mars, représenté par la partie opposée au pouce : c'est lui qui donne le double courage civil et militaire, le calme, le sang-froid dans le danger, la résignation, la fierté, le dévouement, la résolution et la force de résis-

tance. Par malheur, Saturne est contre nous. Saturne nous menace.—Vous le savez, sire, Saturne, c'est la fatalité. Or, je dois le dire, non-seulement les lignes de Saturne ne sont point favorables, mais elles sont néfastes.

Ici, Bénédict releva la tête et dit en jetant sur le roi un regard plein de respect et de sympathie :

— Je pourrais, sire, en continuant plus intimement encore, révéler votre caractère jusque dans ses replis les plus secrets. Je pourrais vous dérouler une à une toutes vos aptitudes dans les moindres nuances; mais j'aime mieux passer tout de suite à des faits importants. A douze ans, Votre Majesté a fait une maladie grave...

— C'est vrai, dit le roi.

— A dix-neuf ans, une ligne fatale s'étend à la fois vers le cerveau et vers le mont du Soleil, une attaque nerveuse d'un côté; de l'autre, quelque chose de semblable à la mort, mais pas la mort, une éclipse ! Pis que cela : — l'éclipse est momentanée! — une nuit!

— La bohémienne m'avait dit littéralement comme vous, quelque chose qui ressemble à la mort, mais pas la mort. C'est, en effet, à dix-neuf ans que j'ai beaucoup souffert.

— Attendez! là, sire, sur Jupiter un rayonnement merveilleux : une des plus hautes positions de la fortune humaine, — vers trente-neuf ans.

— Encore les paroles de la bohémienne. A trente-neuf ans, en effet, je devins roi.

— J'ignorais ces deux époques précises, dit Bénédict; mais on pourrait supposer que je les connaissais. Cherchons un fait que je doive ignorer. Ah! je vois! Oui, c'est bien cela! une terreur affreuse, un accident causé par l'eau... Qu'est-ce? une barque en danger? Est-ce une tempête examinée de la rive? le naufrage imminent d'un navire qui renferme un objet aimé? Il y a là terreur affreuse, mais seulement terreur; car une préservation est tracée près de la ligne fatale. A coup sûr, Votre Majesté a éprouvé une terrible crainte pour la vie d'une personne qu'elle aime profondément.

— Entendez-vous cela, Ernest? dit le roi s'adressant à son fils.

— Oh! mon père! dit le jeune prince en jetant ses bras autour du cou du roi.

Puis, à Bénédict :

— Oui, oui, il a eu une grande peur, pauvre père! Imaginez-vous que je me baignais dans la mer à Nordenay. Je nage assez bien; mais, sans y songer, je m'étais laissé entraîner par le courant, et, ma foi, j'allais disparaître quand j'ai eu la chance de m'accrocher au bras d'un brave pêcheur qui venait à mon secours. Une seconde de plus, tout était fini.

— Et j'étais là, dit le roi; je ne pouvais qu'entendre ses cris, j'étendais les bras vers lui : voilà tout! Glocester offrait son royaume pour un cheval; moi, j'aurais bien donné ma couronne pour un rayon de lumière. Ne pensons plus à cela, tous les malheurs à

venir réunis ne sont pas plus terribles que l'ombre de ce malheur qui n'est pas arrivé.

— Ainsi, sire ?... dit Bénédict.

— Ainsi je suis convaincu, dit le roi, je n'ai pas besoin d'autres preuves; passons donc à l'avenir.

Bénédict avait regardé avec attention dans la main du roi, il hésita un moment et demanda une loupe pour mieux voir.

On lui donna l'objet demandé.

— Sire, dit-il, vous allez être entraîné dans une grande guerre. Un de vos plus proches, non-seulement vous trahira, mais vous dépouillera; et, cependant, voyez, monseigneur ! dit-il au prince royal, la ligne du Soleil présage une victoire, mais une victoire creuse, inutile, sans résultat.

— Et puis ? demanda le roi.

— Oh ! sire, que de choses dans cette main-là !

— Bonnes, ou mauvaises ?

— Vous m'avez dit de ne rien vous cacher, sire.

— Et je vous le répète. Donc, cette victoire?...

— Cette victoire, je l'ai dit à Votre Majesté, n'amène rien. Voici la ligne du Soleil brisée au-dessus de la ligne de tête par une ligne partie de Mars qui coupe aussi le mont de Jupiter.

— Ce qui annonce ?

— Un renversement. Et cependant..., non, fit Bénédict en essayant d'arracher à cette main royale ses plus mystérieux secrets; et cependant, ce n'est pas le dernier mot de votre destinée. Voyez la ligne du Soleil

qui, après sa brisure, reprend, monte jusqu'à l'annulaire et s'arrête au commencement du doigt. Et puis voyez encore au-dessus une ligne transversale sur Jupiter, une ligne droite, creuse comme un sillon, terminée par une étoile, comme un sceptre est terminé par un diamant.

— Ce qui veut dire ?

— Restauration.

— Alors, selon vous, je perdrai le trône et le reconquerrai ?

Bénédict se tourna vers le prince royal.

— Votre main, s'il vous plaît, monseigneur.

Le prince royal lui donna sa main.

— Après l'âge de quarante ans, monseigneur, la ligne de vie envoie un rameau vers la ligne du Soleil. A cette époque, vous monterez sur le trône. Voilà tout ce que je puis vous dire. Or, si vous montez sur le trône, prince, c'est que le roi votre père ou y sera remonté, ou n'en sera pas descendu.

Le roi resta un moment sans parole, la tête appuyée sur sa main gauche ; il semblait regarder fixement devant lui, comme un homme absorbé par une grande idée.

— Je ne puis vous dire, monsieur, reprit-il après une pause pendant laquelle tout le monde garda le plus profond silence, je ne puis vous dire combien m'intéresse cette science inconnue. Vous m'avez raconté le passé avec de surprenants détails ; pourquoi ne m'annonceriez-vous pas l'avenir ? Le nuage est le

même pour le voyant et toujours aussi épais, soit qu'il représente l'avenir, soit qu'il représente le passé. La Providence, par des moyens naturels, a-t-elle donc permis que chacun pût reconnaître sa destinée à l'avance, comme le lutteur de l'ancienne Grèce pouvait calculer des yeux la force de l'athlète qu'il allait combattre dans le cirque, et cherchait déjà par avance le moyen d'éviter ses étreintes et d'arriver au triomphe?

Puis, après un autre silence de quelques secondes :

— Ce serait justice, ce serait raisonnable, dit-il, après tout; car il est impossible que la Providence, qui annonce l'orage par les nuages qui s'amoncellent et par la foudre qui gronde, afin que chacun cherche un abri contre le tonnerre, n'ait point indiqué à l'homme, et surtout à l'homme placé au sommet de la société, l'approche des orages de la vie.— Oui, cette science est vraie, par cela même qu'elle est nécessaire et qu'elle a manqué jusqu'ici, inconnue qu'elle était, comme une preuve de l'harmonie dans la création et de la logique dans la miséricorde divine.

Puis, redescendant des hauteurs où son esprit l'avait emporté :

— Comment votre maître en chiromancie, demanda-t-il à Bénédict, en est-il arrivé là? Est-ce par une aptitude particulière ou bien est-ce par hasard? Rien ne m'intéresse comme de remonter aux sources. Le hasard peut avoir été son seul guide; mais nous savons qu'il y a toujours un guide quelconque qui conduit le hasard.

— Sire, dans un voyage qu'il fit à pied en Espagne, et dans lequel il se trouvait presque constamment avec des bohémiens, qu'il recherchait comme artiste, pour le pittoresque de leurs costumes, il vit ces hommes du désert et de la montagne dire à des citadins la bonne aventure lue dans leurs mains ; il conçut dès lors une vague idée de pouvoir expliquer ces révélations et de leur donner un côté estimable par l'étude des rapports, des formes du corps avec les instincts et les passions. Cette idée vague depuis ne le quitta jamais plus. Et, comme une idée dominante est magnétique, qu'elle a la force centripète, qu'elle attire autour d'elle, comme l'aimant les parcelles de fer, tout ce qui peut la servir et aider à son essor, en arrivant à Paris, la Providence le mit en rapport avec un homme du monde qui avait instinctivement découvert un système qui reposait justement sur la révélation des instincts par la forme des mains.

» Cet homme du monde se nommait le capitaine d'Arpentigny ; mais le système tirait simplement ses conséquences des formes extérieures de la main. Mon ami comprit tout de suite les incertitudes et le peu d'étendue de ce système. Si la forme extérieure devait représenter les instincts, la paume et l'interieur de la main où réside le sens du tact, c'est-à-dire *le toucher*, devaient avoir des significations plus importantes. Là devait résider l'emblême, la représentation des aptitudes émanant du cerveau, puisque les corpuscules phréniques qui communiquent directement avec le cerveau

sont des réservoirs d'électricité et qu'ils s'accumulent dans la paume de la main, qui est pour ainsi dire le cerveau du bras.

» Il dirigea donc ses observations de ce côté.

» Quant à la manière dont M. d'Arpentigny a découvert son système, je la raconterais à Votre Majesté si je ne craignais de la fatiguer par des détails d'un intérêt inférieur. Elle est assez originale cependant pour mériter d'être connue.

— Ils m'intéressent, au contraire, vivement, dit le roi, et vous pouvez continuer.

— M. d'Arpentigny était galant et il aimait à prendre les mains des dames; en outre, observateur, très-jeune et vivant de la vie de province, il allait souvent à des réunions qui avaient lieu chez un de ses voisins de campagne. Ce voisin, au contraire de M. d'Arpentigny, avait un grand amour pour les sciences exactes en général, pour la mécanique en particulier; il recevait donc chez lui force géomètres et force mathématiciens.

— Ce voisin était-il marié ? demanda le roi.

— Oui, sire, répondit Bénédict; et sa femme, par la loi des contrastes, ne pouvait entendre parler ni mathématique ni mécanisme.

» Mais elle adorait la peinture, la poésie et la musique.

» Il était impossible que ces deux sociétés se réunissent.

» La société scientifique prit son cours chez le mari, la société artistique prit son cours chez la femme.

» Le capitaine d'Arpentigny, qui cultivait à un degré égal la poésie et les mathématiques, ce qui veut dire qu'il n'était ni poëte ni mathématicien, mais seulement homme d'esprit, allait avec un égal plaisir aux soirées de la femme et à celles du mari.

» Une portion de l'esprit du capitaine était l'esprit d'analyse. Il remarqua, à force de serrer les mains chez le mari et chez la femme, que les doigts des mathématiciens, des arithméticiens, des industriels enfin, étaient noueux, tandis que ceux des poëtes, des pianistes et des peintres étaient lisses.

» Les deux sociétés étaient si différentes sous ce rapport, que d'Arpentigy disait qu'elles n'avaient pas l'air de se fournir chez le même faiseur de mains.

» Il commença par être frappé du contraste; mais ce n'était encore qu'une indication.

» Il poursuivit l'épreuve.

» Il parcourut les ateliers de peinture, les cabinets d'artistes, les mansardes de poëtes.

» Partout des doigts lisses!

» Il parcourut les forges, les usines.

» Partout des doigts noueux.

» Il en résulta qu'il divisa la société en deux castes:

» Les doigts lisses.

» Les doigts noueux.

» Mais il s'aperçut bientôt que son système était trop absolu, qu'il devait y avoir des variétés, qu'il devait y avoir des divisions, des sous-divisions.

» Il hésitait.

» Il savait par l'expérience de chaque jour que ses erreurs étaient nombreuses, il sentait que sa science n'était pas complète. Ce fut alors qu'il trouva l'importance du pouce dans la main; grande révélation ! Newton disait: « L'invention du pouce, chez l'homme, suffirait à me faire croire en Dieu. » En effet, l'homme est le seul animal qui ait un pouce. Le singe lui-même, cette caricature de l'homme, n'a qu'une caricature de pouce.

» Mais, le pouce trouvé, là s'arrêta sa puissance d'intuition. Il lui manquait, il le sentait bien, la sanction de cette paume de la main qu'il comprenait être si importante.

» Le courage lui fit défaut, il crut avoir assez fait. D'ailleurs, il était voltairien, il avait horreur de tout ce qui pouvait l'entraîner dans le mysticisme. Le seul mot de kabbale lui faisait hausser les épaules.

» Desbarolles reprit la science ou d'Arpentigny l'avait laissée; il se mit à étudier énergiquement, non-seulement les traditions de l'astrologie, mais encore cette kabbale dédaignée par son prédécesseur. Il crut découvrir dans l'électricité la chaîne universelle qui relie tous les mondes entre eux. Tandis que le système du vide de Newton avait triomphé, le nouveau système était impossible; mais, depuis qu'il a été incontestablement démontré que les espaces sont pleins, rien n'est plus simple et même plus raisonnable, et l'électricité représentée par l'éther fait coudoyer les mondes entre eux, et, dès lors, une communication

magnétique, universelle, réunit toute la création.

— Ma foi, dit le roi moitié souriant, moitié approuvant, voilà ce que je demandais depuis si longtemps. Le mysticisme basé sur la logique.

En ce moment, un huissier entra et annonça au roi que son ministre des affaires étrangères demandait à lui parler pour choses d'importance.

Le roi se retourna vers Bénédict.

— Monsieur, lui dit-il, quoique vos prédictions soient sombres, soyez le bienvenu au foyer de celui à qui vous les avez faites. — Vous lui avez prophétisé une victoire. Je vous en commande dès aujourd'hui le tableau. Et, si vous restez avec nous, il ne tiendra qu'à vous d'y prendre part. — Ernest, donnez votre croix des Guelfes à M. Bénédict. Je vais donner l'ordre à mon ministre des affaires étrangères de m'en signer le brevet demain.

Le roi embrassa son fils, serra la main de Kaulbach, salua affectueusement Anderson et Bénédict, et sortit comme il était entré, au bras de son aide de camp,

Le jeune prince détacha la croix et le ruban des Guelfes qu'il portait à son uniforme et les mit tout joyeux à l'habit de Bénédict.

Celui-ci le remercia avec cette effusion de cœur qu'amènent sur les lèvres d'un homme jeune encore, et que rien n'a blasé, ces distinctions qui sont d'autant plus précieuses que le temps ne vous les a pas marchandées et qu'on les reçoit à cet âge où l'orgueil se met de moitié avec la reconnaissance pour les recevoir,

Et, comme il témoignait sa reconnaissance au prince royal en termes chaleureux :

— Écoutez, lui dit le prince Ernest, promettez-moi une chose, monsieur Bénédict, c'est que, si votre prédiction se réalise, et si vous n'avez rien de mieux à faire, nous entreprendrons ensemble un de ces grands voyages où l'on tue des tigres et des éléphants, et où l'on manque de mourir de peur en traversant des forêts naines, au milieu d'une émigration de serpents jaunes.

XV

Le baron Frédéric de Below

Et maintenant, avec la permission de nos lecteurs, il nous faut abandonner notre ami Bénédict Turpin, ses croquis, ses cartons, ses fusils et ses histoires de chasse pour suivre un des trois adversaires avec lesquels il s'est battu ; adversaire destiné à devenir un des personnages importants de cette histoire.

Nous voulons parler du baron Frédéric de Below, que nous avons laissé avec les deux autres écloppés, Georges Kleist et Franz Müller, dans la clairière d'Eilenriede.

Il était le moins blessé des trois, quoique sa blessure, à première vue, dût paraître la plus considérable, et, en outre, il était le plus pressé de quitter le champ de bataille. Chargé, comme nous l'avons dit, d'une mis-

sion pour Francfort, il s'était détourné de son chemin pour venir demander raison à Bénédict, et, du moment qu'il pouvait soutenir la fatigue du voyage, il ne devait plus perdre une minute pour l'accomplir.

Le journaliste était pansé, et, quoique la balle ne l'eût pas touché, le contact du canon du pistolet avec le côté droit de son visage avait eu de déplorables résultats pour celui-ci. Le contre-coup avait été si violent, qu'il avait tracé une ecchymose de la forme même du pistolet. Le sang s'était épanché dans les cavités de l'œil, la joue avait démesurément enflé. Bref, M. Kleist devait, pour quinze jours au moins, renoncer aux distractions de ce monde.

On mit les deux blessés au fond de la voiture. Les deux témoins se placèrent sur le devant. Le médecin, largement rétribué par le baron de Below, resta près de Franz Müller, le plus malade de tous, et qui n'avait, malgré l'abondante saignée qu'on avait pratiquée sur lui, pas encore repris connaissance.

Quand le baron Frédéric de Below et M. Kleist arrivèrent à l'hôtel *Royal*, on connaissait déjà leur mésaventure et le triomphe de Bénédict. Leur qualité de Prussiens n'était point une recommandation; aussi furent-ils reçus avec une certaine raillerie qui détermina M. Kleist, si souffrant qu'il fût, à reprendre immédiatement le train.

Quant au major, qui était au tiers de sa route, il n'eut qu'à la continuer, un embranchement se rendant directement de Hanovre à Francfort.

Nous avons dit en quelques mots ce qu'était au physique le baron Frédéric de Below; complétons les explications que nous avons à donner sur lui.

Disons d'abord par quel chemin pittoresque il entra dans la carrière militaire et quel hasard fit qu'ayant du mérite, justice fût rendue à son mérite.

Frédéric de Below était d'une famille originaire de Breslau, il étudiait à Iéna. Un beau jour, il résolut, comme c'est la coutume dans toutes les universités d'Allemagne, d'aller faire son voyage des bords du Rhin.

Frédéric de Below partit seul, non point qu'il fût misanthrope, non; il était poëte, il voulait voyager à son caprice, s'arrêter lorsqu'il le jugerait convenable, repartir quand il lui plairait, n'être point tiré à gauche par un compagnon de voyage quand il lui plairait de suivre à droite les traces d'une femme.

Il en était arrivé à l'endroit le plus pittoresque du Rhin, c'est-à-dire aux Sept-Montagnes.

Sur la rive opposée, à la cime d'une haute colline s'élevait un ravissant château gothique, remis à neuf. C'était la propriété du frère du roi de Prusse, qui alors n'était que prince royal. Non-seulement il avait fait rebâtir le château sur ses anciens plans, mais encore il l'avait fait meubler entièrement de meubles du XVI^e^ siècle, achetés dans les environs, soit aux paysans, soit aux couvents, et de meubles nouveaux, faits par d'habiles ouvriers sur d'anciens modèles. Tentures, tapisseries, glaces, tout était du temps, et formait en

miniature un charmant musée d'armes, de tableaux et de curiosités précieuses.

Lorsque le prince n'y était pas, il permettait aux étrangers de distinction de visiter son château.

Comme il est difficile de dire ce que signifie ce mot *distinction,* Frédéric, qui était d'une excellente noblesse, crut que, quoique voyageant à pied, il avait le droit comme un autre de visiter le château ; il grimpa la rampe son sac sur le dos, son bâton ferré à la main, et alla frapper à la porte du donjon.

Le bruit d'un cor se fit entendre, la porte s'ouvrit. Un concierge parut et un officier en costume du XVI^e^ siècle lui demanda ce qu'il y avait pour son service.

Frédéric de Below exprima le désir qu'il avait, en sa qualité d'archéologue, de visiter le château du prince royal.

L'officier lui répondit par des regrets de ne pouvoir déférer à son désir : l'intendant du prince était arrivé la veille, précédant son maître de vingt-quatre heures seulement. Défense était faite de recevoir aucun étranger.

Le voyageur n'en fut pas moins invité, selon la coutume usitée, à mettre ses nom, prénoms et qualités sur le registre des étrangers.

Il prit une plume et écrivit : « Frédéric de Below, étudiant à l'université d'Iéna. » Puis il reprit son bâton ferré, salua l'officier et commença à redescendre la rampe.

Mais il n'avait pas fait cent pas, qu'il s'entendit rappeler. L'officier lui faisait signe de la porte et un page courait après lui; l'intendant le faisait prier de revenir, prenant sur lui de lever la défense et lui permettant de visiter le château.

Dans l'antichambre, comme par hasard, Frédéric rencontra un homme de cinquante-huit à soixante ans à peu près. C'était l'intendant.

Il lia conversation avec le jeune homme, parut se plaire à cette conversation et lui offrit de lui servir de guide par tout le château, ce que Frédéric se garda bien de refuser.

L'intendant était un homme instruit, Frédéric était un homme distingué, trois ou quatre heures s'écoulèrent sans que ni l'un ni l'autre eût le temps de compter les heures.

On vint annoncer à M. l'intendant qu'il était servi.

Frédéric exprima gracieusement à son cicérone le regret qu'il éprouvait de le quitter si vite.

Ce regret était visiblement partagé par l'intendant.

— Écoutez, lui dit celui-ci. Vous voyagez en étudiant, je suis ici en garçon. Dînez avec moi, vous ne dînerez pas si bien que chez le roi de Prusse; mais vous dînerez toujours mieux qu'à l'hôtel.

Frédéric ne refusa que juste ce qu'il fallait pour prouver qu'il était homme de bonne compagnie, et, comme il mourait d'envie d'accepter, il finit par dire *oui* avec un plaisir visible.

L'intendant et l'étudiant dînèrent en tête-à-tête,

Frédéric était un charmant esprit ; poëte et philosophe, comme cela se rencontre en Allemagne seulement ; il fit la conquête de son hôte.

Après le dîner, celui-ci proposa une partie d'échecs, que Frédéric accepta. L'intendant était de première force, Frédéric pouvait se défendre et gagner une partie sur trois. Il fit naturellement ce qu'eût fait un courtisan habile : il resta en arrière d'une partie sur cinq. Minuit sonna, que chacun croyait la soirée à peine entamée. Il n'y avait pas moyen de redescendre au village, à pareille heure. Frédéric, après une défense honorable, resta au château et coucha dans le lit du landgrave Philippe; et ce ne fut que le lendemain, après le déjeuner, qu'il obtint de son hôte la permission de se remettre en route.

— Je ne suis pas sans une certaine influence à la cour, lui dit l'intendant en prenant congé de lui ; si vous avez quelque grâce à demander, adressez-vous à moi.

Frédéric le lui promit.

— En tout cas, ajouta l'intendant, je prends votre nom ; si vous m'oubliez, je ne vous oublierai pas.

Frédéric fit son voyage des bords du Rhin, rentra à l'université d'Iéna, y acheva ses études, entra dans la diplomatie et fut très-étonné d'être appelé un jour dans le cabinet du grand-duc.

— Monsieur, lui dit celui-ci, j'ai fait choix de vous pour complimenter sur son avénement le roi de Prusse, Guillaume I^er^, qui vient de monter sur le trône.

— Moi, monseigneur ! s'écria Frédéric tout étonné ; mais que suis-je pour être chargé d'une pareille mission ?

— Comment ! qui vous êtes? Vous êtes le baron Frédéric de Below.

— Baron ! moi, monseigneur ? Et depuis quand suis-je baron ?

— Depuis que je vous ai nommé. Vous partirez dès demain à neuf heures ; à huit, vos lettres de créance seront prêtes.

Frédéric n'avait qu'à saluer et faire ses remercîments ; il salua, remercia et sortit.

Le lendemain, à dix heures du matin, il prenait le chemin de fer, et, le soir, il était à Berlin.

Il fit aussitôt annoncer son arrivée au nouveau roi. Le nouveau roi lui fit répondre qu'il l'attendrait le lendemain au château de Postdam.

Le lendemain, Frédéric, en habit de cour, partit pour Postdam et arriva au château. Mais, là, à son grand étonnement, il apprit que le roi venait d'en partir et n'avait laissé pour le représenter que son intendant.

Le premier mouvement de Frédéric fut de repartir pour Berlin, mais il se rappela que cet intendant était celui qui l'avait si bien reçu, deux ans auparavant, au château de Rheinstein. Il craignit de paraître ingrat ou orgueilleux, et se fit annoncer chez M. l'intendant.

Seulement, en traversant l'antichambre, il vit un portrait en pied du roi ; il s'arrêta en tressaillant un

instant devant lui. Sa Majesté ressemblait comme deux gouttes d'eau à son intendant.

Alors, la vérité tout entière apparut aux yeux de Frédéric. C'était le frère du roi, aujourd'hui le roi Guillaume Ier, qui l'avait reçu au château de Rheinstein, qui lui avait servi de cicérone, qui l'avait gardé à dîner, qui lui avait gagné trois parties d'échecs sur cinq, qui l'avait fait coucher dans le lit du landgrave Philippe, qui lui avait offert ses services à la cour, et qui enfin, en le quittant, lui avait promis de ne pas l'oublier.

Il comprit alors pourquoi il avait été choisi par le grand-duc de Weymar pour complimenter le roi; pourquoi le grand-duc de Weymar l'avait fait baron; pourquoi le roi lui avait donné rendez-vous à Postdam, et pourquoi enfin Sa Majesté venait de repartir pour Berlin, chargeant son intendant de le remplacer.

Sa Majesté voulait se donner le plaisir d'une seconde journée comme celle de Rheinstein.

En bon courtisan qu'il était, Frédéric voulut contribuer de tout son pouvoir à cette fantaisie. Il entra sans paraître rien soupçonner, salua l'intendant comme une ancienne connaissance, ne conservant pour lui que le respect imposé par la différence d'âge et renouvelant enfin la scène qui avait laissé un si bon souvenir dans son esprit.

L'intendant excusa Sa Majesté, invita Frédéric à passer la journée au château de Postdam, ce que Frédéric accepta comme à Rheinstein, lui servit de cicé-

rone, le fit descendre dans le mausolée et lui fit voir le tombeau et l'épée du grand Frédéric.

Une voiture de la cour tout attelée les attendait. On partit pour visiter le château de Sans-Souci, qui n'est qu'à deux kilomètres de Postdam.

C'est, on se le rappelle, dans le parc de ce château qu'était situé ce fameux moulin que son propriétaire ne voulut jamais vendre au roi Frédéric II, et qui fit dire au meunier gagnant son procès contre le roi : « Il y a encore des juges à Berlin ! » Au reste, les descendants du farouche meunier s'étaient adoucis et avaient vendu leur moulin au roi Guillaume IV, qui, voulant le conserver comme monument anecdotique, défendit qu'on lui enlevât une seule pierre.

Mais le temps, qui ne se soucie pas des ordonnances des rois, réservait à Guillaume Ier et à son hôte un exemple de sa désobéissance. Une heure avant l'arrivée de Frédéric et du fameux intendant à Sans-Souci, les quatre ailes du moulin s'étaient détachées, effondrant la balustrade qui l'entourait.

De sorte qu'aujourd'hui il n'y a plus de juges à Berlin, et plus de moulin à Sans-Souci.

A leur retour à Postdam, Frédéric et son compagnon trouvèrent une table de deux couverts qui les attendait; ils dînèrent en tête-à-tête, firent cinq parties d'échecs, dont l'intendant gagna trois et Frédéric deux, et ce ne fut qu'à minuit, lorsqu'il s'agit de se retirer, lorsque l'intendant eut souhaité une bonne nuit à Frédéric, que celui-ci, en s'inclinant profondément, répondit :

— Sire ! que Dieu donne une bonne nuit à Votre Majesté !

On devine que la fiction de l'étiquette du lendemain fut supprimée. Le roi, en déjeunant avec lui, fit Frédéric chevalier de l'Aigle-Rouge, et, à force d'instances, obtint qu'il donnât sa démission et entrât dans l'armée. Huit jours après, il était reçu comme lieutenant dans la ligne et venait, dans son nouveau grade, faire sa visite au roi, qui lui promit de ne pas plus l'oublier roi qu'il ne l'avait oublié prince royal....

Deux ans après, Frédéric eut la preuve que le roi, en effet, ne l'avait pas oublié. Son régiment ayant été appelé à tenir garnison à Francfort, il fit connaissance chez le bourgmestre, M. Fellner, d'une ancienne famille exilée de France, lors de la révocation de l'édit de Nantes, famille qui depuis s'était faite catholique.

Elle se composait de la mère, âgée de trente-huit ans, de la grand'mère, âgée de soixante-huit ans, et de deux jeunes filles âgées, l'aînée de vingt ans, la seconde de dix-huit ans.

Ces dames se nommaient mesdames de Chandroz.

Emma — c'était l'aînée des deux jeunes filles — avait les cheveux noirs, les yeux noirs, le teint mat, les sourcils bien accentués ; ses dents, merveilleusement belles, ressortaient comme des perles sous ses lèvres d'un rouge vif. Elle avait en somme la beauté plantureuse des brunes qui promet à la mère de famille la matrone romaine, Lucrèce et Cornélie tout à la fois.

Sa jeune sœur, nommée Hélène, subissait l'influence de son nom ; elle était de ce blond charmant qu'on ne peut comparer qu'à la couleur des épis mûrs.

Son teint blanc légèrement teinté de rose avait la délicatesse et la fraîcheur du camellia. Et l'on était presque étonné, lorsqu'on voyait s'ouvrir sous ces blondes tresses et au milieu de ce visage blanc jusqu'à la transparence, deux grands yeux bruns pleins de passion surmontés de sourcils et brodés de cils noirs qui donnaient à leurs prunelles étincelantes le sombre reflet des diamants noirs de Tripoli. De même qu'on pouvait deviner dans Emma la sage et calme prédestination de ces matrones dont la religion catholique eût fait des saintes, on pouvait deviner dans Hélène tout cet orageux avenir que les passions promettent à ces hybrides de leur sexe qui réunissent en elles les beautés de deux races différentes.

Soit que cette étrange manifestation d'un caprice divin l'effrayât, soit qu'il se sentit sympathiquement entraîné vers l'aînée des deux sœurs, ce fut à elle que le baron de Below adressa ses hommages. Il était jeune, il était beau, il était riche. On savait que le roi de Prusse avait pour lui une bienveillante sympathie. Il affirmait que, si on lui accordait la main d'Emma, il recevrait en même temps de son royal protecteur le grade de capitaine. Les deux jeunes gens s'aimaient, la famille n'avait aucune raison sérieuse à opposer à cette union. On lui répondit : « Faites-vous nommer capitaine, et nous verrons. » Il demanda un congé de trois jours,

partit pour Berlin, vit le roi et revint le troisième jour avec son brevet de capitaine.

Tout fut accordé. Seulement, une indisposition, pendant son absence, était survenue à la mère d'Emma. Cette indisposition s'aggrava, devint une maladie de poitrine, et, au bout de six mois, Emma était doublement orpheline.

C'était une raison de plus de donner un protecteur à la famille. La grand'mère, âgée de soixante-neuf ans, pouvait mourir d'un moment à l'autre. On attendit le temps strictement nécessaire que commandaient à la fois le deuil du cœur et celui des convenances. Au bout de six mois, le mariage se fit.

Trois jours après la naissance de son premier enfant, qui était un garçon, le baron Frédéric de Below avait reçu du roi son brevet de major. Cette fois, la protection du roi était si visible et si bienveillante, que le baron résolut de faire un second voyage à Berlin ; cette fois, non plus pour solliciter, mais pour remercier le roi. Ce voyage était d'autant plus opportun qu'un mot à part du secrétaire de Sa Majesté le prévenait que, de grands événements se préparant dans lesquels il pourrait jouer un rôle, il ferait bien, sous un prétexte ou sous un autre, de venir à Berlin et de voir le roi en personne.

Et, en effet, nous avons dit à quel point M. de Bœsewerk avait amené les événements. Le roi avait reçu trois fois en particulier le baron Frédéric, il ne lui avait rien caché des probabilités d'une guerre terrible. Enfin, il l'avait attaché à l'état-major, afin qu'il pût devenir

l'aide de camp de tel ou tel général qu'il enverrait sur tel ou tel point, et même, au besoin, celui de son fils ou de son cousin.

Le baron Frédéric se trouvait donc, par suite de ce voyage, à Berlin le 7 juin, c'est-à-dire le jour de la tentative d'assassinat contre M. de Bœsewerk. Lui troisième, comme nous l'avons vu, il arracha Bénédict aux mains de la multitude; mais, ayant promis à cette même multitude que Bénédict allait crier : « Vive la Prusse! Vive le roi Guillaume ! » il avait été fort désappointé lorsque le Français, au lieu de faire cette petite lâcheté, s'était mis à déclamer les vers d'Alfred de Musset, presque aussi connus en Prusse que la chanson à laquelle ils répondent.

Ce désappointement, dont le public avait été témoin, avait été regardé comme une insulte par lui et ses camarades. Tous trois s'étaient présentés à l'*Aigle noir*, où Bénédict avait, comme on le sait, donné son adresse; et, la fureur des trois officiers n'étant pas encore passée lorsque l'avis que contenait la *Nouvelle Gazette de Hanovre* était parvenu à Berlin, tous trois s'étaient promis d'aller immédiatement lui demander satisfaction.

Mais, se rencontrant tous trois dans le même dessein, ils avaient compris que trois hommes, s'ils ne veulent procéder par intimidation, ne vont point demander satisfaction à un seul. C'est alors qu'ils avaient tiré au sort à qui se battrait avec Bénédict, et que le sort était tombé sur Frédéric.

On sait le reste.

XVI

Hélène.

Il existe à Francfort-sur-le-Mein au coin du Rossmarkt, près de la Grand'Rue, en face de l'église protestante qui a conservé le nom de Sainte-Catherine, il existe, disons-nous, une maison d'une architecture de transition de Louis XIV à Louis XV.

Elle porte le nom de maison Passevent. Le rez-de-chaussée est habité par le libraire Giguel et le reste de la maison est occupé par la famille de Chandroz, que nous connaissons déjà, de nom du moins.

Sans qu'il y ait une inquiétude réelle dans la maison, il y règne un certain trouble. La veille au matin, la baronne de Below a reçu une lettre de son mari qui lui annonce son arrivée pour le soir. Puis, presque aussitôt, un télégramme qui lui dit de ne l'attendre que le lendemain matin et de ne s'inquiéter même point s'il y avait quelque retard.

C'est que, deux heures après, la lettre de Bénédict était survenue, et Frédéric, supposant la mauvaise chance d'une blessure, voulait, dans la situation où était sa femme, c'est-à-dire accouchée depuis sept ou huit jours, lui épargner toute préoccupation inutile.

Quoique le train n'arrivât qu'à quatre heures du matin, dès trois heures Hans, le domestique de confiance de la maison, était allé avec la voiture attendre

M. le baron à la gare. Dix fois, dans l'intervalle de trois à quatre heures, Emma sonna sa femme de chambre, s'étonnant de la lenteur du temps.

Enfin le roulement d'une voiture gronda, la grande porte cria sur ses gonds, la calèche passa sous la voûte; enfin, on entendit dans l'escalier le pas retentissant d'une botte éperonnée; la porte de la chambre à coucher d'Emma s'ouvrit, le baron se jeta dans les bras de sa femme.

Un léger mouvement d'appréhension qu'il fit au moment où sa femme le serra entre ses bras, n'échappa point à celle-ci. Interrogé, Frédéric lui raconta une fausse aventure de cabriolet versé, et rejeta cet imperceptible mouvement sur le compte d'une foulure à l'avant-bras, qui aurait été la suite de cet accident.

Au bruit de la voiture et au mouvement qui s'était fait dans la maison, Hélène avait compris que son beau-frère était arrivé.

Elle s'était enveloppée à la hâte d'un peignoir de batiste, et, ses beaux cheveux tout dénoués par le désordre de la nuit, elle était accourue pour embrasser son beau-frère, qu'elle aimait tendrement. Quant à la grand'mère, la comtesse de Chandroz, ses enfants avaient bien recommandé qu'on fît le moins de bruit possible et qu'on ne la réveillât point dans l'aile éloignée de la maison qu'elle habitait.

Madame de Below, avec ce pressentiment particulier aux femmes, avait prétendu, au mouvement qu'avait fait Frédéric, que la lésion était plus grave qu'il

ne voulait l'avouer. Elle fut donc la première à insister pour que l'on envoyât chercher le chirurgien de la maison, M. Bodenmacker.

Frédéric, qui, aux douleurs qu'il éprouvait, comprenait lui-même que le mouvement du chemin de fer devait avoir dérangé l'appareil, ne s'opposa point au désir de sa femme; il la pria seulement de se tenir parfaitement tranquille tandis qu'il allait prendre, dans sa chambre, le bain qu'il avait commandé qu'on lui préparât. Le chirurgien le trouverait dans sa baignoire et n'aurait que plus de facilité de lui remettre en place celui de ses deux cent quatre-vingt-deux os qui aurait été déboité de son articulation.

La question importante était de cacher la gravité de la blessure de Frédéric à la baronne, et, avec l'aide de Hans, rien n'était plus facile : le médecin déclarait une foulure, une luxation, et tout était dit.

Le bain, qui se trouvait là d'une façon toute fortuite, avait merveilleusement servi les combinaisons de Frédéric, et la baronne avait laissé passer son mari dans son appartement sans concevoir aucun soupçon de la cause réelle qui l'y rappelait.

Là, au grand étonnement de Hans, le docteur étant arrivé, Frédéric lui expliqua qu'il avait reçu la veille un coup de sabre qui lui ouvrait tout le bras, que l'appareil s'était dérangé dans le chemin de fer, de sorte qu'appareil, chemise et habit, agglutinés par le sang, ne faisaient plus qu'un.

Le docteur commença par ouvrir avec un bistouri la

manche de l'habit dans toute sa longueur; puis il la détacha aux entournures, puis enfin il ordonna à Frédéric de tremper son bras tout vêtu dans l'eau tiède du bain, ce qui permit d'enlever la manche de l'habit d'abord; puis, en faisant couler l'eau de haut en bas avec une éponge, il détacha la manche de chemise comme il avait détaché la manche de l'habit; puis, la coupant circulairement au bas de l'épaule, il arriva à mettre le bras à nu.

Le bras, comprimé par la manche, était dans un état horrible d'enflure et de rougeur : le sparadrap était parti, les deux lèvres de la blessure étaient rouvertes dans toute leur longueur, et, dans le bas, le regard pouvait plonger jusqu'à l'os.

Ce fut une providence qu'il y eût là un bain pour fournir de l'eau tiède tant qu'on en pouvait désirer. Les deux lèvres de la blessure restées vives ne demandaient pas mieux que de se réunir. Le docteur les rapprocha une seconde fois, les fixa l'une contre l'autre, banda le bras dans toute sa longueur et y mit des éclisses comme pour un bras cassé. Mais il était urgent que le baron restât calme et sans mouvement pendant deux ou trois jours. Le docteur se chargea d'aller trouver le général commandant la garnison prussienne et de lui dire sous le sceau du secret le besoin que le baron de Below avait de lui parler et l'impossibilité où il était de sortir.

Jean fit disparaître les linges ensanglantés et l'eau sanglante. Frédéric descendit, embrassa la baronne et

la rassura complétement en lui disant que le docteur s'était contenté d'ordonner un repos de quelques jours. Le mot luxation du radius courut dans la maison et indiqua de par la science ce qu'il fallait croire de l'indisposition de Frédéric, qui, en rentrant chez lui, trouva le général prussien.

En deux mots, les officiers s'entendirent; d'ailleurs, avant qu'un long temps fût passé, les journaux allaient raconter les événements. Toute la question était donc d'empêcher la vérité d'arriver aux oreilles de la baronne. Une luxation l'avait inquiétée, une blessure l'eût mise au désespoir.

Frédéric communiqua ses dépêches au général prussien. Jusqu'alors, elles ne contenaient qu'un avis de se tenir prêts à partir à la première notification venue. Il était évident que M. de Bœsewerk, de qui l'ordre émanait, voulait avoir là une garnison pendant la Diète, afin d'influer sur l'assemblée, s'il était possible; puis la retirerait ou la laisserait, selon les circonstances.

Et, en effet, cette question allait être posée à la Confédération : « En cas de guerre entre l'Autriche et la Prusse, pour laquelle des deux puissances serez-vous ?»

Il y avait dans la maison quelqu'un que Frédéric avait entrevu et avait grande hâte de revoir : c'était sa petite sœur Hélène, à laquelle il avait les choses les plus importantes à communiquer. Depuis que, sur le champ même du duel, Bénédict et lui s'étaient juré une inaltérable amitié, et surtout que Bénédict lui avait dit qu'il avait rencontré la baronne chez le bourgmestre

Fellner, il lui était venu une idée qu'il ne pouvait parvenir à chasser de sa cervelle, c'était de marier Turpin avec sa belle-sœur.

D'après ce qu'il avait vu du jeune homme, d'après ce qu'il en avait appris, il était convaincu que ces deux caractères ardents, fantasques, artistiques, toujours prêts à partir sur un rayon de soleil ou sur une brise parfumée pour suivre le vol de leurs fantaisies, étaient bien les deux êtres de la création les mieux faits l'un pour l'autre. En conséquence, il désirait savoir si Hélène l'avait remarqué. Si elle l'avait remarqué, sous un prétexte quelconque il attirait Bénédict à Francfort, la connaissance se renouait alors, et, pour peu qu'Hélène tint à se faire adorer, cette connaissance prenait les proportions que le blessé voulait lui voir acquérir.

Ensuite, c'était Hélène qu'il voulait charger du soin de ne laisser arriver aucun journal jusqu'à sa sœur et sa mère; et, pour cela, il était absolument nécessaire de mettre Hélène dans la confidence.

Hélène vint au-devant de ses désirs. A peine le général était-il sorti, qu'on frappa doucement à sa porte. Il y avait du chat et de l'oiseau dans cette manière de dire : « Cest moi ! »

Frédéric reconnut la fine et douce main d'Hélène.

— Viens, petite sœur, viens ! cria le major.

Et Hélène entra sur la pointe du pied.

Frédéric, en robe de chambre, s'était jeté sur son lit; il était couché sur le côté gauche, son bras blessé était allongé le long de son corps.

— Ah çà! monsieur le mauvais sujet, dit-elle en croisant les bras et en le regardant, nous avons donc fait des nôtres?

— Comment, des nôtres? dit en riant Frédéric.

— Oui, maintenant que je vous tiens seul, à nous deux!

— Justement, à nous deux, chère Hélène, comme tu le dis. Tu es, sans que personne s'en doute, et toi pas plus que les autres, tu es l'esprit fort de la maison. C'est donc avec toi qu'il faut parler des choses importantes, et j'ai une foule de choses importantes à te dire.

— Et moi aussi. — D'abord, j'attaque, comme on dit, le taureau par les cornes. Vous n'avez pas eu du tout le bras ni luxé ni foulé. Vous vous êtes battu en duel comme une méchante tête que vous êtes, et vous avez été blessé au bras, soit d'un coup de sabre, soit d'un coup d'épée.

— Eh bien, petite sœur, voilà justement la confidence que j'avais à te faire; je me suis battu en effet pour une cause politique. J'ai reçu un coup de sabre au bras, un coup de sabre d'ami, très-joli, très-bien appliqué, mais rien de dangereux, pas d'artère, pas de nerf attaqué. L'affaire sera sur les journaux, car elle a déjà fait et elle fera encore du bruit. Il faut empêcher les journaux qui en parleront de tomber sous les yeux de grand'maman et d'Emma.

— On ne reçoit qu'un journal ici, la *Gazette de la Croix*.

— C'est justement celui-là qui, selon toute probabilité, contiendra le plus de détails.

— Tu ris.

— Je ne puis pas m'empêcher de penser à la figure de celui qui les donnera.

— Tu dis ?

— Rien, je me parle à moi-même. Et ce que je me dis tout bas ne vaut pas la peine d'être répété tout haut. Il s'agit donc de veiller sur la *Gazette de la Croix*.

— C'est bien ! on y veillera.

— C'est dit ?

— C'est dit.

— Je n'ai plus ni à craindre ni à m'en occuper ?

— Puisque je te dis que c'est moi que cela regarde.

— Parlons d'autre chose alors, si tu veux.

— Parlons de ce que tu voudras.

— Voyons. Te rappelles-tu avoir rencontré chez le ourgmestre Fellner un jeune Français, un artiste, un peintre ?

— M. Bénédict Turpin. Je crois bien, un homme charmant, qui fait des croquis à la minute, et qui, en faisant les femmes plus jolies qu'elles ne sont, les fait ressemblantes.

— Oh la la ! quel enthousiasme !

— Je te montrerai un croquis qu'il a fait de moi. Il m'a mis des ailes, de sorte que j'ai l'air d'un ange.

— Il a du talent, alors ?

— Énormément.

— De l'esprit ?

— Argent comptant, je t'en réponds, va ! Si tu avais vu comme il roulait nos banquiers quand ils essayaient de le plaisanter. Il parlait mieux allemand qu'eux.

— Et riche avec cela ?

— On le dit.

— Il paraît, en outre, qu'il a dans le caractère, avec une petite fille de ma connaissance, des affinités incroyables.

— Avec qui donc ? Je ne vois pas.

— C'est pourtant avec quelqu'un de ta connaissance. Il paraît qu'il est fantasque, capricieux, inattendu, qu'il adore les voyages, que c'est un cavalier excellent, chasseur à pied et à courre ; ce qui me paraît rentrer complétement dans les habitudes d'une certaine Diana Vernon.

— Je croyais que c'était moi que tu appelais Diana Vernon.

— Oui, c'est toi ; tu ne te reconnais pas à mon portrait ?

— Ma foi, non ! pas le moins du monde. Je suis douce, calme, semblable à moi-même. J'aime les voyages. Mais où ai-je été ? A Paris, à Berlin, à Vienne, à Londres. Voilà tout. J'aimerais les chevaux ; mais je n'ai jamais monté que ma pauvre petite Gretchen.

— Qui a manqué de te tuer deux fois !

— Pauvre bête ! c'est ma faute. Quant à la chasse à pied, je n'ai jamais tenu un fusil, et, quant à la chasse à courre, je n'ai jamais forcé un lièvre.

— Oui, mais qui s'est opposé à tout cela ? grand'-maman ! Si on t'avait laissé faire !....

— Oh ! j'avoue que ce doit être bien bon, de courir au galop contre le vent, de le sentir passer dans ses cheveux. Il y a dans la vitesse une espèce de plaisir, une sensation vivace qu'on ne retrouve nulle part.

— Si bien que tu aimerais à faire tout ce que tu ne fais pas ?

— Oh ! je l'avoue !

— Avec M. Bénédict ?

— Avec M. Bénédict ? Pourquoi plutôt avec lui qu'avec un autre ?

— Mais parce qu'il est plus aimable qu'un autre.

— Je ne trouve pas.

— Vraiment ?

— Non.

— Comment ! si, parmi tous les hommes que je connais, on te permettait de prendre un mari, tu ne choisirais pas M. Bénédict ?

— Je n'en aurais pas même l'idée.

— Voyons, tu sais que je suis un esprit positif, petite sœur, aimant à me rendre compte de tout. Comment se fait-il qu'un homme jeune, beau, riche, plein de talents, de courage, de fantaisie, ne te plaise pas, surtout quand il a une partie des qualités et des défauts qui font la base de ton caractère à toi ?

— Que veux-tu que je te réponde ? Je ne sais. Je n'analyse pas mes sentiments ; tel m'est sympathique, tel m'est indifférent, tel m'est antipathique.

— An moins, tu ne ranges pas M. Bénédict dans la classe des antipathiques, j'espère ?

— Non, mais dans la classe des indifférents.

— Mais enfin, comment et pourquoi t'est-il indifférent ?

— M. Bénédict est de taille moyenne, j'aime les hommes grands ; il est blond, j'aime les hommes bruns ; il est léger d'esprit, j'aime les hommes sérieux. Il est téméraire, toujours en course aux deux extrémités du monde ; il sera le mari de toutes les autres femmes, il ne serait même pas l'amant de la sienne.

— Mais résumons-nous : pour te plaire, comment faudrait-il être donc ?

— Tout le contraire de ce qu'est M. Bénédict.

— Alors, de haute taille ?

— Oui.

— Brun ?

— Brun ou châtain.

— Grave ?

— Grave ou tout au moins sérieux. Enfin brave, sédentaire, fidèle.

— Eh bien, mais sais-tu que c'est là, trait pour trait, mon ami le capitaine Karl de Freyberg.

Une vive rougeur passa sur le front d'Hélène : elle fit un prompt mouvement pour se lever et sortir.

Tout blessé qu'il était, Frédéric la retint par la main et la força de se rasseoir.

Puis, aux premiers rayons du jour glissant à travers les rideaux de la chambre et se jouant sur le visage

d'Hélène, comme un rayon de soleil sur une fleur, il la regarda fixement.

— Eh bien, oui, dit-elle; mais personne ne le sait que toi.

— Pas même lui ?

— Lui, je crois qu'il s'en doute.

— Eh bien, ma petite sœur, dit Frédéric, je ne vois pas grand mal à tout cela. Viens m'embrasser et nous en recauserons plus tard.

— Mais comment se fait-il donc, s'écria Hélène avec dépit, que, sans qu'on t'ait rien dit, tu saches tout ce que tu veux savoir ?

— C'est qu'on voit au travers du cristal tant qu'il reste pur ! Chère petite Hélène, Karl de Freyberg est mon ami, il a toutes les qualités que je puis désirer en un beau-frère, et que tu peux demander à un mari. S'il t'aime autant que tu parais l'aimer, je ne vois pas de grandes difficultés à ce que tu sois sa femme.

— Ah ! mon cher Frédéric, dit Hélène en balançant sa jolie tête de droite à gauche, j'ai entendu dire par une Française qu'il n'y avait que les mariages sans difficultés qui ne se faisaient pas.

Et Hélène se retira dans sa chambre pour rêver sans doute aux difficultés que la destinée pourrait susciter à son mariage.

XVII

Le comte Karl de Freyberg

Il y eut autrefois un empire d'Autriche, qui, sous Charles-Quint, régna un instant sur l'Europe et sur l'Amérique, sur les Indes orientales et sur les Indes occidentales.

Du haut des monts Dalmates, il regardait se lever le soleil; du haut de la cordillère des Andes, il le regardait se coucher. Quand son dernier rayon disparaissait à l'Occident, son premier rayon reparaissait à l'Orient.

Cet empire était plus grand que l'empire d'Alexandre, plus grand que l'empire d'Auguste, plus grand que l'empire de Charlemagne.

Cet empire a fondu aux mains dévorantes du temps. La France a été le champion qui a fait tomber pièce à pièce l'armure du colosse.

Elle lui a pris, pour elle, les Flandres, le duché de Bar, la Bourgogne, l'Alsace et la Lorraine.

Elle lui a pris, pour le petit-fils de Louis XIV, l'Espagne, les deux Indes, les Iles.

Elle lui a pris pour le fils de Philippe V, Naples et la Sicile.

Elle lui a pris, les Pays-Bas pour en faire deux royaumes à part : la Belgique et la Hollande.

Enfin, pour les donner à l'Italie, elle lui a pris la Lombardie et la Vénétie.

Aujourd'hui, les bornes de cet empire sur lesquelles, il y a trois siècles, le soleil ne se couchait pas, sont : à l'Occident, le Tyrol ; à l'Orient, la Moldavie ; au nord, la Prusse ; au midi, la Turquie.

Il n'y a personne qui ne sache qu'il n'y a point d'Autriche proprement dite, mais un duché d'Autriche, dont Vienne est la capitale, et qui renferme neuf à dix millions d'Autrichiens.

C'est un duc d'Autriche qui, en 1192, fit prisonnier Richard Cœur-de-Lion à son retour de Palestine, et ne le relâcha que contre une rançon de deux cent cinquante mille écus d'or.

Tout l'espace que l'empire d'Autriche actuel occupe sur la carte en dehors du duché d'Autriche, son noyau, se compose de la Bohême, de la Hongrie, de l'Illyrie, du Tyrol, de la Moravie, de la Silésie, du royaume Croato-Esclavon, de la woïvodie de Servie, du banat de Temes, de la Transylvanie, de la Gallicie, de la Dalmatie et de la Styrie.

Nous ne parlons pas de quatre à cinq millions de Roumains épars en Hongrie et sur les rives du Danube. Chacun de ces peuples a son caractère particulier, ses mœurs particulières, sa langue, son costume et son galbe particuliers. La Styrie surtout, composée de la Norique et de l'ancienne Pannonie ; ses habitants ont conservé leur langue, leurs costumes, leur caractère primitifs. Avant de passer sous la domination de l'Autriche, la Styrie a eu son histoire à part et sa noblesse, qui date de l'époque où elle fut élevée au rang de

Marche de Steyer, c'est-à-dire vers 1030 ou 1032. C'était, en effet, de cette époque que datait celle de Karl de Freyberg, resté grand seigneur de fortune, de langage, de manières, à une époque où les grands seigneurs deviennent de plus en plus rares.

Karl de Freyberg était un beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, d'une taille élevée, droite, mince, flexible comme le jonc, résistante comme lui. Il avait de beaux cheveux noirs coupés courts à cause de l'exigence de l'uniforme, et, avec cela, sous des sourcils et des cils noirs, ces yeux slaves qu'Homère donne à Minerve et qui brillent comme les émeraudes.

Il avait le teint hâlé, car c'était un chasseur d'enfance; les dents blanches et pointues, la lèvre dédaigneusement retroussée, les mains et les pieds petits, un jarret infatigable, une force prodigieuse. Dans les montagnes natales, il avait chassé l'ours, le bouquetin et le chamois. Mais nul ne pouvait dire qu'il eût attaqué, frappé, tué le premier de ces animaux avec autre chose que la lance ou le poignard.

Capitaine dans le régiment des hussards de Litchtenstein, il était, même au régiment, suivi de deux chasseurs tyroliens, dans leur costume national; tandis que l'un exécutait les ordres qu'il lui donnait, l'autre restait près de lui afin qu'il eût toujours quelqu'un à qui dire : « Faites ceci ! » Quoiqu'ils sussent l'allemand, il ne leur parlait que dans leur langue. C'etaient des paysans à lui, qui, ne comprenant rien à toutes les idées de servage et d'affranchissement, le tenaient pour leur sei-

gneur et ne doutaient pas qu'il n'eût sur eux droit de vie et de mort.

Plusieurs fois, il avait voulu les éclairer à cet égard, et leur avait dit qu'ils étaient libres; mais jamais ils n'avaient consenti, non-seulement à rien croire, mais à rien écouter.

Il y avait trois ans, pendant une chasse au chamois, le pied avait glissé à l'un de ses gardes; il était tombé dans un précipice au fond duquel on l'avait retrouvé en morceaux.

Le comte avait ordonné à son intendant de compter douze cents francs de rente à la veuve. La veuve avait remercié le comte Karl de Freyberg; mais elle n'avait pas compris qu'il lui dût quelque chose parce que son mari s'était tué à son service.

Lorsqu'il chassait, — et celui qui écrit ces lignes a eu deux fois l'honneur de chasser avec lui, — que ce fût ou non dans son pays natal, il portait toujours le costume styrien, c'est-à-dire le chapeau de feutre haut et pointu, avec une bande de velours vert, large de cinq doigts, dans laquelle on passe en manière de panache la queue du tétras; la veste de gros drap gris à collet et à poignets verts, la culotte grise du même drap venant jusqu'au-dessus du genou seulement; enfin la guêtre de cuir emboîtant des sandales, couvrant un bas de laine vert, et venant jusqu'au-dessous du genou, la culotte et la guêtre laissant, par conséquent, l'articulation du genou libre. Chez ces sauvages montagnards, qui font parfois vingt ou vingt-cinq lieues dans une chasse,

quelque froid qu'il fasse, cette partie du corps reste nue. J'ai vu, par une température de dix degrés, le comte tenir pendant cinq ou six heures la tête de nos chasses, et ni lui ni ses hommes ne s'apercevoir de cette nudité partielle.

Nous avons dit que ces hommes ne e quittaient jamais, pas plus à la chasse qu'ailleurs. Ce sont des chargeurs de fusil; ils se tiennent derrière lui chaque fois que son fusil est vide; le comte le laisse tomber et ils lui en glissent un dans la main tout chargé, tout armé.

En attendant que les rabatteurs fussent placés, ce qui prend toujours une demi-heure, ces deux hommes tiraient de leur carnassière une petite flûte styrienne fabriquée avec des roseaux; et alors, ils commençaient, tantôt ensemble, tantôt faisant chacun leur partie, mais se réunissant toujours après un certain nombre de mesures; c'étaient des airs styriens d'une mélancolie douce et plaintive; cela durait quelques minutes; puis, comme si le comte eût été attiré par cette irrésistible mélodie, il tirait à son tour de son carnier une flûte absolument pareille à celle de ses deux serviteurs et la portait à ses lèvres. Dès lors, c'était lui qui se chargeait du chant, les deux autres le soutenaient seulement par des accompagnements de fantaisie qui me semblaient improvisés, tant ils étaient originaux.

Ces accompagnements s'élançaient de leurs lèvres, couraient après le motif, et, l'ayant rejoint, s'enroulaient autour de lui comme des lierres ou des volubilis; puis

le motif reparaissait seul, toujours charmant, toujours triste et atteignant à des notes si élevées, qu'on eût cru que l'argent ou le cristal pouvait seul les donner. Tout à coup une détonation se faisait entendre. C'était le chef des rabatteurs qui indiquait que, chacun étant à son poste, la chasse allait commencer. Alors, les trois musiciens remettaient leurs flûtes dans leurs carniers, et, reprenant leurs fusils, l'oreille tendue, l'œil au guet, faisaient place aux chasseurs.

Ce fut dans ce dernier costume, sous lequel il était véritablement beau, que le comte Karl vint frapper à onze heures du matin à la porte du baron de Below, dont il venait d'apprendre le retour ainsi que l'accident.

Il va sans dire que ses deux Styriens le suivaient et s'étaient arrêtés dans l'antichambre.

Frédéric le reçut d'un visage plus souriant encore que d'habitude, mais en lui tendant la main gauche.

— Ah çà! c'est donc vrai, ce que je viens de lire dans la *Kreutz Zeitung?*

— Qu'avez-vous lu, mon cher Karl ?

— J'ai lu que vous vous étiez battu avec un Français et que vous aviez été blessé.

— Chut! pas si haut! je ne suis pas blessé pour la maison, je suis disloqué seulement.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, mon cher, que la baronne ne demandera pas à voir un bras simplement foulé, tandis qu'elle eût voulu absolument voir un bras blessé. Or,

ma blessure qui vous ferait envie, à vous, j'en suis sûr, mon cher comte, ma blessure eût fait mourir de peur la baronne. En avez-vous vu beaucoup de trentre-cinq centimètres de long, des blessures? Je peux vous en montrer une, moi!

— Comment! vous si adroit, qui tirez le sabre comme si vous l'aviez inventé?

— Eh bien, oui, j'ai trouvé mon maître.

— Un Français?

— Un Français!

— Mais, au lieu de me mettre en chasse du sanglier que j'allais attaquer demain matin dans le Taunus, j'ai bien envie de me mettre en chasse de ce Français-là, moi, et de vous apporter une de ses pattes pour remplacer la vôtre.

— N'en faites rien, cher ami; car vous pourriez bien y attraper quelque bonne estafilade dans le genre de la mienne; puis ce Français est devenu mon ami, et je veux de plus qu'il soit le vôtre.

— Jamais! mon ami, un gaillard qui vous a ouvert la peau dans une longueur de combien, dites-vous? de trente-cinq centimètres?

— Il pouvait bien me tuer, il ne l'a pas fait. Il pouvait me fendre en deux, il s'est contenté de m'ouvrir. Nous nous sommes embrassés sur le champ de bataille. Avez-vous vu les autres détails?

— Quels autres détails?

— Mais relatifs à ses deux autres duels, avec M. Georges Kleist et Franz Müller.

— Superficiellement : je ne connaissais que vous sur les trois ; je ne me suis inquiété que de vous. Il m'a paru seulement qu'il avait tant soit peu endommagé la mâchoire d'un monsieur qui fait des articles dans la *Kreutz Zeitung*, et qu'il avait presque assommé à coups de poing une espèce de drôle nommé Franz Müller. Il avait donc choisi des échantillons dans les armes, la toge et le peuple, qu'il se bat le même jour avec un officier, un journaliste et un menuisier?

— Ce n'est pas lui qui nous a choisis, c'est nous qui avons eu la bêtise de le choisir ; nous avons été le chercher à Hanovre, où il était bien tranquille ; il paraît que ça l'a ennuyé d'être dérangé : il m'a renvoyé chez moi avec un bras en écharpe, il a renvoyé M. Kleist chez lui avec un œil poché, et il a laissé Franz Müller sur le terrain moulu de coups. C'était le plus court.

— C'est donc un hercule que ce gaillard-là?

— Pas le moins du monde, voilà ce qu'il y a de curieux. La tête de moins que vous, mon cher, mais fait voyez-vous, comme le Hassan d'Alfred de Musset, que sa mère avait fait tout petit pour le bien faire.

— Et vous vous êtes embrassés sur le champ de bataille?

— Mieux que cela, j'ai même eu en revenant une idée.

— Laquelle?

— C'est un Français, vous savez?

— De bonne famille?

— Mon cher, ils le sont tous depuis la révolution de 89. Il a du talent, beaucoup.

— Comme maître d'armes?

— Non, non, non! comme peintre. Kaulbach l'a appelé l'espoir de la peinture. Il est jeune.

— Jeune!

— Ma foi! vingt-cinq à vingt-six ans tout au plus. Beau.

— Beau aussi?

— Charmant! Douze mille livres de rente!

— Peuh!

— Tout le monde n'a pas deux cent mille livres de rente comme vous, mon cher ami. Douze mille livres de rente, et un beau talent, cela fait cinquante ou soixante mille livres de rente.

— Mais à quel propos avez-vous donc fait tous ces calculs?

— J'avais envie de lui faire épouser Hélène.

Le comte bondit sur sa chaise.

— Comment! le faire épouser à Hélène? à votre belle-sœur? un Français?

— Mais n'est-elle pas elle-même d'origine française?

— Mademoiselle Hélène vous aime trop, j'en suis certain, pour jamais épouser un homme qui vous a mis dans l'état où vous êtes. — J'espère bien qu'elle a refusé?

— Oui, ma foi!

Le comte respira.

— Mais quelle diable d'idée avez-vous là de lui faire épouser votre sœur!

— Elle n'est que ma belle-sœur.

— N'importe, je reprends : quelle idée de vouloir faire épouser sa belle-sœur comme cela au premier venu qu'on rencontre sur un grand chemin!

— Je vous assure que ce garçon-là n'est pas le premier venu, moi...

— N'importe, elle a refusé, n'est-ce pas? c'est l'essentiel.

— J'espère la faire revenir là-dessus.

— Mais vous êtes donc enragé?

— Enfin, quel motif a-t-elle de refuser? Je vous le demande, à vous.

Le comte Karl rougit jusqu'au blanc des yeux.

— A moins, cependant qu'elle n'en aime un autre!

— Admettez-vous l'impossibilité de cette hypothèse?

— Non; mais enfin, si elle aime quelqu'un, qu'elle le dise...

— Écoutez, mon cher Frédéric, je ne puis pas vous affirmer qu'elle aime quelqu'un, moi; mais je puis vous affirmer que quelqu'un l'aime.

— C'est déjà la moitié de la besogne faite; et ce quelqu'un vaut-il mon Français?

— Ah! cher Frédéric, vous êtes tellement prévenu en faveur de votre Français, que je n'ose dire oui!

— Dites vite! vous voyez ce qui pouvait arriver si j'avais eu là mon Français, et que je me fusse engagé vis-à-vis de lui.

— Eh bien, voyons, après tout, vous ne me mettrez

pas à la porte pour cela. Eh bien, ce quelqu'un, c'est moi !

— Toujours modeste, franc et loyal, cher Karl ; mais. .

— Mais... je n'admets point de *mais*.

—Ce n'est pas un *mais* bien effrayant, vous allez voir ; mais vous êtes bien grand seigneur, mon cher Karl, pour ma petite sœur Hélène!

— Je suis le dernier de ma famille, personne ne m'en fera souvenir.

— Vous êtes bien riche pour une dot de deux cent mille francs !

— Je ne dois compte de ma fortune à personne.

— Aussi sont-ce des observations que je fais à vous-même.

— Les trouvez-vous bien sérieuses ?

— Les observations opposées le seraient bien davantage, je l'avoue.

— Il ne s'agit donc que de savoir si Hélène m'aime ou ne m'aime pas.

— Ça, c'est une chose sur laquelle vous pouvez être renseigné à l'instant même.

— Comment cela ?

— Je vais l'envoyer chercher, les plus courtes explications sont les meilleures.

— Frédéric !

Le comte devint aussi pâle qu'un instant auparavant il était devenu rouge.

Puis, d'une voix tremblante :

— Plus tard, au nom du ciel ! plus tard

— Mon cher Karl...

— Frédéric !

— Me croyez-vous votre ami ?

— Grand Dieu !

— Eh bien, pensez-vous que je voulusse vous soumettre à une épreuve dont vous sortiriez triste et malheureux ?

— Vous dites ?

— Je dis que j'ai une conviction.

— Laquelle ?

— Eh ! bon Dieu ! c'est que vous êtes aimé autant que vous aimez.

— Mon ami, vous allez me rendre fou de joie.

— Et, puisque vous avez peur d'entamer avec Hélène une conversation de ce genre, partez pour votre chasse dans le Taunus, tuez force sangliers et revenez, la commission sera faite.

— Par qui ?

— Par moi.

— Frédéric, je ne pars pas.

— Comment ! vous ne partez pas ? Et vos hommes qui vous attendent là avec vos flûtes ?

— Ils attendront, Frédéric !

Le comte se mit à genoux, les mains jointes, devant le lit du baron.

— Que diable faites-vous là ?

— Vous le voyez bien, je vous remercie ; je suis heureux : e pleure.

Frédéric le regarda avec ce sourire de l'homme heureux et arrivé, qui voit un ami près de toucher, à son tour, au bonheur.

En ce moment, le bruit de la porte qui s'ouvrait se fit entendre et Hélène parut sur le seuil.

— Hélène ! s'écria Karl.

— Mais que faites-vous donc là, à genoux devant le lit de mon frère ? demanda la jeune fille du seuil de la porte où elle était arrêtée.

— Il t'attend, répond Frédéric.

— Moi ?

— Viens ici.

— Mon Dieu ! je n'y comprends rien.

— Viens toujours.

Karl se releva sur un genou, et, tendant la main à Hélène :

— O mademoiselle ! dit-il, faites ce que vous dit votre frère, je vous en supplie.

Hélène, toute tremblante, obéit.

— Eh bien, dit-elle, me voici à genoux ; après ?

— Prête un peu ta main à Karl, — il te la rendra.

La jeune fille tendit sa main en hésitant.

Karl la saisit et la mit sur son cœur.

Hélène poussa un cri.

Timide comme un enfant, Karl lâcha la main.

— Oh ! dit Hélène, vous ne m'aviez pas fait mal.

Karl ressaisit vivement la main abandonnée.

— Frère, dit Frédéric, ne m'avais-tu pas dit que tu avais un secret à confier tout bas à Hélène ?

— Oh ! oui, s'ecria Karl.

— Eh bien, je n'écoute pas.

Karl se pencha à l'oreille d'Hélène et le doux mot *Je vous aime !* s'envola de ses lèvres et glissa dans l'air murmurant comme une de ces phalènes qui, par un soir de printemps, disent en passant à votre oreille l'éternel secret de la nature.

— Oh ! Frédéric, Frédéric ! dit Hélène en laissant tomber son front sur son lit, je ne m'étais pas trompée.

Puis, comme Karl attendait avec impatience qu'elle relevât son front pour y appuyer ses lèvres :

— Que fais-tu ? lui demanda Frédéric.

— Je prie, dit-elle.

Et, relevant sa tête et rouvrant ses beaux yeux noyés de langueur :

— Et moi aussi, dit-elle, je vous aime !

— Frédéric ! Frédéric ! s'écria Karl en se relevant et en serrant Hélène contre son cœur, quand pourrai-je mourir pour toi ?

XVIII

La Grand'maman

Frédéric laissa les deux jeunes gens un instant à leur bonheur ; puis, comme tous deux ramenaient les yeux sur lui comme pour lui demander : « Eh bien, qu'y a-t-il à faire maintenant ? »

— La petite sœur, dit-il, va conter à la grande sœur

ce qui vient de se passer ; la grande sœur le contera à la grand'maman, la grand'maman, qui a toute confiance en moi, viendra m'en parler, et nous arrangerons cela ensemble.

— Et quand dois-je aller parler de cela à la grande sœur ? demanda Hélène.

— Mais tout de suite, si tu veux.

— J'y cours ! Vous m'attendez, n'est-ce pas, Karl?

Le sourire et le geste de Karl répondirent pour lui.

Hélène glissa hors des bras de Karl et disparut comme un oiseau.

— A nous deux ! dit Frédéric.

— Comment, à nous deux ?

— Oui, j'ai quelque chose à te dire.

— D'important ?

— De grave.

— Relatif à notre mariage ?

— Oui.

— Tu m'effrayes.

— Si, ce matin, on t'avait dit, lorsque tu doutais de l'amour d'Hélène : « Rassure-toi, Karl; Hélène t'aime, elle sera ta femme, mais un empêchement insurmontable s'oppose à ce que ce soit avant un an ? »

— Que veux-tu ! j'aurais été au désespoir du retard, mais bien joyeux de la nouvelle.

— Eh bien, mon ami, je te dirai ce soir ce que je t'aurais dit ce matin. Hélène t'aime; elle ne m'a pas chargé de te le dire, elle te l'a dit elle-même; mais un

obstacle insurmontable s'oppose à votre mariage, surtout en ce moment-ci.

— Mais tu vas m'expliquer au moins quel est cet obstacle?

— Ce que je vais te dire est encore un secret, Karl. Dans huit jours, dans quinze jours au plus, la Prusse déclarera la guerre à l'Autriche.

— Ah! voilà justement ce que je craignais. Ce Bœsewerk est le mauvais génie de l'Allemagne.

— Eh bien, tu comprends une chose: *amis*, nous servons dans les deux camps opposés, cela se voit tous les jours; *beaux-frères*, cela ne se peut plus, et surtout tu ne peux pas devenir mon beau-frère juste au moment de tirer l'épée contre moi.

— Tu es sûr de ce que tu dis là?

— Certainement que j'en suis sûr; cet homme s'est mis dans une telle position vis-à-vis des Chambres, il a mis le roi dans une telle position vis-à-vis des autres princes de l'Allemagne, qu'il faut, ou que tout soit bouleversé de Berlin à Pesth et même à Inspruck, ou qu'on lui fasse son procès. et qu'il aille finir ses jours dans quelque forteresse. Or, bonne ou mauvaise, c'est une puissance que cet homme, — puissance des ténèbres si tu veux. — On ne lui fera pas son procès, et il bouleversera l'Allemagne, parce que, de son procès, la Prusse n'a rien à tirer, tandis que, du bouleversement de l'Allemagne, elle a à tirer deux ou trois petits royaumes ou duchés qui la compléteront.

— Mais il va avoir la Confédération contre lui.

— Peu lui importe, à lui, pourvu qu'il reste nécessaire. Mais écoute ce que je te dis : Plus la Prusse aura d'ennemis, plus elle en battra. Notre armée est organisée comme aucune armée ne l'est en Europe, à cette heure.

— Tu dis, *notre armée*; tu es donc Prussien maintenant ? Je te croyais Allemand.

— Allemand de la Silésie, Prussien depuis Frédéric II; je dois tout au roi Guillaume, et me ferais tuer pour lui, tout en déplorant qu'il soit le représentant d'une mauvaise cause.

— Mais que me conseilles-tu, à moi ?

— Tu es Styrien, partant Autrichien. Bats-toi comme un lion pour l'empereur d'Autriche; si nous nous rencontrons par hasard dans une charge de cavalerie, nous nous saluerons du sabre; tu pousseras ton cheval à droite, et je pousserai le mien à gauche ; ne te fais pas tuer, voilà tout, et nous signons ton contrat de mariage le jour où l'on signera la paix.

— Hélas! en effet, je n'ai pas autre chose à faire, à moins que nous n'ayons cette chance qu'on nous laisse tous deux à Francfort, ville neutre et libre. Je ne me sens pas, je l'avoue, un grand entraînement à me battre contre des Allemands. C'est la guerre inique. Ah! contre les Turcs, les Français ou les Russes, soit! mais contre les enfants du même pays, parlant la même langue! Là s'arrête mon patriotisme, j'en conviens.

— C'est un dernier espoir auquel il te faut renoncer

que celui de rester à Francfort. J'apporte, moi, l'ordre au général prussien de se tenir prêt à partir. Si la Prusse retire ses troupes, l'Autriche à coup sûr retirera les siennes. Francfort aura une garnison bavaroise ou sera livrée à son bataillon francfortois; mais très-certainement chacun de nous, jusqu'au dernier, sera forcé de rejoindre l'armée.

— Pauvre chère Hélène! qu'allons-nous lui dire quand elle va revenir ?

— Nous allons lui dire que votre mariage est décidé; que, selon la coutume, on vous fiancera, et que, dans un an, vous vous mariez. Si, contre toutes mes prévisions, la guerre n'a pas lieu, vous vous marierez tout de suite. Si la guerre a lieu, une guerre comme celle-là ne saurait durer longtemps. C'est une tempête, un ouragan qui passe et renverse, puis tout est dit. Je fixe, c'est pour être sûr de n'avoir pas un nouveau délai à demander. Hélène a dix-huit ans, elle en aura dix-neuf. Tu as vingt-six ans, tu en auras vingt-sept. Ce délai ne serait pas imposé par les circonstances qu'il faudrait l'établir. Les circonstances le veulent. Cédons-y.

— Tu me donnes ta parole que rien ne te fera changer d'opinion à mon égard et qu'à partir d'aujourd'hui, 12 juin, tu es mon beau-frère, *sur parole?*

— Cet honneur m'est trop cher pour que je le répudie; — à partir d'aujourd'hui, 12 juin, je suis ton beau-frère sur parole.

— Madame de Beling!

Cette espèce d'exclamation était arrachée à Karl par la présence inattendue d'une vieille dame toute vêtue de noir avec de beaux cheveux blancs comme la neige. Elle avait dû être parfaitement belle autrefois, et un grand air de bienveillance et de distinction était répandu sur toute sa personne.

— Comment, c'est vous, mon cher Frédéric? dit-elle en entrant. Vous êtes depuis cinq heures du matin ici, et c'est à deux heures de l'après-midi seulement que je suis prévenue par votre femme que vous êtes arrivé et arrivé souffrant.

— Chère mère-grand, répondit Frédéric, je sais d'abord ceci, que vous ne vous réveillez qu'à onze heures et ne vous levez qu'à midi.

— Oui; mais vous avez une foulure, m'a-t-on dit. J'ai trois remèdes excellents pour les foulures, un surtout qui est parfait et qui me vient de mon vieil ami Gœthe; un autre de ma vieille amie madame Schrœder, et le troisième du baron de Humboldt. Vous voyez qu'ils viennent tous trois de bonne source.

Puis, s'adressant à Karl, qui lui avançait un fauteuil en saluant :

— Monsieur de Freyberg, vous n'avez pas de foulure, vous; car je vous vois en costume de chasseur. Ah! vous ne savez pas que vous me rappelez, avec votre costume styrien, un de mes bons souvenirs de jeunesse. La première fois que j'ai vu M. de Beling, mon mari, il y a quelque chose comme cinquante-deux ans de cela, c'était en 1814, monsieur, dans un

bal masqué que l'on donna à la mi-carême, il portait le costume que vous portez aujourd'hui.

» Il avait votre âge. — Au milieu du bal, je me le rappelle comme si c'était aujourd'hui, on apprit la nouvelle du débarquement de ce damné Napoléon. On parla, s'il remontait sur le trône, de partir en masse pour lui faire la guerre, et chacune de nous choisit son chevalier qu'elle autorisa à porter ses couleurs dans la campagne qui allait s'ouvrir. Je fis comme les autres, et je choisis M. de Beling pour mon chevalier, quoique, au fond du cœur, en ma qualité de *Française*, car je suis restée Française par mes sentiments, je ne pouvais pas trop en vouloir à l'homme qui avait fait la France si grande.

» Cette plaisanterie de sa nomination de mon chevalier portant mes couleurs, ouvrit à M. de Beling la porte de notre maison. Il ne voulait pas, disait-il, être mon chevalier sans la permission de mes parents. Mes parents lui permirent d'être mon chevalier. Napoléon remonta sur le trône.

» M. de Beling dut rejoindre son régiment; mais, auparavant, il demanda ma main à ma mère. Ma mère me consulta. Je l'aimais.

» Il fut convenu qu'au retour de la campagne, nous nous marierions. La campagne ne fut pas longue, et, au retour de M. de Beling, nous nous mariâmes, moi lui en voulant un peu, au fond du cœur, qu'il eût contribué, lui, trois cent millième, à détrôner mon héros; mais je ne lui dis jamais cette petite infidélité de mon

enthousiasme, et nous n'en fîmes pas plus mauvais ménage pour cela.

— Chère mère-grand, demanda Frédéric, est-ce que M. de Beling, — qui devait être très-beau en Styrien, car j'ai vu son portrait, — est-ce que M. de Beling ne s'est pas mis à genoux pour vous demander la faveur d'être votre chevalier?

— Si fait, et de très-bonne grâce même, dit la vieille dame toute rajeunie par ses souvenirs.

— De meilleure grâce que mon ami Karl?

— Comment, de meilleure grâce que votre ami Karl? Est-ce que votre ami Karl est à mes genoux, par hasard?

— Regardez!

Madame de Beling se retourna et vit, en effet, Karl un genou en terre devant elle.

— Oh! mon Dieu! dit la vieille dame en riant. Est-ce que, sans m'en apercevoir, j'ai rajeuni de cinquante ans?

— Ma bonne mère, dit Frédéric, tandis que Karl s'emparait de la main de la vieille dame, non, vous avez toujours vos soixante et dix ans, et ils vous vont trop bien pour que je vous fasse grâce d'une seule année; mais voilà mon ami Karl qui, lui aussi, va partir pour la guerre, et qui demande à être le chevalier de votre petite-fille Hélène.

— Ah! vraiment! Est-ce que ma petite-fille Hélène est déjà en âge d'avoir un chevalier?

— Dix-huit ans, mère-grand.

— Dix-huit ans! c'est l'âge que j'avais quand j'ai

épousé M. de Beling, c'est l'âge où les feuilles se détachent de l'arbre et s'envolent au vent de la vie. Si son heure est venue, continua-t-elle, avec un triste sourire, qu'elle se détache comme les autres !

— Oh! jamais ! jamais, grand'mère ! s'écria la jeune fille, qui était entrée sur la pointe du pied, jamais assez loin pour que mes lèvres ne puissent plus toucher chaque jour cette bonne chère main qui nous verse la vie à tous !

Et elle se mit à genoux de l'autre côté de Karl et prit l'autre main.

— Ah! dit alors madame de Beling en balançant sa tête de haut en bas, voilà donc pourquoi on m'a fait monter ? On voulait me prendre dans un guet-apens ! Eh bien, que veut-on que je fasse maintenant? Comment veut-on que je me défende? Céder tout de suite, c'est bien gauche, cela a l'air d'un dénoûment de Molière.

— Eh bien, ne cédez pas, grand'mère, ne cédez pas, ou mettez-y vos conditions.

— Lesquelles?

— Que les fiançailles se feront quand on voudra, mais que le mariage, par exemple, n'aura lieu, comme le vôtre, que lorsque la campagne sera finie.

— Quelle campagne? demanda Héléne avec inquiétude.

— Nous te dirons cela plus tard. En attendant, Karl, en sa qualité de ton chevalier, portera tes couleurs. Quelles sont tes couleurs?

— Je n'en ai qu'une, reprit Hélène, le vert.

— Alors, dit Frédéric montrant son ami dont le chapeau portait une large bande verte, et l'habit un collet et des parements verts, il les porte déjà.

— Et, pour faire honneur à ma fiancée, dit Karl de Freyberg en se relevant, cent hommes les porteront avec moi et comme moi.

Tout fut arrêté séance tenante, et tout le monde, Frédéric en tête, madame de Beling donnant le bras à Karl, tout le monde descendit pour annoncer cette bonne nouvelle à la belle accouchée.

Le même soir, on apprit que la Diète était convoquée à Francfort pour le 15 du mois.

XIX

Francfort-sur-le-Mein

Il est cependant temps que nous disions quelques mots de la ville où vont se passer les principaux événements de l'histoire que nous avons entrepris d'écrire.

Francfort est une des villes importantes de l'Allemagne, non point précisément à cause du nombre de ses habitants, non point à cause du commerce qui s'y fait, mais en raison de la position politique que tient Francfort comme siége de la Diète de l'empire.

Tous les jours, on entend prononcer certains mots

qui deviennent familiers sans que cependant on sache premièrement ce qu'ils représentent.

Disons en deux mots quelles sont les fonctions de la Diète de l'empire.

La Diète est chargée de veiller sur les affaires générales de l'Allemagne et de concilier les différends qui pourraient s'élever entre les États confédérés. Le président est toujours un représentant de l'Autriche. Les décisions de cette assemblée portent le nom de *recès*. Cette Diète, qui existe depuis les temps les plus anciens, n'eut point d'abord de siége fixe; elle se tenait tantôt à Nuremberg, tantôt à Ratisbonne, tantôt à Augsbourg. Enfin, le 9 juin 1815, l'acte du Congrès de Vienne fit de Francfort le siége de la Diète de la Confédération germanique.

Grâce à la nouvelle constitution, les Francfortois ont droit à un quart de voix à la Diète; les trois autres quarts appartiennent aux trois autres villes libres de Hambourg, Brême et Lubeck.

En échange de cet honneur, Francfort doit lever sept cent cinquante hommes pour la Confédération germanique, et tirer le canon le jour anniversaire de la bataille de Leipzig. L'exécution de ce dernier article rencontra d'abord quelques difficultés, attendu que la ville libre, depuis 1808, n'avait plus de remparts et, depuis 1813, n'avait plus de canons. Mais on profita du premier moment d'enthousiasme pour ouvrir une souscription à l'effet d'acheter deux pièces de quatre.

depuis 1814, au jour fixé, le feu et la fumée qu'elle doit à la Sainte-Alliance.

Quant aux remparts, il n'en est plus question. Au lieu de vieilles murailles et de fossés fangeux, les Francfortois ont vu s'élever, comme une ceinture gracieuse et odoriférante, un charmant jardin anglais qui permet de faire le tour de la ville sous des arbres magnifiques et sur des chemins sablés. Si bien qu'avec ses maisons peintes en blanc, en pistache et en rose, Francfort ressemble à un énorme bouquet de camellias tout entouré de bruyères. Le tombeau du maire à qui cette amélioration est due s'élève au milieu de charmants labyrinthes que les bourgeois et leurs familles peuplent tous les jours vers quatre ou cinq heures du soir.

Francfort, dont le nom teuton *Francfurt* veut dire *gué franc*, doit son origine à un château impérial qu'avait fait bâtir Charlemagne à l'endroit même où le Mein est guéable. La première trace qu'on en trouve dans l'histoire est la date du concile qui y fut tenu en 794, concile dans lequel fut traitée la question du culte des images. Quant au palais de Charlemagne, il n'en reste plus aucun vestige; seulement, les antiquaires prétendent qu'il s'élevait juste à l'endroit où l'on a bâti depuis l'église Saint-Léonard.

Ce doit être vers 796 que Charlemagne fonda la colonie de Sachsenhausen avec les Saxons qu'il venait de prendre et de faire baptiser.

En 822, Louis le Débonnaire y bâtit la Sala sur l'em-

placement actuel du Saalhof, et, en 838, Francfort avait déjà son tribunal et ses murs d'enceinte.

En 853, Louis l'Allemand l'éleva au rang de capitale de l'empire Oriental des Francs, lui donna une plus grande étendue, fit bâtir l'église du Sauveur, fonda auprès la foire d'automne, selon la coutume qu'ont les marchands d'établir leurs boutiques autour des églises et des temples.

L'usage d'élire les empereurs à Francfort a commencé par cette grande maison de Souabe dont le nom seul ouvre dans l'esprit tout un monde de souvenirs terribles et mélancoliques. En 1240, l'empereur Frédéric II accorda des lettres de protection à tous ceux qui fréquenteraient le marché de Francfort. L'empereur Louis de Bavière, voulant reconnaître son élection, témoigna son attachement à la ville en lui accordant de grands avantages, au nombre desquels était le droit de tenir une foire de quinze jours pendant le carême, sous le nom de foire de Pâques.

L'empereur Gontran de Schwartzenbourg, qui était soutenu par le Sénat et les citoyens de Francfort, y mourut, dit-on, empoisonné le 14 juin 1349. Charles IV, son adversaire, accorda à Francfort la confirmation de lieu d'élection du saint-empire romain de la nation allemande, par la bulle d'Or, publiée en 1356, et posa les fondements de la municipalité libre de Francfort en vendant à la ville l'emploi de reichsschultheissen.

Cette bulle fournit à l'empereur Napoléon une occasion de faire preuve de son excellente mémoire. Un

jour qu'il se trouvait à table, à l'entrevue d'Erfurt, avec une dizaine de souverains, le hasard amena la conversation sur la bulle d'Or, qui, jusqu'à l'établissement de la Confédération du Rhin, avait servi de règlement pour l'élection des empereurs. Le prince primat, qui se trouvait sur son terrain, entra dans quelques détails sur cette bulle, dont il fit remonter la date à l'an 1409.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur le prince, dit Napoléon. Cette bulle, si j'ai bonne mémoire, fut proclamée en 1356, sous le règne de l'empereur Charles IV.

— Votre Majesté a raison, dit le primat rappelant ses souvenirs; mais comment se fait-il qu'elle ait conservé si religieusement la date d'une bulle? Si c'était celle d'une bataille, cela m'étonnerait moins.

— Voulez-vous que je vous dise le secret de cette mémoire qui vous étonne, monsieur le prince? répondit Napoléon.

— Votre Majesté nous fera grand plaisir.

— Eh bien, continua l'empereur, vous saurez donc que, lorsque j'étais sous-lieutenant d'artillerie...

A ce début, il y eut un mouvement de surprise et de curiosité si marquée parmi les illustres convives, que Napoléon s'interrompit un instant.

Mais, voyant qu'aussitôt on faisait silence pour l'écouter, il reprit en souriant :

— Je dis donc que, lorsque j'avais l'honneur d'être sous-lieutenant d'artillerie, je restai trois ans en gar-

nison à Valence; j'aimais peu le monde et vivais très-retiré. Un heureux hasard m'avait logé en face d'un libraire instruit et très-complaisant nommé Marc-Aurèle. Cet excellent homme avait mis tout son magasin à ma disposition. J'ai lu et relu deux ou trois fois sa bibliothèque pendant ma résidence dans la capitale de la Drôme, et, de ce que j'ai lu à cette époque, je n'ai rien oublié, pas même la date de la bulle d'Or.

Comme les Florentins à Monte-Aperto, où ils perdirent cette fameuse bataille qui, au dire de Dante, teingnit l'Arbiila en rouge, les Francfortois perdirent (le 12 mai 1339) leur bataille d'Eschborn contre les chevaliers de Cronberg et le comte palatin Ruprecht; leur maire Winter du Wasem et leur capitaine Rule de Schweinsheim y furent faits prisonniers avec six cents citoyens de la ville. Cent restèrent sur le champ de bataille. Les prisonniers furent rachetés 73,000 florins d'or.

La guerre de Trente Ans jeta aussi quelque trouble dans la ville impériale, et, malgré l'opposition du Sénat, Gustave-Adolphe y entra le 17 novembre 1631, et y laissa une faible garnison de six cents hommes, qui n'en fut chassée qu'en 1635 par Lamboy de Sachsenhausen.

Francfort se gouverna ainsi tant bien que mal comme ville municipo-impériale jusqu'au moment où, après avoir été bombardée par les Français pendant les guerres de la Révolution, elle fut donnée un beau matin par Napoléon au prince primat Charles de Dal-

berg et devint alors la capitale du grand-duché de Francfort.

L'édifice le plus curieux de Francfort est sans contredit le Rœmer, grand bâtiment qui contient la salle des Électeurs, servant aujourd'hui aux séances du haut sénat de la ville de Francfort, et la salle des Empereurs, où les empereurs étaient proclamés. Une des singularités de cette salle, qui renferme tous les portraits des empereurs depuis Conrad jusqu'à Léopold II, c'est que l'architecte qui l'a bâtie fit juste autant de niches qu'il y avait de souverains devant porter la couronne impériale. De sorte qu'au moment où François II fut élu, toutes les niches étaient remplies, et qu'il ne s'en trouva plus pour le nouveau César. Il y avait donc grande discussion pour savoir où l'on mettrait son portrait, lorsqu'en 1805, le vieil empire germanique croula au bruit du canon d'Austerlitz, et les courtisans se trouvèrent ainsi tirés d'embarras.

L'architecte avait prévu juste le nombre des empereurs qu'il devait y avoir. Nostradamus n'aurait pas fait mieux.

Depuis Conrad jusqu'à Ferdinand Ier, c'est-à-dire de 911 à 1556, le couronnement avait eu lieu à Aix-la-Chapelle. Maximilien II commença en 1564 la série des empereurs élus à Francfort. A partir de ce moment, cette salle servit à la proclamation des empereurs, et s'appela le Kaisersaal.

Ce fut alors que la première pensée vint d'installer dans les niches déroulées autour des murailles les por-

traits de tous les Césars allemands élus et couronnés depuis l'extinction de la race de Charlemagne, en réservant aux césars futurs les niches vacantes.

Or, trente-six empereurs avaient déjà été sacrés à Aix-la-Chapelle; en y joignant Maximilien, il n'y restait pour l'avenir que huit niches vides. C'était bien peu. Ce fut assez. En 1794, le quarante-cinquième empereur d'Allemagne vint occuper la quarante-cinquième case. Ce fut le dernier empereur; la salle remplie, l'empire germanique s'écroula.

« Cet architecte inconnu, dit Victor Hugo dans son livre sur le Rhin, c'était la destinée. Cette salle mystérieuse aux quarante-cinq cellules, c'est l'histoire même de l'Allemagne qui, la race de Charlemagne éteinte, ne devait plus contenir que quarante-cinq empereurs.

» Là, en effet, dans cette salle oblongue, vaste, froide, presque obscure, encombrée, à l'un de ses angles, de meubles de rebut parmi lesquels j'ai vu la table de cuir des électeurs; à peine éclairée à son extrémité orientale par les cinq étroites fenêtres inégales qui pyramident dans le sens du pignon extérieur entre quatre hautes murailles chargées de fresques effacées, sous une voûte en bois à nervures jadis dorées, seuls dans une espèce de pénombre qui ressemble au commencement de l'oubli, tous grossièrement peints, et figurés en bustes d'airain dont le piédouche porte les deux dates qui ouvrent et ferment chaque règne, les uns coiffés de lauriers comme des

césars romains, les autres fleurons du diadème germanique, là s'entre-regardent silencieusement, chacun dans sa sombre ogive, les trois Conrad, les sept Henri, les quatre Othon, l'unique Lothaire, les quatre Frédéric, l'unique Philippe, les deux Rodolphe, l'unique Adolphe, les deux Albert, l'unique Louis, les quatre Charles, l'unique Wenceslas, l'unique Robert, l'unique Sigismond, les deux Maximilien, les trois Ferdinand, l'unique Mathias, les deux Léopold, les deux Joseph, les deux François, les quarante-cinq fantômes qui, pendant neuf siècles, de 911 à 1806, ont traversé l'histoire du monde, l'épée de saint Pierre dans une main et le globe de Charlemagne dans l'autre. »

Après la cérémonie, qui avait lieu dans l'église cathédrale de Saint-Barthélemy, plus connue sous le simple nom du Dôme, le nouvel élu, accompagné des électeurs, rentrait à l'hôtel de ville, c'est-à-dire au Rœmer, et montait à la grande salle pour accomplir et voir accomplir les cérémonies usitées en pareil cas.

Les électeurs de Trêves, de Mayence et de Cologne se plaçaient à la première fenêtre en allant de gauche à droite.

L'empereur, en grand costume, le manteau impérial sur les épaules, la couronne sur la tête, le sceptre et le globe en main, se plaçait à la seconde fenêtre.

La troisième était occupée par un dais où se tenaient l'archevêque et le clergé.

La quatrième était destinée aux ambassadeurs de Bohême et du Palatinat.

La cinquième, aux électeurs de Saxe, de Brandebourg et de Brunswick.

Au moment où paraissait cette brillante assemblée, la place tout entière éclatait en cris et en acclamations.

Cette place, que nous allons reconstruire telle qu'elle était ce jour-là, mérite une description particulière.

Le milieu en était occupé par un bœuf qui rôtissait tout entier au milieu d'une cuisine de planches.

Un des côtés était occupé par une fontaine surmontée d'un aigle à deux têtes ; par l'un de ses becs, il jetait du vin rouge ; par l'autre bec, du vin blanc. Le second côté était occupé par un monceau d'avoine qui pouvait s'élever à la hauteur de trois pieds.

Quand toutes les fenêtres étaient garnies, quand l'empereur, l'archevêque et les électeurs étaient assis à leurs places respectives, le son de la trompette se faisait entendre, et l'archimaréchal sortait à cheval, poussait jusqu'à la sangle sa monture dans l'avoine, y remplissait une mesure d'argent, remontait dans la salle et présentait cette mesure à l'empereur.

Cela voulait dire que les écuries étaient approvisionnées.

Alors, la trompette se faisait entendre une seconde fois et l'archiéchanson sortait à cheval et s'en allait remplir deux coupes d'argent à la fontaine, l'une de vin rouge, l'autre de vin blanc, et il portait ces deux coupes à l'empereur.

Cela voulait dire que les celliers étaient garnis.

Puis la trompette se faisait entendre une troisième fois, et l'architrancheur sortait à cheval, s'en allait couper une tranche de bœuf et l'apportait à l'empereur.

Cela voulait dire que les cuisines étaient florissantes.

Enfin la trompette se faisait entendre une quatrième fois, et l'architrésorier sortait à cheval tenant à la main un sac où des pièces d'argent et d'or étaient mêlées, et il jetait ces pièces d'or et d'argent au peuple.

Cela voulait dire que le trésor était plein.

La rentrée du grand trésorier était le signal d'un combat que se livrait le peuple pour avoir l'avoine, le vin et le bœuf. En général, on laissait les bouchers et les encaveurs assiéger et prendre la cuisine; la tête du bœuf était le trophée le plus honorable de la lutte. La victoire était censée rester au parti qui avait la tête; et, encore aujourd'hui, les encaveurs montrent dans les caves du palais, et les bouchers à leur halle, les têtes que leurs ancêtres ont conquises dans les mémorables journées des couronnements.

Après le Rœmer, ce qu'il y a de plus curieux à Francfort, c'est la rue des Juifs. A l'époque où celui qui écrit ces lignes visita Francfort pour la première fois, c'est-à-dire il y a trente ans, il y avait encore à Francfort des juifs et des chrétiens, mais de vrais juifs qui haïssaient les chrétiens comme faisait Shylock, et de vrais chrétiens qui haïssaient les juifs comme faisait Torquemada.

Cette rue se compose de deux longues rangées de maisons noires, sombres, hautes, sinistres, contiguës, compactes et comme serrées les unes contre les autres par la peur. C'était un samedi, il est vrai, et la solennité de ce jour ajoutait encore à la tristesse de la rue. Toutes les portes étaient fermées : petites portes bâtardes, faites pour laisser passer une seule personne à la fois. Tous les volets de fer étaient fermés aussi.

On n'entendait aucun bruit, aucune voix, aucun mouvement, aucun pas, aucun souffle dans l'intérieur; il y avait un air d'angoisse et de crainte répandu sur les faces de toutes ces maisons. Une ou deux fois, je vis passer, comme on voit, le soir, des chats effarouchés se glisser d'une porte sous l'autre ; je vis passer, sortant d'une allée pour s'engouffrer dans une autre allée, quelque belle jeune fille qui ne pouvait résister sans doute au désir de me voir ou plutôt de se faire voir.

De temps en temps, pour faire contraste avec elle, une vieille femme au nez de hibou, marchant à la manière des spectres, me croisa et entra ou plutôt disparut dans une espèce de cave formant le sous-sol de cette rue étrange. Aujourd'hui, tout cela s'est quelque peu civilisé, et les maisons elles-mêmes semblent avoir pris un air plus vivant et plus mouvementé.

La population de Francfort se compose d'abord d'une bourgeoisie historiquement francfortoise, qui formait le patriciat de l'ancienne ville libre et impériale, proclamée ville du couronnement par la bulle d'Or. Les principales familles sont :

1° Celles du baron Holzhausen, du baron Guidderrod, de Bethmann.

2° Des familles françaises venues à Francfort après la révocation de l'édit de Nantes. et qui, par leur intelligence et leur industrie, forment pour ainsi dire le point le plus élevé de la société. Nous citerons parmi elles les familles du Fay, Gontard, Bernus, Luttoroh.

3° Des familles italiennes chez lesquelles les souvenirs de races communes ont été plus puissants que les croyances religieuses et qui, quoique catholiques, se sont particulièrement mêlées et unies aux familles françaises protestantes.

Ainsi dirons-nous des familles Brintano, Borgnis et Brolongaro.

Enfin, toute la banque israélite qui se groupe autour de la maison Rothschild comme autour d'une famille naturelle et incontestée.

Toute cette population est attachée à l'Autriche, parce que c'est de l'Autriche qu'elle a reçu sa situation particulière, source de son indépendance et de sa fortune.

Toutes les classes, divisées par les races, les langues et les religions, sont réunies par l'amour commun pour la maison de Hapsbourg, par cet amour qui n'irait peut-être pas jusqu'au dévouement, mais qui, en paroles du moins, va jusqu'au fanatisme.

A Francfort, il faut ajouter le faubourg de Sachsenhausen, situé de l'autre côté du Mein, c'est-à-dire cette colonie saxonne amenée par Charlemagne, et dont les

membres, en vivant ensemble, en se mariant entre eux, ont conservé quelque chose de la rudesse des vieux Saxons. Cette rudesse, avec le progrès qu'ont fait toutes les langues modernes dans la courtoisie, cette rudesse est devenue pour nous de la grossièreté, mais de la grossièreté dont leur intelligence n'est pas responsable.

C'est généralement à eux que l'on attribue les mots un peu trop crus, et quelquefois aussi les mots spirituels par lesquels le plus faible fait la guerre au plus fort.

Donnons un double exemple de l'esprit des hommes de Sachsenhausen.

Comme d'habitude, vers le moi de mai, c'est-à-dire à la fonte des neiges, le Mein avait débordé. Le grand électeur de Hesse était venu lui-même sur les lieux pour juger de la crue des eaux et des dégâts qu'elles avaient pu faire.

Il rencontra un de ces Francfortois de l'autre rive.

— Eh bien, lui demanda-t-il, le Mein continue-t-il de monter?

— Eh! charogne d'imbécile, lui répondit celui auquel il s'adressait, est-ce que tu ne peux pas le voir toi-même?

Et le vieux Saxon s'éloigna en haussant les épaules.

Un de ses camarades accourt à lui.

— Tu sais à qui tu viens de parler? lui demanda-t-il.

— Non.

— Eh bien, c'est à l'électeur de Hesse.

— Tempêtes et tonnerres! s'écria le vieux Saxon, que je suis content de lui avoir répondu poliment!

Au spectacle, un de ces braves gens s'appuie sur le voisin qui est devant lui; celui-ci fait un mouvement.

— Est-ce que je vous gêne? lui demanda-t-il. C'est que, si vous me gêniez, voyez-vous, je vous donnerais une gifle dont vous vous souviendriez toute votre vie.

On sait que la garnison de Francfort est tenue, depuis 1815, par deux détachements de quinze cents ou deux mille hommes chacun, l'un autrichien, l'autre prussien.

Comme nous l'avons dit, les Autrichiens sont adorés des Francfortois, tandis que les Prussiens sont haïs à un degré égal, si ce n'est supérieur.

Un officier prussien faisait visiter à quelques amis les curiosités de Francfort

On arriva au Dôme.

Là, parmi quelques *ex-voto* ordinaires représentant, soit des cœurs, soit des mains, soit des pieds, le sacristain, qui était de Sachsenhausen, montra aux curieux une souris d'argent.

— Oh! qu'est-ce que cela?

— Par une vengeance du ciel, répondit le sacristain, tout un quartier de Francfort se trouva un jour plein de souris qui le dévoraient. On eut beau faire venir tous les chats des autres quartiers, tous les terriers, tous les bouledogues, tous les animaux mangeurs de

souris, rien n'y fit. Alors, une dame dévote eut l'idée de faire fabriquer une souris d'argent et de la consacrer à la Vierge en manière d'*ex-voto*. Au bout de huit jours, toutes les souris avaient disparu.

Et, comme cette légende jetait ceux qui l'entendaient dans un certain étonnement :

— Sont-ils bêtes, ces Francfortois! dit le Prussien, de raconter ces choses-là et de les croire.

— Nous les racontons, dit le sacristain, mais nous n'y croyons pas. Si nous y croyions, il y a longtemps que nous aurions offert à la Vierge un Prussien d'argent.

On se rappelle que notre ami Lenhart, cocher de Bénédict, est un citoyen de la colonie de Sachsenhausen.

XX

Le Départ

Depuis l'affaire du Slesvig-Holstein, la Diète a été réunie à Francfort le 9 juin, c'est-à-dire le lendemain du jour où M. de Bœsewerk faillit être assassiné, et où Bénédict but à la santé de la France. La Diète, apprenant la mobilisation de la landwehr et la dissolution de la Chambre, décrétait que, pour que Francfort ne fût pas compromis en sa qualité de ville libre et impériale dans tous les événements qui allaient indubitablement être la suite d'une guerre entre la Prusse

et l'Autriche, les garnisons prussienne et autrichienne quitteraient la ville, et seraient remplacées par une garnison bavaroise.

La Bavière et la ville libre tombèrent d'accord pour que la Bavière nommât le commandant en chef, et Francfort le commandant de la ville. On désigna pour le poste de commandant en chef le colonel bavarois Lessel, qui avait été, pendant de longues années, membre de la commission militaire fédérale pour la Bavière, et l'on nomma commandant de la ville, le lieutenant-colonel du bataillon de ligne francfortois.

Le départ des troupes prussiennes et autrichiennes fut fixé au 12 juin, et il fut décidé que les Prussiens partiraient par deux trains extra de la ligne du Mein-Weser, le matin à six heures et à huit heures, pour se rendre à Wetzlar, tandis que les Autrichiens partiraient le même jour à trois heures de l'après-midi.

Cette nouvelle se répandit le 9 dans la ville de Francfort, et jeta, comme on le comprend, la désolation dans la maison Chandroz. Emma allait se séparer de son mari, Hélène de son fiancé.

Nous avons dit que les Prussiens partaient les premiers.

A cinq heures du matin, Frédéric embrassa sa femme, son enfant, sa petite Hélène et sa bonne mère grand. Il était beaucoup trop tôt pour que Karl de Freyberg fût introduit dans la maison à cette heure; mais il attendait son ami sur la Zeil; il avait été convenu la veille entre lui et Hélène, qu'après avoir fait la

conduite à Frédéric, Karl reviendrait l'attendre dans la petite église catholique de Notre-Dame de la Croix.

Ainsi tout était en harmonie entre les deux jeunes gens. Hélène et Karl, quoique nés dans deux pays différents, à des centaines de lieues l'un de l'autre, étaient tous deux catholiques.

Sans doute avait-on fixé cette heure matinale, parce qu'on savait le peu de sympathie que les Francfortois avaient pour les Prussiens. En effet, aucune manifestation de regret n'accompagna leur départ; peut-être beaucoup veillaient-ils déjà et regardaient-ils à travers la persienne fermée; mais pas une fenêtre, pas une persienne ne s'ouvrit pour laisser passer la fleur qui dit : « Au revoir! » ou le mouchoir agité qui dit : « Adieu! »

On eût juré une troupe ennemie quittant une ville ennemie, et la ville elle-même semblait attendre le départ de cette troupe pour se réveiller et se réjouir.

Seuls, les officiers du bataillon francfortois se trouvèrent à la gare pour saluer par courtoisie ceux qu'ils ne demandaient pas mieux que de combattre par haine.

Frédéric n'était parti que par le second train, c'est-à-dire à huit heures du matin. De sorte que, Karl se trouvant en retard, ce fut Hélène qui l'attendit.

Elle était debout près du bénitier, appuyée à la colonne blanche. En apercevant Karl, elle sourit tristement, trempa légèrement ses deux doigts dans l'eau bénite et les étendit vers lui. Karl prit la main tout

entière et fit le signe de la croix avec la main de son amie.

Jamais la ravissante créature n'avait été plus belle qu'au moment où Karl allait se séparer d'elle. A peine avait-elle dormi une heure de toute la nuit ; pendant tout le reste du temps, elle avait pleuré et prié.

Elle était vêtue tout de blanc comme une fiancée, elle avait autour du front une petite couronne de roses blanches naturelles. Lorsque Karl entra, les dernières larmes sorties de son cœur tremblaient aux cils de ses yeux comme des gouttes de rosée aux pistils d'un lis ; ils allèrent tous deux, Karl tenant toujours la main d'Hélène, s'agenouiller à l'une des chapelles latérales où Hélène avait l'habitude de venir faire sa prière. Presque tous les ornements de cette chapelle, depuis la nappe d'autel jusqu'à la robe de la Vierge, étaient de sa main. C'était elle qui avait donné à la douce Madone la couronne d'or et de perles qui reposait sur sa tête.

C'était elle qui avait taillé dans un de ses voiles les plus précieux la robe de dentelle dont était revêtu l'Enfant Jésus.

— O Vierge ! dit-elle, tu sais que jamais je n'ai eu un secret pour toi ; tu sais que, dès le premier jour où j'ai vu mon cher Karl, je suis venue à toi, et je t'ai dit : « S'il y a péché à aimer d'un amour dévoué, puissant, éternel, une créature humaine, arrête dans mon cœur cet amour qui commence à s'emparer de lui. Il en est temps encore, peut-être. Vierge bien

heureuse, va chercher au fond de mon cœur, pour l'éteindre, cette passion, si elle n'était pas selon Dieu. » Et alors, n'ayant plus rien à te dire, j'ai prié tout bas, ou plutôt je suis restée devant toi à remuer les lèvres sans parler. Mais tu savais bien, malgré mon silence, et peut-être à cause de mon silence, que c'était à lui, à lui seul que je pensais. Maintenant, il est trop tard, tu voudrais essayer d'enlever de mon cœur cet amour, que, malgré ta toute-puissance, ô Vierge! tu n'y parviendrais probablement pas. De cet amour je dois vivre, ou par cet amour je dois mourir.

Elle laissa tomber sa tête sur ses genoux en élevant ses deux mains vers la Vierge.

Karl la regarda un instant en silence, et, comme ses deux mains s'abaissaient lentement, il les lui prit toutes deux dans l'une des siennes.

Puis, s'adressant à son tour à la Madone :

— Vierge, dit-il, pardonne-moi, si mes souvenirs de jeunesse m'ont fait défaut, pardonne-moi si je ne suis pas venu comme cette sainte enfant t'ouvrir mon cœur et te dire : « Guide-moi, conseille-moi, conduis-moi. » Notre siècle, par malheur, n'est pas un siècle de foi; comme les autres, sans avoir l'intention impie de m'éloigner de ton autel, j'ai passé à côté et pris un autre chemin; mais ce chemin m'a toujours conduit à toi, puisqu'il m'a conduit à l'amour et que ton cœur est tout amour. Maintenant, nous voici deux devant toi, venus par des routes différentes. Cette belle et douce vierge que voilà n'a laissé sur la sienne que des

fleurs effeuillées, tandis que la mienne est tachée par bien des fautes, bien des désirs qui s'éloignaient des chastes vœux que je forme aujourd'hui ; mais, tel que je suis, bon ou mauvais, je reviens, criant à toi : « Grâce ! » à elle : « Amour ! »

Puis, s'adressant à la jeune fille :

— Nous allons nous quitter, Hélène ; quelle promesse voulez-vous que je vous fasse ? et dans quels termes voulez-vous qu'elle soit faite ?

— Karl, dit Hélène, répétez-moi devant la Madone bien-aimée qui a veillé sur mon enfance et sur ma jeunesse, répétez-moi que vous m'aimerez toujours, que vous n'aurez jamais d'autre femme que moi.

Karl étendit vivement la main.

— Ah ! oui, dit-il, et de grand cœur ! car je t'ai aimée, je t'aime et t'aimerai toujours. Oui, tu seras ma femme en ce monde et dans l'autre, ici-bas et là-haut !

— Merci ! reprit Hélène ; je t'ai donné mon cœur, et, avec mon cœur, je t'ai donné ma vie. Tu es l'arbre et je suis la liane, tu es la tige et je suis le lierre qui t'enveloppe de ses nœuds. Au moment où je t'ai vu, j'ai dit, comme Juliette : *Je serai à toi ou à la tombe !*

— Hélène ! s'écria le jeune homme, pourquoi mêler un mot si sombre à une si douce promesse ?

Mais elle, sans l'écouter, et continuant seulement sa pensée :

— Je ne te demande aucun autre serment que celui que tu viens de faire, Karl ; il est la répétition du

mien; garde le tien tel qu'il est; mais, après que je t'ai dit que je t'aimerai toujours, que je n'aimerai que toi, que je ne serai jamais à un autre qu'à toi, laisse-moi ajouter : Et, si tu meurs, je mourrai avec toi !

— Hélène, mon amour, que dis-tu là ? fit vivement le jeune officier.

— Je dis, mon Karl, que, depuis que je t'ai vu mon cœur a quitté ma poitrine pour passer en toi ; tu es devenu tellement celui par lequel je pense, celui par lequel j'existe, que, s'il t'arrivait malheur, je n'aurais pas même la peine de me tuer, je n'aurais que celle de me laisser mourir. Je n'entends rien à toutes ces querelles des rois qui me semblent impies parce qu'elles font couler le sang des hommes et les pleurs des femmes. Je sais seulement ceci, que peu m'importe qui sera le victorieux de François-Joseph ou de Guillaume Ier. Je vis si tu vis, je meurs si tu meurs. Je voudrais qu'il en fût autrement que ma volonté n'y ferait rien.

— Hélène, tu veux donc me rendre fou, que tu me dis de pareilles choses?...

— Non, je veux seulement que tu saches, toi absent, ce qu'il adviendra de moi, et que, si loin de moi, tu étais frappé d'un coup mortel, au lieu de dire : « Je ne la verrai plus ! » tu dises simplement: « Je vais la revoir ! » Et je dis cela aussi simplement et aussi sincèrement que je dépose cette couronne aux pieds de ma Vierge bien-aimée.

Et elle prit sa couronne de roses blanches qu'elle déposa en effet aux pieds de la Vierge.

—Et maintenant, acheva-t-elle, mon serment est fait, je t'ai dit ce que j'avais à te dire. Rester ici plus longtemps, parler plus longtemps d'amour serait un sacrilége. Viens, Karl; tu pars ce soir à deux heures, tu es autorisé par ma sœur, par ma mère et par Frédéric à ne pas me quitter d'ici là.

Tous deux se levèrent, échangèrent une fois encore l'eau bénite et sortirent.

La jeune fille, au sortir de l'église, donna le bras à Karl; car, à partir de ce moment, elle se regardait comme sa femme. Seulement, par le même sentiment de respect qui lui avait fait quitter son kolbach en entrant à l'église, il le conserva à la main pendant tout le trajet qui séparait Notre-Dame de la Croix de la maison habitée par Hélène.

La journée s'écoula en épanchements intimes. Le jour où il avait demandé à Hélène quelles étaient ses couleurs et où elle avait répondu : « Le vert, » il avait pris une résolution.

Cette résolution, il l'expliqua à Hélène.

Voici ce qu'il allait faire :

Il allait demander un congé de huit jours à son colonel; à coup sûr, les hostilités n'éclateraient pas avant huit jours.

Il lui fallait vingt heures à peine pour arriver dans ses montagnes, dont il était le roi. Là, outre les vingt-deux gardes qui étaient à son service, il réunissait

soixante-dix-huit hommes choisis parmi les meilleurs chasseurs styriens. Il les habillait de l'uniforme qu'il portait lui-même dans ses chasses, il les armait des meilleures carabines qu'il pouvait trouver, puis il donnait sa démission de capitaine de chasseurs de Lichtenstein, et demandait à l'empereur de le nommer capitaine de sa compagnie franche. Admirable tireur lui-même, à la tête de cent hommes renommés pour leur adresse, il pouvait alors arriver à des résultats, qu'enclavé dans un régiment aux ordres d'un colonel il n'aurait jamais la possibilité d'atteindre.

Puis il y avait un autre avantage à cette combinaison. Chef d'un corps franc, Karl avait la liberté de ses mouvements. Cette guerre de partisan ne l'attachait point à tel ou tel corps. Il combattait comme il l'entendait, pour son compte, faisant le plus de mal possible à l'ennemi, ne rendant compte qu'à l'empereur, ne relevant que de lui.

De cette façon, il ne s'éloignait pas de Francfort, c'est-à-dire de la seule ville qui existât pour lui en ce monde, parce que dans cette ville existait Hélène.

Le cœur n'est pas où il bat, mais où il aime.

D'après le plan de campagne des Prussiens, qui devait être d'envelopper l'Allemagne comme dans un demi-cercle, et pousser rois, grands-ducs, princes, peuples les uns sur les autres en marchant de l'ouest à l'est, on se battrait certainement dans la Hesse, dans le duché de Bade et en Bavière, tous endroits rapprochés de Francfort.

C'est là que Karl se battrait; puis enfin, avec de bons espions, il saurait toujours où se trouvait son beau-frère, et ne s'exposerait point à le rencontrer.

Au milieu de tous ces projets, avec lesquels, par malheur, on ne pouvait faire pactiser le hasard, l'heure continuait de marcher toujours.

La pendule sonna deux heures.

A deux heures, officiers et soldats autrichiens devaient être réunis dans la cour de la caserne des Carmélites. Karl embrassa la baronne et son enfant couché près d'elle, dans un petit lit; puis il alla, avec Hélène, mettre un genou en terre devant la grand'mère et lui demander sa bénédiction.

L'adorable femme pleurait en les voyant si tristes; elle posa chacune de ses mains sur leurs têtes, puis elle voulut les bénir avec la parole, mais la voix lui manqua.

Tous deux se relevèrent, se tenant debout et silencieux devant elle; des larmes muettes coulaient sur leurs visages.

Elle eut pitié d'eux.

— Hélène, dit-elle, j'ai embrassé votre grand-père en lui disant adieu, je ne vois pas de mal à ce que vous accordiez la même faveur au pauvre Karl.

Les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et la grand'mère, sous prétexte d'essuyer une larme, se détourna pour ne pas espionner leur dernier baiser.

Hélène avait cherché longtemps un moyen de revoir

Karl une dernière fois, lorsqu'il aurait quitté la maison où il lui était permis de lui dire adieu. Elle n'avait pas trouvé ce moyen, quand tout à coup elle se souvint que les fenêtres du bourgmestre Fellner, parrain de sa sœur, donnaient sur la gare.

Elle supplia alors sa bonne grand'mère de venir avec elle demander à son vieil ami une place à sa fenêtre.

Les femmes qui sont restées belles en vieillissant ont en général conservé un cœur jeune : la bonne grand'mère y consentit.

Ce ne fut donc qu'un adieu de la bouche que s'adressèrent les deux jeunes gens; il leur restait un dernier adieu à se dire des yeux et du cœur.

Hans reçut l'ordre de mettre sans tarder les chevaux à la voiture; tandis que Karl se rendrait à la caserne des Carmélites, Hélène aurait le temps, de son côté de se rendre chez le bourgmestre Fellner.

Hélène fit signe à Hans de se presser. Celui-ci lui fit comprendre par un geste de tête que cette recommandation était inutile.

Hélène jeta un dernier regard sur Karl; il était charmant dans son uniforme bleu à tresses d'or et son pantalon collant qui dessinait une jambe élégamment et vigoureusement moulée.

Son kolbach en astrakan surmonté de la plume d'aigle qui le forçait de se baisser à cause de sa grande taille, même lorsqu'il passait sous des portes assez hautes, lui allait à merveille. Jamais il n'avait

paru si beau à Hélène qu'au moment où il allait la quitter.

Elle descendit appuyée à son bras, pour ne le quitter qu'au seuil de la porte, c'est-à-dire le plus tard possible. Au seuil de la porte, un dernier baiser scella leur séparation et garantit leurs serments.

Un hussard attendait son capitaine à la porte avec un cheval de main ; Karl salua Hélène une fois encore avec la main, puis il partit au galop, faisant jaillir les étincelles sous les pieds de son cheval : il était en retard de plus d'un quart d'heure.

Derrière lui, Hans arrivait avec la voiture; en un clin d'œil, on fut chez M. Fellner.

Francfort n'était pas la même ville que le matin. Nous avons dû le départ sombre et triste des Prussiens qui y étaient détestés; on voulut faire, au contraire, de charmants adieux aux Autrichiens, qui y étaient adorés.

Aussi, quoique ce départ fût une séparation, et que toute séparation derrière laquelle se cache l'invisible puisse aussi servir de rideau à la douleur, on fit de ce départ une dernière fête. Toutes les fenêtres étaient pavoisées de drapeaux autrichiens. A chaque fenêtre où flottait un drapeau se tenaient les plus jolies femmes de Francfort un bouquet à la main. Les rues qui conduisaient à la gare regorgeaient de monde et l'on se demandait comment il resterait de la place au régiment pour passer. Dans la rue attenante à la gare, le régiment francfortois se tenait sous les armes,

chaque soldat le fusil au pied, avec un bouquet dans le canon de son fusil.

Hélène fut obligée de descendre de voiture, tant la foule était grande ; elle arriva enfin à la maison de M. Fellner, qui, sans être officiellement averti des dispositions de sa jeune amie, avait cru remarqer que le capitaine Freyberg ne lui était point indifférent. Ses deux filles et sa femme reçurent Hélène et la grand'mère au seuil de l'appartement du premier. C'était une famille charmante, vivant en communauté avec la sœur et le beau-frère de M. Fellner, qui n'avaient point d'enfant.

Au temps de la paix et des beaux jours de Francfort, M. Fellner et son beau-frère recevaient deux fois la semaine. Tout ce qui passait d'étrangers de distinction était sûr d'être reçu, et bien reçu, de M. Fellner. C'était chez lui que Bénédict Turpin avait été présenté à la baronne Frédéric de Below, présentation dont on a vu qu'il avait gardé le souvenir.

A trois heures précises, on entendit, au milieu des cris, des hourras, des acclamations, les trompettes du régiment qui, par la Zeil et par la rue de Tous-les-Saints, venait à la gare du chemin de fer de Hanovre en jouant la marche de Radetzky.

On eût dit que toute la population de Francfort était à la suite du splendide régiment. Les hommes balançaient les drapeaux des fenêtres au-dessus de lui ; les femmes lui lançaient leurs bouquets, et, leurs bouquets lancés, agitaient leurs mouchoirs avec ces cris

d'enthousiasme comme en pareille occasion les femmes seules savent en pousser.

Dès le détour de la rue, Hélène avait reconnu Karl, et Karl de son côté avait répondu aux agitations de son mouchoir avec les saluts de son sabre. Au moment où il passait sous la fenêtre, elle lui jeta une scabieuse entourée de myosotis. La scabieuse voulait dire : « Tristesse et désolation. » Le myosotis (*vergis mein nicht*) voulait dire : « Ne m'oubliez pas ! »

Karl reçut la fleur dans son kolbach et la mit sur son cœur.

Jusqu'au moment où il disparut sous la gare à demi retourné sur son cheval, il ne quitta pas Hélène des yeux.

Puis enfin il disparut.

Hélène presque entière était penchée en dehors de la fenêtre.

M. Fellner entoura la taille de la jeune fille de son bras et la tira en arrière dans l'intérieur de l'appartement.

Voyant alors des larmes qui coulaient de ses yeux, et devinant quelle cause les faisait couler :

— Avec l'aide de Dieu, chère enfant, dit-il, il reviendra.

Hélène s'arracha de ses bras, et alla cacher en sanglotant sa tête dans les coussins d'un canapé.

XXI

Autrichiens et Prussiens

Desbarolles dit dans son livre sur l'Allemagne :

« Impossible de causer trois minutes avec un Autrichien sans être tenté de lui tendre la main. Impossible de causer trois minutes avec un Prussien sans être tenté de lui chercher querelle. »

Cette différence dans les deux organisations tient-elle au tempérament, à l'éducation, au degré de latitude ? Nous ne savons, mais il y a un fait, c'est qu'en traversant la frontière d'Ostrow à Oderberg, on s'aperçoit que l'on a quitté l'Autriche et qu'on est entré en Prusse, à la manière dont les employés du chemin de fer ferment les wagons.

C'était surtout à Francfort que cette double impression s'était produite, Francfort, ville de mœurs douces, d'esprits cultivés, de banquiers amateurs; donc, la patrie de Gœthe avait été à même d'apprécier cette différence entre l'extrême civilisation viennoise et la rude écorce protestante de Berlin.

On a vu quelle avait été la différence des sentiments lors du départ des deux garnisons, n'ayant pas le moindre doute sur le résultat de la guerre, et croyant, d'après les dispositions de la Diète, à la supériorité des armes autrichiennes qui allaient être secondées

par tous les petits États de la Confédération. Les Francfortois n'avaient pas cru devoir s'imposer la moindre gêne dans la manifestation de leurs sentiments ; ils avaient laissé partir les Prussiens comme des ennemis vaincus d'avance qu'ils ne devaient plus revoir, et ils avaient, au contraire, fêté les Autrichiens comme des frères victorieux auxquels, s'ils en eussent eu le temps, ils eussent dressé des arcs de triomphe.

Le salon du bon bourgmestre, où nous avons introduit nos lecteurs, offrait un spécimen exact et complet de ce qu'étaient au même moment, c'est-à-dire le 12 juin à midi, tous les autres salons de la ville, quelles que fussent l'origine, la patrie et la religion de ceux qui les habitaient.

Ainsi, tandis qu'Hélène, dont on respectait la douleur, pleurait la tête cachée dans ses coussins, que sa bonne grand'mère quittait la fenêtre pour aller s'asseoir près d'elle et la dérober un peu aux regards, le conseiller aulique Fichor, rédacteur en chef de la *Post Zeitung*, c'est-à-dire de la *Gazette des Postes*, écrivait sur le coin d'une table un article dans lequel il racontait avec une antipathie et une sympathie dont il n'était pas le maître, la sortie des Prussiens qu'il comparait à une fuite nocturne, et celle des Autrichiens qu'il comparait à un départ triomphal.

Devant la cheminée, le sénateur de Bernus, l'un des hommes les plus distingués de Francfort par son esprit, son éducation et sa naissance, causait avec son collègue, le docteur Speltz, chef de la police, qui, par

la position qu'il occupait, était toujours admirablement renseigné. Une légère dissidence plutôt qu'une discussion s'était élevée entre eux. Le docteur Speltz ne partageait pas complétement, quant à la victoire certaine des Autrichiens, l'opinion de la majorité des Francfortois.

Ses renseignements particuliers comme chef de police, ceux qui ne trompent pas, ceux qu'on reçoit, non pas pour aider l'opinion des autres, mais pour s'en faire une à soi, lui présentaient les troupes prussiennes comme pleines d'enthousiasme, admirablement armées, brûlant du désir d'entrer en campagne. Ses deux chefs, Frédéric-Charles de Prusse et le prince royal, étaient à la fois des hommes de commandement et des hommes d'exécution, sur la rapidité et le courage desquels on pouvait compter.

— Mais, faisait observer M. de Bernus, l'Autriche a une admirable armée qui, elle aussi, est animée du meilleur esprit ; elle a été battue à Palestro, à Magenta, à Solferino, c'est vrai, mais par les Français, qui ont aussi lestement battu les Prussiens à Iéna.

— Mon cher de Bernus, répondait Speltz, il y a loin des Prussiens d'Iéna à ceux d'aujourd'hui : l'état misérable dans lequel les avait réduits l'empereur Napoléon, en ne leur permettant, pendant six ans, que de mettre quarante mille hommes sous les armes, a été la cause providentielle de leur force; de cette armée réduite, les officiers et les administrateurs ont pu soigner les moindres détails et les porter aussi

près que possible de la perfection. De là est sortie la landwehr.

— Bon, dit de Bernus, si les Prussiens ont la landwehr, les Autrichiens ont la *landsturm*; toute la population autrichienne se soulèvera.

— Oui, si les premières batailles sont chaudement disputées; oui, s'il y a une chance en se soulevant de repousser les Prussiens. Mais les trois quarts de l'armée sont armés de fusils à aiguille qui tirent huit et dix coups à la minute. Le temps n'est plus, comme le disait le maréchal de Saxe, où le fusil n'était que le *manche de la baïonnette;* et pour qui disait-il cela? pour les Français! nation fougueuse, nation guerrière, et non pas méthodique et militaire comme les Autrichiens. Vous le savez, mon Dieu, la victoire est une chose toute morale: inspirer à l'ennemi une crainte que l'on n'éprouve pas, voilà tout le secret. La plupart du temps, quand deux régiments se chargent, l'un des deux tourne le dos avant d'en être venu aux mains avec son adversaire. Si les nouveaux fusils, dont les Prussiens sont armés, font leur effet, j'ai bien peur que la terreur ne soit si grande en Autriche que la landsturm, créée de Kœnigsgrætz à Trieste et de Salzbourg à Pesth, ne fasse pas lever un homme.

— Pesth!... mon cher ami, tenez, vous venez de nommer la vraie pierre d'achoppement; si les Hongrois étaient avec nous, mon espérance serait une conviction. Les Hongrois, c'est le nerf de l'armée autrichienne, et l'on peut dire d'eux ce que les anciens

Romains disaient des Marses : « Que faire contre les Marses ou sans les Marses? » Mais les Hongrois ne marcheront pas qu'ils ne tiennent leur gouvernement séparé, qu'ils n'aient leur constitution, leurs trois ministères, et ils ont raison au bout du compte. Voilà cent cinquante ans qu'on leur promet cette constitution, qu'on la leur donne, qu'on la leur retire. A la fin, ils se fâchent; mais l'empereur n'a qu'un mot à dire, qu'une signature à donner, c'est une nation à cheval que la Hongrie. Que le *Szozat* se fasse entendre, et, en trois jours, on aura cent mille hommes sous les armes.

—Qu'est-ce que le Szozat? demanda un gros homme, qui tenait à lui seul une fenêtre, et représentait, par l'épanouissement de son visage, le commerce dans sa plus grande prospérité.

Et, en effet, cet homme était le premier marchand de vin de Francfort, Hermann Mumm.

— Le *Szozat,* dit le journaliste Fischer tout en écrivant son article, c'est *la Marseillaise* hongroise du poète Vœrœsmarti.

— Que diable faites-vous donc là, Fellner? ajouta-t-il en relevant ses lunettes sur son front et en regardant le bourgmestre, qui jouait avec ses deux plus jeunes enfants.

— Je fais une chose bien plus importante que votre article, monsieur le conseiller d'État. Je construis, avec des maisons que j'ai fait venir de Nuremberg dans une boîte, un village dont M. Édouard sera baron.

— Qu'est-ce c'est que cela, baron? demanda l'enfant.

— La question est difficile. C'est beaucoup et ce n'est rien. C'est beaucoup si l'on s'appelle Montmorency. Ce n'est rien si l'on s'appelle Rothschild.

Et il se remit le plus sérieusement du monde à son village.

— On dit, continua M. de Bernus s'adressant au docteur Speltz, et en reprenant la conversation où tous deux l'avaient laissée lors de l'interruption d'Hermann Mumm, que l'empereur d'Autriche a nommé général en chef avec tout pouvoir le général Benedeck.

— Sa nomination a été discutée au conseil et signée hier.

— Le connaissez-vous ?

— Oui.

— C'est un bon choix, il me semble.

— Dieu le veuille !

— Benedeck est l'enfant de ses œuvres, il a conquis tous ses grades l'épée à la main. L'armée l'aimera mieux qu'un archiduc venu au monde feld-maréchal.

— Vous allez vous moquer de moi, de Bernus, et trouver que je vous parle en mauvais républicain. Eh bien, j'aimerais mieux un archiduc que ce fils de ses œuvres, comme vous l'appelez. Oui, si tous nos officiers étaient les fils de leurs œuvres, cela irait à merveille, parce que, si tous ne savaient point commander, au moins tous sauraient obéir ; mais point ! nos officiers sont des nobles arrivés là par position, par faveur. Ils ne voudront point obéir ou obéiront à contre-cœur à un homme de rien. En outre, vous le savez, j'ai le

malheur d'être fataliste et de croire à l'influence des planètes. Eh bien, le général Benedeck est saturnien.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'il est né sous la planète de Saturne; que Saturne, avec son incompréhensible anneau et ses sept lunes d'or, est, parmi les planètes, une espèce de spectre. C'est, en mythologie, le roi *déchu du ciel.* Benedeck tombera du haut de sa gloire; c'est *le Temps qui dévore ses enfants :* il dévorera l'armée dans une défaite.

» Saturne! c'est la fatalité.

» De même qu'en alchimie, on désigne le plus vil des métaux, le plomb, par le nom de Saturne, de même, en kabbale, on désigne l'homme funeste par le mot saturnien.

» Henri II était saturnien, Louis XIII était saturnien. Les hommes auxquels il arrive de grandes catastrophes, sans causes logiques apparentes, sont saturniens. Je voudrais me tromper; mais, en ma qualité de chef de police, j'ai vu qu'en général les hommes qui causaient de grands malheurs étaient nés sous l'influence de Saturne et de Mercure. Puisse l'Autriche échapper à l'influence fatale de Benedeck! Il aura de la patience contre un échec, de la résolution contre deux, peut-être; mais, au troisième, il perdra complétement la tête et ne sera plus bon à rien.

» D'ailleurs, voyez-vous, il ne peut pas y avoir deux puissances égales en Allemagne. L'Allemagne, avec la Prusse au nord et l'Autriche au midi, a deux têtes

comme l'aigle impériale. Or, qui a deux têtes n'en a pas une. L'année dernière, j'étais à Vienne, le 1er janvier. Tous les 1er janvier, on met un drapeau neuf sur la forteresse. A six heures du matin, le drapeau de 1866 a été placé; un instant après, arrivait à point nommé du nord une tempête furieuse, et comme j'en ai rarement vu. En quelques secondes, le drapeau fut déchiré et sa déchirure coupa les deux têtes de l'aigle. C'est la perte de la suprématie autrichienne en Italie et en Allemagne.

— Diable! murmura M. de Bernus, savez-vous que ce n'est pas gai, ce que vous nous dites là? Ceux que je plains, au reste, ce n'est pas l'empereur d'Autriche, que la France, ayant besoin d'un contre-poids en Allemagne, ne laissera jamais détrôner. Ce sont les pauvres petits princes comme le roi de Hanovre, comme le roi de Saxe, qui vont être dévorés d'un seul coup.

— Fataliste! s'écria Fischer, qui avait termine son article, en aurez-vous bientôt fini avec vos planètes, votre Saturne, votre Mercure?

Speltz haussa les épaules.

— Tout homme est plus ou moins fataliste. Ne l'êtes-vous pas vous-même, vous?

— Ma foi, non! Et heureusement! Si je l'étais, j'aurais grand'peur en ce moment.

— Pourquoi cela? demanda M. de Bernus.

— Savez-vous ce que m'a prédit ce jeune Français, avec lequel vous vous entendiez si bien, Speltz, à l'endroit des sciences occultes? un garçon charmant à ses

prédictions près, que vous receviez chez vous, Fellner; comment diable l'appeliez-vous ?

— Bénédict Turpin, dit Fellner avec un léger tremblement dans la voix. Est-ce qu'il vous a prédit aussi quelque chose, à vous ?

— Je dois dire à son honneur qu'il a fait une foule de difficultés pour en arriver là, qu'il a fallu que je le presse énormément. Il m'a demandé mon âge, je lui ai dit : « Quarante-neuf ans et huit mois.—Eh bien, m'a-t-il répondu, laissez-moi remettre ma prédiction à l'année prochaine, car, l'année prochaine, elle n'aura plus d'importance. » Vous comprenez que cette manière de me dire ma bonne ou plutôt ma mauvaise fortune a vivement piqué ma curiosité. J'insistai. « Faites un voyage, m'a-t-il dit, restez six mois dehors. — Et qui fera mon journal pendant ce temps-là ? lui ai-je demandé.—Alors, faites votre journal, m'a-t-il répondu ; mais faites votre testament en même temps. La ligne de vie, chez vous, s'arrête brusquement entre le mont de Mars et le mont de Vénus. » Or, comme voilà trois mois que la chose s'est passée, cela me fait quarante-neuf ans et onze mois, j'ai encore trente jours à peu près à vivre.

— Diable ! fit Fellner en essayant de rire.

— Fellner, mon cher ami, vous riez du bout des lèvres. Voyons, que vous a-t-il prédit ?

— A moi ?

— Oui, à vous ?

— Fellner! Fellner! vous m'avez fait montrer mon jeu et vous cachez le vôtre.

Et, comme tout le monde regardait Fellner avec curiosité :

— Eh bien, il m'a prédit, à moi, pis que cela, dit-il.

— Je voudrais bien savoir ce qui peut vous arriver de pis que de mourir.

— Mon cher, il y a plusieurs genres de mort plus ou moins désagréables; il m'a prédit, à moi...

Fellner hésita.

— Mais allez donc! fit Fischer; on dirait que le mot vous étrangle.

— Justement, il m'a prédit que je serais pendu!

— Comment, pendu? firent tous les assistants.

— Il est vrai que, comme c'est moi qui dois me pendre, je suis toujours libre de ne pas le faire, et je prends dès aujourd'hui l'engagement avec vous de ne jamais faire le moindre nœud coulant de ma vie.

Un immense éclat de rire accueillit la promesse de M. Fellner.

Sa femme seule pâlit, s'approcha de lui, et, s'appuyant sur son épaule :

— Tu ne m'avais jamais raconté cela, lui dit-elle.

— Je voulais ménager mon effet, dit en riant Fellner, et vous voyez, chère amie, que je ne l'ai pas manqué.

Et, en effet, comme le disait M. Fellner, une impression profonde s'était communiquée de sa femme à ses filles, de ses filles à l'assemblée. Seul, M. le baron

Édouard, dont il avait cessé de s'occuper, s'était endormi, tout en cherchant dans quel endroit de son village il mettrait son clocher.

M. Fellner sonna trois coups ; et une belle paysanne du duché de Bade, reconnaissant le signal convenu pour l'appeler, entra et prit l'enfant.

Elle allait l'emporter tout endormi entre ses bras, lorsque M. Fellner, dans le but de changer le cours des idées, fit un signe à la société.

— Attendez, dit-il.

Et, posant la main sur l'épaule de la nourrice :

— Linda, chante-nous la chanson avec laquelle les mères du duché de Bade endorment leurs enfants.

Puis, à ceux qui l'écoutaient :

— Messieurs, dit-il, écoutez cette chanson que l'on chante encore tout bas dans tout le duché de Bade. Peut-être, dans quelques jours, l'heure sera-t-elle venue de la chanter tout haut. C'est un souvenir de sa mère. Ainsi chantait la pauvre femme au berceau du jeune frère de celle-ci. Leur père avait été fusillé en 1848 par les Prussiens. — Allons, Linda, chante comme ta mère chantait.

Linda prit l'enfant dans ses bras, posa son pied sur une chaise, de manière à le presser sur sa poitrine et à le couvrir de son corps. Puis, l'œil inquiet, d'une voix basse et tremblante, elle chanta :

Dors sans bruit, dors, mon enfant, dors
Le Prussien passe là dehors.

Le Prussien a tué ton père,
Il a pris l'argent de ta mère.
Qui ne dort pas silencieux,
Le Prussien lui ferme les yeux.

Dors sans bruit, dors, mon enfant, dors ;
Le Prussien passe là dehors.

Le Prussien a la main sanglante :
Il l'étend sur Bade expirante.
Nous devons être muets, tous,
Comme en sa tombe est mon époux !

Dors sans bruit, dors, mon enfant, dors;
Le Prussien passe là dehors.

A Darmstadt, il joue une danse
Dont la mort marque la cadence.
Cette danse rend, grâce au plomb,
Libres ceux qui la danseront.

Dors sans bruit, dors, mon enfant, dors ;
Le Prussien passe là dehors.

Dieu sait combien de jours encore
Nous devons attendre l'aurore,
Dont la merveilleuse clarté
Réveillera la liberté !

Dors sans bruit, dors mon enfant, dors;
Le Prussien passe là dehors.

Mais, quand sonnera l'heure sainte,
Quelque étroite que soit l'enceinte,
Autour de ton père endormi
Dormira plus d'un ennemi.

Crie alors, enfant ! crie alors :
Le Prussien est couché dehors !

La nourrice avait dit ce chant sinistre avec une telle expression, qu'un frisson passa dans le cœur de ceux qui l'écoutaient et que nul n'eut l'idée de l'applaudir.

Elle sortit avec l'enfant au milieu du plus profond silence.

Seule, Hélène murmura à l'oreille de sa grand'mère: — Hélas! hélas! les Prussiens, c'est Frédéric! les Autrichiens, c'est Karl!

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

	Pages
I. — La promenade des Tilleuls à Berlin. . . .	1
II. — La maison de Hohenzollern.	14
III. — Le comte Edmond de Bœsewerk	28
IV. — Où le comte de Bœsewerk sort de l'impossible.	40
V. — Un chasseur et son chien.	57
VI. — Bénédict Turpin	72
VII. — Comment Bénédict Turpin fit annoncer par la *Gazette du Hanovre* son arrivée dans la capitale de Sa Majesté Georges V. . .	84
VIII. — L'atelier de Kaulbach.	101
IX. — Les Guelfes.	115
X. — Le défi.	122
XI. — Le coup de manchette	133
XII. — Les croquis de Bénédict	155
XIII. — Les serpents jaunes	183
XIV. — Ce qu'on lit dans une main royale	196
XV. — Le baron Frédéric de Below	208
XVI. — Hélène.	221
XVII. — Le comte Karl de Freyberg.	233
XVIII. — La grand'maman.	246
XIX. — Francfort-sur-le-Mein.	255
XX. — Le départ.	270
XXI. — Autrichiens et Prussiens	284

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.

LA

TERREUR

PRUSSIENNE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME SECOND

Vol II
00k-53
10091

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés

God
Fr 843.8
Dum/Mel
1002-4

LA

TERREUR PRUSSIENNE

XXII

La déclaration de guerre

Le 15 juin, à onze heures du matin, le comte Platen de Hallermund se présenta chez le roi de Hanovre.

Ils causèrent ensemble pendant quelques minutes, puis le roi lui dit :

— Il faut que je fasse part de ces nouvelles à la reine. Attendez-moi ici, je reviendrai dans un quart d'heure.

Dans l'intérieur du palais, personne ne guide le roi Georges.

La reine Marie était occupée à faire de la tapisserie avec les jeunes princesses. En apercevant son mari, elle alla au-devant de lui et lui donna son front à baiser.

Les jeunes princesses s'emparèrent des mains de leur père.

— Tenez, dit le roi, voici ce que notre cousin, le roi de Prusse, nous fait l'honneur de nous écrire par l'intermédiaire de son premier ministre.

La reine prit le papier et s'apprêta à lire.

— Attendez, dit le roi, je vais faire appeler le prince Ernest.

Une des jeunes princesses se précipita vers la porte.

— Le prince Ernest! cria-t-elle à l'huissier.

Cinq minutes après, le prince entrait, embrassait son père et ses sœurs, baisait la main de sa mère.

— Ecoute ce que ta mère va lire, lui dit le roi.

Le ministre Bœsewerk, au nom du roi son maître, offrait au Hanovre une alliance offensive et défensive, à la condition que le Hanovre soutiendrait, dans la mesure de ses moyens, la Prusse, de ses hommes et de ses soldats, et donnerait le commandement de son armée au roi Guillaume.

La dépêche ajoutait que, si la proposition pacifique n'était point immédiatement acceptée, le roi de Prusse se regardait comme en état de guerre avec le Hanovre.

— Eh bien? demanda le roi à sa femme.

— Sans doute, répliqua celle-ci, le roi a déjà décidé dans sa sagesse ce qu'il avait à faire; mais, si sa résolution n'était point arrêtée et que cette plume, qu'on appelle l'opinion d'une femme, pût peser dans la balance, je vous dirais : « Refusez, sire! »

—Oh! oui, oui, sire! s'écria le jeune prince, refusez!

— J'ai cru devoir vous consulter tous deux, répondit le roi; d'abord à cause de votre esprit droit et loyal, ensuite parce que nos intérêts sont les mêmes.

— Refusez, mon père : il faut que la prédiction s'accomplisse jusqu'au bout.

— Quelle prédiction? demanda le roi.

— Vous oubliez, sire, que le premier mot que vous a dit Bénédict est celui-ci : « Vous serez trahi par votre plus proche parent. » Vous êtes trahi par votre propre cousin germain : pourquoi se serait-il trompé sur le reste, ayant rencontré juste au commencement?

— Tu sais qu'il a prédit une déchéance?

— Oui, mais après une grande victoire. Nous sommes de petits rois, c'est vrai; mais nous sommes, du côté de l'Angleterre, de grands princes : agissons donc grandement.

— C'est ton opinion, Ernest?

— C'est ma prière, sire, dit le jeune prince en s'inclinant.

Le roi se tourna du côté de sa femme, et l'interrogea d'un mouvement de tête.

— Allez, mon ami, dit-elle, et suivez votre pensée qui est la nôtre.

— Mais, dit le roi, si nous sommes obligés de quitter le Hanovre, que deviendrez-vous, vous et les deux princesses?

— Nous demeurerons où nous sommes, sire, dans notre château de Herrenhausen. A tout prendre, le roi de Prusse est mon cousin, et, si notre couronne court

des dangers avec lui, notre vie n'en court pas. Rassemblez votre conseil, sire, et emportez avec vous les deux voix qui vous disent : « Non-seulement pas de trahison envers les autres, mais surtout pas de trahison envers notre honneur! »

Le roi assembla le conseil des ministres, lequel vota à l'unanimité le refus.

A minuit, le comte Platen répondit verbalement au prince d'Issemburg qui avait apporté la demande :

— *Sa Majesté le roi de Hanovre refuse les propositions de Sa Majesté le roi de Prusse, ainsi que l'obligent à le faire les lois de la Confédération.*

Cette réponse fut à l'instant même transmise par dépêche à Berlin.

A l'instant où cette dépêche fut reçue, une autre dépêche, venue de Berlin, ordonna aux troupes concentrées à Minden d'entrer en Hanovre.

A minuit un quart, les troupes prussiennes mettaient le pied en Hanovre.

Un quart d'heure avait suffi à la Prusse pour recevoir le refus et donner l'ordre d'entrer en campagne. Déjà même les troupes prussiennes venant de Holstein, et qui avaient obtenu de Sa Majesté le roi de Hanovre l'autorisation de traverser le territoire du royaume, afin de pouvoir se rendre à Minden, s'étaient fixées à Harbourg et occupaient ainsi le royaume en ennemis, même avant le refus du roi.

Au reste, le roi Georges n'avait retardé la réponse ju u'au soir que pour avoir le temps de prendre ses

mesures. Des ordres avaient été donnés aux différents corps d'armée hanovriens de se mettre en mouvement et de se réunir à Gœttingue.

L'intention du roi était de manœuvrer de manière à se rallier à l'armée bavaroise.

Vers onze heures du soir, le prince Ernest avait fait demander à la reine Marie la permission de prendre congé d'elle, et, en même temps, de lui présenter son ami Bénédict.

La véritable pensée du jeune prince était d'obtenir que sa mère confiât sa main au chiromancien, et que celui-ci le rassurât sur les dangers que pourrait courir la reine.

La reine reçut son fils par un baiser, le Français par un sourire.

Le prince Ernest expliqua à la reine ce qu'il désirait d'elle. Son consentement ne se fit point attendre, elle tendit la main. Bénédict mit un genou en terre et posa respectueusement ses lèvres sur le bout des doigts de la reine.

— Monsieur, dit-elle, dans les circonstances où nous sommes, ce n'est point ma bonne, c'est ma mauvaise aventure que je vous demande de me dire.

— Si vous voyez des malheurs devant vous, madame, il faut me permettre de rechercher en vous les forces que la Providence vous a données pour les combattre. Espérons que la résistance sera plus puissante que la lutte.

— La main d'une femme est bien faible, monsieur, quand il lui faut lutter contre celle du destin.

— La main du destin n'est que la force brutale, madame; votre main, à vous, c'est la force intelligente. Voyez, voici d'abord la première phalange du pouce, longue.

— Que veut dire ce signe? demanda la reine.

— Volonté quand même, Majesté.— Votre résolution une fois prise, le raisonnement peut vous convaincre et vous en faire changer. Le hasard, les accidents, la persécution, jamais.

La reine sourit et fit de la tête un mouvement approbatif.

— Aussi peut-on vous dire toute la vérité, madame; oui, un grand malheur vous menace.

La reine tressaillit. Bénédict continua vivement.

— Mais tranquillisez-vous, ce n'est ni la mort du roi, ni celle du prince : chez eux, la ligne de vie est magnifique !

— Non, le malheur est tout politique. Voyez la ligne de chance : elle se brise ici, au haut de la ligne de Mars, ce qui indique de quel côté l'orage vous viendra; puis cette ligne de chance, qui pourrait reprendre le dessus si elle s'arrêtait à la circulation du médium, c'est-à-dire de Saturne, pénètre, au contraire, dans la première phalange, signe de malheur.

— Dieu éprouve chacun selon le rang qu'il occupe. Nous tâcherons de supporter le malheur en chrétiens si nous ne pouvons pas le supporter en rois.

— Votre main m'avait répondu avant vous, madame : le mont de Mars est plein et sans rides, le mont de la Lune est plein et uni, c'est la résignation, madame, la résignation sainte, la première de toutes les vertus. Avec elle, Diogène brise son écuelle; avec elle, Socrate sourit à la mort; avec elle, le pauvre est roi, le roi est dieu! Avec la résignation et le calme, toute passion développée dans la main, et bien employée, peut remplacer la saturnienne et creuser un nouveau bonheur.

» Mais, d'ici là, la lutte sera longue.

» Cette lutte présente des signes étranges. Je vois dans votre main, madame, les signes les plus opposés : prisonnière sans prison, riche sans richesses. Malheureuse reine, heureuse épouse, heureuse mère. Le Seigneur vous éprouvera, madame, mais comme une fille qu'il aime.

» Au reste, vous aurez toute sorte de distractions, madame, la musique d'abord, la peinture ensuite; — les doigts pointus et lisses, — religion, poésie, invention; deux princesses qui vous aimeront de près, un roi et un prince qui vous aimeront de loin. Dieu adoucira le vent en faveur de la brebis nouvellement tondue.

— Oui, monsieur, et tondue jusqu'au vif, murmura la reine en levant les yeux au ciel. Enfin, peut-être les malheurs de ce monde-ci servent-ils à la félicité d'un autre. En ce cas, je serais non-seulement résignée, mais consolée.

Bénédict salua en homme qui, ayant accompli ce qu'on lui demandait, n'attend plus que son congé.

— Avez-vous une sœur, monsieur? demanda la reine à Bénédict, en jouant avec un fil de perles relié par une agrafe de diamants, appartenant évidemment à l'une des deux jeunes princesses.

— Non, madame, répondit Bénédict, je suis seul au monde.

— Alors, faites-moi le plaisir d'accepter pour vous cette turquoise. Ce n'est point un cadeau que je vous fais; à ce titre, elle n'en vaudrait pas la peine. Non! c'est un porte-bonheur que je vous offre. Vous savez que nos peuples du Nord ont le préjugé que les turquoises portent bonheur. Gardez celle-ci en souvenir de moi.

Bénédict s'inclina, reçut la turquoise et la passa aussitôt au petit doigt de sa main gauche.

Pendant ce temps, la reine appelait à elle le prince Ernest, et prenait un sachet de peau parfumée.

— Mon fils, lui dit-elle, on sait d'où part le premier pas pour l'exil; on ne sait point où s'arrête le dernier. Ce sachet contient pour cinq cent mille francs de perles et de diamants. Si je voulais les donner au roi, il refuserait de les prendre.

— Oh! mère!..

— Mais à toi, Ernest, j'ai le droit de dire : *Je veux!* Je veux donc, cher enfant, que tu prennes ce sachet comme une ressource dernière, pour séduire un geôlier si tu étais fait prisonnier. Pour récompenser un dévouement, — qui sait? — peut-être pour des besoins personnels au roi ou à toi. Pends-le à ton cou, mets-le

à ta ceinture; mais, en tout cas, porte-le toujours sur toi. Je l'ai brodé de ma main, il est à ton chiffre. Silence! voilà ton père!

Le roi entrait, en effet.

— Pas un instant de retard pour partir, dit-il; il y a dix minutes que les Prussiens sont entrés en Hanovre.

Le roi embrassa la reine et ses filles; le prince Ernest, sa mère et ses sœurs. Puis, appuyés l'un à l'autre, roi, reine, prince, princesses, descendirent le perron où attendaient les chevaux.

Là, eurent lieu les adieux suprêmes : là, les larmes échappèrent aux yeux les plus vaillants, comme aux paupières les plus résignées.

Le roi donna l'exemple du courage en montant le premier à cheval.

Le prince et Bénédict montaient deux chevaux exactement pareils de cette belle race hanovrienne croisée avec les chevaux anglais. Une carabine anglaise, portant à quatorze cents mètres une balle pointue, pendait à l'arçon de la selle; et une paire de pistolets à deux coups, mais à canons superposés, justes comme des pistolets de tir, reposaient dans les fontes.

Un dernier adieu se croisa entre les cavaliers déjà à cheval, la reine et les princesses sur le perron. Puis le cortége, précédé de deux coureurs portant des torches, partit au grand trot.

Un quart d'heure après, on était à Hanovre.

Bénédict courut à l'hôtel *Royal* afin de régler son compte avec maître Stéphen. Tout le monde était sur

pied, car le bruit de l'entrée des Prussiens dans le royaume et du départ du roi s'était déjà répandu.

Quant à Lenhart, il fut invité à se réunir avec son cabriolet au gros de l'armée.

On sait que le rendez-vous était Gœttingue.

Comme Lenhart s'était lié d'une amitié tendre avec Fringant, Bénédict n'hésita pas à le lui confier.

Une députation des notables de la ville, à leur tête le bourgmestre, attendait le roi pour lui faire ses adieux.

Le roi, d'une voix pleine de larmes, leur recommanda sa femme et ses filles. Il n'y eut qu'un seul et grand cri pour le rassurer.

Toute la ville, debout malgré l'heure, l'accompagna en criant :

— Vive le roi ! vive Georges V ! qu'il revienne victorieux !

Une seconde fois, le roi recommanda la reine et les princesses, non plus à la députation, mais à la population tout entière.

Le roi monta dans le wagon royal au milieu d'un concert de larmes et de sanglots. On eût dit que chaque fille perdait un père, chaque mère un fils, chaque sœur un frère.

Les femmes se précipitaient sur les marchepieds pour lui baiser les mains. Il fallut faire siffler cinq ou six fois la locomotive, donner cinq ou six fois le signal, enfin arracher la foule des portières où elle se cramponnait. Et encore le train fut-il obligé de se mettre en mouvement d'une manière presque insensible, afin

de secouer, pour ainsi dire, les grappes d'hommes et de femmes qui y étaient suspendues.

Deux heures après, on était à Gœttingue.

XXIII

La bataille de Langensalza

Deux jours après, l'armée, accourue de tous les points du royaume, se pressait autour du roi.

Le régiment des hussards de la reine entre autres, commandé par le colonel Hallelt, était resté trente-six heures à cheval, et avait marché pendant ces trente-six heures.

Le roi était logé à l'hôtel de la *Couronne*. Cet hôtel se trouvait sur le chemin des troupes, et, à chaque régiment, soit de cavalerie, soit d'infanterie, qui arrivait, le roi, prévenu par la musique, se mettait sur le balcon de la fenêtre du milieu et en passait la revue.

Ils défilaient les uns après les autres devant l'hôtel, avec un air de fête, des bouquets de fleurs sur leurs casques, des cris d'enthousiasme à la bouche. Gœttingue, la ville des études, frissonnait à chaque instant, réveillée par les hourras guerriers.

Tous les vieux soldats en congé qu'on n'avait pas eu le temps de rappeler, accouraient d'eux-mêmes rejoindre leur drapeau. Chacun partait joyeux, faisant dans son village et tout le long de la route le plus de

recrues possible. Des enfants de quinze ans accouraient et s'en donnaient seize pour être enrôlés.

Le troisième jour, on se mit en route.

Pendant ce temps, de leur côté, les Prussiens avaient manœuvré.

Le général Manteuffel, venant de Hambourg; le général de Rabenhorst, venant de Minden, et le général Beyer, venant de Wetzlar, s'étaient approchés de Gœttingue, en enfermant l'armée hanovrienne dans un triangle.

Les plus simples prescriptions stratégiques ordonnaient la réunion de l'armée hanovrienne, forte de seize mille hommes, à l'armée bavaroise, forte de quatre-vingt mille hommes. Le roi avait expédié en conséquence des courriers au prince Charles de Bavière, frère du vieux roi Louis, qui devait se trouver dans la vallée de Werra, pour le prévenir qu'il se dirigeait vers Eisenach, en entrant en Prusse, et en traversant Mulhausen.

Il ajoutait qu'il était suivi de près par trois ou quatre corps prussiens, qui, réunis, pouvaient monter à vingt ou vingt-cinq mille hommes.

On arriva par Werkirchen devant Eisenach.

Eisenach, défendu par deux bataillons prussiens seulement, allait être enlevé à la baïonnette lorsque arriva un courrier du duc de Gotha, sur le territoire duquel on se trouvait, porteur d'une dépêche du duc.

La dépêche annonçait qu'un armistice était conclu.

Le duc, en conséquence, sommait les Hanovriens de retourner en arrière. Malheureusement, comme elle venait d'un prince, on n'eut aucun soupçon sur la vérité de la dépêche.

L'avant-garde s'arrêta et prit ses quartiers où elle était.

Le lendemain, Eisenach était occupé par un corps d'armée prussien.

On eût perdu beaucoup de temps et beaucoup d'hommes à prendre Eisenach, manœuvre inutile : on résolut de laisser Eisenach à droite et de se diriger sur Gotha.

Pour mettre ce projet à exécution, l'armée se concentra sur Langensalza.

Le matin, le roi partit, ayant à sa gauche le major Schweppe, lequel tenait le cheval du souverain par un imperceptible bridon. Le prince royal était à sa droite, ayant avec lui le comte Platen, premier ministre, et, dans les divers uniformes de leurs corps ou de leurs emplois, le comte de Wedel, le major de Kohlrausch, M. de Klenck, le capitaine d'Einem, des cuirassiers de la garde, et M. Meding.

Le cortége quitta de très-bonne heure Langensalza et se rendit à Thannesbruck.

Bénédict marchait près du prince royal, remplissant les fonctions d'officier d'ordonnance.

L'armée avait quitté ses cantonnements pour se diriger sur Gotha ; mais, à dix heures du matin, son avant-garde, en arrivant sur les bords de l'Unstrut, fut attaqué par deux corps prussiens.

Ces corps étaient commandés par les généraux Flies et Seckendorff. Ils pouvaient monter à seize mille hommes à peu près, composés de troupes de la garde, de la ligne et de la landwehr.

Au nombre des régiments de la garde était celui de la reine Augusta, un des régiments d'élite.

La rapidité du feu des Prussiens indiqua tout d'abord qu'ils devaient, sinon en totalité, du moins en grande partie, être armés de fusils à aiguille.

Le roi mit son cheval au galop pour arriver le plus tôt possible sur l'emplacement où allait se livrer la bataille. On avait, à gauche, sur un mamelon, le petit village de Merxleben : au-dessous du village, sur un point plus élevé que les batteriers prussiennes, on dressa quatre batteries qui, aussitôt, commencèrent leur feu.

Le roi se fit renseigner sur la disposition du terrain.

On avait devant soi, courant de gauche à droite, l'Unstrut et ses marais ;

Un énorme buisson, ou plutôt un bois nommé Badewaeldchen ;

Et, derrière l'Unstrut, sur le versant très-peu rapide d'une montagne, les masses prussiennes s'avançaient, précédées d'une formidable artillerie qui faisait feu tout en marchant.

— Y a-t-il un point élevé d'où je puisse dominer la bataille ? demanda le roi.

— Il a une colline à un demi-kilomètre de l'Unstrut, mais sous le feu de l'ennemi.

— C'est là ma place, dit le roi. Allons, messieurs!

— Pardon, sire, dit le prince royal, mais, à une demi-portée de fusil de la colline où Votre Majeste veut établir son quartier général, il y a une espèce de bois d'aunes et de trembles s'étendant jusqu'à la rivière. Il faudrait faire fouiller ce bois.

— Donnez l'ordre à cinquante tirailleurs de pénétrer jusqu'à la rivière.

— Inutile, sire, dit Bénédict, il n'est besoin pour cela que d'un homme.

Et il partit au galop, traversa le bois dans toute sa largeur, le retraversa et reparut.

— Personne, sire, dit-il en saluant.

Le roi mit son cheval au galop et se plaça sur le sommet le plus élevé de la petite colline.

Son cheval était le seul qui fût blanc, et pouvait servir de point de mire aux boulets comme aux balles.

Le roi portait l'habit de général en campagne, bleu a revers rouges; le prince royal, l'uniforme des hussards de la garde.

La bataille était engagée.

Les Prussiens avaient repoussé les avant-postes hanovriens, qui avaient repassé la rivière, et une canonnade très-vive s'échangeait entre l'artillerie hanovrienne située en avant de Merxleben, et l'artillerie placée de l'autre côté de l'Unstrut.

Monseigneur, dit Bénédict, ne craignez-vous pas que les Prussiens n'envoient des hommes garder le bois que je viens de fouiller tout à l'heure, et, de la

lisière à trois cents mètres, ne tirent sur le roi comme sur une cible?

— Que proposez-vous? demanda le prince.

— Je proposais, monseigneur, de prendre une cinquantaine d'hommes et d'aller garder le bois. Notre feu vous avertira du moins que l'ennemi approche.

Le prince échangea quelques mots avec le roi, qui fit une signe approbatif.

— Allez, dit le prince Ernest; mais, pour Dieu! ne vous faites pas tuer.

Bénédict montra la paume de sa main.

— Est-ce qu'on tue un homme qui a dans la main la double ligne de vie!

Et il s'élança au galop du côté de l'infanterie de ligne.

— Cinquante bons tireurs avec moi, dit-il en allemand.

Il s'en présenta cent.

— Venez, dit Bénédict, nous ne serons peut-être pas de trop.

Il laissa son cheval aux mains d'un hussard du régiment du prince, et s'élança dans le taillis à la tête de ses cent tirailleurs, qui s'éparpillèrent.

A peine eurent-ils disparu dans les arbres, qu'une fusillade terrible éclata. Deux cents hommes avaient déjà passé l'Unstrut; mais, comme ils ignoraient le nombre des tirailleurs qui suivaient Bénédict, ils battirent en retraite, lui croyant des forces supérieures, et laissant une douzaine de morts dans le bois.

Bénédict garnit les bords de l'Unstrut, et, par un feu bien nourri, écarta tout ce qui voulut en approcher.

Le roi avait été reconnu, les boulets ricochaient jusque dans les jambes de son cheval.

— Sire, lui dit le major Schweppe, peut-être serait-il bon de chercher un point un peu plus éloigné du champ de bataille.

— Pourquoi cela ? demanda le roi.

— Les boulets viennent jusqu'à Votre Majesté !

— Qu'importe ! ne suis-je pas partout entre les mains du Seigneur ?

Le prince royal se rapprocha de son père.

—Sire, lui dit-il, les Prussiens s'avancent par masses serrées vers l'Unstrut, malgré le feu de l'artillerie.

— Notre infanterie, que fait-elle ?

— Elle marche à sa rencontre pour prendre l'offensive.

— Et... elle marche bien ?

— Comme à la parade, sire.

— Les troupes hanovriennes ont été autrefois d'excellentes troupes ; en Espagne, elles ont tenu en échec l'élite des troupes françaises. Aujourd'hui qu'elles combattent en présence de leur roi, elles seront dignes d'elles, je l'espère.

Et, en effet, toute l'infanterie hanovrienne, formée en colonne d'attaque, s'avançait sous le feu des batteries prussiennes avec le calme de vieilles troupes habituées au feu. Après avoir été étonnée une seconde de la grêle de balles que faisaient pleuvoir sur elle les

fusils à aiguille, elle avait repris sa marche, traversait les eaux marécageuses de l'Unstrut, enlevait à la baïonnette le buisson de Badewaeldchen, et luttait corps à corps avec l'ennemi.

Un instant, à cause de la fumée et des accidents de terrain, on perdit de vue l'aspect général de la bataille. Mais, en ce moment, on vit sortir de la fumée et se diriger vers la colline royale un cavalier, accourant à toute bride, monté sur le cheval d'un officier prussien.

C'était Bénédict, qui avait tué le cavalier pour avoir le cheval, et qui venait dire que les Prussiens commençaient l'attaque.

— Einem ! Einem ! cria le roi, courez dire à la cavalerie de charger.

Le capitaine s'élança. C'était un géant de près de six pieds, le plus vigoureux et le plus bel homme de l'armée.

Il lança son cheval au galop en criant :

— Hourra !

Un instant après, on entendit comme un ouragan.

C'étaient les cuirassiers de la garde qui chargeaient.

Il serait impossible de dire l'enthousiasme de ces hommes passant au bas de la colline où se tenait cet héroïque roi qui avait voulu être au poste le plus dangereux. Les cris de « Vive le roi ! vive Georges V, vive le Hanovre ! » faisaient trembler l'air comme une tempête. Les chevaux faisaient retentir le sol comme un tremblement de terre.

Bénédict n'y put tenir, il mit son cheval au galop et disparut dans les rangs des cuirassiers.

En voyant l'orage qui fondait sur eux, les Prussiens s'étaient formés en carrés. Le premier que rencontra la cavalerie hanovrienne disparut sous les pieds des chevaux; puis, pendant que l'infanterie la fusillait de face, les cuirassiers prirent à revers l'armée prussienne, qui, après une lutte désespérée, essaya de se mettre en retraite, mais, poursuivie avec acharnement, se trouva bientôt en pleine déroute.

Le prince, avec une excellente lunette d'approche, suivait les mouvements et rendait compte de tout au roi son père.

Mais bientôt sa lunette ne suivit plus qu'un groupe d'une cinquantaine d'hommes à la tête desquels se trouvait le capitaine Einem, qu'il reconnaissait à sa grande taille, et dont faisait partie Bénédict, qu'il reconnaissait à son uniforme bleu au milieu des cuirassiers blancs.

L'escadron débouchait par Nagelstadt, et se dirigeait sur la dernière batterie prussienne qui tint encore.

La batterie fit feu sur l'escadron à trente mètres; tout disparut dans la fumée.

Douze ou quinze hommes restaient seuls; le capitaine Einem était couché sous son cheval.

— Oh ! pauvre Einem ! s'écria la prince.

— Que lui est-il arrivé? demanda le roi.

— Je l'ai cru tué, dit le jeune homme; mais non, il

n'est pas mort. Voilà Bénédict qui l'aide à se tirer de dessous son cheval. Il n'est que blessé... Pas même ! pas même ! O mon père ! mon père ! Des cinquante hommes, il n'en reste que sept ; des canonniers, il n'en reste qu'un ; il ajuste Einem, il tire... Ah ! mon père ! vous venez de perdre un brave officier, et le roi Guillaume un brave soldat ; le canonnier a tué Einem d'un coup de carabine, et Bénédict a cloué d'un coup de sabre le canonnier sur sa pièce.

L'armée prussienne était en pleine déroute, le champ de bataille appartenait aux Hanovriens !...

Les Prussiens se retirèrent jusqu'à Gotha.

La rapidité de la marche qui avait conduit les Hanovriens jusqu'au champ de bataille, avait trop fatigué la cavalerie pour qu'elle pût poursuivre les fuyards. Sur ce point, les avantages de la bataille furent perdus.

Les résultats furent : huit cents prisonniers, deux mille morts ou blessés, deux canons enlevés.

Le roi parcourut le champ de bataille pour faire son devoir jusqu'au bout en se montrant aux malheureux blessés.

Bénédict était redevenu peintre et songeait à son tableau. Il s'était assis sur le dernier canon pris et dessinait l'aspect général du champ de bataille.

Il vit que le prince regardait les uns après les autres les officiers des cuirassiers blessés ou morts.

— Pardon, monseigneur, demanda-t-il, vous cherchez le brave capitaine Einem, n'est-ce pas ?

— Oui ! dit le prince.

— Là, monseigneur, là, à votre gauche, au milieu de ces tas de morts.

— Oh ! dit le prince, je lui ai vu faire des miracles.

— Imaginez-vous qu'après que je l'eus tiré de dessous son cheval, avec son sabre seulement il en a poignardé six ; puis il a reçu une première balle et est tombé. Ils l'ont cru mort et se sont jetés sur lui. Il s'est relevé sur un genou et en a tué deux, qui lui criaient de se rendre. Enfin, il s'est relevé tout à fait, et c'est à ce moment que le dernier artilleur restant lui a envoyé au milieu du front la balle qui l'a tué. Ne pouvant le sauver, trop occupé que j'étais de mon côté, du moins, je l'ai vengé !

Puis, présentant son croquis au prince avec le même calme que s'il était dans l'atelier :

— Croyez-vous que c'est cela ? demanda-t-il.

XXIV

Où la prédiction de Bénédict continue de s'accomplir ?

La visite du champ de bataille faite, le roi suivit la chaussée et entra dans la ville de Langensalza.

Il établit son quartier général dans la maison des francs tireurs.

Le chef d'état-major donna des ordres pour que la tranquillité fût maintenue pendant la nuit.

Le premier soin que l'on prit fut d'expédier, par trois routes différentes, des dépêches à la reine pour lui apprendre la victoire de la journée, la situation des armées, et lui demander du secours, sinon pour le lendemain, du moins pour le surlendemain.

Et, en effet, le lendemain, il n'y avait rien à craindre de la part des Prussiens, trop bien battus pour ne pas se reposer un jour.

La nuit fut gaie; on avait distribué de l'argent aux soldats en leur ordonnant de tout payer.

La musique joua le *God save the King,* et les soldats chantèrent en chœur une chanson faite par un volontaire hanovrien sur cette mélodie polonaise :

Mille soldats juraient à deux genoux...

Le lendemain se passa à attendre des nouvelles de l'armée bavaroise et à envoyer des courriers, les premiers étaient revenus avec des promesses qui ne se réalisaient pas.

Dès le matin, on avait fait proposer aux Prussiens un armistice pour enterrer les morts.

Les Prussiens avaient refusé.

Les Hanovriens seuls procédèrent donc à cette pieuse cérémonie.

Les soldats, armés de bêches, creusèrent de grandes fosses de vingt-cinq pieds de long et de huit de large. On y coucha les morts sur deux rangs.

Quatre mille hommes sous les armes, le roi et le prince royal en tête, le front découvert, se tenaient de-

bout, tandis que la musique jouait la marche funéraire de Beethoven.

Sur chaque fosse, une escouade passait et tirait, en signe de deuil militaire, une salve d'artillerie.

La municipalité, qui était venue remercier le roi de ordres donnés aux soldats, strictement suivis par eux, assista à la cérémonie tout le temps qu'elle dura.

A onze heures du soir, la grand'garde du nord annonçait qu'une armée prussienne considérable arrivait par Mulhausen.

C'était le corps du général Manteuffel.

Le troisième jour après la bataille, l'armée hanovrienne n'avait encore reçu aucune nouvelle de l'armée bavaroise et se trouvait entourée par 30,000 hommes.

Vers midi, un lieutenant-colonel vint en parlementaire, de la part du général Manteuffel, proposer au roi de se rendre.

Le roi répondit qu'il savait parfaitement qu'il était cerné de toutes parts, mais que lui, son fils, son état-major, ses officiers et ses soldats étaient décidés à se faire tuer; depuis le premier jusqu'au dernier, si une capitulation honorable ne lui était pas offerte.

En même temps, il réunit un conseil de guerre qui déclara par écrit que l'unanimité des voix était pour une capitulation, pourvu que la capitulation fût honorable.

Une capitulation était urgente.

L'armée n'avait plus que trois cents coups de canon à tirer.

L'armée n'avait plus de vivres que pour un jour.

Toute la cour, le roi compris, avait dîné d'un morceau de bœuf bouilli et de pommes de terre ; la soupe était distribuée aux blessés.

Chaque convive n'avait eu qu'un verre de mauvaise bière.

On discuta chaque article de la capitulation, traînant en longueur le plus possible : on espérait toujours en la Bavière.

Enfin, pendant la nuit, les conditions suivantes furent arrêtées, entre le général Manteuffel pour le roi de Prusse, et le général d'Arentschild pour le roi de Hanovre :

L'armée hanovrienne est dissoute et renvoyée dans ses foyers.

Tous les officiers demeurent libres, ainsi que les sous-officiers.

Ils gardent leurs armes et leurs équipages.

Le roi de Prusse leur garantit leur solde à perpétuité.

Le roi, le prince royal et leur suite sont libres d'aller où ils voudront.

La fortune du roi est intacte et lui reste insaisissable.

La capitulation signée, le général Manteuffel vint au quartier général du roi.

En entrant dans le cabinet de Sa Majesté, il lui dit :

— Je suis désolé, sire, de me présenter devant Votre Majesté dans des circonstances si douloureuses ; nous devons comprendre tout ce que souffre Votre Majesté,

nous autres Prussiens qui avons eu Iéna. Je prie Votre Majesté de me dire où elle veut se retirer et de me donner ses ordres. Je veillerai à ce que rien ne lui manque dans son voyage.

— Monsieur, répondit le roi avec froideur, je ne sais encore où je me retirerai en attendant qu'un congrès décide si je dois rester roi ou redevenir un simple prince anglais; mais ce sera probablement chez mon beau-père, le duc de Saxe-Altenbourg, ou chez Sa Majesté l'empereur d'Autriche. Dans l'un et l'autre cas, je n'ai nullement besoin de votre protection, dont je vous remercie.

Le même jour, le premier aide de camp du roi partit pour Vienne, afin de demander pour son maître la permission de se retirer dans les États autrichiens.

Un aide de camp de l'empereur, aussitôt cette demande arrivée à Vienne, partit pour servir d'introducteur au roi et le ramener avec lui.

L'aide de camp était porteur de la plaque de Marie-Thérèse pour le roi et du brevet de chevalier pour le prince.

Le jour même,le roi envoya en courriers, pour annoncer son arrivée à Sa Majesté l'empereur d'Autriche, M. Méding, conseiller de régence; son ministre des affaires étrangères, M. de Platen, et son ministre de la guerre, M. de Brandis.

Le prince royal offrit à Bénédict de l'accompagner. Bénédict n'avait pas vu Vienne, il accepta.

Mais il fit ses conditions.

Sa vie, comme à Hanovre, serait complétement séparée de la cour.

Restait à régler l'affaire de Lenhart, laissée, comme on sait, à l'appréciation de Bénédict.

Bénédict avait gardé Lenhart dix-sept jours, il lui donna quatre cents francs, plus cent francs de pourboire.

Générosité inattendue à laquelle Lenhart répondit en déclarant que son attachement pour la maison de Hanovre était tel, qu'il ne voulait pas retourner à Brunswick du moment que Brunswick était prussien.

Cette déclaration lui valut deux cents francs de la part du roi de Hanovre et cent francs de la part du prince royal.

Dès lors, la résolution de Lenhart fut fixée.

Il allait vendre ou faire vendre toutes les voitures et tous les chevaux qu'il avait à Brunswick, et, avec ce qu'il avait déjà, il irait s'établir loueur de voitures à Francfort, ville libre, où il ne verrait jamais de Prussiens.

A Francfort, il avait, au service d'une des premières maisons de la ville, de la maison de Chandroz, son frère Hans. La fille de madame de Chandroz, la baronne de Below, était la filleule du bourgmestre. Avec de pareilles connaissances, il ne pouvait manquer de prospérer.

Bénédict lui promit sa pratique, s'il retournait à Francfort.

Les adieux furent des plus touchants entre Bénédict et Lenhart, et surtout entre Lenhart et Fringant.

Il fallut se séparer.

Lenhart partit pour Francfort. Le roi, le prince royal, Bénédict et Fringant, avant d'aller à Vienne, prirent résidence au petit château de *Frohliche Wiederkehr*, dont le nom signifie : heureux retour.

C'est ainsi que se réalisa la prédiction faite par lui au roi : VICTOIRE, CHUTE, EXIL.

Maintenant, que l'on nous permette de consacrer les dernières pages de ce chapitre au dévouement d'un officier et de quelques soldats hanovriens qui, ayant reçu l'ordre, comme les autres corps, de rejoindre l'armée à Gœttingue, ne purent, à cause de leur position stratégique, obéir à cet ordre. Le lieutenant de During commandait soixante hommes à Emdem, dans la Frise orientale, sur les bords de l'Ems.

L'envahissement du Hanovre par l'armée prussienne, envahissement qui fut le résultat de quelques heures, le séparait complétement de l'armée hanovrienne. S'il marchait devant lui, il avait toute la Prusse occidentale à traverser ; il lui fallait donc contourner la Prusse par la Hollande et par la Belgique, et rentrer en Allemagne par le grand-duché de Luxembourg.

Il commença, en conséquence, par ordonner à ses hommes de déposer leurs armes à la caserne, puis de se rendre chez eux et d'y troquer leurs vêtements militaires contre des habits de paysans, et de venir, en traversant toute la Hollande, le rejoindre à Rotterdam

ou à la Haye. Lui-même partit seul en habits bourgeois avec un lieutenant, et se rendit tout droit à la Haye.

Mais, avant de quitter le Hanovre, il comprit qu'il lui fallait soixante-deux passe-ports pour lui et pour ses hommes.

Il entra, en conséquence, chez un bourgmestre. On comprend pourquoi nous ne disons ni son nom ni sa résidence, et lui demanda soixante-deux passe-ports.

— Vous comprenez, mon commandant, lui dit le brave homme, que je ne puis sans me compromettre vous donner soixante-deux passe-ports. Mais je puis vous dire où je mets les passe-ports, vous laisser seul ici et aller faire un tour par la ville; pendant ce temps-là, vous abuserez de ma confiance, de mon timbre et de ma griffe. Ce sera votre affaire et non la mienne.

Sur quoi, il indiqua au commandant la case aux passe-ports, tira du tiroir la griffe et son timbre, prit sa canne et son chapeau et alla faire un tour par la ville.

M. de During mit ses soixante-deux passe-ports en état, en prit trois ou quatre pour les cas exceptionnels, et quitta le bureau du bourgmestre.

Rejoint par cinquante-cinq de ses soldats à la Haye et à Rotterdam, il se met en route avec eux pour Bruxelles, Namur et Luxembourg; mais Luxembourg était gardé par les Prussiens : force fut donc de passer par la France.

On arriva à Thionville.

Là, le commissaire de police prit M. de During pour un embaucheur qui venait recruter des hommes pour

les Prussiens, et lui défendit le passage à travers la ville.

M. de During alors lui dit tout. Mais cette confidence n'amena qu'un second refus plus péremptoire encore que le premier.

Alors, M. de During se rendit au café *Militaire*, et comme, sur la demande du roi de Hanovre, qui avait voulu qu'il fît une campagne avec l'armée française, il avait servi en Algérie, il retrouva un camarade de bivac, chef de bataillon, qui le reconnut et se chargea de l'affaire.

En effet, le même soir, M. de During et ses hommes partirent et rentrèrent par Strasbourg dans le grand-duché de Bade, d'où il se rendit à Francfort. Là, il trouva le reste de ses hommes qu'il avait recrutés en route et qui avaient traversé tout le Hanovre et les avant-postes prussiens pour se trouver au rendez-vous.

M. de During laissa ses hommes à Francfort et courut immédiatement à Meiningen, capital d'un de ces introuvables duchés de Saxe qu'il faut chercher à la loupe sur les cartes géographiques. Ayant des renseignements précis, il parvint à le retrouver.

Il était occupé par le quartier général de l'armée bavaroise.

Là, il apprit la victoire de Langensalza suivie de la capitulation de l'armée hanovrienne.

Il alla trouver le prince Charles de Bavière, et lui demanda l'autorisation de former un corps franc hanovrien qui ferait en amateur la guerre à la Prusse.

Le prince Charles est un guerrier qui se lève à dix heures du matin, fait la guerre après son déjeuner et sa sieste, c'est-à-dire de une heure à trois ; ce qui lui laisse beaucoup de temps pour la théorie et lui permet de critiquer amèrement les opérations de l'armée hanovrienne.

M. de During resta un quart d'heure avec le prince et s'aperçut qu'il n'y avait absolument rien à en tirer, que de creuses promesses et de vaniteuses paroles. Il repartit donc pour Francfort, où il s'adressa à la Diète, qui lui accorda sa demande.

Ses hommes manquaient de tout et particulièrement d'habits : les bourgeois de Francfort se réunirent au café de *Hollande* et votèrent séance tenante une somme qui servit à acheter des chemises et des souliers. Quant aux vêtements, on les envoya en prendre à la forteresse de Mayence, qui n'appartenait à aucune puissance, et qui était à la Diète.

La chose était d'autant plus méritoire, que le bruit commençait à se répandre que M. de Bœsewerk, ayant appris le mauvais souvenir que les Francfortois gardaient de son séjour dans leur ville, quinze ans auparavant, et l'antipathie qu'ils avaient vouée aux Prussiens, s'était juré à lui-même de faire de Francfort le bouc émissaire de l'Allemagne.

Nous verrons par la suite de ce récit comment M. de Bœsewerk se tint parole.

XXV

Ce qui se passait à Francfort dans l'intervalle de la bataille de Langensalza et de celle de Sadowa

Francfort suivait de loin et avec anxiété cette lutte qui s'accomplissait dans les autres parties de l'Allemagne. Cependant, elle ne croyait pas encore que cette lutte pût s'étendre jusqu'à elle.

Le 29 juin, le prince Charles de Bavière avait été nommé général des troupes fédérales.

Le même jour, Francfort apprit la nouvelle de la victoire de Langensalza.

Ce fut une grande joie pour toute la ville, quoiqu'on n'osât point en donner de marques extérieures.

Le 30 juin, Rudolfstadt et les villes hanséatiques déclarèrent se retirer de la Confédération.

Les troupes wurtembergeoises et badoises traversent la ville; les soldats, par groupes de quatre ou cinq, parcourent gaiement les promenades et les rues en voitures de place.

Le 1er juillet, on apprend la capitulation de l'armée hanovrienne.

Le 3 juillet, Mecklembourg, Gotha et Reuss, branche cadette, déclarent se retirer de la Confédération.

Le 4 juillet, les journaux prussiens accusent les

Francfortois d'avoir chassé de la ville tous les sujets prussiens, même ceux qui y étaient établis depuis dix ans, et d'avoir illuminé à la nouvelle de la victoire de Langensalza.

Il n'en était rien; mais plus la nouvelle était fausse, plus elle épouvanta les Francfortois. Évidemment, les Prussiens leur cherchaient une mauvaise querelle.

Le 5 juillet, la tristesse augmente, on apprend la nouvelle d'une défaite des Autrichiens entre Konigsgrætz et Josephstadt.

Le 8 juillet, les premières nouvelles de la bataille de Sadowa arrivent à Francfort.

Tout ce que disait de Benedeck le fataliste docteur Speltz s'est réalisé. Après deux échecs, il a perdu la tête; pour parler la langue de M. Speltz, Saturne l'a emporté sur Mars et sur Jupiter.

Ce qu'il avait prévu d'un autre côté de l'armement supérieur des Prussiens, — joint à leur courage naturel, — s'est réalisé. Dans aucune rencontre, les Autrichiens n'ont eu l'avantage. La seule victoire remportée sur les Prussiens a été celle où commandait le roi de Hanovre.

Mais ce qui effraye surtout Francfort, c'est l'ordre donné par la commission militaire fédérale de faire des retranchements dans le voisinage de la ville.

Cette fois, le Sénat sort de son immobilité; il se lève et proteste à la Diète, attendu que Francfort est une ville ouverte qui ne peut, ni ne veut être défendue.

Cependant, malgré les protestations du Sénat, une agglomération de troupes se faisait à Francfort.

Le 12 juillet, on signala un nouveau corps de troupes.

C'était le 8e corps de l'armée fédérale, sous les ordres du prince Alexandre de Hesse, composé de Wurtembergeois, de Badois, de Hessois et d'une brigade autrichienne commandée par le comte de Monte-Nuovo.

A peine entré à Francfort, le comte de Monte-Nuovo s'informa où était la maison Chandroz et se fit donner un billet de logement pour madame veuve de Beling, qui l'habitait.

Le comte de Monte-Nuovo, sous lequel se voile le nom plus célèbre de Newperg, est le fils de Marie-Louise.

C'était un beau, grand, élégant général de quarante-huit à cinquante ans, qui se présenta à madame de Beling avec toute la grâce et la courtoisie autrichiennes, et qui, en saluant Hélène, laissa glisser entre ses lèvres le nom de Karl de Freyberg.

Hélène tressaillit.

Emma avait prétexté, elle, femme de Prussien, ses couches récentes pour garder la chambre et ne point faire les honneurs de sa maison à un homme contre lequel son mari se battrait peut-être le lendemain.

Cette absence donna toute facilité au comte de Monte-Nuovo de rester seul avec Hélène.

Hélène, inutile de le dire, après le mot prononcé par le comte, attendait ce moment avec impatience.

— Monsieur le comte, dit-elle, aussitôt qu'ils furent seuls, vous avez prononcé un nom.

— Celui d'un homme qui vous adore, mademoiselle.

— Le nom de mon fiancé, dit Hélène en se levant.

Le comte de Monte-Nuovo salua et lui fit signe de se rasseoir.

— Je le sais, mademoiselle, lui dit-il; le comte Karl est mon ami, et il m'a chargé, en vous remettant cette lettre, de vous donner de vive voix de ses nouvelles.

Hélène prit la lettre.

— Merci, monsieur, dit-elle.

Et, désireuse de la lire :

— Vous permettez, n'est-ce pas ?

— Comment donc ! fit le comte en saluant.

Et il fit semblant de regarder un portrait de M. de Beling en grand uniforme.

C'étaient des serments d'amour et des protestations de tendresse comme s'en écrivent les amants. Vieilles phrases toujours nouvelles; fleurs cueillies le jour de la création, et, après six mille ans, aussi parfumées que le premier jour.

La lettre terminée, comme le comte de Monte-Nuovo regardait toujours directement le portrait :

— Monsieur le comte, lui dit Hélène à voix basse.

— Mademoiselle? repliqua le comte en se rapprochant d'elle.

— Karl me laisse espérer que vous voudrez bien me donner sur lui quelques détails de vive voix, et il ajoute : « Avant d'en venir aux mains avec les Prussiens, il

aura, ou plutôt nous aurons peut-être le bonheur de nous revoir.»

— C'est possible, mademoiselle, surtout si nous n'aons affaire aux Prussiens que dans trois ou quatre jours.

— Où l'avez-vous quitté?

— A Vienne, où il organisait son corps franc. Nous avons pris rendez-vous à Francfort, mon ami Karl de Freyberg m'ayant fait l'honneur de désirer servir sous mes ordres.

— Il me dit qu'il a pour lieutenant un Français de ma connaissance. Savez-vous, monsieur le comte, de qui il veut parler?

— Oui; il a rencontré chez le roi de Hanovre, auquel il a voulu présenter ses hommages, un jeune Français nommé Bénédict Turpin.

— Ah! oui, dit Hélène en riant, celui que mon beau-frère voulait me faire épouser par reconnaissance du coup de sabre qu'il en avait reçu.

— Mademoiselle, dit le comte de Monte-Nuovo, ceci est une énigme pour moi.

— Et un peu pour moi aussi, dit Hélène; je vais tâcher cependant de vous l'expliquer.

Et elle raconta ce qu'elle savait du duel de Frédéric avec Bénédict.

Elle achevait à peine lorsque l'on sonna et frappa à la porte tout à la fois.

Hans alla ouvrir.

Alors, à travers les portes, une voix la fit tressaillir.

Cette voix demandait madame de Beling.

— Qu'avez-vous, mademoiselle? demanda le comte de Monte-Nuovo. Vous pâlissez!

— C'est que, répondit Hélène, j'avais cru reconnaître cette voix.

En même temps, la porte s'ouvrit. Hans parut.

— Mademoiselle, dit-il, c'est M. le comte Karl de Freyberg.

— Ah! s'écria Hélène, je l'avais bien reconnu! Où est-il? que fait-il?

— Il est en bas, dans la salle à manger, où il demande à madame de Beling la permission de vous présenter ses hommages.

— Reconnaissez-vous là le gentilhomme?... dit le comte de Monte-Nuovo. Un autre n'eût pas même demandé des nouvelles de votre grand'mère et serait accouru à vous.

— Et je lui eusse pardonné.

Puis, à haute voix :

— Karl, cher Karl! dit-elle, par ici!

Karl entra et se jeta dans les bras d'Hélène, qu'il pressa contre son cœur.

Puis, regardant autour de lui, il aperçut le comte de Monte-Nuovo, auquel il tendit la main.

— Excusez-moi, comte, lui dit-il, de ne vous avoir pas vu tout d'abord. Mais vous comprendrez facilement que je n'aie eu d'yeux que pour elle. Est-ce qu'Hélène n'est pas aussi belle que je vous le disais, comte?

— Plus belle, répondit-il.

— Oh! chère, chère Hélène, s'écria Karl en tombant à genoux et en lui baisant les mains.

Le comte de Monte-Nuovo se mit à rire.

— Mon cher Karl, lui dit-il, je suis arrivé depuis une heure; j'ai demandé mon logement chez madame de Beling, afin de pouvoir m'acquitter de ma commission. Elle était achevée quand vous avez sonné. Je n'ai donc plus rien à faire ici. Si j'avais oublié quelque chose, vous voilà et vous y suppléeriez.—Mademoiselle, aurai-je l'honneur de vous baiser la main ?

Hélène tendit la main en regardant Karl, comme pour lui demander une permission, que Karl accorda d'un signe de tête.

Le comte baisa la main d'Hélène, serra celle de son ami et sortit.

Les deux amants respirèrent à pleine poitrine. La fortune leur accordait, au milieu de tous les bouleversements politiques qui s'accomplissaient, un de ces rares moments comme elle en accorde à ses privilégiés.

Les nouvelles qui venaient du Nord n'étaient que trop vraies. Mais tout espoir n'était point perdu à Vienne. L'empereur, la famille impériale, le trésor de l'État, allaient se retirer à Pesth, et l'on s'apprêtait à faire une résistance désespérée.

D'un autre côté, la cession de la Vénétie à l'Italie donnait la liberté à 160,000 hommes qui allaient renforcer l'armée du Nord.

Il s'agissait seulement de remonter par une victoire

le moral de l'armée, et l'on espérait que, cette victoire, le comte Alexandre de Hesse allait la remporter.

La bataille se livrerait, selon toute probabilité, aux environs de Francfort. Voilà pourquoi Karl avait choisi pour y servir l'armée du prince de Hesse et la brigade du comte de Monte-Nuovo.

Celui-là du moins, il était sûr qu'il se battrait. Petit-cousin de l'empereur François-Joseph, brave et courageux, il avait tout intérêt à risquer sa vie pour le triomphe de la maison d'Autriche, à laquelle il appartenait.

Hélène dévorait Karl des yeux. Son costume était celui qu'elle lui avait vu chaque fois qu'elle l'avait rencontré allant à la chasse, ou revenant de la chasse; cependant, sans que l'on pût préciser quoi, il avait quelque chose de plus guerrier, son front quelque chose de plus sévère. On sentait qu'il avait la conscience d'un danger prochain, et que, tout en l'abordant en homme, il l'aborderait en homme qui tient à la vie et qui au-dessus de sa vie ne met que son honneur.

Pendant ce temps, la petite troupe de Karl, commandée en second par Bénédict, bivaquait à cent pas de la gare du chemin de fer, juste au-dessous des fenêtres du bourgmestre Fellner. Non pas qu'elle eût quelque chose à réclamer de l'autorité. Karl avait vendu une de ses terres, et chacun de ses hommes recevait chaque jour un demi-florin, à la charge de se nourrir. Chaque homme était armé d'une bonne carabine Lefaucheux à canon rayé, pouvant, comme les

fusils à aiguille, tirer huit ou dix coups à la minute. Chaque homme, enfin, portait sur lui cent cartouches, et, par conséquent, les cent hommes avaient dix mille coups à tirer.

Les deux chefs portaient des carabines à deux coups.

Le bourgmestre, en revenant de l'hôtel de ville, trouva devant sa porte le petit détachement revêtu d'un uniforme inconnu. Il s'arrêta avec cette curiosité naïve du bourgeois que l'on a baptisée du nom de flânerie.

Après avoir examiné les soldats, il passa au chef.

Devant le chef, il s'arrêta non plus avec une simple curiosité, mais avec étonnement.

Il lui semblait que la figure de ce chef ne lui était pas tout à fait inconnue.

Et, en effet, en souriant :

— Monsieur le bourgmestre Fellner me permettra-t-il de m'informer de sa santé? lui demanda ce chef en excellent allemand.

— Ah! ciel et terre! fit le bourgmestre, je ne me trompe pas. C'est M. Bénédict Turpin!

— Bravo! Je vous avais bien dit que vous aviez l'organe de la mémoire très-développé. Il le faut pour que vous m'ayez reconnu sous ce costume.

— Mais vous voilà donc devenu soldat?

— Officier.

— Officier ! pardon.

— Oui, officier amateur.

— Montez donc chez moi, vous devez avoir besoin de

vous rafraîchir, et vos hommes ont soif.—N'est-ce pas, mes amis?

Les chasseurs se mirent à rire.

— Plus ou moins, répondit l'un d'entre eux, nous avons toujours soif.

— Eh bien, l'on va vous descendre vingt-cinq bouteilles de vin et des verres, dit le bourgmestre.— Montez donc, monsieur Bénédict!

— Songez que je vous regarde par la fenêtre, dit Bénédict et soyez sages.

— Soyez tranquille, capitaine, répondit celui qui avait déjà porté la parole.

— Madame Fellner, dit le bourgmestre en entrant, voilà un capitaine de volontaires qui a son billet de logement chez nous. Il s'agit de le bien recevoir.

Madame Fellner, qui faisait de la tapisserie, leva la tête et regarda son hôte. Un sentiment pareil à celui qui avait animé la physionomie de son mari passa sur son visage.

— Oh! c'est étonnant, mon ami, s'écria-t-elle, comme monsieur ressemble au jeune peintre français...

— Allons! dit Fellner, il n'y a pas moyen de garder l'incognito. Faites vos compliments à ma femme, mon cher Bénédict, vous êtes reconnu.

Bénédict tendit la main à madame Fellner, mais celle-ci ne la prit qu'avec une certaine hésitation.

Quant au bourgmestre, esclave de sa promesse, il reconnut parmi un trousseau de clefs celle de la cave, et il y descendit lui-même pour choisir le vin qu'il

voulait faire boire à sa santé par les hommes de Bénédict.

Mais à peine la porte fut-elle refermée, à peine la bonne madame Fellner se vit-elle seule avec le jeune Français, que, lui saisissant des deux mains la main qu'elle n'osait toucher tout à l'heure :

— Oh ! monsieur, s'écria-t-elle, j'ai su, depuis votre départ seulement, que vous aviez fait à mon mari une sinistre prédiction. Dois-je croire à une plaisanterie, ou dois-je craindre une réalité?

— Madame, dit Bénédict, je ne me rappelle plus trop ce que j'ai eu l'honneur de dire à votre mari. Il faudrait pour cela que je revisse sa main.

— Vous croyez donc sérieusement, monsieur, demanda l'excellente femme effrayée, que l'on puisse lire la destinée d'un homme dans sa main?

— Je suis trop bon chrétien, madame, pour ne pas croire à ce qui est écrit dans la Bible.

— Dans la Bible, monsieur? ce que vous avez dit à M. Fellner est écrit dans la Bible ?

— Non, mais on lit dans le Livre de Job, chapitre 37, verset VII : « Dieu met des signes dans les mains des hommes afin qu'ils puissent connaître leurs œuvres. » Et Moïse a dit : « La loi du Seigneur sera écrite sur ton front et dans ta main. »

— Ainsi, demanda madame Fellner, celui qui cherche à expliquer ces signes ne fait pas une action impie?

— Non, madame, répondit Bénédict, et s'occuper de ces importants mystères, c'est causer avec Dieu.

— Mais, demanda madame Fellner, n'est-il aucun moyen de combattre — comment nommerai-je cela? — la fatalité?

— Si fait, madame, l'homme a le libre arbitre : *Homo sapiens dominabit astra*, a dit Aristote, c'est-à-dire « L'homme sage domine les astres. » Que M. Fellner me donne de nouveau sa main et suive mes conseils et peut-être échappera-t-il à sa destinée.

— Silence! dit madame Fellner, le voici! pas un mot de mes craintes, n'est-ce pas? il en rirait.

— Soyez tranquille.

En effet, M. Fellner remontait après avoir fait sa distribution en passant au rez-de-chaussée.

Un instant après, les cris de « Vive M. le bourgmestre! » lui apprirent que son vin avait été trouvé de bonne qualité.

XXVI

Le repas libre

Le bourgmestre était dans une inquiétude qu'il n'essayait pas de dissimuler.

Les Prussiens marchaient sur Francfort par le Vogelberg : un combat ne pouvait manquer d'avoir lieu sur les frontières de Bavière, et, si l'armée fédérale était battue, les Prussiens ne pouvaient pas manquer d'ocuper le lendemain Francfort.

Puis des ordres avaient été donnés que tout le monde ignorait encore et qui n'avaient pu lui être cachés, à lui, comme bourgmestre.

Le 14 juillet, c'est-à-dire le surlendemain, l'assemblée fédérale, la commission militaire, la chancellerie, avaient reçu l'ordre de partir pour Augsbourg, preuve que Francfort n'était pas sûr de pouvoir conserver sa neutralité.

Cette conviction, que tout le monde avait à Francfort que l'on touchait au moment de la crise suprême, avait exalté la sympathie des habitants pour ces derniers défenseurs de la cause chère à tous, c'est-à-dire la cause de l'Autriche.

Aussi, quand vint l'heure du dîner, les grandes maisons de Francfort allèrent inviter les chefs, tandis que les bourgeois et le peuple invitaient les soldats, les uns en les emmenant dîner chez eux, les autres en dressant des tables devant les portes.

Herman Mumm, le fameux marchand de vin, avait invité cent soldats, caporaux et sergents, et avait dressé devant sa porte une immense table, où chaque homme avait sa bouteille de vin !

Le bourgmestre Fellner, son beau-frère le docteur Kugler et les autres habitants de la rue aboutissant à la gare, se chargèrent des cent hommes de Karl.

Lui, dîna chez madame de Beling avec le comte de Monte-Nuovo. Bénédict, retenu par la bonne madame Fellner, ne put refuser son invitation. On fit inviter les sénateurs de Bernus et Speltz, mais ils

avaient chacun leurs invités. M. Fischer, le journaliste, qui vivait en garçon, put seul venir.

Le prince Alexandre de Hesse dînait chez le consul d'Autriche.

Les dîners de la rue formaient d'étranges contrastes avec ceux de l'intérieur. Les soldats, trinquant ensemble, insoucieux du lendemain, ne pensaient qu'à la mort, et la mort pour le soldat n'est que la vivandière vêtue de noir qui lui verse son dernier verre d'eau-de-vie à la fin de la dernière journée.

Le soldat craint seulement de perdre la vie, car, en perdant la vie, il perd tout avec elle et d'un seul coup; tandis que le négociant, le banquier, le bourgeois enfin, avant de perdre la vie, peut perdre fortune, crédit, considération. Il peut voir sa caisse pillée, sa maison saccagée, sa femme et ses filles déshonorées, ses enfants l'appelant inutilement à leur secours. On peut le torturer dans sa famille, dans son argent, dans sa chair et dans son honneur.

Voilà à quoi pensaient les citoyens de la ville libre de Francfort et ce qui les empêchait d'être aussi gais qu'ils eussent voulu l'être envers leurs hôtes.

Quant à Karl et à Hélène, ils ne pensaient guère qu'à être heureux; pour eux, le moment présent était tout; ils voulaient oublier : et, non pas à force de volonté, mais à force d'amour, ils oubliaient.

Mais la plus triste de ces réunions, malgré les efforts de Bénédict, était à coup sûr celle qui avait lieu chez le bourgmestre. Bénédict ne se dissimulait pas que ses

prédictions étaient pour quelque chose dans cette tristesse. Poussé à bout par les questions des uns et l'incrédulité des autres, il avait dit ce qu'il voyait dans la main d'un étranger; puis cet homme, il l'avait revu plusieurs fois depuis; et, sans que cet homme fût devenu pour lui un ami intime, il était devenu une sympathique connaissance.

Et, en effet, M. Fellner était, comme capacité administrative, un des bourgmestres intelligents qu'avait eus Francfort; mieux encore, c'était un excellent père de famille adorant ses enfants, adoré d'eux! Depuis quatorze ans qu'il était marié, pas le moindre nuage n'avait passé sur son union, et, à l'idée d'un malheur quelconque pouvant venir troubler ce bonheur, la pauvre femme se sentait près de fondre en larmes. A bien plus forte raison lorsqu'elle songeait à la prédiction fatale de Bénédict.

Pendant tout le dîner, M. Fellner, malgré la préoccupation toute politique qui l'absorbait, — car lui ne croyait pas à la prédiction, attendu qu'elle ne pouvait s'accomplir que par un suicide, — fit, aidé de son beau-frère le conseiller et de Fischer son ami, tout ce qu'il put pour jeter un peu de gaieté sur la teinte grise de la conversation.

Au dessert, un serviteur entra, annonçant à Bénédict que son compagnon de voyage Lenhart demandait à lui offrir de nouveau ses services.

Le bourgmestre s'informa de ce que c'était que Lenhart, et, au moment où Bénédict demandait en riant

la permission d'aller lui serrer la main dans l'antichambre, l'ex-loueur de voitures donna un coup d'épaule au domestique pour que celui-ci lui fît place, et entra en disant :

— Ce n'est pas la peine de vous déranger, monsieur Bénédict; je viendrai bien jusque dans la salle à manger de M. le bourgmestre. Je ne suis pas fier. — Bonjour, monsieur le bourgmestre et la compagnie!

— Ah! dit le bourgmestre reconnaissant le vieil accent saxon, tu es de Sachsenhausen ?

— Et je m'appelle Lenhart, pour vous servir. Je suis le frère de Hans, qui est au service de madame de Beling.

— Eh bien, alors, mon ami, dit le bourgmestre, un verre de vin à la santé de M. Bénédict, que tu voulais voir.

— Deux, si vous voulez ; il les mérite bien! Ah! c'est lui qui ne boude pas avec les Prussiens. Tempête et tonnerre! comme il vous les abattait à la bataille de Langensalza!

— Comment! tu étais là ? demanda le bourgmestre.

— Oh que oui! que j'y étais, et que je rageais de ne pouvoir aussi les travailler de mon côté, ces coucous-là!

— Pourquoi les appelles-tu des coucous? demanda le journaliste.

— Parce qu'ils prennent le nid des autres pour y pondre, donc!

— Mais comment as-tu su que j'étais ici? demanda

Bénédict un peu embarrassé de cette visite sans façon.

— Oh parbleu ! la belle malice ! dit Lenhart ; je passe dans la rue bien tranquillement, un chien vient à moi et me saute au cou. « Tiens ! je dis, c'est Fringant, le chien à M. Bénédict. » Vos hommes me regardent comme une curiosité, parce que je venais de prononcer votre nom. « Est-ce qu'il est là, M. Bénédict ? » que je leur demande. Ils me répondent : « Oui, il est là, puisqu'il dîne chez votre bourgmestre, M. Fellner, un brave homme qui a du bon vin... A la santé de M. Fellner ! » Je me dis : « Tiens, c'est vrai ! c'est mon bourgmestre, puisque, depuis hier, je suis établi à Francfort, et, puisque c'est mon bourgmestre, je puis bien monter chez lui dire bonjour à M. Bénédict. »

— Eh bien, maintenant que tu m'as dit bonjour, mon cher Lenhart, dit Bénédict, maintenant que tu as bu à la santé de M. le bourgmestre...

— Oui, mais je n'ai pas bu à la vôtre, mon jeune maître, mon bienfaiteur, mon dieu ! car vous êtes mon dieu, monsieur Bénédict. Quand je parle de vous, quand je raconte votre duel, où vous en avez bousculé trois, les uns après les autres : un à coups de sabre, — et un rude ! — M. Frédéric de ..., vous le connaissez, n'est-ce pas ? un autre à coups de pistolet, un journaliste, un grand flandrin, dans votre genre, monsieur Fischer.

— Merci, mon ami.

— Je ne vous ai pas dit de mal, j'espère; — et le troisième...

— Mais laisse donc ces messieurs tranquilles, dit Bénédict.

— Il sont bien tranquilles, monsieur Bénédict; voyez comme ils écoutent.

— Laissez-le donc aller, dit le docteur.

— Quand vous ne voudriez pas, j'irais tout de même. Ah! quand je suis sur le compte de M. Bénédict, je ne taris jamais : et le troisième à coups de poing : ça n'a pas pesé une once. Ne haussez pas les épaules, monsieur Bénédict, si vous aviez voulu tuer le baron, il ne tenait qu'à vous, vous l'auriez tué. Si vous aviez voulu tuer le journaliste, il ne tenait qu'à vous. Enfin, si vous aviez voulu tuer le menuisier, il ne tenait aussi qu'à vous.

— En effet, dit le bourgmestre, nous avons vu toute cette histoire dans la *Gazette de la Croix*. Par ma foi! je l'ai bien lue sans me douter que c'était à vous que la chose était arrivée.

— Et la bonne aventure! continua Lenhart, c'est lui qui vous la dit! Savant comme un sorcier! Rien qu'en regardant la main du pauvre roi de Hanovre, il lui a prédit ce qui lui est arrivé. La victoire d'abord, puis après la dégringolade.—Eh! eh! monsieur Bénédict, je ne voudrais pas que vous me prédisiez que je n'ai que huit jours à vivre. Tempête et tonnerre! je commanderais ma bière tout de suite.

Le bourgmestre pâlit légèrement, Fischer fit un

mouvement, madame Fellner porta son mouchoir à ses yeux.

— Est-ce qu'il vous a dit votre bonne aventure, à vous autres?

— Non, mais notre mauvaise, dit le journaliste en essayant de rire.

— Bon! dit Bénédict, c'était un soir après dîner, j'avais la vue trouble, je suis bien sûr que, si je regardais maintenant...

— Oh! oui, oui, s'écria madame Fellner, regardez, monsieur Bénédict, regardez une seconde fois, je vous en supplie.

— Je ne demande pas mieux, dit Bénédict.

— Oh! ni moi non plus, s'écria le bourgmestre; vous ne pouvez pas me prédire pis que ce que vous m'avez prédit la première fois.

Bénédict regarda : tous les yeux étaient fixés sur lui. Cet art si nouveau et si ancien surprend la curiosité de ceux-là mêmes qui n'y croient pas.

Le visage ouvert et souriant du jeune homme redevint sérieux, presque sombre; il laissa retomber la main du bourgmestre, et, après un instant de silence:

— Monsieur Fellner, lui dit-il, je voudrais vous dire quelques mots, mais à vous seul.

M. Fellner se leva et passa dans la chambre à côté. Bénédict le suivit.

— Monsieur Fellner, lui dit-il, je vous parle sérieusement et en homme convaincu, un grand malheur vous menace. Vous avez là, au milieu de la troisième

phalange du doigt du milieu, une étoile; cette étoile, sur le mont même de Saturne, indiquerait que vous serez victime d'un assassinat; où elle est, elle indique un suicide. Par bonheur, cette ligne que vous voyez, qui monte du poignet à travers la paume de la main, se perd avant de la joindre. Si elle s'y joignait, la catastrophe serait inévitable, comme chez M. Fischer, tandis que vous, ma conviction est que vous pouvez l'éviter. Mais, pour cela, il faut,.. je ne sais trop qu'affirmer; mais, à mon avis, il faudrait quitter Francfort. Il faudrait fuir comme on fuit une catastrophe de la nature, un tremblement de terre, une inondation. Il faudrait donner votre démission, tout quitter. Le danger est ici et pas ailleurs.

— Monsieur, répondit le bourgmestre, je ne vous dirai point : Je ne crois pas à votre science, peu m'importe ce que vous m'affirmez; mais, sans ajouter une foi absolue à vos paroles, le ton de conviction avec lequel vous me parlez m'impressionne singulièrement. J'ai toutes les raisons du monde pour désirer de vivre : une femme encore jeune qui m'aime et que j'aime, des enfants excellents dont j'ai l'éducation à faire, la jeunesse à guider, une fortune suffisant à mes besoins, qui doit s'augmenter encore de plusieurs héritages que je ne convoite point. Puis encore, je jouis d'une honorabilité incontestée, j'ai la première position du pays. Eh bien, monsieur, malgré tout cela, je dois, au moment du danger surtout, rester inébranlable là où mes compatriotes et Dieu m'ont

placé. Si, comme vous me le dites, dans un moment de désespoir je porte la main sur moi-même, c'est que la fatalité m'aura mis entre le déshonneur et la mort, et que, comme ces vieux Romains qui faisaient venir un bain et s'ouvraient les veines, c'est que j'aurai préféré ma gloire à une lâcheté. Si effrayants que soient les présages, je reste et ferai face aux événements... Rentrons, cher monsieur Bénédict, je vous remercie de l'avis, il me servira à prendre mes dispositions, afin que la mort ne me saisisse pas à l'improviste.

— Vous êtes grand de la vraie grandeur, monsieur, lui dit Bénédict. Je ne désire plus qu'une chose maintenant, c'est que la science ne soit pas la science. Rentrons, monsieur, rentrons.

Mais, au moment où ils passaient du salon à la salle à manger, le double bruit du tambour et de la trompette se fit entendre, la trompette sonnait le boute-selle, le tambour battait la générale.

Madame Fellner attendait avec impatience; mais son mari lui fit signe en souriant de prendre patience. Pour le moment, une préoccupation plus vive et surtout plus générale était donnée par le bruit des instruments.

— Voilà qui me dit, madame, fit Bénédict en étendant son bras vers la rue, que je n'ai plus que le temps de boire à la santé de votre mari et à la longue durée de l'heureuse vie que vous lui faites, vous et votre belle famille.

Le toast fut répété par tout le monde et même par Lenhart, qui, de cette façon but deux fois, comme il l'avait dit, à la santé du bourgmestre.

Après quoi, serrant la main de M. Fellner, de son beau-frère et du journaliste, et baisant celle de madame Fellner, Bénédict s'élança dans les escaliers et sortit en criant :

— Aux armes !

Le même bruit guerrier avait surpris Karl et Hélène à la fin du dîner. Karl avait senti un coup terrible au cœur. Hélène avait pâli, quoiqu'elle ne connût la signification ni du roulement des tambours, ni de la sonnerie des trompettes. Hélène leur avait trouvé une signification sinistre.

Puis, au coup d'œil échangé entre M. de Monte-Nuovo et Karl, elle avait compris que le moment était venu de se séparer.

Le comte avait eu pitié des deux jeunes amants, et, pour les laisser un instant se faire les derniers adieux, il avait pris congé de madame de Beling, et avait dit à son jeune ami :

— Karl, vous avez un quart d'heure.

Karl avait jeté un regard rapide sur la pendule. Il était quatre heures et demie.

— Merci, mon général, avait répondu Karl. Je serai à mon poste à l'heure dite.

Madame de Beling avait été reconduire le comte de Monte-Nuovo, et les jeunes gens, pour être seuls, s'é-

taient élancés dans le jardin, où un épais berceau de vigne pouvait abriter leurs adieux.

Autant vaudrait essayer de noter le chant mélancolique du rossignol, qui éclatait à quelques pas d'eux, que d'essayer de redire ce dialogue entrecoupé de soupirs et de larmes, de serments, de sanglots, de promesses d'amour, d'élans passionnés, de cris de tendresse. Que s'étaient-ils dit au bout d'un quart d'heure? Rien et tout.

Il fallut se quitter.

Comme la première fois, le cheval de Karl l'attendait à la porte.

Il s'y traîna, emmenant avec lui Hélène enlacée à son bras. Puis, là, il couvrit son visage d'une pluie de baisers.

La porte était ouverte. Les deux Styriens lui faisaient signe.

Cinq heures moins un quart sonnaient.

Il s'élança sur son cheval, lui enfonçant les éperons dans le ventre.

Les deux Styriens bondirent à ses côtés, suivant le galop du cheval.

Les derniers mots que Karl entendit furent ceux-ci :

— A toi, dans ce monde ou dans l'autre!

Le dernier qu'il répondit avec l'ardeur d'un amant et la foi d'un chrétien, fut :

— Ainsi soit-il!

XXVII

Bataille d'Aschaffenbourg

Pendant son dîner, le prince Alexandre de Hesse avait reçu une dépêche ainsi conçue :

« L'avant-garde prussienne apparaît à l'extrémité des défilés du Vogelsberg! »

Cette nouvelle étonna fort le général en chef, qui attendait les ennemis par les défilés de la forêt de Thuringen.

Il avait, en conséquence, envoyé immédiatement une dépêche à Darmstadt pour ordonner à un détachement de 3,000 hommes de se rendre par le chemin de fer à Aschaffenbourg et de s'emparer du pont.

Puis, de son côté, il avait immédiatement fait battre la générale et sonner le boute-selle.

Deux bateaux à vapeur attendaient à Sachsenhausen.

Une centaine de wagons pouvant contenir cinquante hommes chacun attendaient à la gare.

Nous avons dit l'effet que produisit le double appel.

Il y eut un instant de trouble : pendant un moment, chacun courant, l'un à droite, l'autre à gauche. Les uniformes furent confondus. Les cavaliers et les fantassins se trouvèrent mêlés ; puis, comme si une main habile avait remis chaque homme à sa place, au bout de cinq minutes, les cavaliers étaient à cheval et les

fantassins avaient l'arme au pied. Tous étaient prêts à partir.

Cette fois encore, Francfort témoignait sa sympathie, non plus précisément aux Autrichiens, mais aux défenseurs de l'Autriche. La bière circulait par chopes, le vin par brocs. Des hommes des premières maisons de la ville échangeaient des poignées de mains avec les officiers. Les dames les plus élégantes encourageaient les soldats. Une fraternité qui lui était jusqu'alors inconnue et qui émanait du danger commun planait sur la ville libre.

Des fenêtres on criait : « Courage ! Victoire ! Vive l'Autriche ! Vive l'armée fédérale ! Vive le prince Alexandre de Hesse ! »

Le fils de Marie-Louise eut, pour sa part aussi, quelques cris de « Vive le comte de Monte-Nuovo. » Mais il faut dire que, comme ils venaient des femmes surtout, ils étaient dus plutôt à son excellente tournure et à sa belle tenue militaire qu'à sa naissance impériale.

Les tirailleurs styriens de Karl reçurent l'ordre de prendre leurs places dans les premiers wagons.

C'étaient eux que l'on devait jeter d'abord à la rencontre des Prussiens.

Ils disparurent gaiement dans la gare, n'ayant d'autre musique que les deux flûteurs du comte.

Puis, après eux, vint la brigade autrichienne du comte de Monte-Nuovo.

Puis enfin l'armée fédérale composée de Hessois et de Wurtembergeois.

La brigade italienne était partie par les bateaux à vapeur, protestant contre ce qu'on lui faisait faire et déclarant qu'elle ne tirerait pas un coup de fusil pour les Autrichiens ses ennemis, contre les Prussiens ses alliés.

Le chemin de fer partit à toute vitesse, emportant hommes, fusils, canons, caissons, munitions, chevaux, ambulances.

Une heure et demie après, on était à Aschaffenbourg.

La nuit commençait à tomber.

On n'avait pas vu les Prussiens.

Sans doute n'avaient-ils pas voulu se hasarder dans les derniers défilés du Vogelsberg sans les faire reconnaître, de crainte qu'ils ne fussent gardés.

Le prince Alexandre de Hesse envoya une reconnaissance sur la route.

Elle revint vers onze heures du soir, après avoir échangé quelques coups de fusil avec les Prussiens, à deux heures d'Aschaffenbourg.

Un paysan qui avait traversé les défilés en même temps que les Prussiens, raconta qu'ils étaient à peu près cinq ou six mille et qu'ils s'étaient arrêtés parce qu'ils attendaient un corps en retard, de sept ou huit mille hommes.

On allait donc se trouver en nombre à peu près égal.

Il s'agissait de défendre le passage du Mein et de mettre à couvert par une victoire Francfort et Darmstadt.

Les tirailleurs styriens furent placés sur la route.

Ils devaient se retirer après avoir fait le plus de mal possible à l'ennemi, laisser l'infanterie et la cavalerie agir à son tour, et se rallier à la tête du pont, seul moyen de retraite de l'armée fédérale, et défendre ce pont jusqu'à la dernière extrémité.

Chacun prit pendant la nuit son poste de combat du lendemain, soupa et dormit au bivac.

Une réserve de 800 hommes à peu près avait été logée dans les maisons d'Aschaffenbourg et devait défendre la ville maison à maison dans le cas où elle serait attaquée.

La nuit se passa sans alerte.

Le jour vint.

A dix heures, Karl, impatient, monta à cheval, et, laissant le commandement de ses hommes à Bénédict, il mit son cheval au galop dans la direction des Prussiens.

Ils venaient enfin de se mettre en marche.

Du même temps de galop, il alla jusqu'au comte de Monte-Nuovo, et revint avec deux pièces de canon que l'on mit en batterie à travers la route.

Quatre arbres abattus firent une espèce de retranchement pour les artilleurs.

Karl monta sur ce retranchement improvisé avec ses deux Styriens, qui, comme s'ils eussent été à une battue ordinaire, tirèrent leurs flûtes de leurs poches et se mirent à jouer leurs airs les plus doux et les plus charmants.

Karl n'y put tenir : au bout d'un instant, il tira la

sienne d'une petite poche de sa veste et envoya sur l'aile du vent ce dernier souvenir à son pays.

Les Prussiens avançaient toujours.

A une demi-portée de canon, la détonation des deux pièces autrichiennes vint interrompre nos trois musiciens, qui remirent leurs flûtes dans leurs poches et saisirent leurs fusils.

Les deux volées à mitraille avaient porté en plein et avaient tué ou blessé une vingtaine d'hommes.

Une seconde détonation se fit entendre et de nouveaux messagers de mort allèrent fouiller les rangs ennemis.

— Ils vont essayer d'enlever les pièces en chargeant, dit Karl à Bénédict; prenez cinquante hommes, j'en prends cinquante, glissons-nous dans les petits bois de chaque côté de la route. Nous avons le temps de tirer chacun deux coups de fusil : il nous faut cent hommes et cinquante chevaux morts. Que dix de vos hommes tirent aux chevaux, le reste aux hommes.

Bénédict prit cinquante hommes et se glissa sur la droite de la route.

Karl en fit autant et se glissa sur la gauche.

Le comte ne s'était pas trompé. Un régiment de chasseurs arrivait du centre au premier rang, et l'on vit bientôt briller les lames des sabres au soleil.

Puis on entendit le grondement de trois cents chevaux qui, pareils à un tonnerre, s'avançaient au galop.

Alors commença de petiller aux deux côtés de la route une fusillade à volonté qu'on eût cru un jeu si,

aux deux premiers coups. le colonel et le lieutenant-colonel ne fussent tombés de leurs chevaux, et si, à chaque coup qui suivit ces deux premiers coups, un homme ou un cheval ne fût tombé.

Bientôt la route s'encombra d'hommes et de chevaux morts. Les derniers rangs ne purent continuer leur chemin. La charge s'arrêta brisée à cent pas des deux pièces de canon, qui firent feu et achevèrent de désordonner la colonne.

Derrière elle, les Prussiens avaient fait avancer l'artillerie et mis en batterie six pièces de canon pour faire taire les deux pièces de canon des Autrichiens.

Mais nos tirailleurs s'étaient avancés jusqu'à trois cents pas à peu près de la batterie, et, quand les six artilleurs, avec la régularité de la manœuvre prussienne, levèrent la mèche pour faire feu, six coups de fusil partirent, trois à gauche, trois à droite de la route, et les six porte-lances tombèrent.

Six autres prirent la mèche enflammée et tombèrent près de leurs camarades.

Pendant ce temps-là, les deux pièces autrichiennes tiraient à boulets et démontaient une pièce prussienne.

Les Prussiens firent ce qu'ils eussent dû commencer par faire, c'est-à-dire déloger les tirailleurs styriens. Ils lancèrent cinq cents tirailleurs prussiens avec des fusils à aiguille.

Alors, aux deux côtés de la plaine commença une terrible fusillade. Tandis que sur la route l'infanterie s'a-

vançait par colonnes faisant un feu de bataillon sur la batterie.

Les artilleurs attelèrent et battirent en retraite.

Les deux pièces de canon, en se retirant, démasquèrent la brigade Newperg.

Un petit monticule un peu en avant d'Aschaffenbourg fut alors couronné par une batterie de six pièces, dont le feu plongea sur les masses prussiennes.

Le comte lui-même, voyant que, malgré ce feu qui leur enlevait des lignes entières, les Prussiens marchaient toujours, se mit à la tête d'un régiment de cuirassiers autrichiens et chargea.

Le prince Alexandre donna l'ordre alors à toute l'armée badoise de le soutenir.

Malheureusement, il plaça à son aile gauche le régiment italien qui, pour la seconde fois, lui fit dire qu'il resterait neutre exposé aux coups des deux partis, mais qu'il ne tirerait pas.

— Alors, dit le prince, je ferai tirer sur vous.

— Faites tirer, répondit l'officier chargé de la protestation. Nous sommes Italiens, et, par conséquent, ennemis de l'Autriche. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de ne pas passer aux Prussiens.

Le prince ordonna, en effet, de tirer sur eux; l'ordre fut exécuté.

Quelques hommes tombèrent dans leurs rangs; mais les autres restèrent impassibles l'arme au pied, sans faire feu ni sur les Prussiens, ni sur les Autrichiens.

Soit hasard, soit qu'ils fussent prévenus de cette

neutralité, les Prussiens portèrent leur principal effort sur cette aile gauche qui, en restant immobile, permit à l'ennemi de démonter le comte de Monte-Nuovo.

Les tirailleurs styriens avaient fait merveilles. Ils avaient perdu trente hommes et en avaient tué plus de trois cents à l'ennemi. Puis ils s'étaient, selon l'ordre qui leur avait été donné, ralliés en tête du pont d'Aschaffenbourg.

De là, Karl et Bénédict entendirent une vive fusillade à l'extrémité de la ville.

C'était l'aile droite des Prussiens qui avait débordé l'aile gauche du prince Alexandre et qui attaquait les faubourgs de la ville.

— Écoutez, dit Karl à Bénédict, la journée est perdue. La fatalité est sur la maison d'Autriche. Je vais me faire tuer, parce que c'est mon devoir; mais, vous que rien ne lie à notre fortune, vous qui faites la guerre en amateur, vous qui êtes Français enfin, ce serait folie que de vous faire tuer pour une cause qui n'est pas la vôtre, qui n'est pas même celle de votre opinion. Combattez jusqu'au dernier moment; puis, quand vous verrez que toute résistance est inutile, regagnez Francfort, courez chez Hélène; dites-lui, ou que je suis mort, si vous m'avez vumourir, ou, si la mort n'a absolument pas voulu de moi, que je suis en retraite avec les débris de l'armée sur Darmstadt ou sur Wurtzbourg. Si je vis, je lui écrirai. Si je meurs, je mourrai en pensant à elle. Voilà le testament de mon cœur. Je vous le confie.

Bénédict serra la main de Karl.

— Maintenant, continua celui-ci, il me semble qu'il est du devoir d'un soldat de rendre jusqu'au dernier moment le plus de services possible; il nous reste cent soixante et dix hommes. Je vais en prendre, j'en prends une moitié pour aller soutenir les défenseurs de la ville; gardez l'autre moitié et restez au pont. Faites de votre mieux ici. Je ferai de mon mieux où je serai. Vous entendez la canonnade et la fusillade se rapprocher, nous n'avons pas de temps à perdre. Embrassons-nous.

Les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Puis Karl s'élança dans les rues de la ville et disparut bientôt au milieu de la fumée qui allait se rapprochant. Bénédict gagna une petite hauteur couverte d'un bosquet, d'où il pouvait ou défendre, ou protéger le passage du pont.

A peine y était-il, qu'il vit un nuage de poussière qui s'avançait rapidement. C'était la cavalerie badoise qui était ramenée par les cuirassiers prussiens.

Les premiers fuyards traversèrent le pont sans difficulté; mais bientôt le pont s'encombra d'hommes et de chevaux, et, le passage étant obstrué, force fut aux derniers rangs de se retourner contre ceux qui les poursuivaient.

En ce moment, une décharge de Bénédict et de ses tirailleurs coucha par terre une cinquantaine d'hommes et une vingtaine de chevaux.

Les cuirassiers s'arrêtèrent étonnés et le courage re-

vint aux chasseurs badois. Une seconde décharge suivit la première, et l'on entendit cliqueter les balles sur les cuirasses comme on entend cliqueter la grêle sur un toit.

Une trentaine d'hommes et autant de chevaux tombèrent.

Le désordre se mit parmi les cuirassiers. Les chasseurs profitèrent de ce moment pour se retourner et charger.

Mais, en se retirant, les cuirassiers trouvèrent un carré rompu par les lanciers et qui fuyait devant eux.

Le carré se trouva entre la pique des lanciers et le sabre des cuirassiers.

Bénédict les vit arriver pêle-mêle avec les lanciers et les cuirassiers.

— Aux officiers ! cria Bénédict.

Et lui-même choisit un capitaine de cuirassiers et fit feu.

Le capitaine tomba.

Les autres avaient choisi des officiers, eux aussi ; mais ils avaient trouvé plus commode de choisir les officiers de lanciers. La mort avait plus de surface.

Presque tous les officiers tombèrent, et l'on vit leurs chevaux sans cavaliers rejoindre en bondissant l'escadron.

On continuait de s'entasser sur le pont.

Tout à coup le gros de l'armée fédérale arriva presque mêle-pêle avec l'ennemi.

En même temps, par la rue de la ville en feu, battait

en retraite avec sa tranquillité ordinaire Karl. Il tuait un homme à chaque coup qu'il tirait. Il était nu-tête. Une balle lui avait enlevé le chapeau styrien.

Un peu de sang coulait le long de sa joue.

Les deux jeunes gens se firent des signes d'amitié. Fringant, reconnaissant Karl qu'il tenait pour un admirable chasseur, s'élança vers lui tout joyeux de le revoir.

En ce moment, un lourd galop fit trembler la terre. C'étaient les cuirassiers prussiens qui revenaient à la charge. On voyait, à travers la poussière de la route et la fumée de la fusillade, luire leurs cuirasses, leurs casques, et les lames de leurs sabres. Ils firent une trouée au milieu des Badois et des Hessois fugitifs, et parvinrent jusqu'au tiers du pont.

D'un dernier coup d'œil, Bénédict vit son ami luttant avec un capitaine auquel il enfonçait la baïonnette aiguë de sa carabine à deux coups dans la gorge.

Le capitaine tomba, mais pour faire place à deux cuirassiers qui attaquèrent Karl, la lame haute. Deux coups de carabine de Bénédict tuèrent l'un et blessèrent l'autre.

Puis il vit Karl, entraîné par les fuyards, traverser le pont, malgré ses efforts pour les rallier. Enveloppé de tous les côtés, sa seule voie de salut était le pont. Il s'y jeta avec les soixante ou soixante-cinq hommes qui lui restaient.

C'était un affreux pêle-mêle; on marchait sur les morts et sur les blessés, les cuirassiers, montés sur leurs

grands chevaux, pareils à des géants, poignardaient de leurs sabres droits les fugitifs.

— Feu sur eux ! cria Bénédict.

Ceux de ses hommes qui avaient leurs fusils chargés firent feu; sept ou huit cuirassiers, atteints aux parties vulnérables, tombèrent; les balles cliquetèrent sur les cuirasses des autres.

Une nouvelle charge amena les cuirassiers au milieu des chasseurs styriens. Pressé par deux cavaliers, Bénédict tua l'un avec sa baïonnette, l'autre essaya de l'écraser avec son cheval contre le parapet du pont. Il tira son court couteau de chasse et l'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine du cheval, qui se cabra en poussant un hennissement de douleur.

Bénédict laissa le poignard dans la gaîne vivante qu'il venait de lui creuser, passa entre ses jambes de devant, franchit le parapet du pont et s'élança tout armé dans le Mein.

En s'élançant, il jeta un dernier regard du côté où Karl avait disparu, mais ce regard chercha inutilement son ami.

Il pouvait être cinq heures du soir, à peu près.

XXVIII

L'exécuteur testamentaire

Bénédict s'était élancé dans le Mein du côté gauche du pont ; le courant le portait vers les arcades.

En remontant à la surface de l'eau, il regarda autour de lui et aperçut à l'une des arches une barque amarrée.

Une homme était couché dans cette barque.

Bénédict nagea vers lui d'une main, tenant de l'autre sa carabine hors de l'eau. Le batelier, en le voyant venir, leva sa rame.

— Prussien ou Autrichien ? demanda-t-il la rame levée.

— Français, répondit Bénédict.

Le batelier lui tendit la main.

Bénédict, tout ruisselant, sauta dans la barque.

— Vingt florins, lui dit-il, si nous sommes dans une heure à Dettingen. Nous avons le courant pour nous et je ramerai avec toi.

— Cela serait facile, dit le batelier, si l'on était sûr que la parole sera tenue.

— Tiens, dit Bénédict tout en jetant bas sa veste et son chapeau styriens, et en puisant dans sa poche, en voilà déjà dix.

— Alors, à la besogne ! dit le batelier.

Il saisit une rame, Bénédict l'autre : la barque, se

détachant de l'arche de pierre, glissa un instant dans une demi-obscurité, et, poussée par quatre bras vigoureux, prit avec la rapidité d'une flèche le courant du fleuve.

La lutte continuait toujours. Des hommes et des chevaux tombaient du pont dans le fleuve. On eût dit *la Bataille du Thermodon* de Rubens.

Bénédict eût bien voulu s'arrêter et regarder ce spectacle ; par malheur, il n'avait pas le temps.

Aucune personne ne fit attention à cette petite barque qui filait si rapidement.

— En cinq minutes, les deux rameurs étaient hors de portée de fusil, et, par conséquent, hors de danger.

En passant devant un petit bois situé tout au bord de la rivière et appelé Joli-Buisson, il crut voir, au milieu d'un groupe de Prussiens, Karl luttant en désespéré. Mais, comme, à part un galon d'or au collet de sa veste, l'uniforme de tous les Styriens était pareil, ce pouvait être un de ses chasseurs et non pas lui.

Cependant, Bénédict avait cru voir dans la mêlée un chien qui ressemblait à Fringant, et l'on se rappelle que Fringant avait suivi Karl.

Au premier détour du fleuve, on cessa d'apercevoir la bataille.

Plus loin, on vit fumer l'incendie dans Aschaffenbourg. Puis enfin, à la hauteur du petit village de Lieder, tout disparut.

La barque volait sur la rivière. On dépassa rapidement Menaschoff, Stockstadt, Kleim, Ostheim.

Mais, à partir de là, les bords du Mein sont déserts jusqu'à Mainflig.

Sur l'autre rive, presque en face, s'élève Dettingen.

Il était six heures un quart, le batelier avait gagné ses vingt florins. Bénédict les lui donna ; avant de le quitter, Bénédict réfléchit.

— Veux-tu gagner vingt autres florins ? lui demanda-t-il.

— Je le crois bien! répondit celui-ci.

Bénédict regarda à sa montre.

—Le train du chemin de fer ne passe qu'à sept heures un quart, nous avons plus d'une heure devant nous.

— Sans compter qu'il aura de l'embarras à Aschaffenbourg, que cela retardera le convoi d'un autre quart d'heure, si cela ne l'arrête pas tout à fait.

— Diable !

— Ça fait-il tort à mes vingt florins, ce que je vous dis là ?

— Non ; mais va d'abord à Dettingen. Tu es juste de ma taille, tu m'achèteras un habit de batelier comme le tien. Complet, tu entends. Puis tu reviendras, et nous nous entendrons sur ce qui restera à faire.

Le batelier sauta hors de la barque et prit tout courant le chemin de Dettingen.

Un quart d'heure après, il revenait avec le costume complet, lequel avait coûté dix florins.

Bénédict lui donna la somme.

— Et maintenant, lui demanda le batelier, que reste-t-il à faire ?

— Veux-tu m'attendre ici trois jours avec mon uniforme, mes pistolets et ma carabine? Je te donnerai vingt florins.

— Oui ; mais, si, au bout de trois jours, vous n'êtes pas revenu ?

— La carabine, les pistolets, l'uniforme seront pour toi.

— Je resterai ici huit jours. Il faut donner le temps aux gens de faire leurs affaires.

— Tu es un brave garçon. Comment t'appelles-tu?

— Fritz.

— Eh bien, Fritz, au revoir !

En quelques secondes, Bénédict avait endossé la veste, passé le pantalon et couvert son chef du bonnet du marinier.

Il avait déjà fait dix pas, lorsque, s'arrêtant tout à coup :

— A propos, où logeras-tu à Dettingen ? demanda-t-il.

— Un marinier est comme l'escargot, il porte sa maison avec lui. Vous me trouverez dans mon bateau.

— Jour ou nuit ?

— Jour ou nuit.

— Tout va bien, alors.

Et, à son tour, Bénédict s'avança vers Dettingen.

Fritz avait prophétisé vrai. On s'était battu sur la voie, il avait fallu la déblayer, et le chemin de fer était en retard d'une demi-heure.

C'était, au reste, le dernier convoi qui passait ; des

hussards avaient été envoyés pour lever les rails du chemin de fer, de peur que l'on n'envoyât de Francfort des troupes au secours de l'armée fédérale.

Bénédict prit une place de troisième classe, ainsi qu'il convenait à son humble costume; le convoi pressé, comme tout porteur de mauvaise nouvelle, s'élança en grande vitesse, ne fit à Manau qu'une station de quelques minutes et repartit pour Francfort, où il arriva à neuf heures moins un quart avec un retard de dix minutes à peine.

La gare était encombrée de curieux qui venaient demander des nouvelles.

Bénédict passa le plus rapidement possible au milieu de cette foule, reconnut M. Fellner, lui glissa à l'oreille le mot : « Battue ! » et s'élança dans la direction de la maison Chandroz.

Il sonna à la porte. Hans vint ouvrir.

Hélène n'était point à la maison.

Hans alla s'informer auprès d'Emma.

Hélène était à l'église Notre-Dame de la Croix.

Bénédict demanda le chemin de l'église, et Hans, qui se doutait que l'on apportait à Hélène des nouvelles de Karl, s'offrit à l'y conduire.

Au bout de cinq minutes, ils étaient arrivés.

Hans voulait retourner à la maison. Mais Bénédict le retint. Peut-être aurait-on quelque ordre à lui donner.

Il le laissa sous le portique et entra dans l'église.

Une seule chapelle était éclairée par la lueur trem-

blotante d'une lampe. Une femme se tenait à genoux devant l'autel, ou plutôt couchée sur les degrés de l'autel.

Cette femme, c'était Helène.

Le convoi de onze heures du matin avait apporté la nouvelle que la journée ne se passerait point sans combat. A midi, accompagnée de sa femme de chambre, Hélène était montée en voiture, et, conduite par Hans, elle avait été sur la route d'Aschaffenbourg jusqu'au bois de Dornighem. Là, au milieu du silence de la campagne, elle avait écouté et entendu le bruit du canon.

Inutile de dire que chaque coup avait un écho dans son cœur. Bientôt elle n'eut plus la force d'écouter ce bruit, qui allait toujours augmentant. Elle remonta en voiture, rentra à Francfort, se fit descendre à la porte de l'église Notre-Dame de la Croix, et envoya Hans à la maison, afin de tranquilliser sa sœur et sa mère.

Hans n'avait point osé dire où était Hélène sans l'autorisation de la baronne.

Depuis trois heures de l'après-midi, Hélène priait.

Au bruit que fit Bénédict en s'approchant d'Hélène, celle-ci se retourna. — Au premier abord, et sous le costume qu'il portait, elle ne reconnut point le jeune peintre auquel Frédéric avait voulu la marier, et, le prenant pour un pêcheur de Sachsenhausen :

— Est-ce moi, mon ami, que vous cherchez ? dit-elle.

— Oui, répondit Bénédict.

— Alors, vous venez me donner des nouvelles de

— J'étais son compagnon de combat.

— Il est mort ! s'écria Hélène en se tordant les bras avec un sanglot, et en jetant un regard de reproche désespéré à la statue de la Madone. Il est mort ! il est mort !

— Je ne puis pas vous dire positivement : il vit et n'est pas blessé. Mais je puis vous dire : je ne crois pas qu'il soit mort !

— Vous ne le croyez pas ?

— Non, sur mon honneur, je ne le crois pas.

— Vous a-t-il chargé d'un message pour moi en vous quittant ?

— Oui, voici ses propres paroles.,.

— Oh ! parlez ! parlez !

Et Hélène joignit les mains et s'agenouilla sur une chaise devant Bénédict, comme elle eût fait devant un message sacré.

Il est toujours sacré, le message qui nous apporte des nouvelles de ce que nous aimons.

— « Écoutez, m'a-t-il dit, la journée est perdue. La fatalité est sur la maison d'Autriche. Je vais me faire tuer, parce que c'est mon devoir... »

Hélène poussa un gémissement.

— Et moi ! et moi ! murmura-t-elle, il n'a donc pas pensé à moi ?

— Si fait ! écoutez. Il continua : « Mais, vous que rien ne lie à notre fortune, vous qui faites la guerre en amateur ; vous qui êtes Français enfin, ce serait folie que de vous faire tuer pour une cause qui n'est

pas même celle de votre opinion. Combattez jusqu'au dernier moment; puis quand vous verrez que toute résistance est inutile, regagnez Francfort, courez chez Hélène; dites-lui, ou que je suis mort, si vous m'avez vu mourir, ou, si la mort n'a absolument pas voulu de moi, que je suis en retraite avec les débris de l'armée sur Darmstadt ou sur Würtzbourg. Si je vis, je lui écrirai. Si je meurs, je mourrai en pensant à elle. Voilà le testament de mon cœur, je vous le confie. »

— Cher Karl! Eh bien?...

— Eh bien, deux fois, nous nous sommes revus encore au milieu du combat. Sur le pont d'Aschaffenbourg, où il n'était que légèrement blessé au front; puis, un quart d'heure plus tard, entre un petit bois nommé le Joli-Buisson et le village de Lieber.

— Et là?

— Là, il était entouré d'ennemis, mais il luttait encore.

— Mon Dieu!

— Alors, j'ai pensé à vous... La guerre est finie. Nous étions la dernière force vivante de l'Autriche, son unique espoir. Mort ou vivant, Karl est à vous à partir de cette heure. Voulez-vous que je retourne sur le champ de bataille? Je le chercherai jusqu'à ce que j'en aie des nouvelles. Mort, je le rapporterai.

Hélène laissa échapper un sanglot.

— Blessé, je vous le ramènerai bien portant, je vous l'assure.

Hélène avait saisi Bénédict par le bras, et, le regardant fixement :

— Vous irez sur le champ de bataille ? dit-elle.

— Oui.

— Et vous le chercherez parmi les morts ?

— Oui, dit-il, jusqu'à ce que je le retrouve.

— J'y vais avec vous, dit Hélène.

— Vous ? s'écria Bénédict.

— C'est mon devoir. Je vous reconnais maintenant. Vous êtes M. Bénédict Turpin, vous êtes le peintre français qui s'est battu avec Frédéric, et qui, pouvant le tuer, lui a laissé la vie.

— Oui.

— Alors, vous êtes un ami, un homme d'honneur, je puis me fier à vous, partons.

— Est-ce décidé ?

— C'est décidé.

— Le voulez-vous sincèrement ?

— Je le veux !...

— Eh bien, alors, il n'y a pas un instant à perdre.

— Comment allons-nous partir ?

— Il n'y a plus de chemin de fer.

— Hans nous conduira.

— J'ai mieux que Hans. Il faut, dans ces circonstances-là, des chevaux pour lesquels on n'ait aucune considération. Une voiture que l'on puisse briser, un conducteur que l'on puisse forcer. J'ai mon homme. Un homme qui brisera toutes ses voitures et qui fera crever tous ses chevaux pour moi.

Bénédict appela.

Hans reparut.

— Cours chez ton frère Lenhart ; qu'il soit ici dans cinq minutes avec sa meilleure voiture, ses meilleurs chevaux, du vin et du pain. En passant devant le pharmacien, il y prendra des bandes de toile, de la charpie, du sparadrap.

— Oh ! monsieur, dit Hans, il faudrait me mettre tout cela par écrit.

— C'est bien ! une voiture, deux chevaux, du pain, du vin, tu n'oublieras pas cela. Je me charge du reste. Va !

Puis, se retournant vers Hélène :

— Prévenez-vous vos parents ? lui demanda Bénédict.

— Oh ! non, s'écria-t-elle ; on n'aurait qu'à vouloir me retenir. Je suis sous la protection de la Vierge. Celle-là les vaut toutes.

— Alors, priez encore, je viendrai vous reprendre ici.

Hélène se mit à genoux, Bénédict s'élança hors de l'église.

Dix minutes après, il revint avec tous les objets nécessaires à un pansement précipité, — plus quatre torches.

A peine était-il de retour, que Lenhart s'arrêtait à la porte avec une voiture à deux chevaux.

— Emmènerons-nous Hans ? demanda Hélène.

— Non, il faut qu'on sache où vous êtes. Si nous retrouvons Karl blessé, il faut qu'une chambre l'attende,

qu'un chirurgien soit prévenu ; il faut enfin que son arrivée ne cause aucun saisissement à votre sœur, à peine remise de ses couches, à votre grand'mère, dont l'âge a besoin d'être ménagé.

— A quelle heure pouvons-nous être de retour ?

— Je n'en sais rien ; mais qu'à partir de quatre heures du matin, on nous attende. — Vous avez entendu, Hans? Et, si l'on craint pour votre jeune maîtresse...

— Tu répondras, dit Lenhart, qui était entré dans l'église derrière Hans, que l'on soit tranquille, du moment que M. Bénédict Turpin est avec elle.

— Vous l'entendez, chère Hélène; quand vous voudrez.

— Partons, dit Hélène, et ne perdons pas une minute. Mon Dieu ! quand je pense qu'il est peut-être là, couché par terre ou adossé à quelque arbre, à quelque buisson, perdant son sang par deux ou trois blessures et m'appelant à son secours d'une voix mourante!

Et, pleine d'exaltation, elle ajouta :

— Me voilà, cher Karl ! me voilà !

Lenhart enveloppa ses deux chevaux d'un large coup de fouet, et la voiture partit avec la rapidité du vent et le bruit du tonnerre.

XXIX

Fringant

En moins d'une heure et demie, on fut en vue de Dettingen, qui était d'autant plus facile à voir que de loin il semblait le centre d'un vaste incendie.

En approchant, Bénédict reconnut que c'étaient des feux de bivac. Après la victoire, les Prussiens avaient poussé leurs avant-postes jusqu'en avant de cette petite ville.

Hélène craignait qu'on ne la laissât pas continuer son chemin; mais Bénédict la rassura. Dans tous les pays civilisés, la pitié qu'on porte aux blessés, le respect que l'on a pour les morts, une fois le combat terminé, ne lui laissaient aucun doute, non-seulement sur la permission qui serait accordée à Hélène de chercher son fiancé mort ou vivant, mais encore sur la protection qui lui serait donnée pour l'aider dans sa recherche.

Aux avant-postes, en effet, la voiture fut arrêtée : les chefs de la grand'garde ne voulurent pas prendre sur eux de laisser passer la voiture, et l'on déclara qu'il fallait en déférer au général Sturm, qui commandait l'avant-garde.

Or, le général Sturm avait son quartier général au petit village de Horstein, situé à gauche du grand che-

min, sur un point un peu plus avancé que Dettingen. Il fallait se faire indiquer la rue qu'il habitait, prendre des renseignements sur la maison, et repartir au galop pour réparer le temps perdu.

Lorsqu'on arriva devant l'habitation indiquée, la sentinelle, interrogée, répondit que le général Sturm était en ronde de nuit.

Bénédict s'informa s'il n'avait pas laissé quelque officier ou quelque aide de camp qui pût le remplacer pour une autorisation pressée.

On lui répondit qu'il pouvait entrer et parler au chef d'état-major.

Il entra.

Le chef d'état-major était occupé à signer des ordres : en entendant ouvrir sa porte, il dit d'un ton d'impatience :

— Un instant !

Le son de cette voix fit tressaillir Bénédict; il l'avait entendue quelque part. Où? il n'en savait rien, mais il l'avait entendue.

Tout à coup, un éclair traversa son esprit.

— Frédéric ! cria-t-il.

Celui qu'il interpellait de ce nom se retourna vivement.

C'était, en effet le baron Frédéric de Below, que le roi de Prusse avait donné de sa main comme chef d'état-major au général Sturm. Ce grade était un acheminement à celui de général de brigade.

Frédéric regarda avec étonnement ce marinier qui

l'appelait de son nom de baptême, et qui lui tendait les bras, lorsqu'à son tour il reconnut Bénédict.

Les questions et les réponses volèrent de la bouche de l'un à l'autre. En deux mots, Bénédict lui expliqua que Karl avait combattu toute la journée, qu'il devait être mort ou tout au moins blessé, et qu'il venait explorer le champ de bataille pour essayer de le retrouver.

Un instant, il fut sur le point de lui dire que sa belle-sœur Hélène était à la porte, dans une voiture. Mais il mordit sa phrase à temps pour l'empêcher de sortir de sa bouche. Si cette confidence devait être faite au baron de Below par quelqu'un, c'était par Hélène elle-même.

Frédéric était au désespoir de ne pouvoir accompagner Bénédict dans sa recherche; mais il devait, en l'absence du général, rester à Horstein, et il le devait d'autant mieux que le général, pour ne pas mentir à son nom, qui veut dire : *Tempête!* lui avait déjà deux ou trois fois, par ses brutalités, donné le regret d'avoir accepté cette place de chef d'état-major.

Mais il donna une permission, revêtue du cachet du général, de parcourir le champ de bataille, et de se faire accompagner de deux soldats prussiens, comme porte-respect, et d'un chirurgien.

Bénédict empêcha Frédéric de le reconduire : il lui promit de lui renvoyer le chirurgien pour lui rendre compte de l'expédition, et il alla rejoindre la voiture où Hélène l'attendait impatiemment.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Je suis en mesure, répondit Bénédict.

Puis, tout bas à Lenhart :

— Faites vingt pas, dit-il, et arrêtez-vous.

Lenhart s'arrêta.

Bénédict raconta alors à Hélène ce qui venait de se passer.

Si elle voulait voir son beau-frère. il lui était facile de retourner sur ses pas. Si, au contraire, Bénédict avait agi selon ses désirs, on n'avait qu'à continuer la route.

Hélène frissonna à la seule idée de voir son beau-frère. Elle était convaincue qu'il l'eût retenue, et n'eût point permis qu'à minuit, au milieu des morts et des blessés, des voleurs même qui se glissent toujours au milieu des cadavres pour les dévaliser, elle se risquât sur un champ de bataille.

Elle remercia donc vivement Bénédict et cria elle-même à Lenhart :

— En avant!

Lenhart remit ses chevaux au galop.

On revint à Dettingen. Onze heures sonnaient comme on entrait dans la ville.

Il y avait sur la place principale de Dettingen un immense feu allumé. Bénédict descendit de voiture et s'en approcha.

Un capitaine se promenait de long en large devant ce feu. Bénédict alla vers le capitaine. Il connaissait assez le caractère prussien et savait admirablement le prendre quand il ne voulait pas le heurter.

— Pardon, capitaine, fit-il, connaissez-vous le baron Frédéric de Below?

Le capitaine regarda de haut en bas celui qui se permettait de lui adresser la parole.

Il ne faut pas oublier que Bénédict était habillé en marinier.

— Oui, répondit-il, je le connais. Après?

— Voulez-vous lui rendre un grand service?

— Volontiers! c'est mon ami; mais comment s'adresse-t-il à toi pour me le demander?

— Il est à Horstein, qu'il ne peut quitter par ordre du général Sturm.

— Eh bien?

— Eh bien, il est dans la plus profonde inquiétude sur un de ses amis qui a dû être ou tué ou blessé aujourd'hui dans la charge des cuirassiers prussiens sur le pont d'Aschaffenbourg, il m'a envoyé avec un de mes camarades, batelier comme moi, à la recherche de cet ami, fiancé de cette dame que vous voyez dans la voiture, et il m'a dit : « Adresse-toi avec ce petit mot de ma main au premier officier prussien que tu rencontreras. Dis-lui bien que ce n'est pas un ordre, que c'est une prière. Dis-lui de le lire, et il aura, j'en suis sûr, la complaisance de te donner ce que je te demande là.»

L'officier s'approcha du feu, prit un tison, et, à sa lueur, il lut ce qui suit :

« Ordre au premier officier prussien que mon messager rencontrera, de mettre à la disposition du porteur

de ce billet deux soldats d'escorte et un chirurgien. Les deux soldats et le chirurgien devront suivre le porteur dans son excursion sur le champ de bataille, partout où il les conduira.

» Au quartier général de Horstein, onze heures du soir.

» Par ordre du général Sturm.

» *Le chef d'état-major,*

» Baron Frédéric de Below.»

La discipline et l'obéissance sont les deux grandes vertus des armées prussiennes. Ce sont elles qui ont fait de l'armée prussienne la première armée de l'Allemagne.

A peine le capitaine eut-il lu l'ordre de son supérieur, qu'il abandonna l'air de morgue qu'il avait pris vis-à-vis d'un pauvre diable de marinier.

— Holà ! dit-il aux soldats qui entouraient le feu. Deux hommes de bonne volonté pour rendre service au chef d'état-major Frédéric de Below.

Dix hommes se présentèrent.

— C'est bien ! Toi et toi ! dit le capitaine en choisissant deux hommes.

— Maintenant, quel est le chirurgien de la compagnie ?

— M. Ludwig Wiederschall, répondit une voix.

— Où est-il logé ?

— Ici, sur la place, répondit la même voix.

— Prévenez-le que, par ordre de l'état-major, il doit,

ce soir, faire partie d'une expédition à Aschaffenbourg.

Un soldat se leva et alla, en traversant la place, frapper à une porte ; un instant après, il revint avec le chirurgien-major.

Bénédict remercia le capitaine, qui répondit qu'il était trop heureux de faire quelque chose d'agréable au baron de Below.

Le chirurgien-major se montra de mauvaise humeur d'abord, quoique homme du monde, d'avoir été dérangé dans son premier sommeil. Lorsqu'il se trouva en face d'une femme jeune, belle et en larmes, il lui fit ses excuses de l'avoir fait attendre, et fut le premier à presser le départ.

La voiture, par une pente douce, gagna la berge de la rivière.

Plusieurs bateaux étaient amarrés.

Bénédict cria à haute voix :

— Fritz !

Au second appel, un homme se leva dans un bateau et dit :

— Me voilà !

Bénédict se fit reconnaître.

Chacun prit place dans le bateau.

Les deux soldats à l'avant, Fritz et Bénédict aux avirons, le chirurgien-major et Hélène à l'arrière.

D'un vigoureux coup de rame, le bateau parvint au milieu du fleuve.

La besogne était moins facile qu'au départ, il fallait

cette fois remonter le fleuve; mais Bénédict et Fritz étaient deux rameurs habiles et vigoureux. La barque glissa légèrement sur la surface du fleuve.

On était déjà loin de Dettingen, lorsqu'on entendit sonner minuit au clocher de la ville.

On dépassa Kleim, Ostheim, Mainaschoft, puis Lieder, puis Aschaffenbourg.

Bénédict descendit un peu au-dessous du pont. C'était de là qu'il voulait commencer sa recherche.

On alluma les torches, que l'on mit aux mains des deux soldats.

La bataille n'avait fini qu'à la nuit : les blessés seuls avaient été enlevés, le pont était encore encombré de morts contre lesquels, dans les endroits sombres, on se heurtait, et que, dans les endroits un peu plus clairs, on entrevoyait à leurs habits blancs.

Karl, avec sa veste grise, eût été bien facile à reconnaître, s'il eût été mêlé aux soldats prussiens et autrichiens. Mais Bénédict était trop sûr de l'avoir vu combattre au delà du pont pour perdre son temps à le chercher où il n'était pas.

On descendit vers la plaine, parsemée de bouquets d'arbres, et au fond de laquelle s'étendait le petit bois appelé Joli-Buisson.

La nuit était sombre, la lune absente; aucune étoile ne brillait au firmament, on eût dit que la fumée et la poussière de la bataille étaient restées suspendues entre le ciel et la terre. De temps en temps, de larges éclairs silencieux entr'ouvraient l'horizon comme une im-

mense paupière : un rayon de lumière blafarde en jaillissait et, pendant une seconde, éclairait le paysage d'une teinte bleuâtre. Puis tout rentrait dans une obscurité plus profonde encore qu'auparavant.

Quand ces éclairs étaient éteints, la seule lumière qui apparût sur la rive gauche du Mein était celle des deux torches portées par les soldats prussiens, et qui formait un cercle de lumière d'une dizaine de pas de diamètre.

Hélène, blanche comme une ombre, et, comme une ombre, semblant insensible aux accidents du terrain, marchait au milieu de ce cercle les bras étendus et disant : « Là, là, là ! » selon qu'elle croyait voir des cadavres couchés et immobiles.

On s'approchait. C'étaient bien des cadavres en effet ; mais, à leur uniforme, on les reconnaissait bientôt pour Prussiens ou Autrichiens.

De temps en temps aussi, on voyait comme une ombre se glisser dans les arbres, on entendait des pas qui s'éloignaient précipitamment : c'étaient quelques-uns de ces misérables voleurs de cadavres qui suivent les armées modernes comme autrefois les loups suivaient les armées antiques, et que l'on dérangeait au milieu de leur infâme métier.

De temps en temps, Bénédict arrêtait d'un geste le cortége ; un profond silence s'établissait, et, au milieu de ce silence, il faisait entendre le cri de « Karl ! Karl ! »

Hélène, l'œil fixe, la respiration suspendue, semblait alors la statue de l'Attente.

Rien ne répondait et la petite troupe reprenait son investigation.

De temps en temps, Hélène aussi s'arrêtait, et, automatiquement, à demi-voix, comme si elle eût eu frayeur de sa propre parole, Hélène s'arrêtait et appelait à son tour :

— Karl ! Karl ! Karl !

On approchait du petit bois et les cadavres devenaient de plus en plus rares. Bénédict fit faire une de ces pauses suivies de silence, et, pour la cinquième ou la sixième fois, il cria :

— Karl !

Cette fois, un cri lugubre et prolongé lui répondit, qui fit passer un frisson dans le cœur des plus braves.

— Qu'est-ce que ce cri ? demanda le chirurgien.

— C'est un chien qui hurle à la mort, répondit Fritz.

— Serait-ce ?... murmura Bénédict.

Puis, aussitôt :

— Par ici ! par ici ! dit-il en se dirigeant vers la voix du chien.

— Mon Dieu ! fit Hélène, auriez-vous quelque espoir ?

— Peut-être ; venez, venez !

Et, sans attendre les torches, il s'élança en avant.

Arrivé à la lisière du bois, il appela de nouveau :

— Karl !...

Le même cri lugubre, lamentable, mais plus rapproché, se fit entendre.

— Venez, dit Bénédict, c'est par ici!

Hélène enjamba le fossé, entra dans le bois, et, sans s'inquiéter de sa robe de mousseline qu'elle mettait en lambeaux, elle s'avança au milieu des buissons et des épines.

Les porte-torches avaient pensé à la suivre.

Là, dans le bois, à plusieurs reprises, on entendit le bruit que faisaient en fuyant les dépouilleurs de cadavres.

Bénédict fit signe de faire halte pour leur donner le temps de fuir. Puis, lorsque le silence fut rétabli, il appela une troisième fois :

— Karl!...

Cette fois, un hurlement lugubre et lamentable comme le deux premiers lui répondit, mais si près d'eux, que tous les cœurs se serrèrent.

Les hommes reculèrent d'un pas.

Le batelier étendit le bras.

— Un loup! dit-il.

— Où? demanda Bénédict.

— Là, dit Fritz en étendant la main. Ne voyez-vous pas les yeux qui brillent dans l'ombre comme deux charbons.

En ce moment, un de ces éclairs silencieux s'enflamma. Sa lueur pénétra à travers la cime des arbres, et l'on vit distinctement un chien assis près d'un corps immobile.

— Ici, Fringant! cria Bénédict.

Le chien ne fit qu'un bond pour traverser l'espace,

sauta au cou de son maître, lui donna un baiser; puis, reprenant sa première place près du cadavre, il fit, pour la quatrième fois, entendre son hurlement plus sinistre cette fois que jamais.

— Karl est là! dit Bénédict.

Hélène s'élança, car elle avait tout compris.

— Mais il est mort! continua Bénédict.

Hélène poussa un cri et tomba étendue sur le corps de Karl.

XXX

Le blessé

Les porteurs de torches s'étaient approchés et un groupe s'était formé, pittoresque et terrible, à la lueur de la résine ardente.

Karl n'était point déshabillé comme les autres cadavres, le chien avait gardé son corps et l'avait défendu.

Hélène était étendue sur lui, les lèvres sur les lèvres, pleurant et gémissant. Bénédict était à genoux près d'elle, ayant les pattes du chien passées autour de son cou. Le chirurgien était debout, les bras croisés, en homme habitué à la mort et à son cortége de douleur. Enfin, Fritz avait passé sa tête à travers le feuillage d'un arbre épais.

Il y eut pour tous les personnages un moment de silence et d'immobilité.

Tout à coup, Hélène poussa un cri, se redressa tout debout, sanglante du sang de Karl, les yeux hagards, les cheveux dénoués.

Tous la regardèrent.

— Ah ! s'écria-t-elle, je dèviens folle.

Puis, se laissant retomber à genoux :

— Karl ! Karl ! Karl ! cria-t-elle.

— Qu'y a-t-il ? demanda Bénédict.

— Oh ! prenez pitié de moi, dit Hélène, Mais il m'a semblé sentir passer son souffle sur mon visage. M'aurait-il donc attendue pour rendre son dernier soupir !

— Pardon, madame, dit le chirurgien ; mais, si celui que vous appelez Karl n'était pas mort, ce dont je doute beaucoup, il n'y aurait pas de temps à perdre pour lui porter secours.

— Oh ! voyez, monsieur ! dit Hélène se jetant vivement de côté.

Le chirurgien, par un mouvement contraire, se baissa. Les soldats approchèrent les torches, et l'on put distinguer la figure pâle mais toujours belle de Karl.

Une blessure à la tête avait couvert sa joue gauche de sang, et il eût été méconnaissable si le chien ne l'eût léché au fur et à mesure que le sang coulait.

Le chirurgien desserra d'abord la cravate ; puis il souleva le haut du corps pour enlever la veste.

La blessure devait être terrible, car le dos de la veste était rouge de sang. Le chirurgien déboutonna l'habit,

et, en quatre coups de bistouri, avec l'adresse de l'habitude, il eut fendu la manche du collet au parement et la veste dans toute la longueur du dos ; ce qui lui permit, en déchirant la chemise, de mettre à découvert toute la partie droite de la poitrine du blessé.

Le chirurgien demanda de l'eau.

— De l'eau ! répéta Hélène d'une voix automatique semblable à celle d'un écho.

La rivière était à cinquante pas. Fritz y courut et en rapporta plein le sabot qui servait à vider la barque.

Hélène donna son mouchoir.

Le chirurgien le trempa dans l'eau et commença par laver la poitrine du blessé, tandis que Bénédict tenait le torse appuyé sur ses genoux.

On s'aperçut alors seulement qu'il y avait un caillot de sang au bras. Cela faisait trois blessures.

Celle de la tête était insignifiante, elle avait ouvert le cuir chevelu, mais n'avait pas attaqué l'os.

Celle de la poitrine paraissait la plus grave au premier abord ; en effet, un sabre de cuirassier était entré à trois pouces de la clavicule et était sorti dans le dos au-dessous de l'omoplate.

La troisième blessure — et celle-là était la plus sérieuse — était au bras droit ; en essayant de parer les coups, Karl avait livré l'intérieur de son bras à la lame de son adversaire et l'artère avait été coupée.

Cette blessure avait sauvé le blessé. L'immense perte de sang avait amené une syncope, et, pendant cette syncope, le sang avait cessé de couler.

Hélène, pendant toute cette recherche douloureuse, ne cessait de demander :

— Est-il mort ? est-il mort ? est-il mort ?

— Nous allons le voir, répondit le chirurgien.

Et, prenant sa lancette, il ouvrit une veine du dos de la main gauche ; d'abord le sang ne coula point, à cause de la syncope ; mais, en pressant la veine, le docteur en fit sortir une goutte de sang tiède et rouge.

Karl n'était pas mort.

— Il vit ! dit le chirurgien.

Hélène jeta un cri et tomba à genoux.

— Qu'y a-t-il à faire pour le rappeler à la vie ? demanda-t-elle.

— Il faudrait lui lier l'artère, dit le chirurgien ; voulez-vous me le laisser transporter à l'ambulance ?

— Oh ! non, non ! s'écria Hélène. Non, je ne me séparerai pas de lui. Ne croyez-vous donc pas qu'il puisse être transporté jusqu'à Francfort ?

— Par eau, oui. Et je vous avoue même que, vu l'intérêt que vous portez à ce jeune homme, j'aimerais mieux qu'un autre que moi fît cette opération difficile. Ainsi donc, si vous avez un moyen de transport rapide par eau...

— J'ai mon bateau, dit Fritz, et je réponds, si monsieur (et il indiqua Bénédict), si monsieur veut me donner un coup de main, je réponds d'être à Francfort dans trois heures.

— Reste à savoir, dit le médecin, si, avec le sang qu'il a perdu, il a trois heures à vivre.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Hélène.

— Je n'ose vous dire de regarder, madame, mais la terre en est inondée.

Hélène poussa un cri de douleur et mit sa main devant ses yeux.

Tout en parlant, tout en rassurant, tout en effrayant Hélène avec ce terrible sang-froid des hommes habitués à jouer avec la mort, le chirurgien appliquait de la charpie sur les deux côtés de la blessure de la poitrine, et assujettissait cette blessure avec une bande.

— Vous dites que vous craignez qu'il n'ait perdu trop de sang? Combien peut-on perdre de sang sans mourir? demanda Hélène.

— Tout est relatif, madame : ainsi un homme de la force de celui que je soigne en ce moment peut avoir vingt-quatre à vingt-cinq livres de sang dans le corps, il en peut perdre le quart; mais c'est tout.

— Enfin, qu'ai-je à espérer ou à craindre? demanda Hélène.

— Vous avez à espérer que le blessé vive jusqu'à Francfort, qu'il n'ait pas perdu tout le sang que je crois qu'il a perdu, qu'un chirurgien habile lui fasse la ligature de l'artère. Vous avez à craindre une hémorrhagie secondaire aujourd'hui, ou, dans huit ou dix jours, à la perte de l'escharre.

— Mais enfin, on peut le sauver, n'est-ce pas?

— La nature a tant de ressources, qu'il faut toujours espérer, madame.

— Eh bien, dit Hélène, ne perdons pas un instant.

Bénédict et le chirurgien prirent les torches : les deux soldats prirent le blessé et le transportèrent sur la berge.

Le chirurgien alla acheter un matelas et une couverture à Aschaffenbourg. Fritz les rapporta.

A l'arrière de la barque, on coucha le blessé.

— Dois-je essayer de le faire revenir à lui? demanda Hélène; dois-je le laisser dans l'état où il est?

— Ne faites rien pour le tirer de son évanouissement, madame; c'est cet évanouissement qui arrête l'hémorrhagie, et, si la ligature de l'artère peut être faite avant qu'il en sorte, tout peut encore être sauvé.

Chacun prit sa place autour du blessé.

Les deux Prussiens se tenaient debout, une torche à la main; Hélène était à genoux, le chirurgien soutenait le blessé; Bénédict et Fritz ramaient. Fringant, qui ne paraissait pas plus fier d'avoir joué un si beau rôle dans l'affaire, était assis à l'avant, et, de son œil de flamme, explorait le terrain.

Cette fois, bien lestée, conduite par quatre bras vigoureux et habitués à la manœuvre, la barque glissa comme une hirondelle à la surface de l'eau.

Karl demeurait évanoui. Le docteur avait craint que la fraîcheur, toujours plus grande sur les rivières qu'à la surface du sol, ne le fît revenir; mais ce retour à la vie ne paraissait pas à craindre : il était toujours aussi immobile et ne donnait aucun signe d'existence.

On arriva à Dettingen. Bénédict récompensa largement les deux soldats prussiens, et pria le chirurgien,

à qui Hélène ne put que tendre la main en signe de remercîment, de rendre compte à Frédéric de l'excursion dans tous ses détails.

Bénédict appela Lenhart, endormi sur le siége de sa voiture.

Il devait retourner à Francfort à toute bride et veiller à ce que des porteurs attendissent avec une litière au bord du Mein, à Francfort.

Quant à lui, avec Hélène et le blessé, il allait continuer sa route par eau, l'eau étant le plus doux moyen de transport que l'on pût trouver pour un mourant.

Vers Hanau, le ciel commença de s'éclaircir; une grande bande d'argent rosé s'étendait au-dessus des montagnes de la Bavière.

Ce souffle léger qui semble la respiration de l'aurore, rafraîchit les plantes et les cœurs fatigués par cette nuit lourde et orageuse. Les premiers rayons du soleil s'élançaient dans toutes les directions avant que le soleil lui-même parût; puis son globe lumineux surgit derrière la montagne et la nature s'éveilla.

Il sembla à Hélène qu'un léger frémissement courait par tout le corps du blessé.

Elle jeta un cri qui fit retourner les deux rameurs.

Alors, sans faire aucun mouvement, Karl ouvrit les yeux, murmura le nom d'Hélène, et les referma.

Tout cela fut si rapide, que, si Fritz et Bénédict ne l'eussent point vu comme la jeune fille, celle-ci eût douté!

Cet œil ouvert, ce souffle murmurant un mot, n'a-

vaient pas l'air d'un retour à la vie, mais du rêve d'un mort.

Le soleil, en se levant, produit parfois cet effet sur les mourants. La nature fait un dernier effort sur eux, et, avant de se fermer pour jamais, leur paupière salue le soleil.

Cette idée vint à Hélène.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle en éclatant en sanglots, est-ce son dernier soupir qui vient de passer?

Bénédict quitta un instant la rame et s'approcha de Karl.

Il lui prit la main, lui tâta le pouls; le pouls était insensible; il écouta le cœur : le cœur semblait muet; il interrogea les artères : les artères ne battaient plus.

A chaque épreuve, Hélène murmurait :

— Mon Dieu ! mon Dieu!

A la dernière épreuve, il doutait comme elle.

Il prit dans une petite trousse qu'il portait toujours sur lui une lancette, et, renouvelant l'expérience du docteur, il en piqua l'épaule du blessé. Le blessé ne sentit rien, ne bougea point; mais une faible goutte de sang colora la place où avait plongé la pointe de la lancette.

— Bon courage ! dit-il, il vit toujours.

Et il reprit sa rame... Hélène se mit à prier.

C'était la première fois qu'une prière tout entière se présentait à sa mémoire; jusque-là, elle n'avait parlé à Dieu que par un cri de douleur et d'espérance.

Depuis la veille, personne n'avait songé à manger,

que Fritz; Bénédict brisa un morceau le pain qu'il présenta à Hélène.

Celle-ci refusa avec un sourire qui signifiait : « Est-ce que les anges mangent ?» Bénédict, qui n'était point un ange, but, mangea et se mit à ramer.

On atteignait Offenbach, et l'on voyait se dessiner dans le lointain la silhouette de Francfort. On devait arriver vers huit heures. A huit heures, en effet, la barque abordait dans la rue qui conduit au port.

Depuis longtemps déjà, on avait reconnu Lenhart et sa voiture, et, près de lui, un objet ayant la forme d'une litière.

Tous les ordres avaient été donnés rapidement, et intelligemment accomplis.

On souleva le blessé avec les mêmes précautions qui avaient été déjà prises, on le déposa dans la litière, dont on tira les rideaux.

Bénédict voulait faire monter Hélène dans la voiture de Lenhart; tout le haut de la robe de cette chère enfant était taché de sang; elle s'enveloppa d'un grand châle, voulut marcher auprès de la litière, et, pour ne pas perdre de temps, elle pria Bénédict d'aller chercher le même médecin qui avait soigné le baron de Below, le docteur Boodenmacker.

Quant à elle, elle traversa toute la ville, de la rue de Sachsenhausen à la maison de sa mère, en suivant la litière qui renfermait Karl.

On la regardait passer avec étonnement; on parlait bas. On venait interroger Fritz, qui marchait derrière,

et, comme il disait que c'était une fiancée qui suivait le corps de son amant, et que chacun savait que mademoiselle Hélène de Chandroz était fiancée au comte Karl de Freyberg, chacun, reconnaissant la belle et chaste jeune fille, se reculait en saluant avec respect.

En arrivant devant la maison, elle vit la porte s'ouvrir d'elle-même.

Aux deux côtés de l'huis, sa grand'mère et sa sœur, qui devinaient ce qui était arrivé, se rangèrent pour que cette litière passât la première, Hélène entra après elle. Elle tendit en passant la main à sa grand'mère et à sa sœur.

Toutes deux, en voyant le profond désespoir empreint sur ses traits, fondirent en larmes et voulurent la soutenir pour l'aider à monter les escaliers. Mais elle était forte de cette force nerveuse qui fait des miracles. Elle eût suivi cette litière partout où elle serait allée, et eût fait des lieues à sa suite. Elle les écouta toutes deux et se contenta de dire :

— A ma chambre !

Le blessé fut porté à la chambre d'Hélène et déposé sur son lit.

En ce moment, le docteur Bodenmacker arriva avec Bénédict ; aidés de Hans, ils dépouillèrent Karl du reste de ses vêtements et le mirent au lit.

Le docteur l'examina, et Bénédict, avec une anxiété presque égale à celle d'Hélène, suivit l'examen.

— Qui a vu cet homme avant moi? dit le docteur. Qui l'a pansé ?

— Un chirurgien-major du régiment, répondit Hélène.

— Pourquoi n'a-t-il pas lié l'artère ?

— C'était la nuit, à la lueur des torches, en plein air, il n'a point osé, et m'a dit de venir à un plus habile que lui ; je suis venue à vous.

Le chirurgien regarda le blessé avec inquiétude.

— Cet homme a perdu plus d'un quart de son sang, murmura-t-il.

— Eh bien ? demanda Hélène.

Le docteur secoua la tête.

— Docteur, s'écria Hélène, ne me dites pas qu'il n'y a pas d'espoir : on m'a toujours dit que le sang se réparait très-vite.

— Oui, répondit le docteur, quand celui qui a perdu du sang peut manger, quand les organes qui refont le sang peuvent opérer. Mais, chez ce jeune homme, dit-il en regardant le blessé déjà pâle comme s'il était mort, c'est bien difficile. N'importe, il est du devoir d'un médecin de tout tenter. Nous allons essayer de lui lier l'artère.

— Pouvez-vous m'aider ? demanda-t-il à Bénédict.

— Oui, répondit celui-ci, j'ai quelques notions de chirurgie.

— Vous allez vous retirer, n'est-ce pas ? demanda le chirurgien à Hélène.

— Oh ! pour rien au monde ! s'écria la jeune fille : non, non, je resterai là jusqu'à la fin.

— Alors, dit le chirurgien, tenez-vous tranquille, n'approchez pas, ne nous troublez en rien.

— Faut-il que je prépare un tourniquet? demanda Bénédict.

— Inutile, dit le docteur, l'artère doit être arrêtée maintenant. Je la retrouverai dans le biceps. Vous me tendrez le bras seulement.

Bénédict prit le bras, qu'il tourna en dehors.

Le docteur fouilla dans sa trousse, prépara du fil qu'il posa sur l'avant-bras, et, sans permettre de laver la blessure, il fit une ouverture longitudinale de près de deux pouces, et mit à découvert l'artère. Aussitôt il la serra avec une petite pince, l'enveloppa de fil et la serra.

L'opération était terminée avec une habileté qui émerveilla Bénédict.

— Est-ce fait? s'écria Hélène.

— A peu près, dit le docteur.

— Et avec une admirable adresse! dit Bénédict.

— Vous pouvez maintenant laver le sang, sans cependant enlever le caillot du bras.

Très-peu de sang avait coulé sous le bistouri; la chair, d'un rose pâle, indiquait que les veines étaient épuisées.

— Et maintenant, dit le docteur, il s'agirait de verser incessamment sur ce bras-là de l'eau glacée goutte à goutte.

En un instant, Bénédict eut confectionné un appareil

à l'aide duquel, au moyen d'un tuyau de plume de corbeau, l'eau s'échappa goutte à goutte de l'appareil suspendu au plafond.

On alla chercher de la glace, et, cinq minutes après, l'appareil fonctionnait.

— Maintenant, dit le docteur, nous allons voir.

— Qu'allons-nous voir? demanda Hélène toute tremblante.

— Nous allons voir l'effet de l'eau glacée.

Tous trois étaient debout près du lit, il eût été difficile de dire lequel s'intéressait le plus à la réussite de l'opération : le docteur, par amour-propre; Hélène, à cause de son profond amour pour le blessé; Bénédict, à cause de l'amitié qu'il portait au blessé et à Hélène.

Aux premières gouttes d'eau glacée qui tombèrent sur la blessure que venait de faire le docteur, le blessé tressaillit visiblement. Peu à peu quelques légers frissons lui passèrent par le corps, ses paupières tremblèrent, ses yeux s'ouvrirent et regardèrent, tout étonnés autour de lui puis finirent par se fixer sur Hélène.

Un pâle sourire apparut à son tour sur les lèvres et dans le coin des yeux. La bouche fit un effort pour parler et laisser échapper comme un souffle le nom d'Hélène.

— Il ne faut pas qu'il parle, dit vivement le médecin, d'ici à demain du moins.

— Assez, mon ami, dit Hélène. Demain, vous me direz que vous m'aimez.

XXXI

Les Prussiens à Francfort

La nouvelle de la défaite d'Aschaffenbourg avait causé à Francfort une tristesse profonde et générale. A la manière dont les Prussiens procédaient, les Francfortois commençaient à craindre qu'ils ne respectassent pas plus la ville de la Diète qu'ils n'avaient respecté le royaume du roi de Hanovre.

Le soir même de la bataille, nous l'avons dit, la nouvelle du désastre était arrivée à Francfort.

Dès le lendemain 15, la conviction que l'occupation était instante avait jeté un nouveau voile de deuil sur la ville. Un artiste qui avait été à *la Forêt*, promenade fréquentée en été par toute la ville de Francfort, n'y avait pas rencontré une seule personne.

Les Prussiens, disait-on, feraient leur entrée à Francfort le 16, dans l'après-midi.

La nuit vint, et avec la nuit la solitude complète des rues, ou, si l'on rencontrait quelque citoyen de la ville, on devinait à sa marche rapide qu'il était occupé de régler des affaires sérieuses, ou portait dans quelque légation étrangère de l'argent, des bijoux ou des papiers précieux qu'il ne croyait pas en sûreté chez lui.

Les maisons avaient été fermées de bonne heure, portes et fenêtres. On devinait que les habitants étaient.

8° Lc. 55 - 100904

occupés à creuser silencieusement quelque cachette pour y mettre leur argenterie ou leurs bijoux.

Le matin du 16, des placards du Sénat posés par toute la ville contenaient l'avis suivant :

Le Sénat aux habitants de la ville et de la campagne :

« Les troupes royales prussiennes feront leur entrée à Francfort et dans les environs ; nos relations avec elles seront alors bien différentes de ce qu'elles ont été lorsqu'elles tenaient garnison dans notre ville. Le Sénat déplore le changement qui s'est opéré dans ces relations ; mais les sacrifices nationaux que nous avons déjà faits nous rendront faciles, par la comparaison de ce que nous avons perdu, les sacrifices pécuniaires qui nous restent encore à faire. Il est connu aux citoyens et aux habitants de la ville que la discipline des troupes royales prussiennes est une discipline modèle. Le Sénat exhorte, au milieu de ces difficultés, les bourgeois et les habitants de la campagne à faire un accueil amical aux troupes royales prussiennes. »

L'avis que nous venons de rapporter ne disait pas le jour que les Prussiens devaient faire leur entrée à Francfort, mais il était évident que ce serait dans la journée, ou le lendemain au plus tard.

Le bataillon francfortois reçut ordre de se tenir prêt, musique en tête, pour aller au-devant des Prussiens et leur faire honneur.

Dès dix heures du matin, tous les points élevés, tous

les clochers, toutes les plates-formes du haut desquelles on pouvait découvrir les environs, et particulièrement la route de Hanau, c'est-à-dire d'Aschaffenbourg, étaient couverts de curieux.

Vers midi, on vit descendre les Prussiens à Hanau. Le chemin de fer les jetait par milliers, non pas dans la gare, mais sur la route, et on les voyait occuper à l'instant les points stratégiques avec des précautions indiquant qu'ils n'étaient pas tout à fait sans crainte.

Cependant, rien ne se passa de nouveau jusqu'à quatre heures du soir. A quatre heures du soir, on vit partir de Hanau des trains successifs qui amenaient l'armée victorieuse, laquelle s'amassa aux portes de la ville, de quatre heures un quart à sept heures. Sans aucun doute, le général Falkenstein s'attendait-il à ce que la municipalité vînt faire sa soumission au nom de la ville et peut-être lui en apporter les clefs sur un plat d'argent. Il avait attendu vainement.

L'avant-garde des troupes prussiennes était composée de ces mêmes cuirassiers qui avaient fait des charges si réitérées et si vigoureuses pendant la bataille ; ils semblaient des ombres dans leurs grands manteaux et sous leurs casques d'acier.

Chacun pouvait avoir sa statue du Commandeur, à souper, le soir.

La Zeil a souvent, par son exposition au soleil couchant, des teintes d'une mélancolie suprême. Ce soir-là, outre la tristesse profonde et le silence absolu de ceux qui s'étaient groupés pour voir l'entrée de l'armée vic-

torieuse, elle offrait, soit réalité, soit imagination, des parties sombres plus épaisses que d'habitude, dans lesquelles se détachaient, comme un escadron de fantômes, les cuirassiers prussiens.

Les trompettes sonnaient des fanfares sinistres.

On avait complétement oublié que les Prussiens étaient des Allemands; leur attitude indiquait clairement qu'ils n'étaient plus que des ennemis.

En ce moment, on entendit la musique du bataillon francfortois; il venait du côté opposé aux Prussiens. Il les rencontra au haut de la Zeil, se rangea en bataille et leur présenta les armes, tandis que ses tambours battaient aux champs.

Les Prussiens ne parurent pas même s'apercevoir de ces avances amicales.

Deux pièces de canon arrivèrent au galop, bondissant sur leurs affûts. L'une fut mise en batterie pour menacer la Zeil, l'autre le Rosmarckt.

La tête de la colonne prussienne s'était groupée sur la place de Schiller et sur la Zeil: un quart d'heure peut-être les cavaliers restèrent encore en ligne et à cheval; puis ils mirent pied à terre et se tinrent debout près de leurs montures immobiles, et comme attendant des ordres. Cette espèce de campement — attente terrible! — dura jusqu'à onze heures du soir. Puis, tout à coup, au moment où onze heures sonnaient, cette troupe s'agita, se réunissant par groupes de dix, quinze ou vingt hommes, qui se mirent à frapper aux portes et envahirent les maisons.

Aucun ordre n'avait été donné dans la ville pour les rations de vivres et pour le vin. Il en résulta que les Prussiens, traitant Francfort en ville conquise, choisirent les maisons les plus confortables pour s'y établir.

Le bataillon francfortois était resté un quart d'heure présentant les armes ; au bout d'un quart d'heure, le chef du bataillon ordonna de mettre l'arme au pied. La musique continuait de jouer. On lui ordonna de cesser.

Au bout de deux heures, comme aucune parole n'avait été échangée entre le bataillon francfortois et l'armée prussienne, le chef de bataillon donna l'ordre de rentrer à la caserne, les armes basses et les cordes des tambours desserrées comme pour un convoi funéraire.

C'était le convoi de la liberté de Francfort !

La nuit tout entière se passa dans les mêmes terreurs que si la ville eût été prise d'assaut. Si les portes tardaient à s'ouvrir, on les brisait ; des cris de terreur sortaient des maisons, et personne n'osait demander qui causait ces cris. La maison d'Hermann Mumm paraissant une des plus considérables, il eut à loger et à nourrir, cette première nuit, deux cents soldats et quinze officiers.

Une autre maison, celle de madame Lutteroth, reçut de son côté cinquante hommes, qui s'amusèrent à briser les fenêtres et les meubles, sous prétexte, disaient-ils, que madame Lutheroth avait donné des soirées et des bals, et n'y avait jamais invité les officiers prussiens.

Des accusations de ce genre, accusations qui servaient de prétexte à des violences inouïes, couraient des classes supérieures aux classes inférieures de la société. On accusait les ateliers de Francfort de n'avoir eu de prévenances que pour les Autrichiens, et d'avoir poussé la sympathie pour ceux-ci jusqu'à refuser de loger les officiers prussiens. Ceux-ci disaient aux soldats : « Vous avez le droit de vous faire donner tout ce qu'il vous plaira par ces coquins de Francfortois, qui ont prêté vingt-cinq millions sans intérêt à l'Autriche. »

On avait beau leur dire que jamais la ville de Francfort n'avait eu vingt-cinq millions dans ses coffres; que, les eût-elle eus, un pareil prêt n'aurait pu être fait sans un décret du Sénat et du Corps législatif, et que l'on défiait le plus habile investigateur de retrouver trace de ce décret. Les officiers insistaient, et, comme les soldats n'avaient pas besoin d'être encouragés à un pillage préparatoire en attendant le grand pillage qui leur avait été promis, ils se livraient aux violences les plus brutales, s'y croyant autorisés par la haine que portaient leurs chefs à la malheureuse ville. De cette nuit commença ce que l'on peut justement appeler *la Terreur sous les Prussiens à Francfort.*

Pour rassurer ceux de nos lecteurs qui pourraient s'inquiéter de ce qui s'était passé au milieu de cette nuit funeste dans la maison Chandroz, nous dirons que Frédéric de Below, qui connaissait les ordres donnés de traiter Francfort en ville ennemie, avait prévu cette violence; il avait, en conséquence, envoyé un sergent-

major et quatre hommes pour garder la maison Chandroz, sous prétexte qu'elle était réservée pour la demeure du général Sturm et de son état-major. Il comptait sur la présence du général et surtout sur la sienne, pour protéger cette maison et ceux qu'elle renfermait.

Le jour se leva.

Peu de paupières s'étaient fermées pendant la terrible nuit qui venait de s'écouler. Aussi, dès le point du jour, tout le monde était-il dehors, s'enquérant des nouvelles, chacun déplorant ses propres malheurs et s'informant des malheurs des autres.

Alors, on vit les afficheurs de la ville, lentement, tête basse, comme des hommes contraints, afficher la nouvelle suivante:

« Le pouvoir m'ayant été donné sur le duché de Nassau, sur la ville de Francfort et ses environs, ainsi que sur la partie de la Bavière qui est occupée par les troupes prussiennes, et sur le grand-duché de Hesse.

» Il en résulte que, dans tous ces pays, les employés et fonctionnaires en place n'auront, jusqu'à nouvel ordre, de commandements à recevoir que de moi. Ces commandements, je les leur ferai connaître d'une manière précise.

» Quartier général de Francfort, 16 juillet 1866.

« *Le commandant en chef de l'armée du Mein,*

» FALKENSTEIN. »

Deux heures après, il adressait aux sénateurs Fellner et Müller une note dans laquelle il disait que, les armées en guerre devant se procurer en pays ennemi ce dont elles ont besoin, la ville de Francfort fournirait à l'armée du Mein placée sous ses ordres :

1° Pour chaque soldat, une paire de bottes d'après le modèle qui sera fourni ;

2° Trois cents bons chevaux dressés à la selle, pour remplacer le nombre considérable de ceux que l'armée a perdus ;

3° La solde de l'armée du Mein pendant un an ; solde qui devait être envoyée à l'instant à la caisse de l'armée.

En retour, la ville de Francfort sera affranchie de toute livraison en nature, à l'exception des cigares ; le général s'engageant, d'ailleurs, à réduire au plus strict nécessaire la charge des logements militaires.

La somme réclamée pour la solde de l'armée du Mein s'élevait à sept millions sept cent quarante-sept mille huit florins (7,747,008 florins).

Les deux sénateurs se rendirent au quartier général pour faire leurs observations.

Le général de Falkenstein les fit introduire auprès de lui.

— Eh bien, messieurs, m'apportez-vous mon argent ?

— Nous voudrions d'abord faire observer à Votre Excellence, répondit M. Fellner, que nous n'avons pas mission de décréter le payement d'une pareille somme,

puisque les autorités de la ville, étant dissoutes, ne peuvent nous donner leur consentement.

— Cela ne me regarde pas, dit le général, j'ai conquis le pays, je lève une contribution. C'est dans les habitudes de la guerre.

— Voulez-vous me permettre de faire observer à Votre Excellence, répondit M. Fellner, que l'on ne conquiert que ce qui se défend? Francfort, ville libre, s'est crue défendue par les traités et n'a pas eu un instant l'idée de se défendre elle-même.

— Francfort a bien trouvé vingt-quatre millions pour les Autrichiens, s'écria le général; elle en trouvera bien quinze ou seize pour nous. D'ailleurs, si elle ne les trouve pas, je me charge de les trouver, moi. Quatre heures de pillage, et nous verrons bien si la rue des Juifs et les caisses de vos banquiers ne nous produisent pas le double.

— Je doute, général, reprit froidement M. Fellner que des Allemands consentent à traiter ainsi des Allemands.

— Bon! qui vous parle d'Allemands? J'ai un régiment polonais que j'ai amené tout exprès pour cette expédition.

— Nous n'avons jamais fait de mal aux Polonais; nous leur avons donné un asile contre vous et contre les Russes, toutes les fois qu'ils nous l'ont demandé. Les Polonais ne sont pas nos ennemis; les Polonais ne pilleront pas Francfort.

— C'est ce que nous verrons, dit le général en frap-

pant du pied et en laissant échapper un de ces jurons dont les Prussiens ont seuls le monopole. Peu m'importe à moi que l'on m'appelle un second duc d'Albe !

XXXII

Où la prédiction de Bénédict commence à s'accomplir

Mais le bourgmestre semblait se refroidir au contraire au fur et à mesure que s'échauffait le général ; il tira de sa poche un papier et dit :

—Le 22 octobre 1792, le général en chef Custine, sous le prétexte qu'on faisait à Francfort de faux assignats, qu'on y donnait asile aux émigrés, et qu'on y entretenait un général aristocrate, toutes choses aussi fausses que celles que vous nous reprochez, avait imposé à la ville une contribution de deux millions de florins, dont un million seulement fut payé. Eh bien, le ministre Roland, homme juste, monsieur, adressa à Lebrun, ministre des affaires étrangères, une réclamation contre cette contribution. Je vais vous en lire quelques passages.

— Inutile, monsieur, dit le général, inutile !

— Fort utile, monsieur, au contraire, dit le bourgmestre en s'inclinant, vous y verrez comment les hommes qui ont laissé leurs traces dans l'histoire parlaient de nous, et surtout d'eux-mêmes.

« La conscience de notre force, » disait Roland,

» ne nous rendra pas insensible à la gloire et encore » moins à la justice. Francfort est, à la vérité, une » ville libre; mais sa position, ses relations politiques » et sa propre faiblesse en font un état indépendant.

» Comme membre du corps formé par les États alle- » mands, cette ville ne pouvait pas, à la Diète germa- » nique, s'opposer au vote de la majorité qui lui faisait » une loi de mettre sur pied son contingent. Et cette » démarche elle-même qui, plus que toute autre, prête » aux reproches qu'on peut faire à la ville de Franc- » fort, n'est cependant pas de nature à justifier l'accusa- » tion portée contre elle d'un sentiment hostile ou offen- » sant pour notre révolution. De quel poids peuvent » être aux yeux d'une grande nation les misérables » chicanes qu'on cherche à cette république pour ses » prétendus mauvais offices à notre égard. »

» Après avoir réfuté ces accusations, Roland conti- nue ainsi :

« Nous voulons nous montrer magnanimes, nous » l'avons hautement juré; commençons donc par être » justes, gagnons les cœurs par l'amour, par la subli- » mité de nos principes. Ce n'est qu'en leur donnant » des leçons de justice, en leur inspirant le sentiment » de l'indépendance, de la liberté et de l'égalité que » nous voulons punir nos ennemis. »

» Enfin il conclut en disant :

« La justice et la dignité de la nation fraçaise exi- » gent qu'on traite les Francfortois comme des amis, » comme des frères, et qu'on les décharge de la con-

» tribution, que, dans son zèle trop rigoureux, leur a » imposée Custine. »

» Et la voix de ce ministre, qui, en se coupant la gorge sur le bord d'un chemin, écrivait pour testament ces mots: *Passant, respecte le corps d'un homme de bien !* fut entendue et justice fut faite à sa réclamation.

» Traitez-nous, monsieur, continua le bourgmestre, comme nous ont traités les Français : nous sommes trop justes pour refuser à des troupes fatiguées l'hospitalité qui leur est nécessaire et le subside même dont elles ont besoin. Mais, quoi qu'on en dise, la ville n'est pas assez riche pour accepter ainsi sans lutte le premier chiffre qui se présente à l'esprit d'un général. Si j'avais la fortune de M. de Rothschild ou de M. Béthmann, et que j'eusse toujours l'honneur d'être le bourgmestre, comme je le suis, je vous donnerais de ma caisse les sept millions que vous me demandez, m'en rapportant à la conscience de mes concitoyens de me rembourser cette somme,

» Mais la fortune de M. Müller et la mienne ne montent pas au vingtième de la contribution que vous exigez. Je ne puis donc que vous manifester, en mon nom et en celui de mes concitoyens, l'impossibilité où je suis de faire droit à votre demande. Rappelez-vous ce qu'en cette occasion ont fait les Français et leurs deux grands ministres, Lebrun et Roland. Dans une occasion pareille, ayez la magnanimité de suivre leur exemple et notre reconnaissance vous sera acquise.

— D'abord, répondit le général, je n'ai que faire de votre reconnaissance. Je ne suis ministre, ni de l'intérieur, ni des affaires étrangères, je suis soldat. Si, MM. Lebrun et Roland eussent été à ma place, ils eussent probablement fait ce que je fais.

— Non, monsieur, répondit froidement M. Fellner, à qui son collègue paraissait avoir complétement cédé la parole, non, car voici ce qu'un général français, le général Newinger, faisait placarder sur les murailles de notre ville, où il était entré en ennemi, la veille, le 25 octobre 1792 :

« Ayant appris que plusieurs des citoyens de cette » ville et notamment les aubergistes, les débitants de » vins et les marchands de bière se croient obligés de » fournir, sans exiger de payement, toute sorte de » vivres qui leur seront demandés par quelques per- » sonnes de l'armée française, nous prions les membres » du conseil de la ville de faire savoir à tous les ci- » toyens que, dès notre arrivée, nous avons formel- » lement exprimé le désir que rien ne soit four- » ni aux soldats placés sous nos ordres que contre un » juste et équitable payement. Cet ordre est réitéré à » toute l'armée, et nous sommes convaincus que pas » un seul homme du détachement que nous comman- » dons ne voudra déshonorer le nom de citoyen fran- » çais en oubliant les lois les plus sacrées, c'est-à-dire » celles du respect dû à la propriété. »

» Voilà ce qu'écrivait le général Victor Newinger, le 25 octobre 1792, an 1er de la République française ;

et, si vous en doutez, général, ayez la bonté de jeter les yeux sur cette affiche qui a été conservée à la municipalité en mémoire du désintéressement et de la loyauté de la nation française. Je regrette, général, de vous causer une impatience pareille à celle que vous paraissez ressentir, mais je n'ai pour combattre que les armes qui me sont données par une nation généreuse, et je m'en sers !

— Et moi, répondit le général Falkenstein, comme j'ai celles que donne la force, je vous préviens que, si à six heures du soir aujourd'hui, la somme n'est pas prête, vous serez arrêté demain matin et mis dans un cachot d'où vous ne sortirez que lorsque le dernier thaler des 5,747,008 florins sera payé.

— Nous connaissons la maxime de votre premier ministre : *La force prime le droit !* Faites de nous, monsieur, ce que vous voudrez, répondit Fellner.

— A cinq heures, les hommes que je chargerai de toucher les sept millions de florins seront à la porte de la Banque avec les objets nécessaires pour transporter l'argent au quartier général.

Puis, de manière à ce que les bourgmestres entendissent cet ordre :

— Faites arrêter et amenez-moi, dit-il, le journaliste Fischer, rédacteur en chef du *Post Zeitung*. C'est par lui que commencera mon exécution sur les journalistes et les journaux.

Lorsque le bourgmestre Fellner rentra chez lui, il trouva toute sa famille en larmes ; ses filles l'attendaient

à la fenêtre, sa femme à la porte, son beau-frère courut au-devant de lui.

Quoiqu'il vit la situation s'assombrir, quoiqu'il sentit peser sur son front la prédiction qui lui avait été faite par Bénédict, le digne bourgmestre était tranquille.

C'était une de ces natures calmes qui ne cherchent ni n'évitent le danger, mais qui, lorsque le danger se présente, l'acceptent comme le bienvenu, et qui le regardent en face, non pas pour le combattre, — ces natures ne sont pas militantes, — mais pour succomber honorablement.

Il commença par serrer la main de son beau-frère, rassura sa femme, embrassa ses enfants, et, allant à M. Fischer qui était venu, sachant que son ami était mandé par le général, pour s'enquérir des causes de cet appel, il lui communiqua l'ordre qu'il venait d'entendre et qui avait été donné par Falkenstein à son aide de camp de le faire arrêter.

Tout au contraire de son ami Fellner, qui était un tempérament froid et lymphatique, Fischer était un tempérament sanguin et violent.

On était à cent pas de la porte de la ville. Le signalement de M. Fischer n'était pas donné, donc, il pouvait par le premier chemin de fer, gagner Darmstadt ou Heidelberg; mais rien ne put le faire consentir à quitter Francfort, du moment qu'il était menacé d'un danger quelconque.

Tout ce que M. Fellner put obtenir de lui, c'est qu'il

resterait chez lui, mais sans même tenter de se cacher, si on venait pour l'y prendre.

Deux heures après, on frappait à la porte, et madame Fellner, en regardant à travers les vitres, annonçait que les visiteurs inattendus étaient deux soldats prussiens.

Non-seulement Fischer ne voulut point se cacher, comme il l'avait dit; mais encore il alla leur ouvrir, et quand les soldats lui demandèrent si le rédacteur en chef du *Post-Zeitung* n'était point chez le bourgmestre, il répondit tranquillement :

— C'est moi que vous cherchez, messieurs, me voilà.

On le conduisit immédiatement à l'hôtel d'*Angleterre*, où était le quartier général du gouverneur Falkenstein.

Le général Falkenstein avait pris le parti d'être dans un état de colère continu qui lui permettait d'insulter tous ceux à qui il avait affaire en accompagnant ses insultes de cette série de jurons dont les bandits de Schiller nous donnent un précieux spécimen.

Aussi, dès qu'il vit M. Fischer:

— Qu'il entre ici, dit-il parlant à la troisième personne, ce qui est en Allemagne le signe du plus profond mépris.

Et, comme M. Fischer n'entrait pas aussi vite que le désirait, à ce qu'il paraît, le général:

— Mille tonnerres ! dit-il, s'il fait le difficile, poussez-le.

— Je ne fais pas le difficile pour venir près de vous, monsieur, attendu que je pouvais n'y pas venir. Prévenu que vous aviez de mauvaises intentions sur moi, j'étais libre de quitter Francfort. Je suis venu parce que mon habitude est non-seulement de ne pas fuir le danger, mais encore d'aller au-devant de lui.

— Vous savez donc d'avance, monsieur le porte-plume, qu'il y avait danger, pour vous, à venir près de moi?

— Il y a toujours danger d'aller, faible et désarmé, près d'un ennemi armé et puissant.

— Vous me regardez donc comme votre ennemi?

— La contribution que vous exigez de Francfort et les menaces que vous avez adressées à M. Fellner ne sont pas d'un ami, vous en conviendrez.

— Oh! vous n'avez pas eu besoin, monsieur le journaliste, d'attendre mes menaces et mes exigences pour vous déclarer notre ennemi à nous. Nous connaissons votre journal, et c'est parce que nous le connaissons que vous allez signer la déclaration suivante. Mettez-vous à cette table, prenez une plume et écrivez.

— Je prends la plume pour ne pas faire preuve de mauvaise volonté; mais, avant d'écrire, je voudrais savoir ce que vous allez me dicter.

— Vous voulez le savoir? Eh bien, voici: « Moi, docteur Fischer Goullet, conseiller d'État, rédacteur en chef de la *Gazette des Postes*... » — Écrivez donc!

— Achevez votre phrase, monsieur, et, si je juge à propos d'écrire, j'écrirai.

Le général reprit :

— « Rédacteur en chef de la *Gazette des Postes*, me reconnais coupable d'hostilités systématiquement calomnieuses envers le gouvernement prussien. »

Fischer jeta la plume.

— Je n'écrirai jamais cela, monsieur, dit-il. Ce n'est pas vrai.

—Tempêtes et tonnerres ! dit le général en faisant un pas vers lui. Je crois que vous me donnez un démenti.

M. Fischer tira un journal de sa poche.

— Voilà qui vous le donnera bien mieux que moi, monsieur, dit-il : c'est le dernier numéro de mon journal, paru hier une heure avant votre entrée à Francfort. Voici ce que j'écrivais après avoir déploré que l'Allemagne déchirât ses propres entrailles et que ses fils s'égorgeassent entre eux, comme s'ils étaient des enfants de l'inceste. Voici ce que j'écrivais :

« L'histoire des jours qui vont suivre est écrite à la pointe des baïonnettes, il ne dépend pas des citoyens de Francfort d'y rien changer. Pour la population d'un petit État impuissant, il n'y a point autre chose à faire que d'adoucir autant que possible le sort des combattants, soit amis, soit ennemis : il faut panser les blessés, soigner les malades, exercer la charité envers tous. Chaque parti doit savoir se contenir. Le droit est le devoir particulier de chacun ainsi que l'obéissance envers l'autorité responsable. »

Puis, voyant que le général haussait les épaules, Fischer à son tour fit un pas vers lui et dit en lui tendant le journal :

— Lisez vous-même, dit-il, si vous doutez.

Le général lui arracha le journal des mains.

— Vous avez écrit cela hier, lui dit-il, blêmissant de colère, parce que, hier, vous nous sentiez venir, parce que, hier, vous aviez peur de nous.

Et, déchirant le journal, il en fit une boule dans sa main qu'il jeta au visage du conseiller en lui criant :

— Vous êtes un lâche !

Fischer regarda d'un œil hagard autour de lui, comme s'il cherchait une arme pour venger l'insulte qu'il venait de recevoir; puis, portant la main à sa tête, il prit ses cheveux à pleines mains, fit un tour sur lui-même en rugissant et tomba comme une masse.

Il venait d'être foudroyé par une congestion cérébrale.

Le général alla à lui, le poussa du pied, et, voyant qu'il était mort :

— Jetez-moi ce drôle dans quelque coin, dit-il aux soldats de planton, jusqu'à ce que sa famille vienne le réclamer.

Les soldats de planton s'emparèrent du corps, et, obéissant ponctuellement aux ordres du général, ils le traînèrent dans un coin de l'antichambre.

Cependant, M. Fellner, se doutant qu'il allait arriver malheur à son ami, avait couru chez M. Annibal Fischer, père du journaliste; il lui avait raconté ce qui

venait de se passer, et, dans l'impossibilité où il était lui-même d'aider son ami, il avait invité le vieillard a aller réclamer son fils à l'hôtel d'*Angleterre*.

M. Annibal Fischer était un vieillard de quatre-vingts ans; il se fit conduire à l'hôtel d'*Angleterre*, et demanda en bas si l'on avait vu son fils.

On lui répondit qu'on l'avait vu monter, mais qu'on ne l'avait pas vu redescendre; puis, tandis qu'on le conduisait près du général Falkenstein, car celui-ci habitait le premier étage, on invita le vieillard à s'informer près de lui.

Il suivit le conseil qui lui était donné et, comme le général Falkenstein avait fini ses audiences, ou était allé déjeuner, il trouva la porte du salon fermée. M. Fischer père insista pour parler au général.

— Asseyez-vous là, lui dit-on, peut-être va-t-il revenir.

— Ne pourriez-vous pas le prévenir, demanda le vieillard, que c'est un père qui vient redemander son fils?

— Quel fils? demanda l'un des soldats.

— Mon fils, le conseiller Fischer, qui a été arrêté ce matin chez le bourgmestre Fellner.

— Par ma foi! c'est le père, dit l'un des soldats à son camarade.

— S'il vient réclamer son fils, répondit celui-ci, il peut bien le prendre.

— Comment! le prendre? demanda le vieillard, qui ne comprenait rien à cette conversation.

— Sans doute répliqua le soldat, il est là qui vous attend.

Et il lui montra du doigt le cadavre du conseiller.

Le père se rapprocha d'un pas ferme, mit un genou en terre, et, soulevant la tête pour mieux reconnaître son fils :

— Alors, ils l'ont tué ? demanda-t-il aux soldats.

— Non, par ma foi ! Il est bien mort tout seul.

Le père embrassa le cadavre au front :

— Ce sont des jours malheureux, dit-il, que ceux où les pères enterrent les enfants !

Puis il redescendit, fit signe à un portefaix de lui venir parler, l'envoya chercher trois de ses camarades, remonta jusqu'à l'antichambre, et, leur montrant le cadavre :

— Prenez le corps de mon fils, dit-il, et portez-le chez moi !

Les hommes chargèrent le cadavre sur leurs épaules, le descendirent et le couchèrent sur une civière découverte ; et, marchant devant, nu-tête, pâle, le père, les yeux baignés de larmes, à tous ceux qui l'interrogeaient sur cet étrange convoi conduisant à travers la ville un mort sans prêtre et sans chants funèbres, répondait :

— C'est mon fils, le conseiller Fischer, que les Prussiens ont tué !

Et, lorsqu'il arriva à sa porte, plus de trois cents personnes suivaient le cadavre, et, lorsque la porte se referma sur lui, toute la foule des personnes qui avaient

suivi le lugubre cortége se répandirent par la ville, disant à tous ceux qu'elles rencontraient :

— Les Prussiens ont tué le conseiller Fischer, le fils du vieil Annibal Fischer.

Le conseiller Fischer était mort le dernier jour de sa quarante-neuvième année.

Lorsque le bourgmestre Fellner apprit cette nouvelle :

— Ah ! murmura-t-il en frissonnant et en regardant machinalement sa main où, plus visible que jamais, se dessinait une croix sur le mont de Saturne, voici les prédictions du Français qui commencent à s'accomplir !...

XXXIII

Le Convoi

La vengeance du général Falkenstein contre les journaux ne s'arrêta point à la mort du conseiller Fischer et à la disparition de la *Gazette des Postes*. Le lendemain, la *Feuille du Jour*, *l'Ami du Peuple*, les *Dernières Nouvelles* et *la Lanterne de Francfort* étaient supprimés.

Le 18, il publiait cet avis :

« Les feuilles suivantes publiées à Francfort peuvent continuer à paraître :

» 1° Le *Journal de Francfort*,

» 2° La *Gazette de la Bourse*,
» 3° La *Feuille officielle*,
» 4° *L'Indicateur de Francfort*,
» 5° *L'Actionnaire*,
» 6° Les *Tableaux de théâtre*,
» 7° *Le Chroniqueur*,
» 8° La *Feuille de la Bourse*,
» 9° La *Gazette des Bains*,
» 10° *L'Ami de la famille* (feuille chrétienne),
» 11° La *Gazette du marché au chevaux*,
» 12° La *Gazette sténographique*,
» 13° La *Gazette musicale*.»

Cette liste était accompagnée des lignes suivantes :

« La publication de tous les autres journaux : gazettes, feuilles quotidiennes qui ont paru jusqu'ici est interdite par le présent avis.

» 18 juillet 1866.

» Quartier général de Francfort,

» *Le commandant en chef de l'armée du Mein*,

» DE FALKENSTEIN. »

Le 17 juillet, comme l'avait dit le général, il envoya à cinq heures de l'après-midi à la porte de la Banque un peloton de huit hommes commandés par un sergent-major, avec deux hommes traînant des brouettes pour toucher la contribution des sept millions de florins.

Il avait si peu l'idée de la masse de numéraire que feraient sept millions de florins, qui, en or pèseraient cent vingt mille livres, qu'il avait, comme nous le di-

sons, envoyé pour transporter cent vingt mille livres d'or, deux hommes et deux brouettes.

En voyant revenir ses hommes sans la contribution demandée, le général Falkenstein se répandit en menaces et déclara que, si la contribution n'était pas payée le lendemain, il permettrait le pillage et le bombardement.

En attendant, il fit arrêter chez eux les sénateurs de Bernus et Speltz, et les fit conduire à la grand'garde, d'où, après les avoir laissés deux heures en vue derrière les barreaux afin que tout le monde fût bien convaincu du peu de cas qu'il faisait des autorités de la ville, il les fit partir avec une lettre pour le gouverneur de Cologne, sous l'escorte de quatre gendarmes.

Cet acte de brutalité eut son effet, il effraya un grand nombre de personnes influentes qui allèrent trouver le directeur de la Banque, afin qu'il avançât à la ville les sept millions exigés.

Les directeurs de la Banque cédèrent et les sept millions sept cent quarante-sept mille huit florins furent payés le 19 juillet.

Le même jour, jeudi 19 juillet, un peu avant dix heures du matin, le brave bataillon francfortois qui avait reconduit les Prussiens à la gare pour leur faire honneur et qui avait été au-devant d'eux le 16 pour leur souhaiter la bienvenue, fort de huit cents hommes et composé de six compagnies, reçut l'ordre de se former en carré, dans la cour de la caserne du cloître.

A dix heures, le colonel prussien Von der Goltz, com-

mandant du 19e régiment d'infanterie, arriva escorté de deux aides de camp et du lieutenant-colonel Bœing, commandant le bataillon de ligne de Francfort. Les tambours battirent à la publication. Le bataillon, ignorant ce dont il s'agissait, présenta les armes.

Alors, le lieutenant-colonel Bœing lut un ordre du jour par lequel le bataillon francfortois était déclaré dissous sur l'ordre du général commandant l'armée du Mein, Son Excellence M. le baron de Falkenstein.

A cette nouvelle inattendue, on vit sur le visage de quelques-uns, et c'étaient les plus vieux surtout, couler de grosses larmes silencieuses.

D'une voix altérée, le lieutenant-colonel Bœing engagea le bataillon à conserver jusqu'au dernier moment sa bonne discipline et à considérer que le corps d'officiers l'avait toujours traité paternellement.

Ceux qui avaient servi moins de six mois reçurent cinquante florins, rendirent leurs manteaux et ne gardèrent que le pantalon et la tunique. Ceux qui avaient servi six mois reçurent cent cinquante florins, ceux qui avaient servi plus d'un an, deux cent cinquante florins. Après quoi, les armes et l'équipement furent rendus par compagnie dans l'arsenal, en présence du colonel Von der Goltz. Le payement des sommes allouées aux soldats fut fait à deux heures de l'après-midi par les chefs de compagnies.

Le même jour 19 juillet, les sénateurs, et en même temps les bourgmestres représentants du gouvernement, publiaient, par ordre du général Falkenstein, un

avis portant que, le lendemain 20, à partir de sept heures et demie du matin, tous les chevaux de luxe, de selle et de voiture de la ville, devaient être présentés sur le champ de manœuvre sous peine de 100 thalers (375 francs) d'amende par chaque cheval non présenté.

On en prit *sept cents !*

Mais ce qu'il y eut de curieux, c'est que ce ne fut point seulement pour le service que l'on recruta ainsi.

On prit des chevaux de toute taille. Les officiers passaient, faisaient un signe, et le cheval, désigné par eux, était pris par le commissaire chargé du recrutement. C'est ainsi que l'on s'empara des deux petits attelages de poneys de madame de Rothschild.

Après cette razzia, on ne voyait plus aucun équipage dans les rues de Francfort. Le petit nombre de ceux à qui l'on avait laissé leurs chevaux comme impropres au service, devaient chaque matin donner avis de leur présence à l'écurie et envoyer un état de leurs voitures.

Presque toutes étaient employées à des réquisitions. Les dames de Francfort firent alors leurs courses en fiacre; mais, si par hasard elles rencontraient un officier qui eût besoin d'une voiture, celui-ci arrêtait leur fiacre, les en faisait descendre, le leur prenait, les laissant dans la boue, à la pluie ou à la poussière.

Peut-être ne croira-t-on pas à un si étrange oubli des convenances, mais madame Erlanger, la femme du banquier de ce nom, a affirmé à celui qui écrit ces lignes que la chose lui était arrivée à elle-même. Des femmes malades durent ainsi faire des lieues à pied.

Deux ordonnances, en outre, avaient été rendues la veille :

La première enjoignait de remettre au bureau de police, tous les matins avant huit heures, la liste des étrangers descendus dans les hôtels et dans les maisons particulières.

Le 19 juillet, dans l'après-midi, les présidents des sociétés suivantes, existant à Francfort : de la Société des carabiniers, de la Société de gymnastique, de la Société de défense nationale bourgeoise, de la Société des jeunes miliciens, des bourgeois de Sachsenhausen et de la Société pour l'éducation des travailleurs, furent appelés devant le commandant en chef, qui leur annonça que leurs sociétés étaient dissoutes comme corporations; que, cependant, elles pouvaient se réunir dans leurs locaux respectifs à la condition de ne pas s'occuper de politique.

Celles de ces sociétés qui s'exerçaient au maniement des armes, furent invitées à déposer leurs armes avant le 20 juillet, à six heures du soir, dans la caserne des Dominicains. Enfin, le général adressa aux présidents de toutes ces sociétés quelques paroles bienveillantes, sur la nécessité des mesures prises, et sur la situation actuelle en général.

Vous vous demandez comment des paroles bienveillantes pouvaient sortir des lèvres de M. de Falkenstein?

Rassurez-vous, l'illustre général n'avait point dérogé à ses habitudes. Le 19, à deux heures de l'après-midi,

après avoir reçu sa contribution, il avait quitté Francfort.

M. le général Wrangel faisait un intérim de deux ou trois heures, et c'est ce qui lui permit de montrer un visage souriant entre deux masques maussades.

A cinq heures, le général Manteuffel arrivait.

Le matin, la *Feuille d'avis*, c'est-à-dire le journal officiel de Francfort, paraissait pour la dernière fois avec son titre d'*organe de la ville libre* de Francfort. A partir du 20, c'est-à-dire du nº 169, il est dit simplement : *De la ville de Francfort-sur-le-Mein.*

Les Francfortois y ont perdu le mot *libre*; mais ils y ont gagné *sur-le-Mein*. C'est trois mots au lieu d'un.

Moyennant la contribution payée et la promesse que le général Falkenstein avait faite que la ville serait affranchie de toutes livraisons en nature, à l'exception des cigares, — et, en effet, chose inouïe, la ville était forcée de donner neuf cigares par jour, non-seulement aux soldats, mais aux officiers;— Francfort se croyait à l'abri de toute autre exigence du même genre, lorsque le général Manteuffel signala son arrivée par la demande suivante :

« Pour assurer la subsistance des troupes prussiennes bivaquées, il sera établi immédiatement dans cette ville par ordre de Son Excellence le lieutenant général Manteuffel, commandant en chef de l'armée du Mein, un magasin qui sera approvisionné ainsi qu'il suit :

» 15.000 pains de cinq livres, 9 onces.

» 1.480 quintaux de biscuits de mer.

» 600 quintaux de viande de bœuf sur pièce.
» 800 — de lard fumé.
» 450 — de riz.
» 450 — de café.
» 100 — de sel.
» 5.000 — d'avoine.

» Le tiers de ces quantités doit être mis à notre disposition dans des locaux convenables, d'ici au 21, au matin. Le second tiers le 21 au soir, et le troisième tiers, le 22 juillet au plus tard.

» Toutes les fournitures mentionnées ci-dessus, pour l'administration desquelles on désignera des personnes compétentes, doivent être entretenues avec le plus grand soin et complétées au fur et à mesure des sorties.

» Francfort, 20 juillet 1866.

» *L'intendant militaire de l'armée du Mein*,

» KASUISKIL.»

Le lendemain, vers dix heures du matin, au moment où il déjeunait avec sa famille, M. Fellner reçut une lettre du nouveau commandant.

La veille, il avait reçu l'avis qui précède.

Il prit la lettre en tremblant; elle était adressée *aux très-illustres MM. Fellner et Müller, mandataires du gouvernement de la ville de Francfort.*

Il la tourna et la retourna entre ses mains avant de la décacheter. Madame Fellner tremblait, M. Kelner, son beau-frère, pâlissait sans savoir ce qu'il y avait dans la lettre, et, en voyant leur père essuyer son front

avec une exclamation de douleur, comme s'il savait, lui, ce qu'il y avait, les enfants pleuraient.

Il la décacheta enfin; mais, en le voyant blêmir au fur et à mesure qu'il lisait, toute la famille se leva, attendant avec angoisse une parole du père.

Mais lui ne dit rien, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et la lettre à terre.

Son beau-frère la ramassa et lut tout haut :

Aux très-illustres MM. Fellner et Müller, mandataires du gouvernement en cette ville.

« Vous êtes invités par la présente à prendre des mesures nécessaires pour qu'une contribution de guerre de 25 millions de florins soit payée dans les vingt-quatre heures à la caisse de l'armée du Mein, en cette ville.

» 20 juillet 1866. Quartier général de Francfort-sur-le-Mein.

» *Le commandant en chef de l'armée du Mein.*

» MANTEUFFEL. »

— Oh! murmura Fellner, mon pauvre Fischer, que tu es heureux!

En ce moment, la cloche du Dôme annonça par son tintement lugubre que l'on allait conduire à sa dernière demeure celui dont le bourgmestre venait d'envier le bonheur.

Et, en effet, l'enterrement du conseiller Fischer était annoncé pour dix heures précises.

M. Fellner mit la lettre du général Manteuffel dans

son portefeuille, se leva silencieusement, embrassa sa femme et ses enfants, et, prenant son chapeau :

— Viens-tu ? dit-il à son beau-frère.

— Oui, certes, répondit-celui-ci.

Le petit retard qu'avait causé à M. Fellner la réception et la lecture de la lettre du général avait donné le temps au corps d'être porté de la maison paternelle au Dôme.

Les deux beaux-frères doublèrent le pas ; mais ils furent arrêtés au parvis de l'église, par la quantité de monde qu'avait attirée la lugubre cérémonie. L'église regorgeait, il était impossible d'y entrer.

Fellner avait trouvé son collègue Müller sous le porche. Lui aussi était arrivé trop tard, et n'avait pu pénétrer dans l'intérieur. Il le prit à part et lui montra la lettre de Manteuffel.

Müller le regarda avec la sueur sur le front.

— Eh bien ? lui demanda-t-il.

— Eh bien, répondit Fellner, l'heure de la lutte est arrivée. Que Dieu soit avec nous !

En ce moment, la cérémonie mortuaire était achevée dans l'église ; les porteurs du cercueil s'avancèrent sous le porche.

Le cercueil fut replacé dans le corbillard.

Ce corbillard était un des plus simples dont il soit fait usage dans les cérémonies funéraires protestantes.

M. Annibal Fischer avait préféré donner aux pauvres les huit cents florins qu'eût coûtés un convoi plus luxueux.

Il sortit, prit la tête du convoi, et marcha le premier et seul malgré ses quatre-vingts ans, la tête découverte et ses cheveux blancs tombant comme un flot d'argent sur ses épaules.

Puis venaient après lui les deux bourgmestres Fellner et Müller; puis le Sénat tout entier, moins MM. de Bernus et Speltz dont les corps étaient absents, mais dont les noms étaient dans toutes les bouches. Et ensuite : le Corps législatif, le Conseil des cinquante et un; trois mille personnes peut-être, hommes, femmes, enfants; puis enfin les pauvres à qui les 800 florins du convoi avaient été distribués.

Tout ce monde, la population d'une ville, s'achemina vers le cimetière de Rodelheim.

Tout le long du chemin le convoi s'était presque doublé! Chaque personne qui connaissait Annibal Fischer s'approchait religieusement du vieillard, le saluait, lui serrait la main et allait prendre sa place à la queue.

Et, à chaque personne, le vieillard, qui semblait n'avoir plus qu'une idée à l'esprit et qu'une phrase à la bouche, et à chaque personne le vieillard répétait :

— C'est mon fils, les Prussiens l'ont tué!

Rien n'était plus triste que ce convoi sans prêtre, sans enfants de chœur, sans chants funèbres.

Le rit protestant repousse toutes les pompes de l'église catholique qui parlent aux yeux, sinon au cœur.

On arriva au cimetière. Un caveau provisoire éta-

préparé. On déposa la bière à terre, puis avec des cordes on la descendit dans le sépulcre.

Seulement alors, le vieux père éclata en sanglots, et, ne s'adressant plus aux hommes, mais à Dieu, il leva ses deux mains au ciel, en disant :

— Mon Dieu ! c'était mon fils ! les Prussiens l'ont tué !

Personne ne prononça de discours sur cette tombe; quel orateur eût pu dire quelque chose de plus éloquent que le cri de vengeance et d'amour de ce père : *Mon Dieu ! c'était mon fils ! les Prussiens l'ont tué !*

Le même cortége qui avait conduit le fils au tombeau, reconduisit le père à la maison vide !

XXXIV

Les menaces du général Manteuffel

Le bourgmestre Fellner avait eu un moment l'idée de profiter de cet immense rassemblement et de l'émouvante tribune que lui offrait la pierre d'une tombe pour lire à ses concitoyens la lettre du général Manteuffel ; mais il avait réfléchi que ce serait ôter à cette pieuse cérémonie tout son prestige religieux.

Il n'avait donc pas voulu mêler les choses du ciel aux choses de la terre, ni rien enlever de ce solennel appel que faisait à la vengeance céleste un père en faveur de son fils.

Les deux bourgmestres convinrent de passer ensemble à l'imprimerie de la ville pour faire composer la lettre du général Manteuffel, afin de l'afficher ensuite à tous les coins de la ville, en la faisant suivre de cette simple protestation :

« Les bourgmestres Fellner et Müller déclarent qu'ils mourront plutôt que de concourir d'une façon quelconque à cette spoliation de leurs concitoyens ! »

Deux heures après, les affiches étaient apposées.

Le coup fut d'autant plus terrible pour la ville qu'il était complétement inattendu.

La ville venait de payer plus de six millions de florins, c'est-à-dire près de quinze millions de notre argent. Elle venait de verser en contributions, en nature, à peu près une somme pareille. Des charges effroyables pesaient en outre sur chaque citoyen, chargé de nourrir, selon sa fortune, ou plutôt selon le caprice des distributeurs des billets de logement : les uns dix, les autres vingt, trente, jusqu'à cinquante soldats.

On a vu qu'Hermann Mumm, seul, avait eu jusqu'à deux cents soldats et quinze officiers à nourrir.

Or, une ordonnance du général de Falkenstein avait fixé ce que chaque soldat avait le droit d'exiger de son hôte ; quant aux officiers, il n'y avait pas de règlement pour eux, ils pouvaient exiger ce qu'ils voulaient.

Voici quel était l'ordinaire du soldat : Le matin, café et accessoires. A midi, une livre de viande, légumes

pain, une demi-bouteille de vin, etc. Le soir, une collation avec un litre de bière; plus, huit cigares par jour.

Ces cigares devaient être achetés spécialement chez des marchands à la suite de l'armée.

La plupart du temps, les hommes demandaient et obtenaient par crainte, comme second déjeuner, à dix heures, du pain, du beurre, de l'eau-de-vie, et l'après-midi du café.

Les sergents-majors devaient être traités comme les officiers. Ils devaient avoir à leur dîner du rôti et une bouteille de vin. Après midi, le café, la collation du soir, et huit cigares de la Havane.

On comprend combien une pareille faculté d'exigences donnait aux soldats une facilité de peser sur les citoyens ; et, comme c'étaient toujours les soldats qui avaient raison, les citoyens n'osaient se plaindre.

Mais, quand ils entendirent raconter cette nouvelle exaction du général Manteuffel, si habitués qu'ils fussent au vol et à la rapine, de la part des Prussiens, les Francfortois, muets d'étonnement, se regardèrent les uns les autres, ne pouvant croire à l'étendue de leur infortune.

On leur dit alors que cette nouvelle réquisition pécuniaire du général Manteuffel, commandant l'armée du Mein, était affichée : ils se précipitèrent en foule pour s'assurer de leur malheur par leurs propres yeux.

Les deux bourgmestres, comme on l'a vu, avaient déclaré qu'ils ne se mêleraient aucunement de cette contribution insensée. On laissa donc les heures s'écouler en déplorant cette avidité de l'ennemi ; mais on ne fit rien pour obéir à ses exigences.

Seulement, on voyait devant chaque affiche des groupes désolés; les calculateurs— et c'est la majorité de la population de Francfort,—disaient tout haut que, si l'on frappait la Prusse d'une contribution proportionnelle à celle de Francfort, cette contribution, pour les dix-huit millions de Prussiens, s'élèverait à l'effroyable somme de treize milliards cinq cents millions, c'est-à-dire à 750 francs par individu. Et, à la suite de ce calcul, les uns tombaient dans l'abattement et disaient que, sous une telle oppression, il n'y avait plus qu'à mourir. Les autres s'exaltaient, s'écriant que, comme il ne pouvait pas arriver pis, il fallait faire des *Vêpres francfortoises*.

Il en résulta que les vingt-quatre heures s'écoulèrent sans que la contribution fût payée, ni même que le moindre effort eût été tenté pour la payer.

Cependant, quelques-uns des principaux citoyens, M. de Rothschild en tête, allèrent trouver le général Manteuffel; mais celui-ci répondit à toutes leurs observations :

— Demain, mes canons seront braqués sur toutes les places, et si, dans trois jours, je n'ai pas la moitié au moins de la contribution et le reste dans six, je la double.

— Général, répondit M. de Rothschild, vous connaissez la portée de vos canons, je n'en doute point ; mais vous ne connaissez pas celle de vos mesures ; si vous ruinez Francfort, vous ruinez toute la province rhénane et une grande partie des autres provinces.

— C'est bien, messieurs, répondit Manteuffel. La contribution, ou le pillage et le bombardement !

Les notables se retirèrent; il n'y avait rien à répondre à de pareilles menaces, sinon que, n'étant pas les plus forts, on les subirait.

La réponse du général Manteuffel se répandit bientôt par toute la ville, et il ne fut plus question d'un bout à l'autre de Francfort que de pillage et de bombardement. Il en résulta une panique, non-seulement parmi les citoyens de l'ex-ville libre, mais encore parmi la colonie étrangère, composée de Russes, de Belges, de Français, d'Anglais et d'Espagnols ; aussi les consuls et les ambassadeurs des différentes puissances réunies, envoyèrent-ils cette note au colonel Kortzfleisch, gouverneur de la ville:

« Les soussignés, chargés des intérêts de leurs nationaux dans le territoire de Francfort, ont l'honneur de porter à la connaissance de M. le colonel Kortzfleisch commandant de la ville de Francfort que, depuis hier, leurs nationaux respectifs se sont, à diverses reprises et en grand nombre, présentés chez eux pour leur faire part de leurs vives inquiétudes.

» Le bruit absurde s'étant répandu en ville que, si,

dans un délai de vingt-quatre heures, la somme exigée par l'autorité militaire n'était pas payée, la ville de Francfort serait livrée au pillage et bombardée ; les soussignés ayant épuisé tous leurs efforts pour repousser des assertions aussi puériles, sollicitent la bienveillante coopération de M. le colonel pour les mettre à même le plus tôt possible de rassurer leurs nationaux, dont les intérêts souffrent naturellement par suite de ces ridicules rumeurs. »

Suivaient les signatures des secrétaires des légations de France, d'Angleterre, d'Espagne et de Belgique.

Le colonel Kortzfleisch n'ayant point répondu à cette lettre, les cinq secrétaires représentant leurs ministres pénétrèrent jusqu'à lui. Mais le colonel, à leur grand étonnement, au lieu de regarder cette menace comme un bruit absurde, leur répondit qu'il y avait lieu de croire que, si la contribution n'était pas payée, la menace serait accomplie.

Sur ces entrefaites, un peu d'espérance revint aux Francfortois : le général Manteuffel quittait Francfort et cédait sa place au général de Rœder. Peut-être celui-ci serait-il plus accessible à la pitié que son prédécesseur. Les premiers qui furent à même d'en juger furent les cinq secrétaires de légation que la réponse du colonel Kortzfleisch avait médiocrement rassurés. Ils lui adressèrent donc la note suivante :

« Les soussignés, secrétaires des légations de Russie,

de France, d'Angleterre, d'Espagne et de Belgique on adressé, en date d'hier, au colonel Kortzfleisch, commandant la ville, une note demandant une bienveillante coopération pour calmer les craintes de leurs nationaux au sujet du bombardement et du pillage de la ville.

» Les soussignés, n'ayant reçu jusqu'à présent que la réponse verbale du colonel que ces craintes n'étaient pas sans fondement, ont l'honneur de s'adresser à Son Excellence M. le général Rœder, avec la prière de les mettre, aussitôt que possible, à même de calmer les alarmes de leurs nationaux, alarmes qui ont dû nécessairement s'accroître à la suite du silence que les soussignés se trouvent dans la nécessité de garder après la réponse verbale du colonel. »

Ne se croyant pas astreint à plus d'égards envers les représentants de la France, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Espagne et de la Belgique, qu'il n'en avait envers les citoyens de l'ex-ville libre de Francfort, le général de Rœder ne se donna point la peine de leur répondre.

Ce que voyant, les cinq secrétaires de légation adressèrent à leurs ministres respectifs cinq télégrammes identiques dans lesquels ils expliquaient brièvement l'état des choses et demandaient des instructions. Ces télégrammes remis à l'autorité militaire pour être visés par elle ne furent ni transmis aux ministres auxquels ils étaient adressés, ni rendus aux secré-

taires. Et ce n'est que dans la soirée du 23 juillet qu'ils reçurent la lettre suivante :

« 23 juillet 1866.

» Quoique le soussigné, eu égard au contenu des notes collectives du 21 et du 22 courant de MM. les secrétaires des légations de Russie, de France, d'Angleterre, d'Espagne et de Belgique, ici présents, ne se trouve pas dans le cas de leur adresser une réponse officielle et d'entrer avec eux en correspondance, il est néanmoins à même de leur communiquer que leurs nationaux n'auront rien à craindre des mesures qu'il serait éventuellement dans le cas de prendre vis-à-vis la ville de Francfort.

» *Le commandant de la ville,*

» RŒDER. »

Dès le matin de ce même jour, 23 juillet, des masses de troupes étaient mises en mouvement avec canons attelés et chargés. Ces pièces d'artillerie furent postées sur la place du Marché-aux-Chevaux, sur la place de Gœthe, sur la place de Schiller et sur la place du Théâtre, pour appuyer la demande de contributions des Prussiens.

On établissait en même temps des batteries de canon sur le Mülhberger et sur le Rœderberg, ainsi que sur la rive gauche du Mein.

Qu'on nous permette d'emprunter le récit d'une dame

francfortoise, témoin et victime de tous ces événements qui, sous notre plume, semblent, non plus un récit de faits historiques, mais une agglomération d'incidents déroulés selon la capricieuse fantaisie du romancier :

« Le général de Rœder nous fit savoir alors qu'avant de recourir aux grands moyens, c'est-à-dire au pillage et au bombardement, il allait employer les voies de la douceur. Cette première partie de son plan stratégique pour arriver au payement des 25 millions de florins, consistait à fermer complétement la poste, les chemins de fer, les télégraphes, les boutiques, les auberges ; à cerner la ville, à n'en permettre à personne l'entrée ni la sortie, à n'y laisser pénétrer aucun convoi de vivres, excepté ceux qui étaient destinés aux troupes.

» Dans de pareilles conditions de danger et sous le poids de semblables menaces, les habitants d'une même ville, quelle que soit leur origine et à quelque nationalité qu'ils appartiennent, deviennent des frères disposés à s'entr'aider les uns les autres; bien que je n'eusse pas eu précédemment de rapports intimes avec lady Malet, cette dame, dès qu'elle sut que les Prussiens m'avaient enlevé mes chevaux, vint mettre à ma disposition un de ses équipages, qui était garanti comme propriété diplomatique; elle m'offrit en même temps, à moi et aux miens, un refuge dans l'hôtel de l'ambassade, sur lequel on avait arboré le drapeau anglais. Protection efficace selon elle, contre les violences dont la ville était menacée.

» Encouragée par cette bienveillance, je lui portai la moitié de ma fortune en fonds publics, que mes banquiers ne jugeaient plus en sûreté dans leurs caisses et je la priai de vouloir bien me la garder. Ce qu'elle fit avec la plus grande obligeance.

» Un Francfortois qui reviendrait aujourd'hui après un mois d'absence aurait peine à reconnaître sa ville natale. Les rues sont immondes, pleines de fumier et d'ordures, parce que les chevaux manquent pour le service de la voierie. Au lieu des équipages d'autrefois, on n'y voit plus que toute sorte de charrettes, de voitures de train et de bagages. Beaucoup de boutiques sont fermées. Les autres ne vendent absolument rien. Les théâtres ferment, on n'y joue que de deux jours l'un, et, les soirs de spectacle, les loges sont vides et le parquet désert. Ni au théâtre, ni dans les rues on ne rencontre plus une seule femme en toilette élégante: les femmes craindraient d'être grossièrement insultées.

» Plus de diète fédérale, plus de commissions militaires. Ceux des habitants que leurs fonctions ou leurs inquiétudes ne retiennent pas chez eux, se sont éloignés. Le peu de personnes qui se rencontrent se saluent d'un air sympathique, mais sérieux et triste.

» Le logement des soldats est très-onéreux, et il est bien dur pour les pauvres gens de fournir l'ordinaire imposé par le général Falkenstein. (Nous avons dit plus haut quel était cet ordinaire.)

» Depuis le 15 juillet, c'est-à-dire depuis la veille de

l'entrée des Prussiens à Francfort, j'avais quitté ma maison de campagne pour rentrer dans la ville, pensant qu'il valait encore mieux être là que d'être absente. souvent je regrettai cette décision, j'aurais préféré que ma maison fût brûlée une bonne fois, plutôt que de me voir en butte à tous ces pillages successifs. Cela ne surprendra personne lorsqu'on saura que le chiffre ordinaire de mes hôtes forcés était de vingt-sept. Mieux encore! Trois officiers étaient venus s'installer chez moi le 18 juillet, sans billet de logement, avec leurs chevaux et dix soldats. Pendant qu'ils étaient installés, je dus recevoir encore, le 19, à onze heures, dans ma maison du marché aux chevaux, vingt-deux soldats et quatre sous-officiers.

» Les soldats étaient servis dans l'antichambre, les sous-officiers dans la salle à manger. Ces derniers logeaient dans le salon, où je donne mes bals. Ce jour-là, à peine recouchée, car je m'étais levée pour recevoir mes hôtes, je fus réveillée par un vacarme infernal. Quatre étudiants étaient venus voir les sous-officiers et ils restèrent avec eux toute la nuit.

» Le lendemain, pendant le dîner des soldats, au moment où mon cocher me montrait en soupirant le bridon, unique reste de mes chevaux et de mes harnais volés, il m'arriva encore douze soldats et deux sous-officiers.— J'avais alors à fournir le dîner de trois officiers, de six sous-officiers et de quarante-quatre soldats; il n'est donc pas étonnant que ces messieurs ne fussent pas aussi promptement servis que l'exigeait

leur estomac et, comme certains ajoutaient,—c'étaient des gardes du général Manteuffel — *leur position*. Ils furent grossiers avec mes gens, qui, à la fin, perdant patience, se mirent à leur répondre sur le même ton.

» De mon appartement, j'entendis un grand bruit, et, sachant combien il était important d'éviter tout prétexte à des conflits que l'on désirait pour nous opprimer plus cruellement encore, je descendis. Alors, ils vinrent à moi, les uns à moitié ivres, les autres tout à fait, criant que mes domestiques étaient des impertinents qui ne savaient pas comment on traitait les gens de leur sorte, et qu'ils m'invitaient, en conséquence, à les mettre à la porte.

»— Messieurs, leur dis-je, ce soir ils partiront tous, et demain vous serez mieux servis, car je vous servirai moi-même.

» Soit que l'air de dignité avec lequel je leur parlais, leur imposât, soit qu'ils respectassent mes cheveux blancs, ils reprirent leurs places, la tête un peu basse; et, comme en ce moment le rôti arrivait, je fus quitte de leurs récriminations pour ce jour-là.

» Dans beaucoup de maisons de mes amis,— je parle au masculin et au féminin,— les officiers et les sous-officiers se comportaient de la façon la plus brutale; mettre le sabre à la main contre de vieilles gens, des femmes sans défense, comme ils firent par exemple à une de mes sœurs, était souvent leur première démon-

stration, si on ne leur ouvrait pas immédiatement toutes les chambres, même celles que l'on occupait soi-même, pour leur laisser choisir les meilleures.

» Un officier menaça Louis de Bernus dans le jardin de sa tante et la femme du pasteur Stein, à Bockenheim, de les pendre à un arbre, s'ils se permettaient encore de venir lui faire des observations sur leur manière de vivre. Bien que je donnasse à mes soldats non-seulement toutes les bouteilles de vin de Champagne qu'ils me demandaient, mais encore toute sorte de bonbons et de friandises, ce ne fut qu'à grand'peine que j'obtins d'eux d'enlever les crampons de fer qu'ils avaient enfoncés dans les parois de marbre de mon second étage, pour y pendre leurs sacs.

» Dans la rue du West-End, les portes d'une maison fermée dont les habitants étaient absents furent enfoncées à coups de hache, sur l'ordre d'un officier, et les soldats s'installèrent sur les meubles de soie du salon.

» Un officier prussien, à deux heures du matin, sans billet de logement, pénétra chez M. Lambrecht de Guaita et y commit les plus grossières inconvenances, jusqu'à aller ouvrir les portes des chambres à coucher des femmes, et, ayant choisi le lit qui lui convenait, il força la personne qui y était couchée de se lever et de le lui céder.

» Dans les auberges et aux tables d'hôte, les Prussiens se conduisaient de la façon la plus insolente. Les officiers buvaient du champagne à discrétion, sans payer, au compte de la ville.

» Ils entraient dans les boutiques, prenaient ce qu'ils voulaient et donnaient des bons sur la municipalité. On m'assura qu'en trois jours il avait été donné pour 30,000 francs de bons de cigares.

» Un jour, il prit l'envie à quelques officiers de voir la salle des séances de la Diète, qu'ils nommaient *l'écurie aux porcs*.

» Le portier leur ouvrit, et reçut pour sa récompense une volée de coups de canne.

» Depuis quarante ans qu'existe notre magnifique cimetière, c'est pendant les jours de deuil que nous venons de traverser que, pour la première fois, il a fallu y apposer des affiches invitant à respecter le repos des morts, parce que les officiers y entraient à cheval et se faisaient un jeu de sauter par-dessus les tombes.

» Mes premiers souvenirs remontent à soixante ans. Je me rappelle les assauts et les passages des soldats de tous les États allemands, des Croates et des Pandours, des Russes avec leurs Cosaques et leurs Baskirs ; des masses de troupes de Napoléon avec leurs maréchaux si redoutés ; mais jamais je n'ai vu un terrorisme et un régime de sabre pareil à celui que nous ont fait subir les Prussiens. »

Et, maintenant, que nos lecteurs peuvent se faire une idée de l'état dans lequel était la malheureuse ville de Francfort, laissons un peu de côté les malheurs publics pour en revenir aux douleurs privées!

XXXV

Convalescence

Le général de division Rœder, en venant prendre le commandement de Francfort des mains du général Manteuffel, avait amené à sa suite le général Sturm et la brigade qu'il commandait.

On se rappelle que le baron de Below était le chef de l'état-major de cette brigade, et que, le jour même de l'entrée des Prussiens à Francfort, il avait d'avance envoyé dans la maison de Chandroz quatre hommes et un sergent-major pour garantir sa femme et sa belle-sœur des outrages qui pourraient leur être faits.

Le sergent-major était porteur d'une lettre pour madame de Beling, lettre qui lui annonçait dans quel but cette petite garnison lui était envoyée, qui lui recommandait d'avoir bien soin d'elle et de préparer, pour loger le général Sturm et sa suite, la plus belle partie de l'appartement du premier étage.

Madame de Beling, aidée d'Emma, s'était conformée en tous points aux instructions de Frédéric; elle avait abandonné aux soldats, — à l'existence desquels, en sa qualité d'économe de la maison, elle était chargée de pourvoir; —elle avait, disons-nous, abandonné les trois pièces qui restaient au rez-de-chaussée, et, quoiqu'elle

n'eût, à l'endroit de ses hôtes, d'autres recommandations que celles de Frédéric, ils avaient, mieux que si elles eussent été réglées par la municipalité, leurs rations de vivres, de vin et de cigares.

Laissons, au reste, ces cinq hommes, qui ne jouent dans notre récit que le rôle le plus secondaire de comparses, pour en revenir aux premiers rôles, sur lesquels l'intérêt doit naturellement se concentrer.

On se rappelle l'état désespéré dans lequel Karl avait été retrouvé, on n'a pas oublié avec quels soins et quelle tendresse il avait été ramené à la maison par Hélène, et l'on doit se rappeler toujours l'adresse avec laquelle l'habile chirurgien avait opéré la ligature de l'artère.

Il avait ordonné, en quittant le blessé, de lui faire prendre trois cuillerées de sirop de digitale par jour, afin d'empêcher le sang de circuler trop rapidement.

Puis il était parti.

On fit monter Lenhart; il fut convenu qu'une voiture resterait attelée jour et nuit à la porte, afin qu'on pût, en cas d'accident, aller chercher le docteur qui ne sortirait pas de chez lui sans laisser la liste des maisons où il devait aller, et les heures auxquelles il devait aller dans chacune de ces maisons.

La journée se passa sans amener de grands changements dans l'état du malade; cependant, on pouvait remarquer que son souffle devenait de plus en plus perceptible.

Vers le soir, il poussa un soupir, ouvrit les yeux et

fit un léger mouvement de la main gauche pour chercher la main d'Hélène.

Hélène se précipita sur cette main, la tira au bord du lit et posa sa bouche dessus.

Bénédict voulait que la jeune fille se couchât, et promettait de veiller à son tour sur Karl avec toute la tendresse d'un frère ; mais Hélène ne voulut rien entendre et déclara que personne qu'elle ne soignerait le blessé.

Bénédict alors lui demanda congé pour quelques heures.

Bénédict, on se le rappelle, avait acheté à Dettingen un costume complet de marinier. C'était sous ce costume qu'il avait descendu le Mein, qu'il était venu chercher Hélène, qu'il avait remonté le Mein jusqu'à Aschaffenbourg, qu'il avait accompagné la jeune fille dans ses recherches sur le champ de bataille, et enfin qu'il l'avait ramenée chez elle.

Il n'avait, en dehors de ce costume, que son uniforme styrien qui était caché avec ses armes dans le bateau de Fritz : tous ses autres vêtements étaient avec les bagages de l'armée, c'est-à-dire avec ceux de la brigade du comte de Monte-Nuovo, et, selon toute probabilité, ses bagages étaient perdus, ayant été pris par les Prussiens après la bataille d'Aschaffenbourg.

Il avait besoin, avant que les Prussiens arrivassent, et l'on annonçait leur arrivée pour le lendemain, le surlendemain au plus tard, de faire disparaître tous ses antécédents, soit hanovriens, soit styriens.

Et c'était pour cela qu'il demandait quelques heures à Hélène.

Il était six heures du soir.

Quelque sympathie qu'Hélène eût pour Bénédict, elle avait hâte de se trouver seule avec Karl.

Si pure que fût la belle jeune fille, et justement parce qu'elle était pûre, elle voulait dire du cœur et des lèvres une foule de choses à son amant, et cela justement parce que celui-ci ne pouvait les entendre.

Elle saisit donc avec empressement cette occasion de rester seule.

— Voici, dit-elle à Bénédict, une clef de la maison que j'avais prise quand nous l'avons quittée hier ; prenez-la à votre tour, et revenez quand vous voudrez. N'oubliez pas que vous êtes mon seul ami et surtout le seul ami de Karl.

Et elle lui tendit la main.

Bénédict s'inclina respectueusement sur cette main, mais sans même oser la toucher des lèvres.

Hélène était devenue pour lui plus qu'une femme, elle était devenue une sainte.

Il avait cru remarquer dans les paroles d'Hélène une recommandation de revenir bien vite ; aussi se promit-il d'être le moins longtemps possible.

Lenhart l'attendait à la porte.

Il monta en voiture ; mais il eut soin de passer chez le brave homme pour envoyer une autre voiture à la place de celle qu'il emmenait. Puis, certain qu'il n'y aurait pas de lacune devant la porte de madame de

Beling, il se fit conduire au port, où il n'eut pas de peine à retrouver la barque de Fritz.

Dans cette barque étaient son uniforme, son chapeau, ses pistolets et sa carabine.

Il les prit et les porta dans la voiture de Lenhart.

Depuis le matin, Fringant était resté avec Fritz, attaché à l'avant de la barque, tirant sa chaîne dans toute sa longueur, humant l'air de tous les côtés et cherchant celui par lequel viendrait son maître.

Fringant, qui n'avait pas encore eu le temps de faire connaissance avec Fritz, fut enchanté de passer de la barque à la voiture.

Bénédict, pour achever ses comptes avec Fritz, lui donna vingt florins, lui souhaita toute sorte de prospérités et le renvoya à Aschaffenbourg.

Cela fait, il se fit conduire par Lenhart chez le premier tailleur de Francfort. Jeune, d'une taille moyenne et bien prise, Bénédict était facile à habiller ; il profita donc de l'occasion pour renouveler toute sa garde-robe.

Puis il céda à ce suprême besoin des gens comme il faut, après une grande fatigue, de prendre un bain.

Bénédict s'était battu toute la journée du 14 : depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

Il y avait trente-six heures qu'il n'avait dormi.

Quoiqu'il comptât passer une portion de ses nuits auprès de Karl, pour relever Hélène, qui ne pouvait pas veiller toujours, il lui fallait un logement en ville.

Une auberge n'était pas sûre. Les visites de la police, le dépôt d'un passe-port pouvaient le trahir.

Lenhart venait de faire remettre à neuf une petite maison. Il offrit à Bénédict un lit et une chambre que celui-ci accepta.

Le plus grand besoin de Bénédict, c'était le sommeil.

La jeunesse est, sous ce rapport, tyrannique, à moins qu'elle ne soit agitée par ses passions violentes, qui font oublier tous les besoins.

Son bain pris, Bénédict se coucha.

Dix minutes après, il avait oublié Karl, Hélène, Frédéric, Fritz, Lenhart et Fringant.

Il dormit six heures.

Quand il se réveilla, sa montre marquait une heure et demie du matin.

Il pensa à Hélène, au besoin qu'elle devait avoir elle-même de dormir. Il sauta à bas du lit, s'habilla à la hâte et courut à la maison Chandroz.

Tout était fermé.

Il ouvrit la porte avec la clef d'Hélène.

L'escalier était éclairé. Il monta au premier étage, suivit le corridor et arriva à la porte de la chambre d'Hélène fermée par une petite porte vitrée seulement.

La jeune fille était à genoux près du lit de Karl; comme il l'avait quittée il la retrouvait, les lèvres appuyées sur sa main.

En la voyant ainsi, à travers les vitres, il crut qu'elle aussi, s'était endormie.

Mais, au premier cri que fit la porte en s'ouvrant,

elle leva la tête, et reconnaissant Bénédict, elle lui sourit.

Elle non plus, n'avait pas dormi depuis la veille au matin, c'est-à-dire depuis trente heures; mais les femmes ont reçu le don suprême de la force dans le dévouement. On dirait que la nature les a faites pour être sœurs de charité.

On dit que l'amour est fort comme la mort. C'est fort comme la vie, qu'il faudrait dire.

Karl paraissait dormir; il était évident que, le sang ne portant plus au cerveau, le cerveau était tombé dans un engourdissement qui ressemblait à l'idiotisme. C'est une chose terrible pour l'explication de notre âme, que cette faiblesse, dans laquelle certains épuisements plongent notre raison. Comment notre âme immortelle, céleste, éternelle, venue de Dieu, est-elle soumise au flux et au reflux de notre sang, à ce point que, quand à la suite d'une blessure, un grand flux l'emporte, il emporte avec lui non-seulement la force qui est la partie altérable de notre individu, mais encore l'intelligence, qui en est la partie divine?

O Kant! Kant! est-ce que tu aurais eu raison jusqu'au moment où ton pauvre Lampe est venu te faire apercevoir que tu avais tort?

Chaque fois qu'Hélène avait introduit dans la bouche de Karl la cuillerée de sirop de digitale, Karl donnait, par la déglutition, une preuve que la vie matérielle existait toujours chez lui.

Chaque fois même, Hélène pouvait s'apercevoir que les organes fonctionnaient de mieux en mieux.

La mission de Bénédict était de renouveler la glace et de veiller à ce que l'eau froide tombât bien goutte à goutte sur le bras, lavant la double blessure faite par le sabre du cuirassier, et par le bistouri du docteur.

Vers huit heures du matin, on frappa doucement à la porte : c'était Emma.

Elle venait savoir des nouvelles du malade.

Il y avait, dans l'état du blessé, un changement à peine visible pour ceux qui ne l'avaient pas quitté; mais cependant, pour Emma, qui l'avait vu passer avec l'immobilité et la pâleur de la mort, il y avait amélioration sensible.

Emma trouva sa sœur pleurant et souriant tout à la fois. Au moment où la porte s'était ouverte, il avait semblé à Hélène que le malade, sensible au bruit, lui avait doucement serré la main. Depuis ce moment, comme un rayon de soleil entre deux nuages, le sourire s'était glissé dans ses larmes.

Les deux sœurs se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et alors ce fut Emma qui éclata en sanglots.

Emma ne pouvait voir Karl sans penser à Frédéric.

La femme qui aime véritablement et profondément fait de son amour la pierre de touche de tout ce qui lui arrive.

Dans les larmes qu'Emma versa, il y avait un tiers pour Karl, un tiers pour sa sœur, et le dernier tiers à

cette idée, que demain Frédéric pouvait être couché sur le même lit de douleur que Karl.

Et, en effet, si Hélène, moins occupée de son cher malade, eût pu suivre l'enchaînement des pensées qui avaient amené Emma chez elle, elle eût vu, au bout d'un instant, celles qui, dans le cœur d'Emma, primaient les autres.

Et cependant, Emma aimait Hélène autant qu'on peut aimer une sœur.

Puis il y avait au milieu de tout cela un sentiment de curiosité qu'Emma n'osait s'avouer à elle-même.

Quel était ce jeune homme qui était venu chercher sa sœur la veille au matin ; qui l'avait accompagnée dans son excursion; qui était revenu avec elle la veille au soir; qui, la veille au soir, était encore vêtu en homme du peuple; qui, ce matin, avait non-seulement l'habit, mais les manières d'un gentleman?

Voilà ce qu'elle n'osait demander, de peur de paraître avoir cédé à la curiosité, quand, en réalité elle avait cédé à l'intérêt. Voilà ce qu'elle voulait savoir.

Au bout de quelques instants, le hasard devait nécessairement le lui apprendre. Et, en effet, comme Hélène crut s'apercevoir que l'eau de l'appareil coulait plus lentement :

— Monsieur Bénédict, dit-elle, je crois que la glace manque.

Au nom de Bénédict, Emma tressaillit.

— Mon Dieu! monsieur, dit-elle, ce nom de Bénédict

est assez rare pour que je vous demande si votre nom de famille n'est pas Turpin ?

— Oui, madame, répondit Bénédict, sans se douter pourquoi cette question lui était faite.

Emma saisit la main droite de Bénédict et la porta à ses lèvres d'un mouvement si rapide, qu'il n'eut point le temps de l'en empêcher.

— Au nom du ciel ! mais que faites-vous donc, madame ? s'écria Bénédict en retirant vivement sa main.

— Je baise la main qui pouvait me faire veuve et qui m'a conservé mon mari. Soyez béni, monsieur, dans vous et dans tout ce que vous aimez.

— Ah ! c'est vrai ! s'écria Hélène, tu ne savais pas que c'était lui qui s'était battu avec Frédéric. Frédéric a donc fini par te dire que ce n'était pas une foulure qu'il avait au bras, mais un coup de sabre qu'il avait reçu ?

— Oui, il me l'a dit, et je lui ai fait le serment de garder dans mon cœur le nom de monsieur auprès du sien. Vous me serez témoin, monsieur, près de lui, que j'ai tenu ma parole.

— Eh bien, alors, dit Hélène, embrasse-le, et qu'il soit ton ami comme il est le mien.

— Qu'il soit plus que cela, dit Emma en embrassant le jeune homme, qu'il soit notre frère.

En ce moment, Hans vint prévenir Emma que M. Fellner l'attendait chez madame de Beling.

Elle descendit.

Fellner était dans la plus grande inquiétude.

Il savait qu'une femme avait amené un blessé à la maison de Chandroz ; il ignorait si cette femme était Emma, et avait ramené son mari, ou si cette femme était Hélène et avait ramené son fiancé.

Dans l'un ou l'autre cas, il venait offrir ses services.

Quant aux Prussiens qui devaient entrer le même jour ou le lendemain au plus tard, M. Fellner était bien tranquille à l'égard des jeunes sœurs ; Emma, étant la femme d'un officier prussien, serait respectée et ferait respecter sa sœur et sa mère, et même la maison.

M. Fellner n'était point aussi tranquille pour lui-même. Le digne bourgmestre, on se le rappelle, avait une femme encore jeune et deux filles de quinze à seize ans.

Si le baron Frédéric faisait partie des premières brigades qui entreraient dans la ville, il prierait Emma de veiller, par l'intermédiaire de son mari, aux hommes qu'on lui enverrait à loger.

Il ne se doutait pas que les Prussiens forceraient les portes et se logeraient où ils voudraient.

XXXVI

Francfort le 22 juillet 1866

C'était sur ces entrefaites que Frédéric était arrivé tout à coup, annonçant que son général le suivait à une distance de cinq minutes.

Son appartement était prêt; il va sans dire que c'était le meilleur et le plus beau de la maison.

Aucune parole ne donnerait une idée de la joie et du bonheur d'Emma en revoyant Frédéric. La guerre était à peu près finie, les bruits de paix commençaient à prendre de la consistance; son Frédéric bien-aimé était donc hors de danger.

L'amour, c'est l'égoïsme : à peine s'était-elle préoccupée de ce qui se passait au dehors de la maison; l'entrée des Prussiens, leurs exactions, les impôts mis par eux, les brutalités commises, la mort de M. Fischer, toutes ces choses étaient venues à elle comme des bruits vagues qui n'avaient pas pour elle l'importance d'une lettre de Frédéric.

Enfin, ce Frédéric, elle le tenait entre ses bras. Il était sain et sauf, sans blessures et ne courait plus aucun danger.

Elle prenait un vif intérêt, c'est vrai, à la position de Karl et à l'amour de sa sœur; mais c'était pour se dire combien il était heureux que ce ne fût point Frédéric qui fût à la place de Karl.

Frédéric fut excellent comme toujours pour Hélène, il pleura avec elle, l'approuva dans tout ce qu'elle avait fait, lui promit que rien ne troublerait, malgré la présence des Prussiens, la convalescence de Karl, s'il devait aller mieux, ses derniers moments, s'il devait mourir.

Il entra dans la chambre à la suite d'Hélène, qui annonça à Karl la visite de son beau-frère. Karl recon-

nut Frédéric et sourit; il essaya de faire un mouvement pour rapprocher sa main de la sienne; mais les muscles seuls de son bras tremblèrent. Le bras resta enchaîné à la place où il était posé.

— Cher Frédéric! murmura-t-il à part; chère Hélène!

C'étaient les deux seules paroles qu'il eût prononcées depuis qu'une apparence de parole lui était rendue.

Hélène mit un doigt sur sa bouche pour imposer silence à Karl : elle était jalouse de toute parole qui ne lui était point adressée.

Bénédict prit Frédéric à part et lui dit en deux mots de quelle façon les Prussiens se conduisaient à Francfort.

Pendant que le général Sturm mangeait le splendide dîner qu'on lui avait servi, Frédéric sortit afin de juger de l'état de la ville.

Ayant appris que le Sénat était assemblé, il entra et assista à la délibération.

Le Sénat était assemblé pour discuter la contribution des 25 millions de florins. Il avait convoqué les chefs des principales maisons de banque de Francfort. Tous furent unanimes à déclarer qu'il était impossible de se procurer les 25 millions de florins demandés.

Le Sénat déclara donc que, dans l'impossibilité où il était de satisfaire à la demande qui lui était faite, il se livrait à la clémence du général.

En sortant du Sénat, Frédéric vit les canons braqués sur la ville et des attroupements à toutes les affiches.

Il y avait, sous des espèces de baraques dressées à la hâte, des familles entières qui, chassées de chez elles par les Prussiens, bivaquaient sur la place; on eût dit des bohémiens.

Les hommes juraient, les femmes pleuraient.

Une femme, une mère, criait : « Vengeance! » en montrant un enfant âgé de dix ans, le bras percé d'un coup de baïonnette. Sans savoir ce qu'il faisait, le malheureux enfant avait suivi un Prussien qui portait une lettre à son fusil.

Il lui chantait la chanson que les gens de Sachsenhausen avaient composée sur les Prussiens :

Warte, Kuckuck, warte
Bald kommt Bonaparte
Der wird alles wieder holen
Was ihr habt bei uns gestohlen.

Elle peut se traduire ainsi :

Attendez, attendez coucous;
Bientôt va venir Bonaparte,
Qui saura bien, avant qu'il parte,
Vous faire rendre gorge à tous.

Le Prussien, impatienté, lui avait donné un coup de baïonnette et l'avait blessé au bras.

Mais, au lieu de se joindre à la mère et de crier avec elle, ceux qui passaient lui faisaient signe de se taire, de cacher ses larmes et le sang de son enfant, tant la terreur était grande.

Les Prussiens n'avaient pas trouvé partout la même impunité.

Un Prussien, logé chez un homme de Sachsenhausen, avait jugé à propos, pour intimider son hôte, de tirer son sabre et de le mettre sur la table.

L'autre, sans rien dire, était sorti, et, cinq minutes après, était rentré avec un trident de fer qu'il avait de son côté posé sur la table.

— Qu'est-ce que cette plaisanterie? avait demandé le Prussien.

— Eh! dit le faubourien, vous avez voulu me montrer que vous aviez un beau couteau, j'ai voulu vous faire voir que j'avais une belle fourchette.

Le Prussien avait mal pris la plaisanterie. Il avait voulu jouer du sabre, l'homme de Sachsenhausen avait joué du trident et l'avait cloué contre la muraille.

En passant devant la maison de Hermann Mumm, le baron vit celui-ci assis à sa porte, la tête dans ses mains.

Il alla lui toucher l'épaule.

Mumm releva la tête.

— Ah! c'est vous, monsieur le baron, dit-il. En êtes-vous aussi, des pillards?

— De quels pillards? demanda Frédéric.

— Mais de ceux qui mettent ma maison en déroute. Oh! tenez, regardez, vous pouvez voir nos pauvres faïences, que, depuis trois générations, de père en fils, nous collectionnions, brisées! Ma cave est vide! Vous comprenez, à deux cents soldats, quinze officiers par jour, tous sans billet de logement, un payeur épileptique et cinq domestiques.—Tenez, entendez-vous?

Et, en effet, ces cris de l'intérieur venaient à l'extérieur :

— Du vin, du vin ! ou nous démolissons la baraque à coups de canon.

Frédéric entra.

La magnifique maison du pauvre Mumm était devenue une espèce d'écurie. On y marchait dans un fumier composé de vin, de paille et de boue. Pas une vitre qui ne fût cassée, pas un meuble qui ne fût disloqué, pas une chaise qui ne fût boiteuse.

— Ah ! monsieur le baron, disait Mumm à Frédéric, voyez donc mes pauvres tables rondes si connues. Quand je pense que, depuis trois générations, les plus honnêtes gens de Francfort s'asseyent à ces tables, que le roi et plusieurs princes et tous les envoyés de la Diète se sont assis là; qu'il n'y a pas un an que madame et mademoiselle de Bismark m'y faisaient compliment sur mes rafraîchissements! Oh! monsieur Frédéric! monsieur Frédéric ! les jours de désolation sont venus... et Francfort est perdu !

Frédéric n'avait aucun pouvoir, il devait assister au pillage sans rien dire. Et sa conviction était que ce ne serait ni le général Rœder ni le général Sturm qui les feraient cesser. Il connaissait le caractère de tous deux De Rœder était impitoyable, Sturm était fou. C'était un de ces vieux généraux prussiens, habitués à ne rencontrer d'obstacles ni dans les choses ni dans les actes et à frapper dessus quand il en rencontrait. Quand le roi avait placé Frédéric près de lui, c'était, non pas Fré-

déric qu'il avait recommandé à Sturm, mais Sturm qu'il avait recommandé à Frédéric.

Sur sa route, Frédéric rencontra le baron de Schele, directeur général des postes. Il avait, lors de l'entrée des Prussiens, reçu l'ordre d'établir un cabinet noir où toutes les lettres seraient décachetées et où des rapports seraient faits sur ceux des citoyens qui montreraient des sentiments hostiles au gouvernement prussien.

M. le baron de Schele avait refusé d'obéir.

Son successeur venait d'arriver de Berlin. Et, à partir du soir, le cabinet noir allait fonctionner.

M. de Schele, qui regardait Frédéric comme autant Francfortois que Prussien, le prévint de cette mesure, afin qu'il s'en défiât et invitât ses amis à s'en défier.

Il arriva le cœur brisé chez M. Fellner et trouva toute la famille au désespoir.

M. Fellner venait de recevoir l'avis officiel de refus des principales maisons de commerce de Francfort et l'arrêté du Sénat disant que la ville, dans l'impossibilité où elle était de payer une pareille imposition, en appelait à la générosité du général.

Il tenait le papier à la main, et, quoiqu'il en connût à merveille le contenu, puisque, sénateur lui-même, il avait assisté à la délibération et avait poussé au refus, il le relisait machinalement. Sa femme était appuyée sur son épaule. Ses deux filles pleuraient à ses genoux.

Et, en effet, on ne savait point à quels excès, sur ce refus, les Prussiens allaient se livrer.

De son côté, l'Assemblée législative s'était réunie et

avait décidé que l'on enverrait une députation au roi pour en obtenir la remise de l'imposition des vingt-cinq millions de florins décrétée par le général Manteuffel.

Fellner fut avisé de cette décision pendant que Frédéric était là.

— Ah ! dit Frédéric, si je pouvais seulement pendant dix minutes voir le roi de Prusse !

— Pourquoi ne le verriez-vous pas ? s'écria Fellner s'accrochant à la moindre espérance.

— Impossible, mon cher Fellner, répondit Frédéric; je ne suis qu'un soldat. Quand le général a commandé, c'est à moi de courber la tête et d'obéir. Si vous refusez la contribution, je ne la payerai naturellement pas seul; mais, si vous la payez, ma mère et mes sœurs seront les premières à faire passer leur contingent.

Frédéric ne pouvait rien pour Fellner, il prit congé de lui ; mais, à son grand étonnement, sa femme l'arrêta tout en pleurs sur l'escalier; la voyant près de défaillir, le jeune homme la prit sous son bras et la conduisit dans une petite chambre, au rez-de-chaussée.

Là, elle lui dit la véritable cause de ses larmes.

Faible comme une femme qui aime, elle était tourmentée de la prédiction de Bénédict; elle ne pouvait pas oublier qu'une prédiction pareille avait été faite au conseiller Fischer, qu'on en avait ri chez elle, il y avait un mois à peu près; que Fischer en avait plaisanté tout le premier, et que cependant la prophétie s'était accomplie de point en point. A cinquante ans moins un

jour, la mort obéissante était venue, et c'était deux jours auparavant seulement que les restes mortels de Fischer venaient d'être rendus à la terre.

Eh bien, ce qu'elle n'avait osé dire devant son mari, la pauvre femme le disait à Frédéric seul. Elle savait que Bénédict était à Francfort, elle savait que Frédéric était son ami. Elle voulait qu'il demandât à son ami si lui-même croyait à la prédiction qu'il avait faite, et dans tous les cas, s'il y avait moyen de l'éviter.

Frédéric essaya de la rassurer. Il n'avait jamais entendu Bénédict se vanter de ce don de double vue: néanmoins il promit à madame Fellner de l'interroger en rentrant.

Madame Fellner promit de son côté d'aller faire une visite dans la soirée à Emma. Frédéric lui dirait alors ce qu'elle devait penser de la prédiction de Bénédict, qui, à lui, n'aurait aucune raison de ne pas dire toute sa pensée.

Frédéric rentra, monta dans sa chambre et fit appeler Bénédict.

Celui-ci, qui était près de Karl, quitta aussitôt le blessé et sa pieuse garde-malade, pour descendre chez le baron.

Frédéric, pour être nuit et jour à portée de recevoir les ordres de son général, s'était fait meubler une chambre sur le palier au-dessus du sien, mais de l'autre côté de l'escalier.

Il tendit la main à Bénédict. A peine les deux amis s'étaient-ils vus dans la courte visite que Frédéric avait

faite à sa belle-sœur; d'ailleurs, la présence du blessé et d'Hélène avait arrêté les démonstrations de tendresse, qui eussent été plus vives si les deux jeunes gens se fussent trouvés en tête-à-tête.

Cette fois, rien n'était venu se placer entre eux deux.

Bénédict entra, Frédéric le fit asseoir.

— Mon cher Bénédict, j'avais grande hâte de vous revoir, lui dit-il. L'autre soir, l'événement qui nous réunissait, la hâte que vous aviez de vous mettre à la recherche de notre ami, m'a fait vous recevoir, pour ainsi dire, sur la pointe du pied. Depuis cette heure, je n'ai qu'un désir, celui de vous revoir, celui de vous dire combien je vous aime. Je vous ai suivi partout où vous avez été. Je sais que vous avez fait des merveilles à Langensalza et à Aschaffenbourg. J'ai su encore qu'au milieu de tout cela, votre bonheur accoutumé vous avait suivi, et que vous êtes sorti sain et sauf de deux affaires où tant de braves ont laissé leur vie. Emma que j'ai vue, quand elle est descendue de chez sa sœur, m'a dit combien elle avait été heureuse de vous trouver et de vous remercier à deux genoux. Maintenant...

— Oui, interrompit Bénédict en riant, maintenant, dites-moi pourquoi tout ce préambule?

— Comment, ce préambule?

— Oui, il est évident que des hommes comme nous, mon cher Frédéric, se sont tout dit lorsqu'ils se sont serré la main. Vous m'avez tout dit le jour où vous m'avez tendu votre main gauche à la place de votre

main droite. Aujourd'hui, vous avez autre chose à me dire? Dites.

— Savez-vous, mon cher Bénédict, que je suis tenté de croire à ce qu'on m'a raconté de vous, c'est-à-dire que vous êtes doué de la double vue.

— Et qui vous a raconté cela?

— Une pauvre femme qui a bien peur que la prédiction que vous avez faite à son mari ne se réalise comme s'est réalisée celle que vous aviez faite à son ami Fischer.

— Madame Fellner, dit Bénédict en s'assombrissant. Pauvre femme! J'ignorais que son mari lui eût raconté ce que je lui avais dit.

— Mais il y a donc du vrai là dedans?

— Dans quoi?

— Mais dans la prédiction que vous lui avez faite.

— Tout est vrai.

— Vous croyez que le bourgmestre mourra de mort violente?

— De suicide.

— Et vous avez même désigné le genre de suicide?

— Avec moins de certitude; mais j'ai dit que je croyais qu'il se pendrait.

— Et il n'y a pas moyen de combattre la destinée?

— Si fait, et, la dernière fois que j'ai vu M. Fellner, je le lui ai dit à lui-même; il fallait quitter Francfort et ne pas se trouver mêlé à ces terribles événements qui s'y accomplissent, où M. Fischer a déjà laissé sa vie, et où M. Fellner laissera probablement la sienne.

— Mais, mon cher Bénédict, savez-vous que c'est un triste talent que celui que vous avez là?

— Je vous jure que, jusqu'à ces derniers temps, je l'avais regardé plutôt comme un amusement que comme une chose sérieuse; plus j'avance dans l'étude, plus je reconnais que c'est une science ou plutôt un fait; un fait comme le magnétisme, comme l'électricité. J'ai prédit à M. Fischer qu'il mourrait de mort violente, il est mort d'un coup de sang. J'ai prédit au roi de Hanovre la victoire de Langensalza : il a vaincu; j'ai prédit sa chute : le roi de Prusse a confisqué ses États et ne les lui rendra probablement pas de sa bonne volonté. J'ai prédit...

— Mais à quoi avez-vous pu voir?...

— La victoire de Langensalza?

— Non, le suicide de Fellner, par exemple?

— Oh! c'est la chose la plus facile du monde; je vais vous faire grâce de tout ce que les philosophes, les médecins, les chimistes ont écrit sur la main. Je ne vous citerai ni Buffon, ni Herbert, ni Richerand, ni Claude Bernard, mais seulement Aristote, qui dit en toutes lettres : *Les lignes ne sont point certes sans cause dans la main des hommes, puisqu'elles viennent surtout de l'influence du Ciel et de la propre individualité humaine.* Eh bien, de là part tout mon système; j'ai trouvé une signification que je crois exacte et que cependant je corrige tous les jours, à chaque signe de la main. Eh bien, je vais vous montrer ce qu'il y a dans a main de Fellner qui me fait croire à une mort vio-

lente par le suicide. Tenez, Frédéric, donnez-moi votre main.

— La droite ou la gauche ?

— La gauche, c'est plus habituellement sur la gauche que sont gravés les signes néfastes. Les anciens, vous le savez, faisaient venir de gauche les augures malheureux. Une étoile sur le mont de Saturne indique un assassinat. Une croix, la mort sur l'échafaud. Mais donnez-moi votre main... Lorsque cette étoile au lieu d'être sur le mont de Saturne, c'est-à-dire à la base du médium... est... au milieu de la première phalange.— Ah !...

Bénédict fit un bond en arrière, et mit sa main sur ses yeux, comme s'il avait un éblouissement.

XXXVII

Providence

Frédéric resta la main ouverte étendue vers Bénédict.

— Eh bien, après ? lui dit-il.

— Après ? Rien ! dit celui-ci en se jetant sur une chaise.

Puis, s'arrachant une poignée de cheveux et frappant du pied :

— Jamais ! non, jamais ! s'écria-t-il avec un accent qui ressemblait au désespoir, jamais je ne regarderai plus la main de qui que ce soit au monde.

— Mais enfin qu'avez-vous vu de si effrayant dans la mienne ? demanda Frédéric.

— Ce n'est pas dans la vôtre, parbleu ! dit Bénédict en s'efforçant de rire, puisque c'est dans celle de M. Fellner.

Frédéric le regarda fixement et presque sévèrement.

— Vous ne riez pas, Bénédict, lui dit-il, ou plutôt vous riez mal, et permettez-moi de vous dire que ce n'est plus de M. Fellner qu'il est question ici, mais de moi ; vous avez vu dans ma main quelque signe funeste et vous ne voulez pas me le dire. Je suis un homme, je suis un soldat habitué depuis deux ans à jouer avec la mort. Vous l'oubliez, Bénédict, si je suis menacé de quelque malheur, mieux vaut que j'en aie la crainte, sinon la conscience. Je ne veux pas être pris à l'improviste par lui.

— Mon Dieu, il y a du vrai dans ce que vous dites, répondit Bénédict ; mais ce que j'ai vu dans votre main est si impossible, qu'il faut que j'aie mal lu.

— Mon cher, dit Frédéric, sachez bien ceci, c'est qu'en fait de malheur, il n'y a rien d'impossible en ce monde.

Bénédict fit un effort sur lui-même, se leva et se rapprocha de son ami.

— Voyons, lui dit-il, redonnez-moi votre main.

— La même ?

— Non pas, l'autre.

Bénédict espérait trouver dans la main droite des

signes qui neutraliseraient, comme il arrive quelquefois, ceux de la main gauche.

Il avait reconnu dans la main de Frédéric le même signe néfaste qu'il avait signalé dans celle de M. Fellner.

Une étoile à la première phalange du médium !

Donc, comme chez M. Fellner, le signe du suicide.

Et voilà ce qui était prêt à ôter à Bénédict toute sa foi en la science.

Quelle probabilité, en effet, que Frédéric, le mari d'une femme qu'il adorait et qui déjà l'avait rendu père d'un fils, occupant enfin un grade dans l'armée, quelle probabilité que Frédéric attentât jamais à ses jours?

C'était absurde à penser!

Et cependant, l'étoile fatale était là, moins marquée dans la main droite, mais visible encore.

— Avez-vous un verre grossissant quelconque? demanda Bénédict.

Frédéric lui donna la loupe qui lui servait à lire sur la carte les noms illisibles à cause de leur finesse.

Bénédict regarda alternativement dans la main droite et dans la main gauche de son ami.

Puis, portant la loupe sur la table, s'y asseyant à son tour, et prenant les deux mains du baron :

— Frédéric, lui dit-il, vous avez raison. Bon ou mauvais, vous devez tout savoir, et, moi, je dois tout vous dire ; et cependant, je commence par vous annoncer

que, lorsque je vous aurai tout dit, vous me traiterez de visionnaire et de fou, et vous aurez raison. Je vous le demande à genoux, je vous le demande au nom de votre femme, je vous le demande les larmes aux yeux, en mon nom, promettez-moi de suivre le conseil que je vous donnerai.

Il y avait un tel accent de prière dans la voix du jeune homme, que Frédéric se sentit ému malgré lui.

Si le conseil dont il s'agit, répondit-il, s'accorde avec les lois de l'honneur et les règles du service, je vous promets, mon cher Bénédict, de suivre ce conseil de point en point ; car, j'en suis sûr, ce sera celui d'un homme qui m'aime.

— Et profondément, mon cher Frédéric, vous pouvez en être certain. Écoutez-moi donc : vous avez, chose incroyable, inouïe, impossible, mais réelle cependant, vous avez dans la main le même signe funeste que Fellner ; vous aussi, ou bien la science est chose non-seulement vaine, mais encore menteuse, vous aussi, vous devez mourir de vos propres mains.

Frédéric éclata de rire.

— Ah ! oui, je m'y attendais, dit Bénédict ; vous riez. Riez, riez, homme heureux ; mais croyez-vous à l'éternel azur du ciel ? croyez-vous à l'éternelle limpidité de l'eau ? croyez-vous à l'éternelle pureté de l'air ? Eh bien, je vous dis, moi, je vous dis, homme misérable que je suis, qui ne peux pas vous persuader ; je vous dis que vous courez un danger pres-

sant, plus pressant peut-être que Fellner lui-même, et, quand je devrais...

Il fit un mouvement pour s'élancer hors de l'appartement.

Frédéric l'arrêta.

— Pas un mot de toutes ces folies à ma femme, s'écria-t-il, ou, de par le ciel! il y aurait de quoi nous brouiller.

— Non, non, non! dit Bénédict, en appuyant plus fortement sur les dernières monosyllabes, non, quand je devrais m'adresser à elle, tout sera bien, pourvu que je vous sauve.

— Sauvez-moi sans cela, mon cher Bénédict. Que faut-il que je fasse? Voyons!

— Quittez Francfort; demandez une mission; allez où vous voudrez. L'expérience veut que, dans ce cas-là, on fuie l'endroit où on se trouve. Ne pouvez-vous prier le général Sturm, par exemple, de vous envoyer quelque part, n'importe où; il n'a plus besoin de vous; la guerre est finie, vous emmènerez votre femme, s'il le faut, mais partez! partez! partez!

— Eh bien, mon cher Bénédict, répondit Frédéric, je vais vous prouver, non pas que je vous crois et que j'ai peur, mais que je vous aime : à la première occasion, je demande une mission et je pars.

Bénédict lui tendit les deux mains.

— Faites-le, lui dit-il, mais hâtez-vous!

En ce moment, un soldat de planton entra et vint

prier Frédéric de passer chez le général Sturm, qui avait besoin de lui parler.

— Tenez, mon cher Frédéric, lui dit Bénédict, c'est peut-être la Providence qui vous appelle.

— Oui, dit Frédéric, ou la fatalité.

— Demandez un congé, demandez une mission, demandez tout ce que vous voudrez, mais quittez Francfort ! Je vous attends ici.

Frédéric lui fit un signe de tête et descendit, préoccupé malgré lui de ce que venait de lui dire Bénédict.

Le général Sturm était un homme de cinquante à cinquante-deux ans environ, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, mais fortement constitué : il avait la tête courte, petite, épaisse, le front haut et découvert. La face était ronde et comme mouchetée d'une nuance rougeâtre qui, lorsqu'il se fâchait, ce qui arrivait souvent, était couleur de sang. Sa peau était dure, rouge brun en se rapprochant des oreilles, ses cheveux grisonnants étaient courts, crépus, épais. Ils avaient été roux autrefois. Ses yeux étaient grands; pétillants, hardis ; ses pupilles d'un gris rougeâtre se fixaient en parlant, ce qui rendait ce regard ferme et dur. Le blanc de l'œil était presque toujours injecté de sang. La bouche était grande, avec des lèvres minces, petites, serrées. Ses dents étaient larges, courtes, aiguës, festonnées en forme de scie, d'un émail jaune, enchâssées sur des gencives rouges; ses sourcils étaient bas sur ses yeux, droits et épais, se fronçant facilement. Le nez élevé et aigu se recourbait un peu

en forme de bec. Son menton était saillant; sa barbe dure et courte; les oreilles étaient petites et, s'éloignant de la tête, semblaient les deux ailes d'un obus. Les joues étaient osseuses et les pommettes saillantes. Son cou était court, fort, musclé et d'un rouge bleuâtre avec des veines apparentes. Ses épaules étaient larges et charnues. Son dos était épais et chargé de chair, ce qui faisait paraître son cou plus court qu'il ne l'était réellement Les reins étaient larges, les articulations fortes, les extrémités robustes, les os gros. Ses jambes et ses cuisses étaient vigoureusement musclées. Il parlait haut, d'une voix forte, altière, retentissante. Ses gestes étaient pétulants et dominateurs. Ses mouvements étaient brusques et rapides presque toujours. Il marchait à grands pas, il méprisait le danger, mais n'acceptait volontiers que celui qui pouvait servir à son avancement.

Il aimait les panaches, le rouge, les couleurs voyantes, l'odeur de la poudre, le jeu; il était brusque dans ses paroles comme dans ses mouvements; violent et plein d'orgueil, il s'irritait des contradictions et s'emportait facilement. Alors, les taches qui marbraient son visage s'empourpraient, le blanc de ses yeux s'injectait, sa pupille gris rouge devenait couleur d'or et semblait lancer des étincelles. Dans ces moments, il oubliait complétement toutes les convenances, il jurait, il insultait, il frappait. Si c'était un égal avec lequel il se fût oublié, il lui rendait raison sans trop se faire prier. Sachant lui-même à quel danger l'ex-

posait son caractère, il passait les moments de liberté que lui laissait son service à tirer le pistolet dans les jardins de ses logements, ou à tirer l'épée et le sabre avec les prévôts et les maîtres d'armes du régiment.

Il était devenu d'une force supérieure à tous les exercices d'escrime. Il avait ce qu'on appelle en matière de duel la main malheureuse. Dans les dix ou douze duels qu'il avait eus, il avait toujours tué ou blessé gravement ses adversaires. Son nom véritable était *Ruhig,* c'est-à-dire tranquille, et on l'avait par antiphrase surnommé le général Sturm, ou le général *Tempête,* nom qui lui était resté. Il avait débuté en 1848 et 1849 par la guerre contre les Badois. Il s'y était montré féroce.

Si un observateur comme Bénédict eût pu examiner sa main, il aurait vu que la première phalange de son pouce était très-courte et avait la forme d'une bille, qu'il avait les doigts spatulés et lisses, qu'il avait les mains rugueuses et tirant sur le vert; les ongles courts et durs.

Si l'on était passé de là à la paume de la main, on eût vu que la ligne de vie était large, creuse et rouge, interrompue à ses deux tiers comme par un coup de poinçon, et que le mont de Mars était plat et rayé, et toute la main à l'intérieur couverte de gerçures. Ce qui voulait dire : colère, agitation et irritabilité.

Lorsque Frédéric parut devant lui, il était calme relativement. Assis dans un grand fauteuil, chose rare, il souriait presque.

— Ah! dit-il, c'est vous. Je vous ai fait demander tout à l'heure; le général de Rœder était là. Où étiez-vous donc?

— Pardon, mon général, répondit Frédéric; mais j'étais allé demander chez ma belle-mère des nouvelles d'un de mes amis qui a été gravement blessé à la bataille d'Aschaffenbourg : celui-là même pour lequel j'ai disposé l'autre soir du chirurgien-major.

— Ah! oui, dit le général, j'ai entendu dire que c'était un Autrichien. Vous êtes bien bon de faire soigner toutes ces vermines impériales. J'en verrais bien vingt-cinq mille couchés sur le champ de bataille que je les laisserais crever depuis le premier jusqu'au dernier.

— Je croyais avoir dit à Votre Excellence que c'était un de mes amis.

— C'est bon! c'est bon! il n'est pas question de cela. Je suis content de vous, baron, dit le général Sturm, de la même voix dont un autre aurait dit : « Je vous ai en horreur. » Et je veux faire quelque chose qui vous soit agréable.

Frédéric s'inclina.

— Le général de Rœder m'a demandé tout à l'heure un homme dont je fusse très-satisfait pour porter à Sa Majesté Guillaume Ier, que Dieu conserve, le drapeau autrichien et le drapeau hessois que nous avons pris à la bataille d'Aschaffenbourg. J'ai jeté les yeux sur vous, mon cher baron; voulez-vous vous charger de la mission?

— Excellence, répondit Frédéric, rien au monde ne pouvait me faire plus d'honneur et de plaisir. Vous le savez, c'est le roi lui-même qui m'a placé près de vous; me rapprocher du roi dans une circonstance pareille, c'est donc me faire une faveur, et je l'espère, lui faire, à lui, un plaisir.

— Vous savez qu'il s'agit tout simplement de partir dans une heure et de ne pas venir dire : « Ma petite femme: ou « Ma grand'mère... » En une heure, on a le temps d'embrasser toutes les grand'mères et toutes les femmes de la terre, et toutes les sœurs et tous les enfants par-dessus le marché. Les drapeaux sont déposés dans l'antichambre. Dans une heure, montez en wagon. Vous prendrez le chemin de Bohême, et, demain, vous serez près du roi, qui doit être près de Sadowa. Voici votre lettre d'introduction auprès de Sa Majesté. Prenez.

Frédéric prit la lettre, et salua la joie dans le cœur : il n'avait pas eu besoin de demander un congé : comme si le général eût connu son plus cher désir, c'était lui qui le lui avait offert, et accompagné d'une faveur qu'il n'eût pas même eu l'idée de désirer.

Aussi pressé de partir que le général Sturm l'était de le voir parti, Frédéric sortit du cabinet de son chef, et en deux bonds il se rendit dans la chambre où Bénédict l'attendait plein d'anxiété.

— Cher ami, lui dit-il, en lui jetant les bras au cou, vous aviez bien dit, c'était la Providence ! Je pars dans une heure pour Sadowa, et je n'ose pas trop vous dire ce que j'y vais faire.

— Bon! dites toujours, fit Bénédict, qui voyait que Frédéric mourait d'envie de parler.

—Eh bien, je vais porter au roi les drapeaux pris sur l'Autriche, à Aschaffenbourg.

—Eh! bon Dieu, que voulez-vous que cela me fasse, à moi? Je ne suis pas de la paroisse. Je me bats en amateur, comme cela, où je me trouve, pour m'entretenir la main. Si tous les Prussiens étaient comme vous, je me serais battu avec les Prussiens. J'ai trouvé les Hanovriens et les Autrichiens plus aimables que les Berlinois, qui voulaient me manger tout cru. Je me suis battu dans les rangs hanovriens et autrichiens, voilà tout! — Eh bien, maintenant, cher ami, continua Bénédict, pas de retard pour ne pas contrarier cet aimable capitaine Tempête, et en même temps pour échapper le plus lestement possible à certaine prédiction, qui m'inquiète moins, mais qui m'inquiète toujours. Nous allons donc dire adieu à grand'maman, à la baronne, à notre petite sœur Hélène; nous n'oublierons pas M. le chevalier Louis de Below, qui, à l'âge de six semaines, est déjà un personnage intéressant. Après quoi, votre ami Bénédict vous conduira en personne à la gare, vous fera monter en wagon, fermera la portière sur vous, et ne s'en ira que quand vous serez parti. Allons, aux adieux! aux adieux!

Frédéric ne se le fit pas dire deux fois. Il descendit d'abord, embrassa madame de Beling, à qui il apprit cette bonne nouvelle, sans cacher la joie qu'elle lui causait; puis il alla chez sa petite sœur Hélène, où Karl,

en entendant sa voix, ouvrit les yeux pour lui ; puis enfin il garda ses plus longs et ses plus tendres adieux pour la baronne et son enfant.

Il embrassait ce dernier pour la dixième fois dans son berceau, lorsque le même soldat qui était déjà venu le chercher vint le prier de ne point prendre les drapeaux qui étaient dans l'antichambre du général, sans entrer dans son cabinet et lui parler une dernière fois.

Frédéric prit congé de sa femme et rencontra Bénédict qui l'attendait sur l'escalier.

— Que voulait encore ce soldat ? demanda Bénédict avec inquiétude.

Frédéric le lui dit.

Le front de Bénédict se plissa.

Puis, après un soupir et une seconde réflexion :

— Si vous m'en croyez, Frédéric, lui dit-il, vous n'irez pas.

— Impossible, cher ami.

— Ce n'est pas un ordre, c'est une prière.

Plus c'est une prière, répondit Frédéric, plus, du général Sturm à moi, c'est un ordre. Embrassons-nous donc, et au revoir !

Les deux amis s'embrassèrent sur l'escalier, et Bénédict le regarda s'éloigner en murmurant :

— La première fois, c'était la Providence. La seconde fois, j'ai bien peur que ce ne soit la fatalité!

XXXVIII

Fatalité

Le général était dans son cabinet avec la même placidité d'esprit et avec le même gracieux visage.

— Pardon de vous retarder, mon cher Frédéric, dit-il au jeune homme, après vous avoir tant pressé pour partir ; mais j'ai un petit service à vous demander.

Frédéric s'inclina.

— Vous savez que le général Manteuffel a mis une contribution de 25 millions de florins sur la ville.

— Oui, je sais cela, dit Frédéric, et c'est une charge bien lourde pour une pauvre cité qui compte tout au plus 40,000 habitants.

— Bon ! dit Sturm, vous pouvez dire 72,000.

— Non : de Francfortois réels, il n'en existe que 40,000, les trente-deux autres mille que vous comptez comme habitants de la ville, sont des étrangers.

— Tout cela ne nous regarde pas, dit Sturm, qui commençait à s'impatienter. La statistique porte 72,000, le général Manteuffel a calculé sur 72,000.

— S'il s'est trompé, cependant, dit Frédéric, avec la plus grande douceur, il me semble que c'est à ceux qui sont chargés d'exécuter ses ordres de revenir sur son erreur.

— Cela ne nous regarde pas. On nous a dit 72,000

habitants, c'est 72,000 habitants. On nous a dit 25 millions de florins, c'est 25 millions de florins. Et voilà ce qui se passe. Imaginez-vous que les sénateurs se sont réunis et ont déclaré que l'on pouvait brûler la ville, si l'on voulait, mais qu'ils ne payeraient pas la contribution.

— J'ai assisté à la délibération, dit tranquillement Frédéric; elle s'est faite fort dignement, avec beaucoup de calme et de tristesse.

— Ta ta ta ta, fit Sturm. Le général Manteuffel, en partant, a donné l'ordre au général de Rœder de faire rentrer ces 25 millions de florins-là. De Rœder a fait signifier à la ville de les payer. Le Sénat a beau prendre des délibérations, cela ne nous regarde pas. Rœder est venu me trouver tout à l'heure, et je lui ai dit: «Vous êtes bien jeune, ne vous inquiétez pas de tout cela. J'ai mon chef d'état-major qui est marié à Francfort, il connaît la ville sur le bout de son doigt, la fortune de chacun par livres, sous et deniers. Il nous indiquera les maisons des vingt-cinq millionnaires...» Il y a bien vingt-cinq millionnaires, n'est-ce pas, à Francfort?

— Il y a plus que cela, répondit Frédéric.

— Eh bien, nous commencerons par visiter la caisse de ceux-là. Et ce qui restera, nous le ferons payer aux autres.

— Alors, vous avez compté sur moi, demanda Frédéric avec un léger tremblement dans la voix, pour vous dénoncer ceux que vous aviez à piller?

— J'ai pensé que vous ne feriez aucune difficulté de nous donner vingt-cinq noms et vingt-cinq adresses de maisons. Mettez-vous là, mon cher, et écrivez :

Frédéric s'assit, prit la plume et écrivit :

« Mon honneur s'oppose à ce que je me fasse le dénonciateur de mes concitoyens; je prie donc les honorables généraux de Rœder et Sturm de s'adresser pour les renseignements qu'ils désirent à un autre que moi.

» Francfort, 22 juillet 1866. »

Et il signa : FRÉDÉRIC, baron DE BELOW.

Puis, se levant et saluant profondément le général, il lui mit le papier entre les mains.

— Eh bien, qu'est-ce que cela ? demanda celui-ci.

— Lisez, mon général, dit Frédéric.

Le général lut et jeta un regard de travers à son chef d'état-major.

— Ah ! ah ! dit-il, c'est ainsi qu'on me répond quand je prie. Nous verrons comment on me répondra quand j'ordonne. Mettez-vous là et écrivez.

— Je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit, quand je crois avoir parlé selon l'honneur de mon nom et la dignité de ma personne. Le roi m'a placé près de vous, comme chef d'état-major et non comme procureur fiscal. Ordonnez-moi d'enlever une position, je l'enlèverai; ordonnez-moi de charger sur une batterie de canons, je chargerai; mais là se bornent vis-à-vis de vous mes devoirs d'obéissance !

— J'ai promis au général de Rœder de lui donner

une liste des riches banquiers de Francfort et de leurs maisons, je lui ai dit que c'était vous qui me donneriez cette liste, il doit l'envoyer chercher dans une heure. Que voulez-vous que je réponde ?

— Vous lui répondrez, mon général, que j'ai refusé de vous la donner.

Sturm se croisa les bras, et, s'avançant vers Frédéric :

— Et vous croyez, vous, baron, que je permettrai à un homme sous mes ordres de me refuser quelque chose?

— Je crois que vous réfléchirez que vous me demandez une chose non-seulement injuste, mais déshonorante, et que vous me saurez gré de vous avoir refusé. Laissez-moi partir, général, et faites appeler à ma place un homme de police : celui-là ne saura rien vous refuser, car vous ne demanderez rien qui ne soit dans ses attributions.

— Monsieur le baron, répondit Sturm, j'envoyais au roi un bon serviteur pour lequel je demandais une récompense, je ne saurais faire récompenser un homme dont j'ai à me plaindre. Rendez-moi la lettre pour Sa Majesté.

Frédéric tira la lettre de sa poitrine et la jeta dédaigneusement sur le bureau.

Le visage du général s'empourpra, les taches qui le couvraient apparurent livides, son œil jeta une flamme.

— J'écrirai au roi, s'écria Sturm furieux, et il saura comment il est servi par ses officiers.

— Écrivez de votre côté, monsieur, je lui écrirai du mien, répondit Frédéric, et il saura comment il est déshonoré par ses généraux.

Sturm bondit et, en bondissant, saisit sa cravache.

— Je crois que vous avez dit déshonoré, monsieur! fit-il; vous ne répéterez pas le mot, j'espère?

— Déshonoré! répéta froidement Frédéric.

Sturm poussa un cri de rage, éleva sa cravache sur le jeune officier; mais, en voyant le calme de Frédéric, il la laissa retomber.

— Qui menace frappe, monsieur, répondit Frédéric, c'est donc comme si vous m'aviez frappé.

Il alla à la table où il avait déjà écrit, et, d'une main ferme, il traça quelques lignes.

Puis il ouvrit la porte de l'antichambre, et, appelant les officiers qui étaient là:

— Messieurs, dit-il, je confie ce papier à votre loyauté. Lisez tout haut ce qu'il contient:

« Je donne ma démission de chef d'état-major du général Sturm et d'officier dans l'armée prussienne.

» Ce jourd'hui, 22 juillet 1866, midi 25 minutes.

» FRÉDÉRIC DE BELOW. »

— Que veut dire cela? demanda Sturm.

— Cela veut dire, reprit Frédéric, que, depuis deux minutes déjà, je ne suis plus au service de Sa Majesté ni au vôtre, et que vous m'avez insulté. — Messieurs, cet homme vient de lever sur moi la cravache qu'il tient à la main. — Et, comme vous m'avez in-

sulté, vous me rendrez raison. — Gardez ma démission, messieurs, et soyez témoins que je suis libre de tout devoir militaire au moment où je dis à monsieur qu'il n'est plus mon chef, et que, par conséquent, je ne suis plus son inférieur. — Monsieur, vous m'avez fait une injure mortelle, je vous tuerai ou vous me tuerez.

Sturm éclata de rire.

— Vous donnez votre démission, dit-il; eh bien, moi, je ne l'accepte pas. Aux arrêts, monsieur, dit-il en frappant du pied et en marchant sur Frédéric. Aux arrêts, pour quinze jours!

— Vous n'avez plus d'ordre à me donner, monsieur. Je ne m'y rendrai pas.

Sturm frappa du pied et fit encore un pas pour se rapprocher de Frédéric.

— Aux arrêts, répéta-t-il.

Frédéric détacha ses épauletes et se contenta de répondre :

— Il est midi trente-cinq minutes, monsieur; depuis dix minutes, vous n'avez plus le droit de me parler ainsi.

Sturm, exaspéré, livide, l'écume à la bouche, leva pour la seconde fois sa cravache sur le major; mais, cette fois, il la lui laissa retomber sur la joue et sur l'épaule.

Frédéric, qui s'était contenu jusque-là, jeta un cri de rage, fit un bond en arrière, et tira son épée.

— C'est bien, monsieur, vous n'irez pas aux arrêts, dit Sturm; mais vous passerez devant un conseil de

guerre. — Ah ! l'imbécile ! ajouta-t-il en éclatant de rire, qui aime mieux être fusillé que de donner vingt-cinq adresses.

A cet impudent éclat de rire du général, Frédéric perdit complétement la tête et se jeta sur lui ; mais il trouva sur sa route les trois ou quatre officiers qu'il avait appelés, qui lui dirent à voix basse :

— Sauvez-vous, nous le calmerons.

— Et moi, messieurs, dit Frédéric, me calmerez-vous, moi qu'il a frappé?

— Nous vous donnons notre parole d'honneur, que nous n'avons pas vu le coup, dirent les officiers.

— Mais, moi, je l'ai senti. Et, comme, moi aussi, j'ai donné ma parole d'honneur que l'un de nous deux mourrait, il faut que l'un de nous deux meure.—Adieu, messieurs !

Deux officiers voulurent suivre Frédéric en lui faisant des observations.

—Tempêtes et tonnerres ! messieurs, dit le général, que personne ne sorte, excepté cet insensé, que le grand prévôt saura bien trouver partout où il sera.

Les jeunes gens s'arrêtèrent la tête basse. Frédéric s'élança hors du cabinet.

La première personne qu'il rencontra dans les escaliers fut la vieille baronne de Beling.

— Eh ! monsieur, que faites-vous donc ainsi l'épée à la main ? lui demanda-t-elle.

— Ah! c'est vrai, madame, dit-il.

Et il remit l'épée au fourreau.

Puis il courut à la chambre de sa femme, l'embrassa, la serrant violemment contre son cœur; puis il embrassa l'enfant, le tirant de son berceau, l'élevant à la hauteur de sa tête et le regardant jusqu'à ce que les larmes l'empêchassent de voir; enfin, le mettant sur la poitrine de sa mère, il les prit tous deux dans ses bras, les unit tous deux dans un même baiser, et bondit hors de la chambre.

Cinq minutes après, la détonation d'un coup de pistolet fit tressaillir toute la maison.

Celui qui était le plus à même d'entendre fut Bénédict, qui était entré chez Hélène; c'était celui qui, dans la prévision vague du danger, avait eu le plus de crainte.

A ce bruit, Karl ouvrit les yeux et prononça le nom de Frédéric. On eût dit que, plus près que les autres de la mort, il avait reçu d'elle la communication de ce qui venait de se passer.

Bénédict répondit au nom de Frédéric par un cri de terreur, car il ne pouvait oublier la prédiction fatale qu'il venait de lui faire, et, s'élançant hors de la chambre, traversa le palier, poussa la porte de Frédéric : elle était fermée en dedans.

Bénédict l'enfonça d'un coup de pied.

Frédéric était étendu sur le plancher, sa main tenait encore le pistolet avec lequel il venait de se tuer.

Il en avait appuyé le canon sur la tempe droite, et il avait fait feu.

Sur la table était un papier écrit de sa main,

Il contenait ces mots :

« Frappé au visage par le général Sturm, qui a refusé de me donner satisfaction, je n'ai pas voulu mourir déshonoré : mon dernier désir est que ma femme, en habit de veuve, parte ce soir pour Berlin et aille demander à Sa Majesté la reine la remise de cette contribution de vingt-cinq millions de florins que la ville, je l'affirme sur mon honneur, est incapable de payer. Ce sera pour ma veuve un adoucissement à la douleur que lui causera ma mort, que de penser qu'elle a contribué à sauver sa ville natale de la ruine et de la désolation.

» Je lègue à mon ami Bénédict le soin de ma vengeance.

» FRÉDÉRIC, baron DE BELOW. »

Bénédict achevait de lire ce papier lorsqu'il entendit un cri douloureux derrière lui. Il se retourna et n'eut que le temps d'étendre les bras pour y recevoir madame de Below.

La jeune femme, en entendant le coup de pistolet, en se rappelant l'agitation et les larmes de Frédéric en l'embrassant, agitation et larmes qu'elle avait mises d'abord sur le compte de son départ, avait été frappée d'un éclair de terreur. Le bruit de la détonation lui avait paru venir de la chambre de son mari. Elle était sortie de la sienne, avait monté un étage et avait vu de la porte, spectacle terrible ! son Frédéric étendu dans son sang.

Bénédict la laissa glisser doucement entre ses bras

jusqu'a ce qu'elle tombât à genoux près du cadavre de son mari; puis, comme il apercevait la vieille baronne de Beling, qui, elle aussi montait au bruit, il laissa la mère et la fille près du corps inanimé de son ami, emportant avec lui le testament de mort.

A la porte de sa chambre, il trouva Hélène inquiète.

— C'était Karl qui devait mourir, lui dit-il, et c'est Frédéric qu'il faut pleurer! Mais faites attention que la moindre émotion peut tuer Karl; vous êtes forte, Frédéric est votre beau-frère seulement, pas de larmes. Pleurez-le du cœur, et que Karl ne sache pas que son ami est mort.

Hélène devint pâle comme sa robe; elle mit la main sur son cœur et pencha sa tête sur l'épaule de Bénédict.

— Ainsi?... dit-elle.

— Frédéric vient de se tuer, répondit Bénédict; allez lui donner le dernier baiser qu'une sœur doit à son frère. Puis revenez près de Karl et ne vous inquiétez plus de rien. Votre sœur a une mission à accomplir, elle l'accomplira; je me charge, moi, de tout le reste. Je vais près de Karl pour qu'il ne soit pas seul pendant les dix minutes que je vous donne pour pleurer avec votre sœur et votre mère.

Bénédict avait, dans certains moments, une solennité dans la voix et une fermeté dans la parole qui ne permettaient pas qu'on lui désobéit.

Hélène monta l'escalier toute tremblante et les ge-

noux fléchissants, tandis que Bénédict reprenait sa place auprès de Karl.

Karl allait de mieux en mieux; il avait les yeux ouverts, il salua Bénédict du sourire et de la main.

XXXIX

La veuve

Lorsqu'Hélène rentra dans la chambre de Karl, Bénédict put voir d'un coup d'œil la puissance qu'elle avait exercée sur elle-même: elle était pâle, ses yeux étaient rougis, mais pas une larme n'en sortait. Sa voix était calme et son sourire écartait toute idée du fatal événement qui venait de mettre en deuil toute la maison.

En la voyant paraître, Bénédict fit un signe d'adieu à Karl, serra la main d'Hélène et sortit.

Arrivé sur le palier, Bénédict hésita pour savoir s'il devait d'abord faire une visite au général Sturm, ou bien communiquer à Emma l'article du testament de son mari qui lui était relatif.

Après avoir réfléchi un instant, il pensa que la distraction la plus efficace d'une grande douleur est un grand devoir à remplir.

En conséquence, il jugea qu'il devait commencer par communiquer à Emma la volonté dernière de son mari.

Il monta l'étage qui le séparait de la chambre de Frédéric et, du seuil de la porte, jeta un coup d'œil, dans cette chambre.

Emma, les yeux au ciel et pleurant, tenait son mari couché sur ses genoux à peu près comme la madone de Michel-Ange qu'on nomme *la Pieta*, garde son fils Jésus couché sur les siens.

La vieille baronne se tenait debout, contemplant le spectacle douloureux de sa fille pleurant à vingt ans un époux mort à trente.

Il resta un instant immobile et muet.

Puis, de sa voix sonore :

— Emma, ma sœur, dit-il, votre mari en mourant vous a imposé un pieux devoir que vous allez accomplir sans retard, car le désir des morts est sacré.

Emma tourna la tête et dirigea vers lui ses yeux incertains.

— Que me dites-vous ? fit-elle. Je ne comprends pas.

— Vous allez me comprendre, reprit Bénédict en présentant à Emma les quelques lignes écrites par Frédéric avant de mourir.

Emma saisit si vivement le papier, qu'elle le lui arracha des mains.

— Il a donc écrit quelque chose ? il a donc pensé à moi ? s'écria-t-elle.

Et elle lut :

— Oh ! oui, oui ! Martyr de ton honneur, murmura-t-elle après avoir achevé, oui, je t'obéirai ! Oui, toi

qui as été bon pendant ta vie, je t'aiderai à être grand après ta mort. — Ma mère ! des vêtements noirs, des voiles de deuil, je pars pour Berlin.

La vieille baronne secoua la tête, elle croyait que sa fille devenait folle.

— Oh ! ce misérable Sturm ! ajouta Emma ; le pauvre Frédéric me le disait bien dans ses lettres, qu'il lui arriverait malheur avec cet homme.

— Cher Bénédict, ajouta-t-elle en tendant la main à l'ami de son mari, c'est vous qu'il a chargé de sa vengeance, sa vengeance est en bonnes mains, j'en remercie Dieu.

Puis, comme sa grand'mère la regardait d'un œil étonné, elle lui dit :

— Ah ! mon excellente mère, oui, je pars pour Berlin. Mon mari veut, pendant que sa blessure saigne encore, avant que sa tombe soit fermée, il veut que j'aille, tout en larmes, demander à la reine Augusta, auguste par le rang, auguste par le nom, la grâce de notre ville, et ainsi, sans doute, il espère qu'une victime aura suffi pour la racheter.

Puis, baisant son mari au front :

— A bientôt, cher, attends-moi sur le lit mortuaire où tu t'es couché avant l'heure ; je vais où tu me prescris d'aller; je réussirai, car tu seras avec moi. — Ma mère! donnez-moi des vêtements noirs et des voiles de deuil.

Elle posa doucement la tête de son mari sur le canapé où elle était assise elle-même, se leva, et, d'un pas lent

mesuré, automatique comme celui des gens dont le cœur bat non plus dans leur poitrine, mais dans la poitrine d'un autre, elle descendit l'escalier, suivie de sa mère et entra dans son appartement, laissant à Bénédict la garde de son mari.

Bénédict avait eu raison :

La douleur d'Emma demeurait certes aussi profonde, mais la conscience d'un grand acte à accomplir lui donnait des forces contre cette douleur.

A coup sûr, si Frédéric ne lui eût laissé cette suprême mission, elle n'aurait pas eu l'idée de lutter. Les yeux au ciel et sur le corps de son mari, elle eût pleuré longuement, pleuré toujours. Maintenant, au contraire, un certain roidissement, dont elle ne se rendait pas compte elle-même, s'opérait dans toute sa personne. Les larmes coulaient sur ses joues; mais, au lieu de se livrer à la douleur avec complaisance, elle semblait ignorer qu'elle pleurât.

Les habits du deuil de sa mère étaient encore là. On se rappelle qu'elle avait attendu la fin de ce deuil pour épouser Frédéric. Au bout d'un an de mariage, elle reprenait le deuil qu'elle avait quitté.

Celui qu'elle allait revêtir devait durer tout le reste de sa vie.

Tout en s'habillant, elle adressait à sa mère, avec l'ardeur de la fièvre, ses recommandations, dont pas une ne serait sortie de sa bouche si elle fût restée à Francfort. Elle lui expliquait comment elle voulait que Frédéric, revêtu de son grand uniforme, fût couché sur un

lit de parade où tous ses amis pourraient le visiter. Elle calculait qu'il lui fallait une nuit pour arriver à Berlin, un jour pour arriver près de la reine ; douze autres heures pour revenir à Francfort. C'étaient donc quarante-huit heures d'absence, quarante-huit heures qu'elle allait passer loin de ce cher cadavre, près duquel elle reviendrait avec la même ardeur que s'il était vivant. Alors, elle lui raconterait tout ce qu'elle avait fait; et, comme elle ne doutait pas de réussir, puisque Frédéric lui avait dit que son esprit serait avec elle, Frédéric serait content d'elle et reposerait tranquillement dans son tombeau.

Elle se faisait mettre au courant par sa mère et même par Hans de tout ce qui se passait à Francfort, de tout ce qu'avait eu à souffrir la pauvre ville, de toutes les exactions dont elle avait été victime, de toutes les contributions qui lui avaient été imposées, tant en argent qu'en nature. Elle se faisait raconter les détails de la mort de Fischer ; quant à ceux de la mort de son mari, elle ne les oublierait pas; contre le misérable qui l'avait frappé, contre ce Sturm qui était cause de sa mort, elle ne disait rien. — Frédéric n'avait-il pas légué sa vengeance à Bénédict, et n'était-elle pas sûre qu'il serait vengé ?

Elle hâtait sa toilette, elle regardait l'heure, elle demandait celle du départ du chemin de fer. Il semblait qu'elle eût reçu une mission céleste, parce qu'elle l'avait reçue des mains de l'ange de la Mort.

Lorsqu'elle fut complétement habillée, elle monta à

cette chambre où il lui semblait que Frédéric l'attendait. Tout mort qu'il était, une communication s'établissait entre eux.

Frédéric lui demandait :

— Es-tu prête à faire ce que j'ai ordonné ? Pars-tu?

Et elle répondait :

— Regarde, me voici toute vêtue de noir, je pars.

Elle retrouva Bénédict près de son ami.

Bénédict fut étonné, en la voyant, de la puissance de sa volonté. Emma lui faisait comprendre les Lucrèce et les Cornélie de l'antiquité.

Son pas était ferme ; ses poings raidis et ses sourcils froncés indiquaient la victoire de sa volonté, non pas sur la douleur, mais sur la faiblesse.

Elle souffrait autant ; seulement, elle était plus forte.

Elle prit sur le bureau de son mari des ciseaux, coupa une boucle de ses cheveux, l'enferma dans un papier, et mit ce papier dans sa poitrine.

Elle renouvela à Bénédict les recommandations qu'elle avait faites à sa mère, rappela elle-même qu'il était temps de se rendre au chemin de fer, et dit à Bénédict :

— Frère, vous deviez l'y conduire, c'est moi que vous conduirez à sa place, Dieu l'a voulu ainsi ; la main de Dieu est parfois bien lourde; mais elle est toujours sacrée ! Donnez-moi le bras et partons.

Sur l'escalier, elle rencontra sa mère : par un enchaînement naturel des pensées du cœur, sa mère lui fit souvenir de son enfant. Elle entra encore dans l'ap-

partement pour embrasser l'orphelin et en sortit en essuyant une larme, et, comme madame de Beling lui demandait en l'embrassant :

— Ne vas-tu pas dire adieu à ta sœur Hélène ?

Elle répondit:

— Ma sœur Hélène a ses pleurs comme j'ai les miens.

Et elle continua son chemin.

Arrivée devant la porte de l'appartement de Sturm, elle s'arrêta un instant ; son œil, en regardant cette porte, prit une expression sombre, son sein se souleva, ses dents se serrèrent, et, d'un geste terrible, mais sans dire un mot, elle montra cette porte à Bénédict, ou plutôt lui désigna celui qui était caché derrière.

— Soyez tranquille, dit Bénédict, c'est juré !

La voiture de Lenhart était à la porte, ils y montèrent tous deux, et ce véhicule les conduisit à la gare de Berlin.

Madame de Below s'inquiéta un instant d'avoir à traverser sans aucune permission, sans passe-port, la Hesse, les États de Thuringe et la Prusse, mais il lui semblait que le deuil dont elle était vêtue et la mission qu'elle allait remplir devaient lui ouvrir toutes les barrières.

Elle demanda à quelle heure elle serait à Berlin.

On lui répondit qu'à moins d'obstacles imprévus, elle y serait à neuf heures du matin.

Elle était sûre que l'audience qu'elle allait demander ne se ferait pas attendre, étant connue du chambellan

et venant au nom de son mari, qui était connu du roi.

Son dernier mot à Bénédict, en l'embrassant comme elle eût embrassé un frère, fut celui-ci:

— Vous ne le quitterez point, n'est-ce pas?

En rentrant à la maison, Bénédict frappa à la porte de l'appartement du général Sturm.

Le général était sorti. Bénédict pria qu'on vînt le prévenir aussitôt qu'il serait rentré; puis il monta droit à la chambre de Frédéric; la vieille grand'mère, la bonne madame de Beling priait seule, à genoux près du corps.

Il s'approcha d'elle et lui baisa respectueusement la main.

—Madame, lui dit-il, nous devons, n'est-ce pas? suivre en tous points les désirs de madame votre fille. Son mari, a-t-elle dit, doit être couché sur un lit de parade, et tous ses amis prévenus de sa mort, afin qu'ils puissent lui dire un dernier adieu. Jetons son manteau militaire sur le premier lit venu, attachons-lui ses croix sur la poitrine, ouvrons les portes de sa chambre à deux battants, et nous aurons rempli les intentions de sa veuve. Quant aux invitations de venir le voir, je me charge de les faire passer. Maintenant, madame, faites préparer le lit, faites-le couvrir de son manteau, je porterai moi-même le corps de mon ami.

La vieille baronne de Beling se leva, salua Bénédict en lui disant qu'elle allait faire ce qu'il lui avait demandé, et sortit en promettant à celui-ci de lui envoyer Hans, dont il avait besoin.

Hans monta, en effet, cinq minutes après que madame de Beling eût disparu : ce fut alors seulement que Bénédict étudia la blessure, à peine visible : la balle était entrée dans la tempe, avait brisé le crâne, mais n'était pas ressortie de l'autre côté de la tempe.

La mort avait été instantanée, de sorte que peu de sang avait été répandu. La ligne qui le traçait ne descendait pas jusqu'au col de son habit.

Bénédict et Hans n'eurent donc qu'à laver la plaie avec une éponge et à faire repasser les cheveux par-dessus pour la recouvrir. Si ce n'eût été sa pâleur, on eût pu le croire endormi et vivant.

Bénédict et Hans le descendirent habillé comme il était dans sa chambre du premier étage. Ils trouvèrent le lit couvert du grand manteau militaire, et le couchèrent dessus.

Puis, chargeant la baronne de Beling de ranger autour de la couche mortuaire des cierges qui devaient y brûler, il remonta chez Frédéric et écrivit les quatre billets suivants :

« Le baron Frédéric de Below vient de se brûler la cervelle à la suite d'une insulte qu'il a reçue du général Sturm, lequel a refusé de lui rendre raison. Il est exposé au premier étage de la maison de Chandroz. Ses amis sont invités à y venir faire leur dernière visite.

» Son exécuteur testamentaire,

» Bénédict Turpin.

» *P.S.* Vous êtes prié de répandre la nouvelle

de cette mort le plus promptement et le plus publiquement possible. »

Cela fait, il se fit donner par Hans les noms des quatre amis qui visitaient le plus habituellement Frédéric, mit leurs différentes adresses sur les quatre lettres, et les fit porter. Puis, comme on vint lui annoncer que le général Sturm venait de rentrer chez lui, il descendit et fit donner son nom.

Le général Sturm n'avait jamais entendu prononcer le nom de Bénédict Turpin : il ordonna d'introduire celui-ci dans son cabinet, où étaient la plupart des jeunes officiers qui avaient assisté à la fin de sa querelle avec Frédéric.

Quoique le général Sturm ne fût aucunement informé des suites de cette querelle, étant sorti de la maison presque au moment où Frédéric remontait chez lui, son visage conservait encore les traces de la colère dans laquelle il s'était mis.

Introduit dans le cabinet, Bénédict s'approcha gracieusement du général.

— Monsieur, lui dit-il, peut-être ignorez-vous qu'à la suite de l'affaire que vous avez eue avec lui, et de l'insulte qu'il a reçue de vous, mon ami Frédéric de Below, voyant que vous lui refusiez la satisfaction à laquelle il avait droit..., s'est brûlé la cervelle.

Le général fit un mouvement.

Les jeunes officiers se regardèrent.

— Il a laissé, continua Bénédict, ses dernières vo-

lontés écrites sur ce papier. Je vais vous les lire.

Si impassible que fût le général Sturm, il fut pris, à ces paroles de Bénédict, d'une espèce de tremblement nerveux qui le força à s'asseoir.

Bénédict tira un papier de sa poche et lut de sa voix la plus calme et la plus courtoise.

« Frappé au visage par le général Sturm qui a refusé de me donner satisfaction, je n'ai pas voulu vivre déshonoré. »

— Vous entendez, monsieur, n'est-ce pas ? dit Bénédict.

Le général fit signe de la tête que oui. Les jeunes officiers se serrèrent les uns contre les autres.

« Mon dernier désir est que ma femme, en habit de veuve, parte ce soir pour Berlin, et qu'elle aille demander à Sa Majesté la reine la remise de cette contribution de vingt-cinq millions de florins que la ville, je l'affirme sur mon honneur, est incapable de payer. Ce sera pour ma veuve un adoucissement à la douleur que lui causera ma mort, que de penser qu'elle a sauvé sa ville natale de la ruine et de la désolation. »

— J'ai l'honneur de vous prévenir, monsieur, ajouta Bénédict Turpin, qu'en exécution des ordres de son mari, je viens de conduire madame de Below au chemin de fer de Berlin.

Le général Sturm se leva.

— Attendez, monsieur, dit Bénédict, il me reste

une dernière ligne à vous lire, et comme vous allez le voir, elle n'est pas sans importance.

« Je lègue à mon ami Bénédict le soin de ma vengeance. »

— Que veut dire ceci, monsieur? demanda le général.

Pas un souffle ne sortait de la bouche des jeunes officiers.

— Cela veut dire, monsieur, reprit Bénédict en saluant, que, dès que j'en aurai fini avec les soins que j'ai à remplir près de la malheureuse famille de Chandroz, je viendrai vous demander quel est votre heure et quelles sont vos armes, pour remplir, en vous tuant, les dernières intentions de mon ami Frédéric.

Et Bénédict, saluant le général, puis les jeunes officiers, comme il l'eût fait en quittant le salon le plus amical, sortit avant que ni les uns ni les autres fussent revenus de leur surprise.

XL

Le bourgmestre

Deux choses avaient particulièrement frappé Sturm, dans le court testament laissé par Frédéric.

D'abord le legs de vengeance fait à Bénédict; mais, il faut rendre justice à qui de droit, c'était ce qui l'inquiétait le moins.

Sturm, enfant de ses œuvres, de petite noblesse, ayant commencé par les grades inférieurs, avait, la force de courage, nous dirions presque de férocité, gagné, dans la guerre de 1848, contre Bade, contre la Saxe, dans celle du Sleswig-Holstein, et dans la dernière guerre, tous ses grades jusqu'à celui de général de brigade. Il n'avait point été tellement troublé par la présence de Bénédict et par la courtoise menace que celui-ci lui avait faite, qu'il ne pût reconnaître dans le jeune homme un homme du monde et même un homme élégant.

Or, il y a cette malheureuse erreur répandue parmi tous les militaires, que l'on n'est généralement brave que sous l'uniforme, et qu'il faut avoir vu la mort de près pour n'avoir pas peur de la mort.

Nous savons que, sous ce dernier rapport, Bénédict n'avait rien à envier aux soldats les plus braves. Sous quelque aspect que se présentât la mort, que ce fût à la pointe de la baïonnette, par la griffe d'un tigre, par la trompe d'un éléphant, par la morsure d'un serpent venimeux, c'est toujours la mort, c'est-à-dire l'adieu au soleil, à la vie, à l'amour, à tout ce qui est beau, à tout ce qui est grand, à tout ce qui fait battre le cœur, enfin, pour entrer dans ce sombre mystère qu'on appelle le sépulcre. Puis Sturm ne comprenait pas la menace réelle, car il la comprenait avec son tempérament et son caractère, Sturm ne comprenait la menace réelle qu'avec de grands cris, de grands gestes, des menaces, des jurons.

Or, l'extrême politesse de Bénédict ne lui présentait pas l'idée d'un danger bien sérieux; il se figurait, comme tous les esprits vulgaires, que quiconque met dans un duel les formes polies des relations ordinaires de la vie, est un homme qui se réserve, par sa politesse même, une voie de retraite.

En outre, nous l'avons dit, Sturm était brave jusqu'à la témérité, adroit à tous les exercices du corps : on le savait de première force sur toutes les armes, à l'épée surtout. Ce n'était donc pas, comme nous l'avons dit, ce legs fait par Frédéric à Bénédict qui l'inquiétait le plus.

Mais il était dit dans ce court testament que Madame de Below partait pour Berlin et allait demander à la reine la remise de la contribution imposée à Francfort.

Or, cette contribution imposée par le général Manteuffel avait été pour son recouvrement remise aux soins des généraux de Rœder et Sturm.

Si, par une cause quelconque venant du roi ou de la reine, cette contribution n'était point payée, la mauvaise humeur du général en chef pouvait retomber sur ses subordonnés.

Il fallait donc, coûte que coûte, que cette contribution rentrât avant que madame de Below en obtint la remise.

Laissant donc de côté toute préoccupation, même celle de la mort de Frédéric, Sturm courut chez le général de Rœder pour lui raconter ce qui se passait.

Il trouva de Rœder déjà furieux de la décision du Sénat qui laissait l'autorité militaire libre de piller et de bombarder la ville, mais qui déclarait que la ville ne payerait pas. Sur un premier refus fait par le bourgmestre, on l'avait intimidé et forcé de payer à la ville la première contribution de 6 ou 7 millions de florins.

De Rœder fut d'avis que les moyens qui avaient été employés une première fois devaient être employés à la seconde. Il prit une plume et écrivit :

A MM. Fellner et Müller, bourgmestres de Francfort et mandataires du gouvernement.

« Je vous prie de faire en sorte de me procurer pour demain matin, pour dix heures au plus tard, une liste nominative de tous les membres du Sénat, de la représentation permanente, et de l'Assemblée législative, avec leurs adresses et l'indication de ceux d'entre eux qui possèdent des maisons.

» J'ai l'honneur de vous saluer,

» DE ROEDER.

» P.-S. — Des balances destinées à peser l'or attendront, chez le général de Rœder, la réponse de MM. les bourgmestres. »

Puis il appela un soldat de planton pour faire porter cette dépêche chez Fellner. C'était toujours à Fellner qu'on s'adressait comme au premier bourgmestre.

Fellner n'était pas chez lui: il était une des quatre personnes désignées par Hans comme les meil-

eurs amis du baron. Il venait de recevoir à l'instant même la lettre qui lui annonçait que Frédéric de Below s'était brûlé la cervelle, et, se représentant l'état dans lequel, après un pareil malheur, devait être sa filleule Emma, il avait couru à l'instant même à la maison Chandroz, tout en disant sur sa route, à ceux de ses amis qu'il rencontrait, et comme la chose lui avait été recommandée par la lettre d'avis :

— Le baron Frédéric de Below, insulté par le général Sturm, qui n'a pas voulu lui rendre raison, vient de se brûler la cervelle.

On sait, sans pouvoir le comprendre, avec quelle rapidité les nouvelles fatales se répandent. Celle-ci, en un instant, éclata sur tous les points de la ville. Il en résulta que la chambre mortuaire de Frédéric était déjà pleine des premiers citoyens de la ville, qui n'avaient pas pu croire à ce bruit, et qui venaient s'assurer de la vérité par leurs propres yeux.

Étonné de ne point voir Emma au chevet de son mari, Fellner descendit chez la vieille baronne, et, là, sans savoir ce qu'elle y était allée faire, il apprit le départ de la veuve pour Berlin.

Sa première idée, celle qui devait lui venir, fut qu'elle était allée demander justice du général Sturm.

Comme il était dans la chambre mortuaire, parlant de cet incompréhensible événement, son beau-frère, le conseiller Kugler, se précipita dans l'appartement, la lettre du général de Rœder à la main.

Comme le messager lui en avait expliqué l'impor-

tance, il l'avait décachetée et n'avait pas voulu perdre un instant pour la porter à la connaissance de son beau-frère.

Cette lettre ne lui apprenait rien de nouveau, puisque les 25 millions étaient décrétés depuis trois jours; seulement, elle le mettait en demeure de dénoncer ses concitoyens, dénonciation devant laquelle Frédéric avait reculé jusque dans la mort.

Le bourgmestre, après avoir lu la lettre du général de Rœder, resta un instant pensif croisant ses mains l'une sur l'autre et regardant Frédéric.

Après quelques secondes de contemplation, il s'inclina vers lui, l'embrassa au front et lui dit tout bas :

— Tu verras qu'il n'y a pas que le soldat qui sache mourir !

Puis il regarda dans sa main, et, frappant avec deux doigts la place fatale où était dessinée l'étoile :

— C'était écrit, dit-il, et nul homme ne peut échapper à sa destinée.

Alors, il descendit à pas lents, traversa la ville la tête basse, rentra chez lui, monta à son cabinet et ferma la porte en dedans. Une partie de la soirée, il écrivit; l'heure du souper arriva.

Les soupers sont un repas important en Allemagne : c'est le repas gai, c'est celui qui, dans cette ville toute de commerce, rallie le commerçant à sa famille; le dîner de deux heures est encore à moitié plongé dans les affaires qu'il interrompt. Mais, à huit heures du soir, chacun a déposé le harnais du travail; les affaires

sont loin, c'est l'heure de l'intimité, du sourire. Au souper, les grands enfants embrassent leurs parents au front, les petits s'asseyent sur leurs genoux, ou viennent bavarder entre leurs jambes. On attend du sommeil qui va venir l'oubli des fatigues de l'esprit, le repos des fatigues du corps.

Rien de tout cela n'existait dans la soirée du 22 juillet pour la famille Fellner. — Le bourgmestre était, comme toujours, tendre pour ses enfants; mais cette tendresse, qui était peut-être plus grande encore ce soir-là que d'habitude, était empreinte d'une mélancolie profonde. Sa femme, qui ne le quittait pas des yeux, ne prononçait pas une seule parole, et essuyait de temps en temps une larme qui perlait dans le coin de son œil. Les jeunes filles se taisaient, voyant la tristesse de leur mère; quant aux enfants, ils babillaient de cette petite voix enfantine qui ressemble au ramage des oiseaux et qui pour la première fois arrivait au père et à la mère sans les faire sourire.

M. de Kugler était sombre : c'était un de ces esprits vigoureux, un de ces cœurs droits qui dans la route de la vie n'ont jamais cherché ces petits sentiers qui côtoient l'honneur. Sans doute il s'était déjà dit : « A la place de mon beau-frère, voilà ce que je ferais. »

Le souper se termina tard, il semblait qu'on craignît de se quitter. Les enfants avaient fini par s'endormir les uns après les autres sans qu'on appelât leur bonne et sans qu'on leur dît : « Allez, petits, il est temps de vous coucher. »

L'aînée des filles du bourgmestre s'était mise machinalement au piano ; elle avait laissé tomber ses doigts sur les touches, sans avoir l'intention de jouer de l'instrument.

Le son qu'elles rendirent fit tressaillir le bourgmestre.

— Allons, Mina, dit-il, joue-nous la *Dernière Pensée de Weber* ; tu sais combien j'aime ce morceau.

Mina, sans se faire prier, laissa courir ses doigts sur le clavier, et les notes s'élancèrent mélancoliques et pures comme si on égrenait un collier d'or sur un plat de cristal.

Le bourgmestre laissa tomber sa tête dans ses deux mains et écouta cette suave mélodie du musicien poëte, dont la dernière note s'envole comme le souffle suprême d'un ange exilé qui rendrait son dernier soupir sur la terre.

Cette dernière note éteinte, Mina se tut.

M. Fellner se leva et, sans rien dire, alla embrasser Wilhelmine, qui attendait un mot de son père, soit pour recommencer le même air, comme elle le faisait souvent, soit pour jouer *l'Invitation à la Valse*, autre chef-d'œuvre du même auteur.

Mais, sous la lèvre de son père, Mina jeta un petit cri.

— Qu'as-tu, mon père ? Tu pleures !

— Moi ?... fit vivement Fellner. Tu es folle, chère petite.

Et il essaya de sourire.

— Oh ! murmura Mina à demi-voix, tu as beau dire, père: j'ai senti une larme, et tiens, ajouta-t-elle en mettant un doigt sur sa joue, la voilà !

Fellner lui appuya doucement la main sur la bouche.

L'enfant baisa la main qu'elle tenait.

— Mon Dieu ! dit Fellner à voix si basse que Dieu seul put l'entendre, pourquoi les faites-vous si bons, si doux, si aimants? Je ne pourrai jamais les quitter.

Un souffle en ce moment passa à son oreille.

— Sois homme, Fellner ! lui disait une voix.

Cette voix était celle de son beau-frère.

Il lui prit la main et la serra.

Les deux hommes s'étaient compris.

Onze heures sonnaient. A moins de soirée ou de bal, jamais on ne s'était retiré à pareille heure chez le bourgmestre.

Il embrassa sa femme et ses enfants.

— Mais, dit madame Fellner, tu ne sors pas, je présume ?

— Non, dit Fellner.

— Tu m'embrasses comme si tu allais me quitter.

— Je vais te quitter en effet, dit le bourgmestre en s'efforçant de sourire, mais pas pour longtemps, sois tranquille ; j'ai à travailler avec mon beau-frère.

Madame Fellner regarda avec inquiétude le conseiller, qui fit signe de la tête que c'était vrai.

Enfin, les enfants furent embrassés les uns après les autres.

Fellner conduisit sa femme jusqu'à la porte de sa chambre à coucher.

— Dors, lui dit-il; nous allons aviser, Kugler et moi, au moyen de faire face à la journée de demain.

Et, en effet, elle le suivit des yeux, et elle le vit entrer dans son cabinet, suivi de son beau-frère.

Ce n'était pas pour dormir, mais pour prier que madame Fellner s'était retirée dans sa chambre.

Elle alla droit à un petit oratoire qui formait un des cabinets de sa chambre à coucher. Là était un prie-Dieu et, sur ce prie-Dieu, une Bible.

Elle y chercha longtemps quelque chose qui fût en harmonie avec sa situation, quelque chose qui ressemblât à une prière d'une femme craignant pour son époux.

Mais la Bible est un livre d'Orient. Là, l'époux est un maître; c'est Salomon avec ses trois cents femmes; c'est David avec ses adultères; c'est Loth avec ses incestes.

Nulle part, elle ne retrouva cet amour chaste de l'épouse pour l'époux, ces craintes de la femme pour le mari, craintes dans lesquelles il y a toujours quelque chose de la mère. Elle y trouvait les femmes fortes, les Judith, les Jaël, nulle part l'épouse aimante et dévouée.

Alors, elle pensa qu'un livre est un inutile intermédiaire entre l'homme et Dieu; qu'il doit lui parler face à face dans la prière comme Moïse a parlé au Seigneur dans le buisson ardent. — Et alors cette femme

sainte, cette douce mère de famille qui n'avait eu d'autre éloquence que sa façon de dire: « Je t'aime! » à son mari, et « Je vous aime! » à ses enfants; alors cette femme trouva pour parler à Dieu de son mari, et pour lui demander la conservation de jours si précieux à sa famille, des élans que les plus grands poëtes eussent vainement cherchés dans leur cœur. Elle pria longtemps, elle pria ardemment, elle pria jusqu'à ce que la fatigue troublât sa vue et laissât retomber ses bras inertes à ses côtés.

Une espèce de sommeil, qui n'était autre que l'anéantissement d'un corps brisé, s'empara d'elle et ne lui laissa pas même la faculté de se mettre au lit.

Quand elle ouvrit les yeux, les premiers rayons du jour glissaient à travers les vitres de sa fenêtre. C'était l'aube, c'est-à-dire cet instant insaisissable, où une lumière douteuse, qui n'est pas la nuit, qui n'est pas encore le jour, éclaire tous les objets qu'elle grandit d'une façon fantastique.

Elle regarda autour d'elle, se sentit mal à l'aise, refroidie, tourmentée; elle regarda du côté de son lit, son mari n'était pas rentré.

Elle se leva d'un bond, mais dans la disposition d'esprit où elle était, tout semblait tourner autour d'elle. Il était possible que son mari travaillât encore; mais il était possible aussi qu'il se fût trouvé mal, ou que, comme elle, il eût cédé au sommeil. Dans l'un ou l'autre cas, elle devait aller à lui, ou pour l'éveiller ou pour lui porter secours.

Elle marcha en tâtonnant ; sa bougie était éteinte, et, dans l'intérieur de la maison, à peine si un jour gris glissait entre les murailles. Elle atteignit la porte du cabinet de son mari ; mais, hésitant à entrer, quoique la clef fût sur la porte, elle frappa doucement.

On ne répondit point.

Elle frappa plus fort. Même silence.

Elle frappa une troisième fois, mais cette fois en posant une main tremblante sur la clef. Et, comme elle vit qu'on ne répondait pas davantage, elle se hasarda à appeler :

— Fellner ! Fellner !

Alors, tremblante et pleine d'angoisse, s'épouvantant elle-même à l'idée de ce qu'elle allait voir, car elle pressentait un effroyable malheur, elle poussa la porte, jeta un cri terrible, et tomba à la renverse.

Entre elle et la fenêtre éclairée par les premiers rayons du soleil se détachait le corps de son mari, suspendu à une corde ; une chaise renversée était sous ses pieds, qui ne touchaient point la terre.

La prédiction de Bénédict s'était accomplie.

Le bourgmestre Fellner s'était pendu !

XLI

La reine Augusta

Pendant cette nuit si douloureuse pour la famille Fellner, la baronne de Below voyageait rapidement sur la route de Berlin, où elle arriva vers huit heures du matin.

Dans toute autre circonstance, elle eût écrit à la reine, elle eût demandé une audience et suivi toutes les formalités voulues par l'étiquette.

Mais il n'y avait pas de temps à perdre, le général de Rœder n'avait donné que vingt-quatre heures pour le payement de la contribution. C'était à dix heures du matin que l'échéance arrivait, et la ville, en cas de refus, était menacée de pillage et de bombardement immédiats.

Des affiches placées au coin de toutes les rues annonçaient que, le lendemain, à dix heures, dans l'ancienne salle du Sénat, le général attendrait, avec tout son état-major, le payement de la contribution.

Comme pour peser l'or de Rome se rachetant des Gaulois, des balances seraient prêtes.

Il n'y avait donc pas une minute à perdre.

Aussi, en descendant du wagon, madame de Below prit-elle une voiture et se fit-elle conduire directement

au petit palais. C'était là qu'habitait la reine depuis le commencement de la guerre.

Madame de Below fit demander le chambellan Waals. C'était, comme nous l'avons dit, un ami de son mari; il s'empressa d'accourir, et, en la voyant toute vêtue de noir, il s'écria :

— Grand Dieu ! Frédéric aurait-il été tué ?

— Il n'a pas été tué, mon cher comte, il s'est tué lui-même, répondit la baronne, et j'ai besoin, sans une minute de retard, de voir la reine.

Le chambellan ne souleva aucune difficulté. Il savait combien le roi faisait cas de Frédéric; il savait aussi que la reine connaissait sa veuve. Il s'empressa d'aller solliciter d'elle l'audience que désirait madame de Below.

La reine Augusta est connue par toute l'Allemagne pour sa bonté parfaite, pour son esprit distingué. Aussitôt qu'elle eut appris par son chambellan la présence d'Emma et qu'elle eut su que, toute vêtue de noir, elle venait probablement implorer quelque grâce, elle s'écria :

— Faites-la entrer ! faites-la entrer !

Madame de Below fut prévenue à l'instant même.

En sortant du salon où elle se trouvait, elle vit la porte des appartements royaux ouverte, et sur cette porte la reine Augusta, qui l'attendait. Sans faire un pas de plus, la baronne mit un genou en terre. Elle voulut parler, mais ces mots seuls s'échappèrent de sa bouche :

— O très-chère Majesté!

La reine vint à elle et la releva.

— Que voulez-vous, ma chère baronne? lui dit-elle. Qui vous amène? Pourquoi ce deuil?

— Ce deuil, Majesté, c'est celui d'un homme et d'une ville qui me sont bien chers : c'est celui de mon mari qui est mort, c'est celui de ma ville natale qui agonise.

— Votre mari est mort! Pauvre enfant! je le savais déjà! Waals me l'avait dit. Je doutais encore, mais il a ajouté qu'il s'était tué. Qui a pu le porter à cette extrémité? Quelque injustice qui lui a été faite. Parlez, et nous la réparerons.

— Ce n'est point cela qui m'amène, madame, ce n'est pas moi que mon mari a chargée du soin de sa vengeance; je n'ai donc de ce côté qu'à laisser faire la volonté de Dieu et la sienne; ce qui m'amène, madame, ce sont les cris de désespoir de ma ville natale, dont vos armées, ou plutôt vos généraux, semblent avoir juré la ruine.

— Venez donc, mon enfant, dit la reine; vous me conterez cela plus longuement et surtout plus amicalement.

Elle emmena Emma dans le salon, la fit asseoir près d'elle; mais la jeune femme se laissa glisser du canapé et se trouva de nouveau à genoux devant la reine.

— Vous connaissez Francfort, madame.

— J'y suis allée, il y a un an, dit la reine, et j'y ai été reçue à merveille.

— Que ce bon souvenir vienne en aide à mes paroles! Le général Falkenstein, en arrivant dans la ville, a commencé par mettre sur elle une contribution de sept millions de florins; cette contribution a été payée, plus une contribution à peu près égale en nature. C'était déjà quatorze millions de florins pour une petite ville de 72,000 habitants, dont la moitié sont étrangers à la population, et, par conséquent, ne peuvent participer à l'impôt.

— Et Francfort a payé? demanda la reine.

— Francfort a payé, madame, car c'était encore dans la mesure du possible. Mais est arrivé le général Manteuffel, qui, à son tour, a mis un impôt de 25 millions de florins. Cette fois, obéir est impossible. Une pareille contribution appliquée à 18 millions de sujets, madame, ferait plus de milliards que n'en renferme en numéraire le monde entier. Eh bien, à l'heure qu'il est, le canon est braqué dans la rue et sur les positions qui commandent la ville. Si à dix heures, aujourd'hui, la somme n'est pas payée,—et elle ne le sera pas, madame, c'est impossible,—la ville est bombardée, livrée au pillage, une ville neutre qui n'a pas de murailles, qui n'a pas de portes, qui ne s'est pas défendue, qui ne peut pas se défendre!

— Et comment est-ce vous, mon enfant, demanda la reine, vous, une femme, qui vous êtes chargée de demander justice pour cette ville? Elle a un Sénat!

— Elle ne l'a plus, madame : le Sénat est dissous; deux des sénateurs ont été arrêtés!

— Et ses députés?

— Ils ont été chassés de la salle des séances.

— Ses bourgmestres?

— Il n'osent faire un pas, de crainte d'être fusillés. Dieu m'est témoin, madame, que je ne me suis pas attribué cette importance de venir plaider pour la malheureuse ville. C'est mon mari qui, en mourant, m'a dit : « Va ! » et je suis venue.

— Mais que faire ? demanda la reine.

— Votre Majesté n'a à recevoir de conseils que de son cœur. Mais, je le répète, si aujourd'hui à dix heures il n'y a pas de contre-ordre du roi, Francfort est perdue.

— Si encore le roi était ici, fit la reine.

— Grâce au télégraphe, Votre Majesté sait qu'il n'y a plus de distance. Une dépêche de Votre Majesté au roi, on peut avoir la réponse dans une demi-heure, et dans une autre demi-heure la réponse est transmise à Francfort.

— Vous avez raison, dit la reine Augusta, en allant à un petit bureau chargé de papiers.

Et elle écrivit :

A Sa Majesté le roi de Prusse Guillaume Ier.

« Berlin, 23 juillet 1866.

» Sire,

» Je viens humblement et instamment demander la remise de la contribution de 25 millions de florins, imposée arbitrairement à la ville de Francfort, qui a déjà

payé, tant en nature qu'en argent, 14 millions de florins.

» Votre très-humble servante et tendre épouse,

» AUGUSTA.

» P.-S. — Réponse immédiate. »

Elle tendit le papier à Emma, qui lut, baisa la signature et le lui rendit.

La reine sonna aussitôt.

— Appelez-moi M. de Waals, dit-elle.

M. de Waals accourut.

—Portez ce télégramme au télégraphe du palais et attendez la réponse. — Et vous, mon enfant, continua la reine, occupons-nous de vous. Vous devez être brisée, vous devez mourir de faim!

— Oh! madame, fit la baronne.

La reine sonna de nouveau.

— Apportez mon déjeuner ici, dit-elle; la baronne en prendra sa part.

Emma se leva.

On apporta une collation que la baronne toucha du bout des lèvres.

A chaque bruit de pas, elle tressaillait, croyant entendre M. de Waals. Enfin, des pas précipités se firent entendre, la porte s'ouvrit, M. de Waals parut: il tenait la dépêche à la main.

Emma, oubliant la présence de la reine, se précipita vers le comte; mais, honteuse de ce mouvement, elle s'arrêta à moitié chemin, et, s'inclinant devant la reine:

— Oh ! pardon, madame, dit-elle.

— Non ! fit la reine, prenez et lisez.

Emma prit la dépêche, l'ouvrit en tremblant; jeta les yeux dessus et jeta un cri de joie.

Elle contenait ces mots :

« Sur la demande de notre épouse bien-aimée, la contribution de 25 millions de florins décrétée par le général Manteuffel est remise à la ville de Francfort.

» GUILLAUME 1er. »

— Eh bien, dit la reine, à qui faut-il transmettre cette dépêche pour qu'elle arrive à temps? C'est vous qui avez obtenu cette grâce, ma chère enfant, c'est à vous que l'honneur doit en rester. — Il est important que la décision du roi soit connue avant dix heures, à Francfort, avez-vous dit. Indiquez la personne à laquelle elle doit être adressée.

— En vérité, madame, je ne sais comment répondre à tant de bontés, dit la baronne à genoux, en baisant les mains de la reine; je sais que, si on l'adressait à qui de droit, on l'adresserait au bourgmestre; mais qui sait si le bourgmestre n'est pas en fuite ou en prison? Je crois que le plus sûr, excusez mon égoïsme, madame, mais, si vous me faites la grâce de me consulter, je demanderais qu'elle fût adressée à madame de Beling, ma grand'mère; à coup sûr, elle ne perdra pas un instant pour la faire parvenir à qui de droit.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, ma chère enfant, dit la reine.

Et elle ajouta :

« Cette grâce a été accordée à la reine Augusta par son auguste époux le roi Guillaume Ier; mais elle a été demandée à la reine par sa fidèle amie, la baronne Frédéric de Below, sa première dame d'honneur.

» AUGUSTA. »

La jeune femme tomba aux genoux de la reine.

La reine la releva, l'embrassa, détacha de son épaule l'ordre de la reine Louise et l'attacha à l'épaule de la baronne.

—Quant à vous, dit-elle, vous avez besoin de quelques heures de repos, et vous ne partirez qu'après les avoir prises.

— Je demande pardon à Votre Majesté, répondit la baronne, mais deux personnes m'attendent, mon mari et mon enfant.

Cependant, comme le chemin de fer ne partait qu'à une heure de l'après-midi, et qu'il n'y avait pas moyen d'avancer ni de retarder l'heure, Emma se résigna à attendre.

La reine ordonna de la soigner comme si elle était déjà dame du palais, lui fit prendre un bain, quelques heures de repos et retenir un wagon pour Francfort.

Pendant ce temps, la ville était dans la consternation. Le général de Rœder, avec tout son état-major, attendait dans la salle du Sénat la contribution demandée; des balances étaient prêtes.

A neuf heures, les artilleurs étaient venus prendre

place auprès des batteries, la mèche allumée à la main.

La terreur la plus profonde régnait par toute la ville; aux dispositions que les Francfortois voyaient prendre, ils jugeaient qu'il n'y avait pas de grâce à attendre de la part des généraux prussiens.

Toute la population s'était renfermée dans les maisons et attendait avec anxiété que dix heures sonnassent et annonçassent que la ville était condamnée.

Tout à coup, un bruit terrible se répandit: c'est que le bourgmestre, pour ne pas dénoncer ses concitoyens, avait mis fin lui-même à ses jours, qu'il s'était pendu.

A dix heures moins quelques minutes, un homme vêtu de noir sortit de la maison de M. Fellner; — c'était son beau-frère, M. de Kugler:— il tenait à la main une corde.

Il marcha droit sans parler à personne, sans s'arrêter sur son chemin; il marcha droit au Rœmer, écarta du bras les sentinelles qui voulaient l'empêcher de passer, et, en entrant dans la salle où trônait le général de Rœder, il s'avança vers les balances, et, jetant dans l'un des plateaux la corde qu'il tenait à la main:

— Voilà, dit-il, la rançon de la ville de Francfort.

— Que veut dire ceci?... demanda le général de Rœder.

— Ceci veut dire que, plutôt que de vous obéir, le bourgmestre Fellner s'est pendu avec cette corde. Que sa mort retombe sur la tête de ceux qui l'ont causée!

— Mais, répondit brutalement le général de Rœder en continuant de fumer son cigare, il faut cependant que la contribution soit payée.

— A moins, dit tranquillement Bénédict Turpin, qui venait d'entrer, que le roi Guillaume Ier n'en fasse remise à la ville de Francfort.

Et, dépliant la dépêche que venait de recevoir madame de Beling, il la lut tout haut, afin que personne n'en ignorât, au général de Rœder.

— Monsieur, lui dit-il, je vous conseille de porter ces 25 millions de florins aux profits et pertes. — J'ai l'honneur de vous laisser la dépêche comme pièce de comptabilité.

XLII

Les deux convois

Deux nouvelles bien différentes se répandirent à la fois dans Francfort : l'une terrible, l'autre joyeuse.

La nouvelle terrible, c'était que le bourgmestre, cet homme si honoré, si honorable, occupant deux des premières places de la petite république qui venait de s'éteindre, celles de sénateur et de bourgmestre; ce père de six enfants, le modèle de toutes les vertus paternelles et conjugales, venait de se pendre plutôt que de livrer à un soldat avide et brutal le secret de la richesse des familles.

L'autre était que, grâce à l'intervention de madame

de Below et à la demande de la reine à son époux, la contribution de 25 millions venait d'être remise à la ville de Francfort.

On comprend qu'on ne s'occupât que de cela par toute la ville. Ce qui excitait encore plus l'étonnement et la curiosité, c'étaient ces deux morts mystérieuses qui étaient survenues presque en même temps.

On se demandait comment Frédéric de Below, à la suite d'une insulte à lui faite par son général, avait eu l'idée, avant de se brûler la cervelle, d'imposer à sa femme ce pieux pèlerinage à Berlin, lui qui n'était pas de la ville, lui qui appartenait corps et âme à l'armée prussienne. Avait-il voulu racheter les terribles violences exercées sur la ville par ses compatriotes? — Puis les jeunes officiers qui avaient assisté à la querelle entre Frédéric et le général, n'avaient point été sans parler et sans dire quelque chose de cette querelle.

Dans ces cœurs jeunes qui n'avaient point encore eu le temps de se racornir au souffle des ambitions, tout sentiment du juste et de l'injuste n'était pas éteint comme dans celui de ces vieux soldats habitués à l'obéissance passive quelque chose qu'on leur eût commandé. Beaucoup souffraient au fond de leur orgueil d'être employés comme exécuteurs d'une vengeance dont la cause se perdait dans les mystérieuses rancunes d'un ministre ancien ambassadeur. Ceux-là se disaient, quand ils se trouvaient dix, vingt, quarante dans la maison, qu'ils faisaient un métier non pas de soldats, mais de garnisaires et de recors.

Ceux-là avaient parlé, et, comme ils étaient loin de donner raison à leur général, ils avaient raconté quelques mots de la querelle qui avait eu lieu en leur présence, et ils avaient à peu près laissé deviner le reste.

Les imprimeurs avaient reçu l'ordre de n'imprimer aucune affiche sans l'autorisation du commandant de place; mais il n'y en avait pas un seul à Francfort qui ne fût prêt à contrevenir à cet ordre, et la preuve, c'est qu'au moment même où le conseiller Kugler jetait, plus pesante que l'épée de Brennus, la corde du bourgmestre dans la balance, mille mains invisibles et inconnues collaient sur les murailles de Francfort les placards suivants :

» Cette nuit, à trois heures du matin, le digne bourgmestre Fellner s'est pendu, martyr de son dévouement à la ville de Francfort. Citoyens, priez pour lui.»

De son côté, Bénédict avait été trouver l'imprimeur du *Journal des Postes*, lequel s'engagea à lui donner dans deux heures deux cents copies du double télégramme de la reine et du roi. Il s'engageait, en outre, pourvu que ces affiches ne fussent pas d'une grandeur excessive, à les faire coller par tous ses colleurs ordinaires, qui risqueraient volontiers ce qu'il y avait à risquer, pour annoncer officiellement cette bonne nouvelle à leurs concitoyens.

On prit le même papier, la même couleur de papier, les mêmes caractères d'imprimerie que ceux qui annonçaient le suicide de M. Fellner.

Deux heures après, en effet, deux cents affiches étaient collées près des premières.

Elles contenaient ces mots :

« Hier, à deux heures de l'après-midi, comme on le sait déjà, le baron de Below s'est brûlé la cervelle à la suite d'une querelle avec le général Sturm, et dans laquelle le général l'avait insulté.

» Les causes de cette querelle ne demeureront un secret que pour ceux qui ne voudront pas le pénétrer.

» Une des clauses du testament ordonnait à madame de Below de partir pour Berlin, et de demander à Sa Majesté la reine Augusta la remise de la contribution de 25 milions de florins, imposée par le général Manteuffel. La baronne prit seulement le temps de mettre ses habits de deuil et partit.

» Nous sommes heureux de communiquer à nos concitoyens le double télégramme qu'elle nous envoie :

« Sire,

» Je viens humblement et instamment demander la » remise de la contribution de 25 millions de florins » imposée arbitrairement à la ville de Francfort, qui a » déjà payé, tant en nature qu'en argent, 14 millions » de florins.

» Votre très-humble servante et tendre épouse.

» AUGUSTA. »

» Le roi répondit télégramme pour télégramme :

» Voici la lettre de Sa Majesté :

« Sur la demande de notre épouse bien-aimée, la » reine Augusta, la contribution de 25 millions de flo- » rins décrétée par le général Manteuffel est remise à » la ville de Francfort.

» GUILLAUME Ier. »

On comprend quels attroupements se formaient devant ces deux affiches. Un instant, le mouvement qui se fit dans toute cette population ressembla à une émeute; les tambours battirent, les patrouilles s'organisèrent et les citoyens reçurent l'ordre de rester chez eux.

Les rues devinrent désertes. Les canonniers, dont, comme nous l'avons dit, les mèches avaient été allumées à dix heures du matin, demeurèrent mèches allumées près de leurs canons. Cette espèce de menace dura trente heures. Cependant, comme au bout de ce temps les rassemblements ne se renouvelèrent point, comme aucune rixe n'eut lieu, comme aucun coup de feu ne fut tiré, toutes ces dispositions hostiles disparurent du 25 au 26.

Le matin, de nouveaux placards étaient affichés.

Ils contenaient l'avis suivant :

« Demain, 26 juillet, à deux heures de l'après-midi, auront lieu les obsèques de M. le bourgmestre Fellner et du chef d'état-major Frédéric de Below.

» Chaque cortége partira de la maison mortuaire et se réunira au Dôme, où un office commun sera célébré pour les deux martyrs.

» Les familles pensent qu'il ne sera pas besoin d'autre invitation que cet avis, et que la ville de Francfort ne manquera point à son devoir.

» Le deuil du bourgmestre Fellner sera conduit par son beau-frère le conseiller Kugler, et celui du major Frédéric de Below, par M. Bénédict Turpin, son exécuteur testamentaire.»

Nous n'essayerons pas de peindre l'intérieur des deux familles désolées. Madame de Below était arrivée le 24 vers une heure du matin. Tout le monde veillait dans la maison, et priait autour du lit mortuaire. Quelques-unes des dames principales de la ville étaient venues attendre son retour; elle fut reçue comme l'ange des miséricordes célestes.

Mais, au bout de quelques instants, on comprit quel devoir pieux l'avait ramenée si promptement près du chevet de son mari. Chacun se retira et on la laissa seule avec le cadavre bien-aimé.

Hélène, de son côté, veillait aussi près de Karl.

Deux fois dans la journée, elle était descendue, s'était agenouillée près du lit de Frédéric, y avait fait sa prière, l'avait embrassé au front et était remontée.

Karl allait mieux; il n'était pas encore revenu, mais il revenait à la vie. Son œil se rouvrait et pouvait se fixer sur celui d'Hélène. Sa bouche murmurait des paroles d'amour, sa main répondait à la main qui la pressait. Seul, le chirurgien demeurait soucieux, et, tout en encourageant le blessé, ne voulait rien répondre à Hé-

lène, du moment qu'il se trouvait seul avec elle, répétant à toutes ses questions :

— Il faut attendre ! Je ne pourrai rien dire avant le huitième ou le neuvième jour.

Chez M. Fellner, le deuil était non moins grand. Tout ce qui avait occupé une place dans l'ancienne république : sénateurs, membres de l'Assemblée législative, membres des Cinquante-et-un, venaient s'incliner sur le corps de cet homme juste, en déposant sur son lit, l'un une couronne de laurier, l'autre une couronne de chêne, l'autre une couronne d'immortelles. Ce lit était un véritable char de triomphe. Jamais conquérant rentrant après une bataille gagnée et expirant au milieu de sa victoire, n'avait réuni autour de lui tant de larmes, tant de prières, tant d'éloges.

Dès le matin du 26 juillet, lorsqu'on se fut aperçu que les canons avaient disparu et que la ville n'était plus menacée d'être égorgée au moment où elle s'y attendrait le moins, toute la ville afflua aux deux portes désignées par les tentures noires.

Francfort avait à remplir cette fois plus qu'un devoir de convenance envers un magistrat et un homme considéré. Elle avait à acquitter une double dette de reconnaissance. Aussi, dès dix heures du matin, tous les corps de métiers avec leurs bannières comme au jour des fêtes populaires de la ville libre, se réunissaient dans le Zeil. De tous côtés, quoique défense leur eût été faite d'arborer leurs bannières, venaient, bannières déployées, se joindre à eux les Sociétés dissoutes,

mais qui, bravant le décret, avaient résolu de revivre un jour.

C'était la Société des carabiniers, la Société de gymnastique, la Société de défense nationale, la nouvelle Société bourgeoise, la Société des jeunes miliciens, la Société des bourgeois de Sachsenhausen et la Société pour l'éducation des travailleurs.

Les drapeaux noirs avaient été arborés sur un grand nombre de maisons, et, entre autres, au Casino de la rue Saint-Gall, appartenant aux principaux citoyens de la ville de Francfort, au club de la nouvelle Union bourgeoise, qui a sa maison sur le Korn-Markt; au club de l'ancienne Union bourgeoise, situé rue d'Eschenhein et comptant près de deux mille membres qui représentent la bourgeoisie; enfin, au club de Sachsenhausen, club populaire s'il en fut, et qui appartient aux habitants de ce faubourg de Francfort que nous avons eu occasion de nommer si souvent.

Une réunion presque aussi considérable se rassemblait au coin du Rots-Markt, près de la Grande-Rue. C'est là, on se le rappelle, qu'était située la maison que l'on avait l'habitude d'appeler à Francfort la maison Chandroz, quoique personne de ce nom n'existât plus dans la maison, excepté Hélène, qui n'avait pas encore échangé son nom de jeune fille contre celui d'un mari.

Seulement, dans la rue qui correspondait à la maison du bourgmestre s'étaient réunis la bourgeoisie et le peuple, tandis qu'en face de la maison Chandroz s'était

réunie particulièrement l'aristocratie de naissance, à laquelle elle appartenait.

Ce qu'il y avait d'étrange de ce côté où la mort avait frappé le représentant de deux classes à la fois, c'était la quantité d'officiers prussiens qui, pour rendre les derniers devoirs à leur camarade, s'étaient réunis, au risque de déplaire à leurs supérieurs, les généraux de Rœder et Sturm. — Ces derniers avaient eu le bon esprit de quitter Francfort sans essayer d'en réprimer le moins du monde les sentiments.

Au reste, au même instant et devant les deux maisons mortuaires, les sentiments de reconnaissance des Francfortois se manifestaient de la même façon.

Lorsque M. le conseiller Kugler sortit de la maison du bourgmestre à la suite du corbillard, tenant par la main les deux fils du mort, les cris de « Vive madame Fellner! vive madame Fellner! vive ses enfants! » retentirent en signe qu'on avait à lui exprimer, à elle, la reconnaissance que l'on portait à son mari. Ces cris allèrent la chercher au fond de sa chambre dans l'oratoire où elle avait prié jusqu'à trois heures du matin, pendant la nuit fatale ; elle comprit cet élan populaire qui montait à elle de tous les cœurs, et, quand, vêtue de noir, elle parut sur le balcon avec ses quatre filles vêtues de noir comme elle, les sanglots éclatèrent et les larmes coulèrent de tous les yeux.

Même chose arriva quand se mit en marche le cercueil de Frédéric; c'était au dévouement de sa veuve que Francfort devait d'avoir échappé à sa ruine.

Le cri de « Vive madame de Below ! » s'élança de toutes les poitrines, se répéta jusqu'à ce que la jeune et belle veuve vint, tout enveloppée de ses crêpes noirs, recevoir ce témoignage de gratitude que lui offrait la ville tout entière. Elle vint, salua, et l'on put entendre parmi cette immense réunion composée des quatre ou cinq populations différentes qui habitent Francfort, ces mots courant par la foule :

— La pâleur et le deuil la rendent plus belle.

De même que les officiers n'avaient pas reçu d'ordre pour suivre le convoi de Frédéric, ni les tambours qui précèdent d'ordinaire les corbillards, ni les soldats qui l'accompagnent, lorsqu'il s'agit de conduire à sa demeure dernière un officier supérieur, n'avaient été commandés; mais, soit habitude des règlements habituels, soit sympathie pour le mort, les tambours qui eussent dû être commandés, le peloton qui eût dû se mettre sous les armes, tout se trouva présent au moment de partir, lorsque le convoi se mit en route. Ce fut donc au bruit des sourds roulements des tambours recouverts d'un crêpe que l'on s'avança vers le Dôme.

A l'endroit convenu, les deux convois se joignirent et s'avancèrent de front vers l'église, tenant toute la largeur de la rue. Seulement, comme deux fleuves qui se côtoieraient et dont les eaux ne se mêleraient pas, chaque conducteur funèbre marchait, son char mortuaire traînant derrière lui, l'un le bourgmestre, la bourgeoisie et le peuple, l'autre le baron de Below, l'aristocratie et l'armée.

Un instant, on eût dit que la paix était faite entre ces deux populations dont l'une pesait si cruellement sur l'autre, que la mort d'un homme estimé de tous pouvait seule les rapprocher pour quelques instants, en les rendant immédiatement à leur hostilité respective.

A la grande porte du Dôme, les deux cercueils furent descendus et déposés à côté l'un de l'autre. — De là, à bras, on les conduisit dans le chœur de l'église ; mais l'église, envahie depuis le matin par cette population des grandes villes toujours avide de spectacles, laissait à peine la place qu'il fallait aux deux cercueils pour arriver jusqu'à la nef. — L'appareil militaire, tambours et peloton de soldats les suivit ; mais, quand cette foule qui entourait les deux cercueils voulut entrer et trouver sa place dans le temple, la chose fut impossible, et plus de trois mille personnes restèrent sous le porche et dans la rue.

La cérémonie commença, solennelle, lugubre, accompagnée de temps en temps de roulements de tambours et de bruits de crosses de fusil qui retombaient à terre : nul n'eût pu dire pour lequel de ces deux morts on rendait les honneurs militaires, de sorte que le malheureux bourgmestre avait sa part des honneurs funèbres rendus par ceux-là mêmes qui étaient causes de sa mort. Il est vrai que, de son côté, la Société du Lieder-Kranz entonnait de temps en temps des chœurs funèbres et qu'alors la voix de la population montait comme un orage et étouffait les roulements des tam-

bours et le bruit des crosses de fusil retombant à terre.

L'office fut long, et, quoique privé des grandes pompes catholiques, il n'en produisit pas moins un effet immense sur ceux qui l'écoutaient.

Puis on se remit en marche pour le cimetière. Le bourgmestre avec ses chants funèbres, l'officier avec sa musique guerrière.

On arriva ainsi au but du dernier voyage.

Le caveau de la famille Chandroz était éloigné de celui du bourgmestre, de sorte que les deux convois se séparèrent pour suivre chacun son cercueil jusqu'au bout. Les deux cortéges continuèrent leur marche. Autour de la tombe du bourgmestre, les chants, les discours, les couronnes d'immortelles. Sur celle de l'officier, les décharges de fusil, qui font tressaillir le soldat dans sa bière, et les couronnes de laurier, qui rendent plus douce et plus parfumée sa dernière couche.

Ce fut au soir seulement que la double cérémonie fut accomplie et que l'on vit descendre morne et silencieuse la foule, qui, séparée jusque-là, revenait, comme un immense courant, retrouver le lit qu'elle avait quitté.

Seulement, tamboars, soldats, officiers groupés instinctivement les uns aux autres revenaient ensemble à leurs rangs, sinon comme une troupe hostile, du moins comme une masse sans rapports avec la population.

Bénédict, pendant toute la cérémonie, avait eu l'idée d'aller, le lendemain matin, trouver le général Sturm et de se présenter à lui comme l'exécuteur testamentaire

de Frédéric, c'est-à-dire lui demander raison de l'insulte faite à son ami.

Mais, en rentrant, il trouva Emma si accablée, Karl si faible, la vieille baronne de Beling si épuisée à la fois par l'âge et le malheur, qu'il pensa que la pauvre famille Chandroz avait encore besoin de lui. Or, deux choses inévitablement devaient arriver dans un duel comme celui dont il menaçait le général Sturm : ou il tuerait le général, ou le général le tuerait.

S'il tuait le général, il était évident que, pour éviter la vengeance des Prussiens, il devrait quitter Francfort à l'instant même. S'il était tué, il devenait complètement inutile à la famille, qui lui paraissait avoir encore plus besoin de sa protection morale que de son appui matériel.

Il résolut donc d'attendre quelques jours, mais il se promit d'envoyer sa carte chaque jour au général Sturm, et il se tint parole. Le général Sturm put donc, chaque matin, être convaincu que, s'il oubliait Bénédict, Bénédict ne l'oubliait pas.

XLIII

La transfusion du sang

Trois jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter. Les premiers élans de la douleur s'étaient apaisés dans la double maison mortuaire.

On pleurait encore, on ne sanglotait plus.

Karl allait de mieux en mieux. Depuis deux jours, il s'était soulevé sur son lit et avait pu donner des signes de connaissance, non plus par des mots entrecoupés, par de tendres exclamations ou par de douces paroles, mais en prenant part à la conversation. Son cerveau, qui, comme le reste de son corps, avait subi un affaiblissement, reprenait peu à peu cette puissance qu'il exerce sur le reste du corps en état de santé.

Hélène, qui voyait Karl ainsi renaître; Hélène, qui était à cet âge où la jeunesse marche encore une main dans celle de l'amour, l'autre dans celle de l'espérance, Hélène se réjouissait de ce retour visible à la vie comme si elle avait eu parole de la Providence qu'aucun accident ne viendrait troubler cette convalescence si hasardeuse.

Deux fois par jour, le chirurgien venait visiter le blessé, et, sans détruire les espérances d'Hélène, il ne voulait cependant rien affirmer qui pût lui rendre une sécurité entière.

Karl s'aperçut de cet espoir de sa maîtresse; mais, en même temps, il remarquait la retenue avec laquelle le chirurgien accueillait tous les joyeux projets qu'Hélène faisait pour l'avenir.

Lui aussi faisait des projets, mais plus tristes.

— Hélène, lui disait-il, je sais tout ce que vous avez fait pour moi. Bénédict m'a raconté vos larmes, votre désespoir, vos fatigues. Hélène, je vous aime d'un

amour tellement égoïste, que je veux, avant de mourir..

Et, comme Hélène faisait un mouvement:

— Si je dois mourir, ajouta-t-il, je veux auparavant pouvoir vous appeler ma femme, afin que, si — comme on nous le répète, et comme notre orgueil nous porte à le croire — il existe un monde au delà du nôtre, je vous retrouve ma femme dans ce monde-là comme dans celui-ci. Promettez-moi donc, ma douce gardienne, dans le cas où il arriverait un de ces accidents qui préoccupent tant le docteur qu'il ne veut pas vous rendre à l'espérance entière, promettez-moi donc d'envoyer à l'instant même chercher un prêtre, et, la main dans la main, de lui dire : « Bénissez-nous, mon père, Karl de Freyberg est mon époux! » Et je vous jure, Hélène, que ma mort sera aussi douce alors et aussi tranquille qu'elle serait désespérée si je ne pouvais vous dire : « Adieu, ma femme bien aimée. »

Hélène écoutait tous ces projets avec le sourire de l'espérance sur les lèvres; toujours près de Karl, c'était elle qui répondait à toutes ses paroles, tristes ou joyeuses.

De temps en temps, quand elle voyait son malade se fatiguer, elle lui faisait signe de se taire, et alors elle allait à sa bibliothèque de jeune fille prendre soit Uhland, soit Gœthe, soit Schiller; elle lui lisait *le Vieux Chevalier* ou *le Roi des Aulnes* ou *la Cloche*. Alors, presque toujours, au bruit de sa voix mélodieuse comme au murmure d'un ruisseau, Karl fermait les yeux et peu à peu s'endormait.

Après une si grande perte de sang, le besoin de sommeil était immense chez le jeune homme. Alors, comme si Hélène eût pu voir dans son cerveau s'épaissir ces ombres qui, en suspendant l'intelligence, amènent le sommeil, sa voix s'éteignait peu à peu, et, les yeux à moitié sur le malade, à moitié sur le livre, elle cessait de parler juste au moment où il commençait à s'endormir.

La nuit, elle consentait à ce que Bénédict la relayât près de Karl, pendant deux ou trois heures, et cela parce que Karl, à force de prières, l'exigeait d'elle; mais alors elle ne quittait pas même la chambre. Derrière un rideau, tendu devant l'alcôve où était autrefois son lit, que, pour plus grande tranquillité du malade et pour plus grande facilité des soins à lui rendre, on avait tiré elle au milieu de la chambre, derrière un rideau tendu, allait se coucher sur une chaise longue, et, là, pareille à un oiseau, elle dormait d'un sommeil si léger, qu'au moindre déplacement de meubles, au plus léger mouvement qui se faisait dans la chambre, au moindre mot que prononçait le blessé ou son gardien, sa tête soulevait le rideau et sa voix inquiète demandait :

— Qu'y a-t-il ?

Quiconque a voyagé en Allemagne a pu remarquer combien les blondes jeunes filles de la Germanie qui ont servi de type aux Marguerite, aux Charlotte, aux Amélie, sont plus disposées à cette mélancolique poésie, dont la source semblait être en Angleterre, que nos

jeunes filles de France, gaies, spirituelles, folâtres, mais en général peu poétiques. Shakspeare a dit : « L'Angleterre est un nid de cygnes entouré d'un vaste étang; » on pourrait dire de ces charmantes petites villes d'Allemagne qu'on appelle Francfort, Mannheim, Brunswick, Cassel, Darmstadt, que ce sont des nids de colombes dans des bosquets de verdure.

Cherchez en France l'équivalent des Ophélie, des Juliette, des Desdémone, des Cornélie, vous ne le trouverez pas. Cherchez en Allemagne, et, à chaque pas, vous rencontrerez l'ombre des créations du poëte anglais; seulement, elles se sont un peu matérialisées, et, au lieu de vivre du parfum des fleurs, des brises de la nuit, des souffles de l'aurore, elles vivront de lait, de miel et de fruits.

Hélène était une de ces créatures demi-célestes. C'était la sœur de ces charmants fantômes que l'on rencontre à chaque page dans les poésies populaires de l'Allemagne. Nous faisons un grand mérite à ces poëtes rêveurs qui entrevoient des Lorelys dans les vapeurs du Rhin, des Mignons dans les épaisseurs des feuillages, et nous ne nous disons pas que leur mérite n'est pas grand d'avoir trouvé ces créations charmantes qui ne sont point des rêves de leur génie, mais des copies réelles que la nature brumeuse de l'Angleterre et de la Germanie fait poser devant eux, pleurantes ou souriantes, poétiques toujours.

Et remarquez bien qu'il n'est pas besoin, aux bords du Rhin, du Mein ou du Danube, d'aller chercher ces

types, sinon inconnus, du moins si rares chez nous, dans l'aristocratie, où la race sauvegarde la forme, où l'éducation discipline l'esprit, mais qu'on les trouve à la fenêtre des bourgeois, ou à la porte du paysan, où Schiller a rencontré Louise et Gœthe Marguerite.

Aussi Hélène accomplissait-elle toutes ces actions qui nous semblent l'apogée du dévouement avec une simplicité parfaite et dans l'ignorance qu'elle méritât pour cette douce fatigue un regard des hommes et même du Seigneur.

Les nuits où Hélène couchait seule, Bénédict reposait dans la chambre de Frédéric, ou plutôt se jetait tout habillé sur son lit, afin d'être prêt au moindre appel, d'accourir à l'aide d'Hélène ou d'aller chercher le chirurgien. Nous avons dit, comme on se le rappelle, qu'une voiture toujours attelée se tenait à la porte, et, chose bizarre, plus la convalescence faisait de progrès, plus le médecin insistait pour qu'on ne négligeât point cette précaution.

On était arrivé au 30 juillet; après avoir veillé une partie de la nuit près de Karl, Bénédict avait cédé sa place à Hélène, et, rentré dans la chambre de Frédéric, s'était jeté sur son lit, quand tout à coup il lui sembla qu'on l'appelait à grands cris.

Au même instant, sa porte s'ouvrit, et Hélène, pâle, échevelée, couverte de sang, prononçant des mots inarticulés qui voulaient dire : « Au secours ! » parut sur le seuil.

Bénédict devina ce qui venait de se passer. Moins

discret envers lui qu'envers la jeune fille, le médecin lui avait dit ses craintes, et il était évident que ces craintes venaient de se réaliser.

Bénédict se précipita dans la chambre de Karl; la ligature de l'artère, ce qu'on appelle l'escarre, s'était rompue, le sang coulait à flots et par jets.

Karl était évanoui.

Bénédict ne perdit pas un instant, il roula son mouchoir de manière à en faire une corde, en serra le haut du bras de Karl, brisa d'un coup de pied le bâton d'une chaise, le passa entre le bras du blessé et le nœud du mouchoir, et, tournant le bâton sur lui-même, il fit ce qu'on appelle en langue médicale un tourniquet.

Le sang s'arrêta à l'instant même.

Hélène s'était jetée éperdue sur le lit, elle semblait folle, elle n'entendait pas Bénédiet qui lui criait :

— Le docteur ! le docteur !

De la main qui lui restait libre, car de l'autre il pesait sur le bras de Karl, Bénédict tira la sonnette si violemment, que Hans, devinant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, arriva tout effaré.

— En voiture et chez le docteur ! cria Bénédict.

Hans comprit tout, car d'un coup d'œil et d'un regard il avait tout vu. Il se précipita par les degrés, sauta dans la voiture, en criant à son tour :

— Chez le docteur !

Comme il était six heures du matin à peine, le docteur était chez lui.

Dix minutes après, il entrait dans la chambre.

En voyant le sang ruisseler sur le parquet, en voyant Hélène à moitié évanouie, en voyant surtout Bénédict étranglant le bras du blessé, il comprit d'autant plus ce qui venait de se passer, que c'était là l'objet de ses craintes.

— Ah ! s'écria-t-il, voilà ce que j'avais prévu. Une hémorrhagie secondaire ; l'escarre a éclaté.

Hélène, à sa voix, s'était relevée ; elle lui avait jeté les deux bras au cou, elle criait :

— Il ne mourra pas ! il ne mourra pas ! N'est-ce pas, que vous ne le laisserez pas mourir ?

Le docteur se dégagea de l'étreinte d'Hélène et s'approcha du lit.

Karl était loin d'avoir perdu autant de sang que la première fois ; mais, à en juger par le ruisseau qui coulait à travers la chambre, il devait en avoir perdu plus de deux livres, ce qui était exorbitant dans l'état de faiblesse où il était arrivé.

Cependant, le docteur ne perdit pas courage ; le bras était resté nu, il y fit une nouvelle incision et avec des pinces alla chercher l'artère, qui, heureusement, comprimée par Bénédict, n'avait remonté que de quelques centimètres.

En une seconde, l'artère fut liée ; mais le blessé était complétement évanoui. Hélène, qui avait suivi la première opération avec anxiété, suivait celle-ci avec terreur. Elle avait, la première fois, retrouvé Karl muet, immobile, refroidi, et avec toutes les apparences de la mort ; mais elle ne l'avait pas vu comme elle

venait de le voir, passer de la vie à la mort. Les lèvres étaient blanches, les yeux fermés, les joues couleur de cire : il était évident que, la première fois même, Karl n'avait jamais pénétré si avant dans le tombeau.

Hélène se tordait les bras.

— Oh ! son vœu ! son vœu ! s'écria-t-elle, il n'aura pas la joie de le voir se réaliser. — Monsieur, disait-elle au docteur, est-ce qu'il ne rouvrira pas les yeux ? Est-ce qu'il ne parlera pas avant de mourir? Mon Dieu! vous m'êtes témoin que je ne demande plus qu'il vive, il faudrait un miracle de votre bonté pour cela. Mais, docteur ! docteur ! faites qu'il rouvre les yeux ! faites qu'il me parle ! faites qu'un prêtre joigne nos deux mains ! faites que nous puissions être unis en ce monde pour ne pas être séparés là-haut !

Le docteur, malgré son impassibilité ordinaire, ne pouvait rester froid devant une pareille douleur; quoiqu'il vît bien que cette fois le coup était mortel, quoiqu'il eût fait tout ce qui était au pouvoir de l'art et qu'il sentît qu'il ne pouvait faire davantage, il essayait de rassurer Hélène par ces réponses banales que tiennent en réserve les médecins pour ces suprêmes circonstances.

Mais alors Bénédict s'approcha de lui, et, le prenant par la main :

— Docteur, lui dit-il, vous entendez ce que vous demande cette sainte créature ; elle ne vous demande pas la vie de son amant, elle vous demande une résur-

rection momentanée ; le temps à un prêtre de prononcer quelques paroles et de passer un anneau à son doigt !

— Oh ! oui, oui, s'écria Hélène, je ne demande que cela. Insensée que j'ai été au moment où il vivait, où il me parlait, de n'avoir pas accédé à sa demande en faisant venir cet homme de Dieu qui nous eût unis pour jamais. — Docteur, qu'il rouvre les yeux et qu'il dise : « Oui ! » c'est tout ce que je vous demande, car son vœu sera accompli, et moi, alors, je pourrai tenir celui que je lui ai fait.

— Docteur, dit Bénédict à demi-voix, en lui serrant la main qu'il avait conservée dans la sienne ; docteur, si nous demandions à la science le miracle que nous refuse Dieu ; si nous essayions de la transfusion du sang !

— Qu'est-ce que cela ? demanda Hélène.

Le docteur réfléchit une seconde. Puis, regardant le malade :

— Tout est perdu, dit-il, nous ne risquons rien.

— Je vous ai demandé, dit Hélène, ce que c'était que la transfusion du sang ?

— Il s'agit, dit le docteur, de faire passer dans les veines épuisées du malade assez de sang chaud et vivant pour lui rendre, ne fût-ce qu'un instant, avec la vie et la parole, la conscience de lui-même.

— Et cette opération ?... dit Hélène.

— C'est la première fois que je la pratiquerai, dit le

docteur; mais deux ou trois fois je l'ai vu pratiquer dans les hôpitaux.

— Et moi aussi, dit Bénédict : amoureux du surnaturel, je suivais les cours de Magendie, et j'ai toujours vu réussir l'expérience quand on infusait dans les veines d'un animal du sang d'un animal de son espèce.

— Eh bien, dit le docteur, je vais me mettre en quête d'un homme qui veuille nous vendre une ou deux livres de son sang.

— Docteur, dit Bénédict en jetant son habit, je ne vends pas mon sang à mes amis, je le leur donne. L'homme est trouvé !

Mais, à ces mots, Hélène poussa un cri et se jeta violemment entre Bénédict et le docteur, et, avec une expression hautaine, tendant son bras nu au chirurgien :

— Vous avez assez fait pour lui, monsieur, jusqu'à présent, dit-elle à Bénédict; si du sang humain doit passer des veines d'un autre dans celles de mon bien-aimé Karl, ce sera le mien, c'est mon droit !

Bénédict tomba à genoux devant cette héroïne de l'amour et du dévouement, prit le bas de sa robe et la baisa.

Moins impressionnable, le docteur se contenta de dire :

— C'est bien ! essayons ! Faites boire au blessé une cuillerée du premier cordial. Je vais chez moi chercher l'appareil.

XLIV

Le mariage in extremis

Le docteur s'élança hors de l'appartement aussi rapidement que le permettait la dignité de son état.

Pendant ce temps, Hélène introduisait entre les lèvres de Karl une cuillerée du cordial et Bénédict tirait la sonnette et appelait les domestiques.

Hans parut.

— Allez chercher le prêtre, lui dit Hélène.

— Pour l'extrême-onction? demanda timidement Hans.

— Pour un mariage, répliqua Hélène.

Cinq minutes après, le docteur rentra avec l'appareil.

— Docteur, lui dit Bénédict, je suis assez au courant de l'opération pour en causer avec vous. Permettez-moi de vous dire, avant que vous commenciez, que je repousse complétement la méthode de Müller et de Dieffenbach, qui veulent qu'on injecte du sang défibriné par le battage, mais que je suis, au contraire, de l'avis de Bérard, qui veut que le sang soit injecté en nature et avec tous ses éléments.

— Je suis de cet avis aussi, fit le docteur. — Sonnez, dit-il à Bénédict.

Bénédict sonna.

Une femme de chambre entra.

— De l'eau chaude dans un vase profond, demanda le docteur, et un thermomètre, s'il y en a un dans la maison.

La femme de chambre reparut presque aussitôt avec les deux objets demandés.

Le docteur tira une bande de sa poche et l'enroula autour du bras gauche du blessé. C'était de ce côté que devait être injecté le sang, le bras droit étant mutilé.

Au bout de quelques instants, la veine grossit, ce qui prouvait que le sang n'était point tout à fait épuisé et que la circulation, quoique faible, se faisait encore.

Le docteur alors se tourna vers Hélène :

— Êtes-vous prête? demanda-t-il.

— Oui, dit Hélène; mais hâtez-vous; s'il allait mourir, mon Dieu!

Le docteur serra le bras d'Hélène avec une bande, plaça l'appareil sur le lit, afin de le rapprocher autant que possible du blessé, le plaça dans l'eau chauffée à 35 degrés, afin que le sang n'eût point le temps de se refroidir en passant d'un bras dans l'autre. Il mit à nu le vaisseau le plus gonflé du bras de Karl; puis, presqu'en même temps, il piqua la veine de la jeune femme, dont le sang s'élança dans l'appareil.

Lorsqu'il jugea qu'il pouvait y en avoir 120 ou 130 grammes pesant, il fit signe à Bénédict de comprimer la saignée d'Hélène avec le pouce, et, faisant une incision longitudinale dans le vaisseau de Karl, il y introduisit l'extrémité de l'appareil qu'il pressa lentement,

veillant attentivement à ce qu'aucune bulle d'air ne pût s'y introduire avec le sang.

Pendant l'opération, qui dura dix minutes à peu près, on entendit un faible bruit à la porte.

C'était celui du prêtre qui arrivait, accompagné d'Emma, de madame de Beling et de tous les serviteurs de la maison.

Hélène se retourna, les aperçut debout à la porte, et leur fit signe d'entrer.

En ce moment, Bénédict lui pressa le bras : Karl venait de tressaillir ; une espèce de frissonnement courait par tout son corps.

— Ah ! dit Hélène en joignant les mains, je vous remercie, mon Dieu ; c'est mon sang qui arrive jusqu'à son cœur !

Bénédict tenait tout prêt un morceau de taffetas d'Angleterre, qu'il appuya sur la veine ouverte et qu'il tint fermée.

Le prêtre alors s'approcha.

C'était un prêtre catholique qui, depuis l'enfance d'Hélène, était son directeur.

— Vous m'avez fait appeler, ma fille ? demanda-t-il.

— Oui, dit Hélène ; je voudrais, ma grand'mère et ma sœur aînée le permettant, épouser ce gentilhomme, qui, avec l'aide du Seigneur, va rouvrir les yeux et reprendre ses sens. Seulement, il n'y a pas de temps à perdre, car l'évanouissement peut revenir.

Et, comme si Karl n'eût attendu que ce moment pour revenir à lui, il ouvrit les yeux, regarda tendre-

ment Hélène, et, d'une voix faible mais intelligible :

— Au fond de mon évanouissement, j'ai tout entendu, dit-il; vous êtes un ange, Hélène, et je me joins à vous pour demander à votre mère et à votre sœur la permission de vous laisser mon nom.

Bénédict et le docteur se regardèrent. Ils étaient étonnés de cette surexcitation qui rendait momentanément la vue aux yeux, la parole aux lèvres de Karl.

Le prêtre s'approcha.

— Louis-Karl de Freyberg, vous déclarez, reconnaissez et jurez, devant Dieu et en face de la sainte Église, que vous prenez maintenant pour femme et légitime épouse Hélène de Chandroz ici présente?

— Oui.

— Vous promettez et jurez de lui garder fidélité en toutes choses, comme un fidèle époux le doit à son épouse, selon le commandement de Dieu ?

Karl sourit mélancoliquement à cette recommandation, imposée par le formulaire de l'Église, et qui est à l'usage des gens qui croient pouvoir encore vivre de longues années, et avoir le temps de manquer à cette promesse sainte.

—Oui, dit-il, et, en foi de ceci, voici l'alliance de ma mère, qui, déjà bénite, deviendra plus sainte encore en passant par vos mains.

— Et vous, Hélène de Chandroz, vous consentez, reconnaissez et jurez aussi, devant Dieu et la sainte Église, que vous prenez pour mari et légitime époux Louis-Karl de Freyberg ici présent?

— Oh! oui, mon père, s'écria la jeune fille.

A la place de Karl, trop affaibli pour parler, le prêtre ajouta :

— Recevez ce signe des conventions matrimoniales faites entre vous.

Et, en disant ces mots, il mit au doigt d'Hélène l'anneau que lui avait donné Karl.

— Je vous donne cet anneau en signe du mariage que vous contractez.

Après ces paroles, le prêtre se découvrit, fit le signe de la croix sur la main de l'épouse en disant à voix basse :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

Et, étendant aussitôt la main droite vers les époux, il ajouta d'un ton plus élevé :

— Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob vous unisse et répande sur vous sa bénédiction. Et moi, je vous unis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

— Mon père, dit Karl s'adressant au prêtre, aux prières que vous venez de faire au ciel pour l'époux, veuillez joindre l'absolution au mourant, et je n'aurai plus rien à vous demander.

Le prêtre alors se recueillit, leva la main, prononça les paroles sacramentelles, puis il dit :

— Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père Tout-Puissant qui vous a créée, au nom de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant qui a souffert pour

vous ; au nom du Saint-Esprit qui vous a été donné ; au nom des anges et des archanges, partez !

Et, comme si, en effet, l'âme de Karl attendait ce moment solennel pour quitter son corps, Hélène, qui l'avait soulevé entre ses bras pour qu'il n'entendît point les dernières paroles du prêtre, se sentit attirée vers lui par une force irrésistible. Ses lèvres se collèrent aux lèvres de son amant, et ces mots se firent jour entre elles :

— Adieu, ma femme chérie! ton sang est mon sang, adieu !

Et le corps retomba sur l'oreiller.

Karl avait exhalé son dernier souffle sur la bouche d'Hélène.

On n'entendit plus qu'un sanglot de la jeune fille, et un élan vers le ciel qui se termina par ces mots :

— Mon Dieu, Seigneur, reçois-nous dans ta miséricorde !

La prostration complète avec laquelle Hélène retomba sur le corps de Karl indiqua à tous que Karl était mort.

Tous les spectateurs qui, agenouillés, avaient assisté à cette scène, se relevèrent. Emma se jeta dans les bras d'Hélène en s'écriant :

— Nous voilà deux fois sœurs, sœurs par le sang et par l'affliction.

Puis, comme on sentait que cette douleur avait besoin de solitude, chacun s'éloigna lentement, doucement, sur la pointe du pied, laissant Hélène seule avec le corps de son époux.

Au bout de deux heures, Bénédict, inquiet, se hasarda à revenir et à frapper lentement à la porte, en disant :

— C'est moi, ma sœur !

Hélène, qui s'était enfermée dans la chambre vint lui ouvrir. Son étonnement fut grand lorsqu'il vit la jeune femme complétement vêtue en mariée. Elle avait ceint une couronne de roses blanches, des boucles en diamants pendaient à ses oreilles, un collier du plus grand prix entourait son cou.

Ses doigts étaient chargés de bagues précieuses. Son bras, qui venait de fournir le sang qui avait opéré ce miracle de résurrection, était couvert de bracelets. Un châle de dentelle magnifique était jeté sur ses épaules et couvrait une robe de satin, rattachée avec des nœuds de perles. Elle s'était coiffée avec le plus grand soin, et comme si elle se fût disposée à aller à l'église.

— Vous voyez, mon ami, dit-elle à Bénédict, j'ai voulu remplir complétement ses vœux : me voilà vêtue non en fiancée, mais en épouse.

Bénédict la regarda tristement, d'autant plus tristement qu'Hélène ne pleurait pas, elle souriait au contraire. On eût dit qu'ayant donné toutes ses larmes au vivant, elle n'avait rien gardé pour le mort. Bénédict la regardait, avec un étonnement profond, aller et venir dans cette chambre ; elle était occupée de mille petits soins qui tous avaient rapport à l'ensevelissement de Karl, et à tout moment elle lui montrait un objet nouveau.

— Tenez, lui disait-elle, il aimait ceci ; il avait remarqué cela ; nous le mettrons avec lui dans sa bière... A propos, dit-elle tout à coup, j'allais oublier mes cheveux qu'il aimait tant.

Elle détacha sa couronne, prit ses cheveux qui pendaient jusqu'à ses genoux, les coupa et en fit une tresse qu'elle noua autour du cou nu de Karl.

Le soir vint.

Elle causa longuement avec Bénédict de l'heure où devait avoir lieu l'enterrement le lendemain. Comme il n'était que six heures du soir, elle le chargea de veiller à tous ces soins si douloureux pour la famille, presque aussi douloureux pour Bénédict, qui avait tour à tour aimé Frédéric et Karl comme deux frères. Il devait commander lui-même la bière de chêne, large.

— Pourquoi large? demandait Bénédict.

Hélène ne répondait pas, sinon :

— Faites ce que je vous dis, mon ami, et vous serez béni.

Elle donna elle-même l'ordre pour que l'ensevelissement de son époux se fît à six heures du matin.

Bénédict obéit en tout. Il occupa toute sa soirée à ces détails funèbres ; jusqu'à onze heures, il demeura dehors.

A onze heures, il rentra.

Il trouva la chambre d'Hélène transformée en chapelle ardente, une double rangée de cierges brûlaient autour du lit.

Assise sur le lit, Hélène regardait Karl.

De même qu'elle ne pleurait plus, elle ne priait plus. Qu'avait-elle à demander à Dieu, maintenant? Rien! puisque Karl était mort.

De temps en temps seulement, elle portait sa main à sa bouche et baisait passionnément son anneau nuptial.

Vers minuit, sa mère et sa sœur, qui avaient prié et qui ne comprenaient rien, non plus que Bénédict, au calme d'Hélène, se retirèrent chez elles.

Hélène les embrassa avec tristesse, mais sans larmes, demanda qu'on lui apportât le petit enfant, pour qu'elle pût l'embrasser, lui aussi. Sa mère l'alla chercher. Hélène le garda longtemps entre ses bras et le remit endormi dans ceux de sa mère.

Une fois les deux femmes retirées, elle se trouva seule avec Bénédict.

— Mon ami, lui dit-elle, vous pouvez rester ou rentrer chez vous, et y prendre un repos de quelques heures, ne vous inquiétez pas de moi. Je vais me coucher tout habillée et dormir près de lui.

— Dormir? demanda Bénédict de plus en plus étonné.

— Oui, répondit simplement Hélène, je me sens fatiguée. Tant qu'il vivait, je ne dormais pas; maintenant..

Elle n'acheva point sa phrase.

— A quelle heure dois-je entrer? demanda Benédict.

— Mais à l'heure que vous voudrez, répondit Hélène; vers huit heures.

Puis, regardant le ciel à travers la croisée entr'ouverte :

— Je crois qu'il y aura de l'orage cette nuit, dit-elle.

Bénédict lui serra la main et sortit.

Mais elle le rappela.

— Pardon, mon ami, fit-elle, avez-vous dit que l'on vînt à six heures du matin pour l'ensevelissement ?

— Oui; lui répondit Bénédict, que ses larmes étouffaient.

Hélène, à l'altération de sa voix, devina ce qui se passait en lui.

— Vous ne m'embrassez pas, mon ami ? observa-t-elle.

Bénédict la pressa contre son cœur en éclatant en sanglots.

— Que vous êtes faible ! dit-elle. Voyez comme il est calme, lui ; si calme, qu'on le croirait heureux.

Et, comme Bénédict voulait répondre, elle ajouta :

— Allez, allez; à demain, à huit heures.

XLV

Le vœu d'Hélène

Comme l'avait prédit Hélène, la nuit fut orageuse; le matin, une tempête éclata terrible, l'eau tomba par torrents, accompagnée de ces flamboiements d'éclairs comme on n'en voit que dans les orages qui présagent ou qui causent de grands malheurs.

A six heures, les femmes commandées pour l'ensevelissement de Karl arrivèrent.

Elles trouvèrent les draps prêts; Hélène avait choisi les plus fins qu'elle eût pu trouver et avait passé une partie de la nuit à les broder à son chiffre et à celui de Karl.

Puis, ce pieux ouvrage terminé, elle s'était, comme elle l'avait dit, couchée près de Karl sur le même lit, et, au milieu de ce double cercle de cierges allumés, elle s'était endormie d'un sommeil aussi profond que si elle eût été déjà dans le tombeau.

Les deux femmes, en frappant à la porte, la réveillèrent.

En les voyant entrer, le côté matériel de la mort s'offrit à elle et elle ne put s'empêcher de pleurer.

Si impassibles que soient, d'ordinaire, ces malheureuses créatures qui vivent des services funèbres qu'elles rendent aux cadavres, celles-ci, en voyant la jeune femme si belle, si parée, si pâle, ne purent s'empêcher d'éprouver une émotion qui, jusque-là, leur avait été inconnue.

Elles prirent en tremblant les draps des mains d'Hélène et l'invitèrent à se retirer tandis qu'elles allaient remplir leur funèbre office.

C'était ce que demandait Hélène.

Elle découvrit le visage de Karl, sur lequel les deux Parques avaient déjà jeté le linceul, l'embrassa sur les lèvres, murmura à son oreille quelques mots que les deux femmes n'entendirent point.

Puis, s'adressant à l'une d'elles :

— Je vais prier pour mon mari, dit-elle, à l'église

de Notre-Dame de la Croix. Si vers huit heures entre ici un jeune homme nommé Bénédict, vous lui remettrez ce billet.

Elle tira de sa poitrine un pli cacheté écrit d'avance et à l'adresse de Bénédict, puis elle sortit.

L'orage grondait dans toute sa violence.

Elle trouva à la porte la voiture de Lenhart et Lenhart lui-même.

Celui-ci fut étonné de la voir sortir de si grand matin dans une toilette si élégante; mais, quand elle lui eût indiqué l'église de Notre-Dame de la Croix, où il l'avait déjà conduite deux ou trois fois, il comprit qu'elle allait prier à son autel habituel.

Hélène entra dans l'église.

Le jour était si sombre, que l'on n'eût pas vu à s'y conduire si, à travers les vitraux coloriés, les éclairs n'avaient pas lancé sur les dalles leurs serpents de feu.

Hélène alla droit à sa chapelle accoutumée. La statue de la Vierge était toujours a la même place, muette, souriante, habillée de dentelles d'or, parée de bijoux, couronnée de diamants.

Hélène reconnut à ses pieds la guirlande de roses blanches qu'elle y avait attachée, le jour où elle était venue, avec Karl, jurer à Karl de l'aimer toujours et, s'il mourait, de mourir avec lui.

Le jour était venu de tenir son serment, et elle venait se vanter à la Vierge de tenir sa promesse, comme si sa promesse n'était pas une impiété.

Et, comme si elle n'eût eu que cela à lui dire, elle fit une courte prière, baisa les pieds bénis de la Mère du Seigneur et gagna le portail de l'église.

Il faisait une éclaircie. L'eau pour un instant avait cessé de tomber, et, comme à travers deux sombres et immenses paupières, un rayon d'azur glissait entre deux nuages. L'air était chargé d'électricité. Le tonnerre grondait par bruyantes saccades et les éclairs, presque sans interruption, jetaient leur teinte bleuâtre sur le pavé des rues et sur les maisons.

Hélène sortit.

Lenhart accourut avec sa voiture pour lui offrir d'y monter.

— J'étouffe, dit-elle, laissez-moi un peu marcher.

— Je vais suivre madame, dit Lenhart.

— Si vous le voulez, répondit-elle.

Et, comme ces pauvres qui stationnent aux portes des églises s'étaient amassés autour d'elle, elle fouilla dans sa poche, en tira plusieurs pièces d'or qu'elle leur distribua, tout en continuant de marcher.

Ceux qui avaient reçu s'arrêtèrent étonnés, croyant d'abord que la jeune et belle mariée s'était trompée et, croyant leur distribuer des pièces d'argent ordinaires, leur avait distribué des pièces d'or.

Et chaque pauvre s'éloigna, de peur que, l'erreur reconnue, ils ne fussent obligés de rendre ce qu'ils venaient de recevoir.

Mais d'autres, qui ignoraient cette prodigalité, s'approchèrent d'elle, et, tout en faisant des vœux pour son

heureuse union, vœux qu'elle n'écoutait pas, reçurent des aumônes semblables.

Lorsqu'elle arriva à ces petites rues qui conduisent au pont de Sachsenhausen, les demandes redoublèrent et la foule des pauvres s'accrut. Ayant vidé l'or de ses poches, Hélène commença à distribuer les bijoux dont elle était couverte, disant à chaque mère de famille, à chaque vieillard impotent, à chaque enfant, ignorant la valeur de ce qu'ils recevaient :

— Priez pour nous !

Et, quand ils demandaient les noms de ceux pour lesquels ils devaient prier :

— Dieu nous connaît, répondit-elle, il saura que c'est pour nous que vous priez.

Ainsi, elle détacha les uns après les autres ses bracelets, elle détacha ses boucles d'oreilles, son collier qu'elle brisa en trois ou quatre morceaux, puis elle donna ses bagues les unes après les autres. Excepté pourtant cette alliance qui venait de la mère de Karl et qu'elle avait reçue des mains du prêtre.

Chacun disait :

— La pauvre dame est folle !

Mais chacun, avec l'égoïsme de la pauvreté, folle ou non, recevait d'elle ce qu'elle donnait, et l'emportait aussitôt, comme un voleur emporte un objet précieux qu'il vient de dérober.

En arrivant au pont de Sachsenhausen, elle n'avait plus rien, ni or ni bijoux.

Une pauvre femme avec son enfant malade était

assise au pied de la statue de Charlemagne; elle lui tendit la main.

Hélène chercha quelque chose à lui donner, et, ne trouvant rien, elle ôta son châle de dentelles de dessus ses épaules et le lui jeta.

— Que voulez-vous que je fasse de cela? demanda la pauvre femme.

— Vendez-le, bonne mère, répondit Hélène; il vaut mille francs.

La pauvre femme crut un instant qu'on se moquait d'elle; mais, voyant le magnifique travail de l'objet qui lui était abandonné, elle commença de croire à la vérité de ce qu'Hélène venait de lui dire, et se mit à courir du côté de Francfort en criant:

— Seigneur Dieu! si elle n'avait point menti!...

Alors, Hélène se rapprocha d'un des cercles de fer qui, scellés dans le pont, s'avancent sur le fleuve; elle détacha sa ceinture et, s'enveloppant de sa robe, elle la serra autour de ses jambes. Puis, montant sur les bancs circulaires qui suivent le parapet du pont, elle leva les yeux au ciel et dit:

— Seigneur, tu ne nous as séparés que pour nous réunir! Seigneur, je te remercie!

Puis, sélançant dans le fleuve:

— Karl! dit-elle, me voilà!

Huit heures du matin sonnaient au Dôme.

Bénédict, juste à cette même heure, entrait chez Hélène.

Karl était enseveli.

Les deux femmes qui avaient été chargées de ce soin pieux priaient près du lit, mais Hélène était absente.

Bénédict commença d'abord par regarder de tous côtés, croyant la voir agenouillée et priant dans quelque coin; mais, ne l'apercevant nulle part, il s'informa où elle pouvait être allée.

L'une des deux femmes répondit:

— Elle est sortie, il y a une heure, en disant qu'elle se rendait à l'église Notre-Dame de la Croix.

— Comment était-elle vêtue? demanda Bénédict. — Et..., ajouta-t-il, avec un pressentiment inquiet, elle n'a rien dit, rien laissé pour moi?

— Est-ce vous qui vous nommez M. Bénédict? reprit la femme qui avait déjà répondu aux questions du jeune homme.

— Oui, dit-il.

— En ce cas, voici une lettre pour vous.

Et elle lui remit le billet que lui avait laissé Hélène. Bénédict l'ouvrit précipitamment.

Il ne contenait que ces quelques lignes:

« Mon frère bien aimé.

» J'ai promis à Karl devant Notre-Dame de la Croix de ne pas lui survivre; Karl est mort, je vais mourir.

» Si l'on retrouve mon corps, veillez, mon cher Bénédict, à ce qu'il soit placé dans le même cercueil que celui de mon époux; c'est pour cela que je vous ai recommandé que la bière fût bien large.

» J'espère que Dieu permettra que j'y dorme près de Karl pendant l'éternité.

» Je lègue 1,000 florins à celui qui retrouvera mon corps, si c'est quelque batelier, quelque pêcheur, quelque pauvre père de famille. Si c'est un homme qui ne puisse pas ou ne veuille pas accepter les 1,000 florins, à lui ma dernière bénédiction.

» Le lendemain de la mort de Karl est le jour de la mienne.

» Mes adieux à tous ceux qui m'aiment.

» HÉLÈNE. »

Bénédict achevait la lecture de cette lettre, lorsque Lenhart, pâle, ruisselant d'eau, apparut sur le seuil de la porte en criant:

— Ah ! quel malheur, monsieur Bénédict ! madame Hélène vient de se jeter dans le Mein. Venez vite, venez !

Bénédict regarda autour de lui, saisit un mouchoir de poche déposé sur le lit et encore tout imprégné du parfum et des larmes de la jeune femme, et s'élança hors de l'appartement.

La voiture de Lenhart attendait à la porte, il y bondit.

— Chez toi, dit-il, vivement !

Habitué à obéir à Bénédict sans lui demander d'explication, Lenhart lança ses chevaux au triple galop ; au reste, sa maison était sur la route qu'il fallait parcourir pour aller au fleuve.

Arrivé à la porte, il sauta à bas de la voiture, monta le premier étage en trois enjambées et ouvrit la porte en criant :

— A moi, Fringant !

Le chien s'élança sur les traces de son maître et se trouva en même temps que lui dans la voiture.

— Au fleuve ! cria Bénédict.

Lenhart commençait à comprendre : il enleva ses chevaux d'un coup de fouet ; ils repartirent au galop, comme ils étaient venus.

Pendant la route, Bénédict se débarrassa de sa redingote, de son gilet et de sa chemise, il ne garda que son pantalon.

Arrivé sur la berge du fleuve, il vit des mariniers avec des crocs qui fouillaient la rivière pour tâcher de retrouver le cadavre d'Hélène.

— L'as-tu vue se jeter à la rivière ? demanda-t-il à Lenhart.

— Oui, Excellence, répondit-il.

— D'où s'est-elle jetée ?

Lenhart lui indiqua l'endroit.

—Vingt florins pour une barque ! cria Bénédict.

Un batelier s'approcha.

Bénédict sauta dans la barque, suivi de Fringant.

Puis, se plaçant dans la ligne où avait disparu le corps d'Hélène, il suivit le courant, tenant Fringant par le cou et lui faisant flairer le mouchoir qu'il avait recueilli sur le lit de Karl.

Arrivé à un certain point du fleuve, Fringant poussa un hurlement lugubre.

Bénédict le lâcha.

Le chien s'élança et disparut aussitôt.

Une seconde après, il reparut, nageant sur place et hurlant tristement.

— Oui, dit Bénédict, oui, elle est là.

Et ce fut lui qui disparut à son tour.

Une seconde après, il reparaissait à la surface de l'eau, soutenant le cadavre d'Hélène par-dessus l'épaule.

Comme Hélène l'avait désiré, son corps, par les soins de Bénédict, fut couché dans le même cercueil que celui de Karl.

On laissa sécher sur elle ses habits de mariée et elle n'eut pas d'autre linceul.

XLVI

Qui vivra verra

Lorsque Karl et Hélène furent déposés dans la demeure sainte du repos éternel, Bénédict pensa que le moment était venu, n'ayant plus rien d'utile à faire pour la famille à laquelle il s'était dévoué, Bénédict, disons-nous, pensa que le moment était venu de rappeler à Sturm qu'il était l'exécuteur testamentaire de Frédéric de Below.

Toujours esclave des convenances, il s'habilla avec le plus grand soin, suspendit par une petite chaîne d'or à sa boutonnière la croix de la Légion d'honneur et l'ordre des Guelfes, puis il se fit annoncer chez le général Sturm.

Le général était dans son cabinet; il donna l'ordre que Bénédict fût immédiatement introduit près de lui.

En l'apercevant, il se souleva de son fauteuil, montra une chaise et se rassit.

Bénédict fit signe qu'il désirait demeurer debout.

— Monsieur, dit-il au général, les malheurs successifs arrivés dans la famille de Chandroz me laissent, avant le moment où je le croyais, libre de venir vous rappeler qu'en mourant Frédéric m'a légué un soin sacré : celui de sa vengeance.

Le général salua. Bénédict lui rendit son salut.

— Rien ne me retient plus à Francfort que le désir d'accomplir la dernière volonté de mon ami. Vous savez quelle est cette dernière volonté, je vous l'ai dite; à partir de ce moment, j'ai l'honneur de me tenir à votre disposition.

—C'est-à-dire, monsieur, dit le général Sturm en frappant de sa main fermée sur le bureau qui était devant lui, c'est-à-dire que vous venez me défier ?

— Oui, monsieur, répondit Bénédict. Les volontés d'un mourant sont sacrées, la volonté de Frédéric de Below a été que l'un de nous deux, vous ou moi, disparût de ce monde. Je vous le transmets avec d'autant plus de confiance que je vous sais brave, monsieur,

adroit à tous les exercices du corps, de première force à l'épée et au pistolet. Je ne suis pas officier dans l'armée prussienne, moi ; vous n'êtes d'aucune façon mon chef. Je suis Français, vous êtes Prussien ; nous avons Iéna, vous avez Leipzig; donc, nous sommes ennemis. Tout cela me fait espérer que vous n'opposerez aucune difficulté à mon désir, et que, demain, vous voudrez bien m'envoyer vos deux témoins, lesquels rencontreront les miens chez moi, de sept à huit heures du matin, et me feront le plaisir de leur indiquer l'heure, le lieu, les armes que vous aurez choisis. Tout m'agréera, monsieur, faites vos conditions comme vous l'entendrez, le mieux que vous pourrez. J'espère que vous êtes satisfait.

Le général Sturm avait, pendant le discours de Bénédict, donné de fréquents signes d'impatience ; cependant, il s'était contenu dans les conditions de l'homme bien élevé.

— Monsieur, dit le général, je vous promets que vous aurez de mes nouvelles à l'heure que vous m'indiquez, et peut-être même plus tôt.

C'était tout ce que voulait Bénédict. Il salua et se retira, enchanté que les choses se fussent passées si convenablement.

Il était déjà à la porte, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait oublié de donner au général sa nouvelle adresse, c'est-à-dire chez Lenhart.

Il s'approcha d'une table, écrivit au-dessous de son

nom le nom de la rue, le numéro de la maison, et, présentant sa carte au général :

— Pardon, dit-il, il faut au moins que Votre Excellence sache où me prendre.

— N'êtes-vous pas mon voisin? demanda le général.

—Non, dit Bénédict; depuis avant-hier, j'ai quitté la maison.

Le même soir, comme à l'issue du duel du lendemain, il comptait quitter Francfort, à moins qu'il ne fût retenu par quelque blessure, Bénédict porta ses cartes de congé dans toutes les maisons où il avait été reçu, alla chez son banquier prendre l'argent qu'il y avait déposé; retenu par celui-ci, il resta chez lui jusqu'à onze heures du soir, puis prit congé à son tour pour rentrer chez Lenhart. Seulement, comme il passait au coin du Ross-Markt, un officier l'aborda et le pria de le suivre, étant chargé pour lui d'une communication de la part du commandant de la place.

Bénédict ne fit aucune difficulté d'entrer dans le premier corps de garde venu, où, sur un signe de l'officier, les soldats l'entourèrent.

— Monsieur, lui dit l'officier, veuillez vous donner la peine de lire ce papier qui vous concerne.

Bénédict prit le papier et le lut :

« Par ordre du colonel commandant de la place et comme mesure de sûreté publique, ordre est donné à M. Bénédict Turpin de quitter Francfort à l'instant même où cet arrêté lui sera communiqué. S'il refuse

d'obéir de bonne volonté, il y sera contraint par la force. Six soldats et un officier l'accompagneront au chemin de fer de Cologne, monteront dans le même wagon que lui et ne le quitteront qu'aux frontières du territoire prussien.

» Cet arrêté devra être mis à exécution ce soir avant minuit.

» *Signé* ***. »

Bénedict regarda autour de lui, il n'avait aucun moyen de défense.

— Messieurs, dit-il, si je savais comment échapper à l'ordre que vous venez de me lire, je vous déclare que je ferais tout au monde pour me tirer de vos mains. Vous êtes les plus forts; le grand homme que vous avez pour ministre, et que j'admire profondément, quoique je ne l'aime guère, a dit ce mot qui fait pendant au *Cedant arma togæ* de Cicéron : « La force prime le droit. » Je suis prêt à obéir à la force. Seulement, je serai extrêmement obligé à l'un de vous d'aller à la rue de Bockenheim, 17, chez un loueur de voitures nommé Lenhart, il aurait la bonté de le prier de m'amener mon chien, auquel je tiens beaucoup. Je profiterai de l'occasion pour lui donner devant vous quelques ordres sans conséquence, mais importants pour un homme qui quitte une ville après un séjour de trois semaines, au moment où il ne s'y attend pas.

L'officier donna ordre à un des soldats de faire ce que désirait Bénédict.

— Monsieur, lui dit-il, je sais que vous étiez lié avec un homme que nous aimions tous : M. Frédéric de Below ; quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, je serais fâché que vous quittassiez cette ville en emportant un mauvais souvenir contre moi. J'ai l'ordre de vous arrêter dans les conditions où je viens de le faire. J'espère que vous me pardonnerez un acte complétement en dehors de ma volonté et que j'ai rempli avec le plus de courtoisie qu'il m'a été possible.

Bénédict lui tendit la main.

—J'ai été soldat, monsieur, c'est vous dire que je vous sais gré d'un éclaircissement que vous pouviez ne pas me donner.

Un instant après, Lenhart arrivait avec Fringant.

— Mon cher Lenhart, lui dit Bénédict, je quitte Francfort à l'improviste ; veuillez réunir tous les effets que vous avez à moi et me les envoyer, d'ici à deux ou trois jours, par la grande vitesse, si mieux vous n'aimez me les apporter vous-même à Paris, que vous ne connaissez pas, et où je tâcherai de vous faire passer une quinzaine de jours agréables. Je ne fais pas de conditions avec vous, vous savez que vous ne vous trouvez pas mal de vous en rapporter à moi.

— Ah ! j'irai, monsieur, j'irai, dit Lenhart, vous pouvez être tranquille.

— Et maintenant, dit Bénédict, je crois que c'est l'heure du chemin de fer ; vous avez sans doute une voiture à la porte, partons si rien ne vous retient plus

et si vous n'avez pas un compagnon de route à me donner, partons !

Les soldats firent la haie jusqu'à la voiture qui attendait à la porte. Fringant, toujours enchanté de changer de place, sauta le premier dans la voiture, comme pour inviter son maître à l'y suivre. Bénédict y monta après lui, l'officier suivit Bénédict, quatre soldats suivirent l'officier, un autre se plaça sur le siége à côté du cocher, un autre derrière, et l'on partit pour le chemin de fer de Cologne.

La locomotive sifflait juste au moment où le prisonnier entrait en gare; il n'eut pas même la peine de rester quelques instants dans la salle d'attente. On passa tout de suite à l'intérieur. L'officier se fit ouvrir un wagon. Selon son habitude, Fringant y sauta le premier, et, quoique ce ne soit pas l'habitude, en Prusse surtout, que les chiens voyagent en premières, Bénédict obtint pour lui la faveur de rester dans leur société.

Le lendemain matin, on était à Cologne.

— Monsieur, dit Bénédict à l'officier, j'ai l'habitude, chaque fois que je passe dans cette ville, de m'approvisionner, pour ma toilette, de l'eau de Jean-Marie Farina. Si vous n'étiez pas pressé, je vous proposerais deux choses : la première, ma parole d'honneur d'être bon compagnon et de ne pas vous quitter jusqu'à la frontière ; la seconde, un bon déjeuner pour ces messieurs et pour vous, à cette condition cependant que nous déjeunerons tous fraternellement sans distinction

de grade à la même table. Puis nous prendrons le train de midi, à moins que vous n'aimiez mieux vous confier à ma parole de me rendre directement à Paris.

L'officier sourit.

— Monsieur, dit-il, nous ferons selon votre bon plaisir. Je voudrais que vous emportassiez de nous cette idée que nous ne sommes grossiers et tourmenteurs que lorsque l'on nous ordonne de l'être. Vous désirez rester, restons! Vous m'offrez votre parole, je la prends. Vous désirez nous avoir tous à déjeuner avec vous : quoique ce ne soit ni selon les mœurs ni selon la discipline prussiennes, j'accepte. La seule précaution que nous prendrons, et plus encore pour vous faire honneur que parce que nous doutons de votre parole, ce sera de vous conduire à la gare du Midi. Où désirez-vous que nous nous retrouvions ?

— A l'hôtel du *Rhin*, si vous le voulez, messieurs, dans une heure.

— Je n'ai pas besoin de dire, ajouta l'officier, que, de la manière dont je me suis conduit avec vous, je serais destitué.

Il avait dit ces quelques mots en français, afin de n'être point entendu des soldats.

Bénédict salua d'un air qui voulait dire : « Vous pouvez être parfaitement tranquille, monsieur. »

Bénédict s'en alla vers la place du Dôme, où est situé le magasin de Jean-Marie Farina, et l'officier tira de son côté avec ses soldats.

Bénédict fit sa provision d'eau de Cologne, ce qui lui

fut d'autant plus facile que, n'ayant pas d'autres bagages, il pouvait emporter son emplette avec lui; puis il fit porter sa caisse à l'hôtel du *Rhin*, où il avait l'habitude de loger.

Là, il commanda le meilleur déjeuner que pût lui promettre le maître d'hôtel; puis il attendit ses convives, qui arrivèrent à l'heure convenue.

Le déjeuner fut parfaitement gai; on y but à la santé de la Prusse et à la santé de la France, les Prussiens donnant courtoisement l'exemple; et, le déjeuner fini, Bénédict, suivi de son escorte, fut conduit à la gare, et, par ordre supérieur, eut un wagon, non plus avec six soldats et un officier, mais à lui tout seul.

A midi, le train partit, et, au moment du départ, l'officier, en serrant d'une main la main de Bénédict, lui remit de l'autre une lettre qu'il le pria de ne lire que lorsque le train serait parti.

Les deux jeunes gens prirent congé l'un de l'autre en se promettant de se revoir un jour, soit comme amis, soit comme ennemis.

A peine le wagon était-il parti, que Bénédict décacheta la lettre et alla droit à la signature.

Comme il s'en doutait, elle était du général Sturm.

Elle contenait ces mots :

« Mon cher monsieur,

» Vous comprenez qu'il ne convient pas à un officier supérieur de donner ce mauvais exemple de répondre à une provocation qui a pour objet de venger un offi-

cier puni pour désobéissance envers son chef. Si je me battais avec vous pour une cause aussi antimilitaire, je donnerais un exemple fatal à l'armée.

» Je refuse donc, quant à présent, de me battre avec vous, et, pour éviter le scandale, j'emploie un des moyens les plus courtois qui soient à ma disposition.

» Vous avez bien voulu reconnaître vous-même que j'avais une réputation de courage, vous avez ajouté qu'il était à votre connaissance que j'étais de première force à l'épée et au pistolet.

» Vous ne pouvez donc attribuer mon refus à la peur de me rencontrer sur le terrain avec vous.

» Un proverbe qui est de tous les pays dit : *Les montagnes ne se rencontrent pas ; mais les hommes se rencontrent.*

» Si nous nous rencontrons partout ailleurs qu'en Prusse et que vous soyez toujours en disposition de me tuer, nous verrons alors à vider cette petite affaire ; mais, je vous en préviens, la chose n'ira pas toute seule et vous aurez plus de mal que vous ne croyez à tenir la promesse que vous avez faite à votre ami Frédéric.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» Général Sturm. »

Bénédict replia la lettre avec le plus grand soin, la mit dans son portefeuille, glissa son portefeuille dans sa poche, s'accouda du mieux qu'il put dans un angle, et, fermant les yeux pour dormir :

— C'est bien, dit-il, qui vivra verra !

CONCLUSION

La présence des Prussiens à Francfort et la terreur qu'ils y causèrent ne se termina point aux événements que nous venons de raconter, mais auxquels doit se borner notre récit.

Ajoutons seulement quelques lignes pour terminer notre œuvre, comme nous l'avons ouverte, c'est-à-dire par une page toute politique.

Vers la fin de septembre 1866, on apprit que la ville de Francfort, perdant sa nationalité, son titre de ville libre, son privilége de résidence de la Diète, ses droits enfin comme faisant partie de la Confédération, allait être réunie, le 8 octobre, au royaume de Prusse.

L'ordre fut donné le 7 à toutes les maisons d'arborer le drapeau prussien, et à tous les citoyens de montrer la plus grande joie de cette annexion à la couronne de Prusse.

La journée du lendemain se leva sombre et pluvieuse, pas une maison n'avait arboré le drapeau noir et blanc, pas un citoyen, ni gai ni triste, ne marchait par les rues, toutes les fenêtres étaient closes, toutes les portes fermées.

On eût dit une ville morte.

Le drapeau n'était arboré nulle part, si ce n'est sur

les casernes, sur la Bourse, sur les bureaux du télégraphe et sur l'administration des postes.

Seulement, sur la place du Rœmer se tenait un rassemblement de trois ou quatre cents hommes appartenant tous au faubourg de Sachsenhausen. Chacun de ces hommes, chose bizarre, avait en laisse un chien quelconque : bouledogue, molosse, épagneul, braque, griffon, lévrier ou caniche.

On eût dit une foire aux chiens.

Au milieu des bipèdes et des quadrupèdes allait et venait Lenhart, racontant les belles choses qu'il avait vues à Paris et se faisant écouter à la fois et comme un docteur et comme un chef.

C'était lui qui avait patronné cette réunion de ses compatriotes de Sachsenhausen, et qui, sur un mot d'ordre donné tout bas, les avait invités à se faire accompagner de leurs chiens.

Hommes et chiens avaient les yeux tournés vers la fenêtre par laquelle devait se faire la proclamation.

Ils étaient là depuis neuf heures.

A onze heures du matin se rassemblaient, dans la salle des Empereurs au Rœmer, les membres du Sénat, le clergé chrétien et israélite, les professeurs des écoles, les sommités des administrations, le général en chef de Boyer avec le corps des officiers de la garnison, pour assister à la prise de possession de la ci-devant ville libre de Francfort, par Sa gracieuse Majesté le roi de Prusse.

Le gouverneur civil le baron Patow, le commissaire

civil M. de Madaï, sortirent de la salle des séances du Sénat, qui était auparavant la salle des élections des empereurs d'Allemagne, et entrèrent dans la grande salle.

Après quelques préambules de la part de M. Patow, il lut aux asistants la patente de la prise de possession de la ci-devant ville libre de Francfort, puis la proclamation du roi qui annonçait la réunion de la ville à la couronne de Prusse.

Restait cette même lecture à faire au peuple.

La fenêtre s'ouvrit au bruit des murmures joyeux et des acclamations moqueuses des gens de Sachsenhausen et des bâillements de leurs chiens.

Outre les gens de Sachsenhausen, la place était occupée, nous avons oublié de le dire, par une compagnie du 34e régiment de ligne et par son corps de musiciens.

M. de Madaï lut à haute voix la proclamation suivante:

Très-haute et très-puissante proclamation de Sa Majesté le roi de Prusse aux habitants de l'ex-ville libre de Francfort.

Soit que la voix de M. de Madaï fût particulièrement désagréable aux auditeurs, soit que ces mots: *L'ex-ville libre de Francfort,* éveillassent leur susceptibilité, quelques chiens hurlaient lamentablement.

M. de Madaï attendit que le silence fût rétabli et continua, toujours au nom du roi:

« Par la patente que j'ai fait publier aujourd'hui, je vous réunis, habitants de la ville de Francfort-sur-le-Mein et de ses dépendances, à mes sujets vos voisins et frères allemands. »

Cinq ou six hurlements protestèrent contre cette réunion. M. de Madaï parut ne pas y faire attention et reprit:

« Par la décision de la guerre et par la réorganisation de la commune patrie allemande, vous êtes démis de l'indépendance dont vous avez joui jusqu'à présent, et vous êtes entrés dans l'union d'un grand pays dont la population vous est sympathique par la langue, par les mœurs et par l'identité des intérêts. »

Cette nouvelle ne parut pas satisfaire les exigences de quelques-uns des auditeurs: il y eut des plaintes, des grognements et un certain nombre de lamentations.

M. de Madaï parut comprendre cette protestation douloureuse.

« Si ce n'est pas sans tristesse, dit-il, que vous vous détachez des relations antérieures qui vous étaient chères, je respecte ce sentiment et je l'estime comme une garantie que vous et vos enfants serez fidèlement attachés à moi et à ma maison. »

Un énorme bouledogue répondit par un seul aboie-

ment, mais qui paraissait réunir les opinions de trois ou quatre cents congénères dont il était entouré.

L'interruption ne troubla point M. de Madaï et il continua :

« Vous reconnaîtrez la nécessité des faits accomplis ; car, si les fruits de la guerre acharnée et des victoires sanglantes ne doivent pas être perdus pour l'Allemagne, c'est le devoir de la propre conservation, c'est le souci des intérêts nationaux qui demandent impérieusement que la ville de Francfort soit liée à la Prusse, solidement et pour jamais. »

En ce moment, un chien cassa sa chaîne, et, malgré les cris : « Arrêtez le rebelle ! arrêtez le rebelle ! » et la poursuite que lui donnèrent cinq ou six gamins sachsenhausenois, il disparut dans la rue des Juifs.

« Et, comme mon père de bienheureuse mémoire, reprit M. de Madaï, l'a prononcé, c'est uniquement pour le profit de l'Allemagne que la Prusse s'est agrandie. Je livre ceci à vos sérieuses réflexions et je me fie à votre sens allemand et droit pour que vous me juriez fidélité avec la même sincérité que le fait mon peuple.

» Que Dieu le veuille !

» GUILLAUME Ier.

» Donné en mon château de Babelsberg, le 3 octobre 1866. »

Et M. de Madaï ajouta en élevant la voix et en manière de péroraison :

— Vive le roi Guillaume Ier ! Vive le roi de Prusse !

Au même instant, le drapeau noir et blanc était hissé sur le pignon le plus élevé du Rœmer.

Pas un cri ne s'éleva pour répondre au cri de M. de Madaï. Seulement, on entendit la voix de Lenhart comme s'il commandait l'exercice :

— Et maintenant, mes petits toutous, que vous avez l'honneur d'être des chiens prussiens, criez : « Vive le roi de Prusse ! »

Alors, chaque homme appuya le pied sur la queue, sur la patte, ou sur l'oreille de son chien, et un effroyable vacarme s'éleva, depuis les tons les plus élevés jusqu'aux notes les plus graves que la musique seule du 34e régiment put étouffer en jouant l'air national prussien : *Heil dir im Sieges Kranze.* Ce qui veut dire :

« Sois glorifié, ô roi, avec ta couronne de victoire ! »

Ce fut ainsi que l'ex-ville libre de Francfort fut réunie au royaume de Prusse.

Beaucoup disent qu'elle n'est que faufilée, mais pas cousue !

ÉPILOGUE

Le 5 juin 1867, un jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, élégamment vêtu, portant à sa boutonnière un ruban mi-partie rouge, mi-partie bleu de ciel et blanc, achevait de prendre une tasse de chocolat au café Prévot, au coin du boulevard et de la rue Poissonnière.

Il demanda le journal *l'Étendard*.

Le garçon se fit répéter deux fois le nom du journal, et, ne l'ayant pas dans l'établissement, sortit, l'acheta sur le boulevard et le rapporta à son client.

Celui-ci jeta rapidement les yeux dessus; il était évident qu'il cherchait un article qu'il savait s'y trouver.

Ses yeux se fixèrent enfin sur ces lignes:

« C'est aujourd'hui mercredi, 5 juin, que le roi de Prusse doit faire son entrée à Paris.

» Voici la liste complète des personnes qui accompagneront Sa Majesté :

» M. de Bismark.

» Le général de Moltke.

» Le comte Puckler, grand maréchal de la cour.

» Le général de Treskow.

» Le comte de Goltz, général de brigade.

» Le comte de Lehendorff, major aide de camp du roi.

« Le général baron Achille Sturm... »

Sans doute, le jeune homme avait vu tout ce qu'il voulait voir, car il ne poussa pas plus loin son investigation sur les personnes qui accompagnaient Sa Majesté. Seulement, il chercha à savoir l'heure à laquelle le roi Guillaume arrivait, apprit que c'était pour quatre heures et un quart à la gare du Nord.

Il prit aussitôt une voiture et alla se placer sur la route que devait suivre le roi pour se rendre aux Tuileries.

Le convoi royal fut de quelques minutes en retard.

Notre jeune homme attendait au coin du boulevard de Magenta; il se mit à la suite du cortége, qu'il accompagna jusqu'aux Tuileries, fixant tout particulièrement les yeux sur la voiture où se trouvaient le général de Treskow, le comte de Goltz et le général Achille Sturm.

Cette voiture entra dans la cour des Tuileries avec celle du roi de Prusse; mais elle en sortit presque aussitôt avec les trois généraux qu'elle renfermait, pour aller s'arrêter à l'hôtel du *Louvre*.

Les trois généraux y descendirent; ils voulaient évidemment loger dans le voisinage des Tuileries, où restait leur souverain.

Notre jeune homme, qui, de son côté, était descendu de la sienne, les vit conduits chacun par un garçon à leur appartement respectif.

Il attendit un instant, aucun d'eux ne descendit.

Il remonta en voiture et disparut au coin de la rue des Pyramides. C'était tout ce qu'il voulait savoir.

Le lendemain, le même jeune homme se promenait, vers onze heures du matin, en fumant une cigarette, devant le café attenant à l'hôtel et portant le même nom.

Au bout de dix minutes, son attente fut satisfaite.

Le général Sturm sortit de l'hôtel du *Louvre*, vint s'asseoir à l'une des tables de marbre disposées vis-à-vis des fenêtres, demanda une tasse de café et un verre d'eau-de-vie.

C'était juste en face de la caserne des zouaves.

Bénédict entra dans la caserne et en sortit un instant après avec deux officiers.

Il les amena devant la vitre et leur montra le général Sturm.

— Messieurs, dit-il, voici un général prussien avec lequel j'ai une affaire assez grave pour que l'un de nous deux reste sur le carreau. Je me suis adressé à vous pour vous demander la faveur de me servir de témoins, parce que vous êtes officiers, parce que vous ne me connaissez pas, parce que vous ne connaissez pas mon adversaire et que, par conséquent, vous n'aurez pour nous aucune de ces petites délicatesses que les hommes du monde ont pour ceux à qui ils servent de témoins. Nous allons entrer, nous nous assoierons à la même table que lui, je lui reprocherai ce que j'ai à lui reprocher, vous verrez si la chose est assez grave pour qu'il y ait matière à un duel à mort. Si vous le

jugez ainsi, vous me ferez l'honneur d'être mes témoins. Je suis soldat comme vous, j'ai fait la guerre de Chine avec le grade de lieutenant, j'ai combattu à la bataille de Langensalza comme officier d'ordonnance du prince Ernest de Hanovre, et enfin j'ai tiré un des derniers coups de fusil qui aient été tirés à la bataille d'Aschaffenbourg. Je me nomme Bénédict Turpin, et je suis chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre des Guelfes.

Les deux officiers firent un pas en arrière, échangèrent quelques mots tout bas et se rapprochèrent de Bénédict en lui disant qu'ils étaient à ses ordres.

Tous trois alors entrèrent dans le café et allèrent s'asseoir à la table du général.

Celui-ci leva la tête et se trouva face à face avec Bénédict.

Au premier coup d'œil, il le reconnut.

— Ah! c'est vous, monsieur, lui dit-il en pâlissant légèrement.

— Oui, monsieur, répondit Bénédict. Et voici ces messieurs qui ignorent encore l'explication que je vais avoir avec vous, et qui sont là pour m'entendre et veulent bien m'assister dans notre combat. Vous plaît-il que j'explique à ces messieurs, devant vous, la cause de notre rencontre, puis voulez-vous les mettre au courant de nos antécédents en nous rendant avec eux sur le terrain. — Vous vous rappelez, monsieur, qu'il y a près d'un an, vous m'avez fait l'honneur de m'écrire que les montagnes ne se rencontraient pas,

mais que les hommes se rencontraient, et que, le jour où j'aurais l'honneur de vous rencontrer hors du royaume de Sa Majesté Guillaume Ier, vous ne feriez plus de difficultés de me donner satisfaction?

Le général se leva.

— Inutile, dit-il de prolonger une explication dans un café où tout le monde peut nous entendre; vous expliquerez à ces messieurs les griefs que vous croyez avoir contre moi, griefs dont je n'ai pas le moins du monde à me disculper vis-à-vis de vous. Je vous ai écrit que je serais prêt à vous donner satisfaction, je le suis. — Donnez-moi le temps de rentrer à l'hôtel et de prendre deux amis. Voilà tout ce que je demande de vous.

— Faites, monsieur, dit Bénédict en saluant.

Sturm sortit. Bénédict et les deux officiers le suivirent.

Il rentra à l'hôtel du *Louvre*.

Les trois messieurs attendirent devant la porte.

Pendant les dix minutes d'attente, Bénédict leur raconta toute l'affaire : comment le général Sturm avait voulu forcer son chef d'état-major, le baron Frédéric de Below, de lui donner le nom des plus riches propriétaires de Francfort, afin de lever une contribution sur eux; comment celui-ci s'y était refusé; comment, à la suite de la discussion, le général avait frappé le major avec sa cravache; comment, malgré cet outrage, il avait refusé de se battre avec lui, et comment encore

se croyant déshonoré, Frédéric s'était brûlé la cervelle en lui recommandant sa vengeance.

Puis il leur dit encore ce qui s'était passé entre lui et le général; que celui-ci, sous prétexte de ne pas donner un mauvais exemple aux officiers supérieurs, avait refusé de se battre avec lui, Bénédict; l'avait fait enlever le soir même de Francfort, conduire à Cologne sous bonne escorte et remettre, au moment du départ, la lettre à laquelle il venait de faire allusion.

Il achevait ce récit, au moment où le général apparaissait avec ses deux témoins.

C'étaient deux officiers de la suite du roi; ils s'approchèrent tous trois de Frédéric et le saluèrent. Bénédict indiqua de la main ses deux témoins aux témoins du général. Tous quatre se retirèrent un peu à l'écart. Puis les deux témoins de Bénédict revinrent à lui.

— Vous avez laissé le choix des armes au général, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, le général a choisi l'épée: on passera chez un armurier; on achètera des épées que ni l'un ni l'autre ne connaîtrez; puis on ira se battre à l'endroit le plus proche. Nous avons indiqué les fortifications, ces messieurs ont accepté; ils vont monter dans une voiture découverte, nous monterons dans une autre; et, comme ils ne savent pas le chemin et que nous le savons, nous, nous les guiderons, par le boulevard, et, chez le premier armurier venu, nous achèterons des épées.

Tout était entendu. On chargea deux garçons de l'hôtel de faire venir deux voitures découvertes. Ces messieurs offrirent le chirurgien-major des zouaves, qui fut accepté. L'un d'eux se rendit à la caserne, ramena le chirurgien, qui, mis au courant de la mission qu'il avait à remplir, monta dans la calèche avec les deux officiers et Bénédict, tandis qu'ainsi qu'il était convenu, le général Sturm et ses deux témoins suivirent à distance.

On prit la rue de Richelieu, puis les boulevards.

Le premier armurier qu'on rencontra fut Claudin.

Plusieurs paires d'épées étaient en étalage à sa montre.

Bénédict dit tout bas au garçon qu'il connnaissait :

—Les épées sont à mon compte ; donnez-en le choix ces messieurs qui sont dans la seconde voiture.

On présenta trois épées différentes au général Sturm, qui choisit celle qui allait le mieux à sa main; il en demanda le prix, on lui répondit qu'elles étaient payées.

Les deux voitures continuèrent leur route jusqu'à la barrière de l'Étoile, par la porte Maillot.

Là, on suivit un instant la ligne extérieure des fortifications ; puis, étant arrivés à un endroit un peu désert, les deux officiers de zouaves descendirent de la calèche, explorèrent des yeux le fossé, et, le trouvant solitaire, firent signe aux combattants qu'ils pouvaient descendre.

En un instant, les quatre témoins et les deux adversaires furent au pied des murailles.

Le terrain était uni et offrait toute facilité pour un combat dans le genre de celui qui allait se livrer.

Les témoins du général présentèrent les épées à Bénédict, qui ne les avait pas encore examinées.

Le jeune homme y jeta un regard rapide, et vit qu'elles étaient montées en quarte, ce qui allait admirablement à son jeu.

Au reste, il paraît que cette monture allait aussi au jeu du général Sturm, puisque c'était lui qui les avait choisies.

— Quand s'arrêtera le combat ? demandèrent les témoins.

—Quand l'un de nous deux sera mort, répondirent à la fois les deux adversaires.

— Habits bas, messieurs ! dirent les témoins.

Bénédict jeta de côté sa veste et son gilet ; sa chemise de batiste était si fine, qu'à travers on pouvait voir sa poitrine.

— Êtes-vous prêts, messieurs ? demandèrent les témoins.

— Oui, répondirent tous deux en même temps.

Un des officiers de zouaves prit une épée et la mit aux mains de Bénédict.

Un des deux officiers prussiens prit l'autre et la mit aux mains du général Sturm.

Les témoins croisèrent les deux épées à la distance

de trois pouces de la pointe, et, se jetant en arrière pour démasquer les adversaires :

— Allez, messieurs ! dirent-ils.

A peine ces mots furent-ils prononcés, que le général s'empara vivement de l'épée de son adversaire par un double engagement en faisant un pas en avant avec l'impétuosité ordinaire d'un homme passé maître en escrime.

Bénédict fit un bond en arrière; puis, regardant la garde du général :

— Ah! ah ! murmura-t-il, voilà un gaillard bien sur ses jambes. Attention !

Et il échangea un rapide coup d'œil avec ses témoins, pour leur dire de ne pas s'inquiéter.

Mais, au même instant, et sans intervalle, le général tout en intéressant l'épée par une pression habile, s'avança, ramassé sur ses jarrets, et lança un dégagement tellement rapide, qu'il fallut tout le doigté serré de Bénédict pour parer un contre de quarte qui, si rapide qu'il fût, ne put empêcher que l'épaule ne fût effleurée.

La chemise se déchira sous la pointe de l'épée et se teignit légèrement de sang.

La riposte fut faite du tact au tact, et si vite, que le Prussien, par bonheur ou par instinct, n'eut pas le temps de recourir à une parade circulaire, et opposa machinalement la parade de quarte, où il se trouvait revenu en garde.

Le coup fut paré, mais il était si énergiquement

porté que le général Sturm chancela sur ses jambes, et ne put lancer la contre-riposte.

— C'est un joli tireur, après tout, pensa Bénédict; il y a quelque chose à faire avec lui.

Sturm recula d'un pas, et, baissant son épée :

— Vous êtes blessé, dit-il à Bénédict.

— Allons donc, reprit le jeune homme, pas de mauvaise plaisanterie. Voilà bien des manières pour un frôlement d'épée. Vous savez bien, général, qu'il faut que je vous tue. On n'a qu'une parole, après tout, fût-elle donnée à un mort.

Et il se remit en ligne.

— Toi me tuer? *Nase veis!* exclama le général.

— Oui, moi, blanc-bec, comme vous dites, reprit Bénédict, sang pour sang, quoique tout le vôtre ne vaille pas une goutte du sien.

— *Verflutcher Kerl!* jura Sturm en devenant cramoisi.

Et, se lançant sur Bénédict, il lui porta tout en marchant, deux coups de seconde successifs, si pressés et si furieux, que Bénédict n'eut que le temps de parer en rompant deux fois d'abord, par une parade de seconde si énergique, si précise, que la chemise flottante fut déchirée au-dessus de la ceinture du pantalon et que Bénédict sentit le froid du fer.

Une tache de sang parut encore.

— Ah çà! vous avez donc entrepris de me déshabiller, dit Bénédict en envoyant à son adversaire une riposte en quarte haute qui l'eût traversé de part en

part, si celui-ci, ne se sentant pas trop abandonné, ne se fût précipité en corps à corps pour éviter la riposte; de sorte que les gardes se touchèrent et que les deux ennemis se trouvèrent les épées hautes, visage à visage.

— Tiens, lui cria Bénédict, voilà qui t'apprendra à me voler ma riposte.

Et, avant que les témoins eussent pu interposer leurs épées pour les dégager, Bénédict, en dégageant le bras comme un ressort, envoya en manière de coup de poing, les deux gardes dans le visage de son adversaire, qui recula en chancelant, la figure déchirée et marbrée du coup.

Alors, ce fut un spectacle qui fit tressaillir les témoins.

Sturm recula un instant, la bouche entr'ouverte, écumante, les dents serrées et sanglantes, les lèvres retroussées, les yeux étincelants, injectés, presque sortis de leur orbite, toute la face d'un rouge violet.

— *Lumpen Hund!* hurla-t-il en agitant son épée crispée et en se ramassant dans sa garde comme un jaguar prêt à bondir.

Bénédict était là, calme, froid, méprisant; il étendit vers lui son épée.

— Tu m'appartiens maintenant, dit-il d'une voix solennelle, tu vas mourir.

Et il se remit en garde, exagérant sa pose en manière de défi.

Il n'attendit pas longtemps.

Sturm était trop bon tireur pour se jeter sur son ennemi à découvert; il avança brusquement d'un pas en faisant un double engagement dont Bénédict trompa le second par un dégagement fait comme on les passe au mur.

La colère avait décomposé la garde de Sturm, qui tirait tête baissée; ce fut ce qui le sauva, pour cette fois du moins.

Le dégagement effleura seulement l'épaule près du cou.

Le sang parut.

— Manche à manche, reprit Bénédict en se remettant vivement en garde et en laissant entre le général et lui un grand espace. — La belle, maintenant !

Le général se trouva hors distance, marcha un pas, et, rassemblant toutes ses forces, fit un frénétique battement à l'épée et tira droit en se fendant de toute sa largeur.

Toute son âme, c'est-à-dire toute son espérance était dans ce coup.

Cette fois, Bénédict, bien campé sur ses jarrets, ne recula pas d'une semelle, ramassa l'épée par un demi-cercle enlevé, régulier, les ongles en dessus, comme dans une salle d'armes, et, dominant la pointe de son épée penchée à ses pieds :

— Allons donc, dit-il en ripostant.

L'épée pénétra par le bout de la poitrine et se cacha tout entière dans le corps du général, où Bénédict la

laissa en faisant un bond en arrière, comme le toréador laisse la sienne dans la poitrine du taureau.

Puis, les bras croisés, il attendit.

Le général resta debout une seconde, mais chancelant; il voulut parler, le sang lui emplit la bouche, il fit un geste avec son épée, son épée lui tomba de la main; puis lui-même, comme un arbre qu'on déracine, il tomba étendu sur le gazon.

Bénédict leva les yeux au ciel.

— Es-tu content, Frédéric ? murmura-t-il.

Le chirurgien-major se précipita sur le corps de Sturm; mais il était déjà mort.

La pointe de l'épée entrait au-dessous de la clavicule droite et ressortait par la hanche gauche en traversant le cœur.

— Sapristi ! murmura le chirurgien, voilà un homme bien tué.

Ce fut l'oraison funèbre de Sturm.

FIN

TABLE

		Page.
XXII.	— La déclaration de guerre	1
XXIII.	— La bataille de Langensalza	11
XXIV.	— Où la prédiction de Bénédict commence à s'accomplir	21
XXV.	— Ce qui se passait à Francfort dans l'intervalle de la bataille de Langensalza et de celle de Sadowa	31
XXVI.	— Le repas libre	42
XXVII.	— Bataille d'Aschaffenbourg.	54
XXVIII.	— L'exécuteur testamentaire.	66
XXIX.	— Fringant	77
XXX.	— Le blessé.	88
XXXI.	— Les Prussiens à Francfort.	104
XXXII.	— Où la prédiction de Bénédict continue de s'accomplir..	110
XXXIII.	— Le convoi.	122
XXXIV.	— Les menaces du général Manteuffel . .	130
XXXV.	— Convalescence	147
XXXVI.	— Francfort, le 22 juillet 1866.	157
XXXVII.	— Providence	156
XXXVIII.	— Fatalité	181
XXXIX.	— La veuve.	191

XL. — Le bourgmestre. 202
XLI. — La reine Augusta. 214
XLII. — Les deux convois 223
XLIII. — La transfusion du sang. 235
XLIV. — Le mariage in extremis. 246
XLV. — Le vœu d'Hélène 255
XLVI. — Qui vivra verra. 264
Conclusion 274
Epilogue 280

Lagny. — Imprimerie de A. Varigault.

00100904

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016